

LA  
THÉOLOGIE  
DE  
WESLEY

---

par  
Matthieu Lelièvre

---

---

# LA THÉOLOGIE DE WESLEY

*par Matthieu Lelièvre*

Les Méthodistes Evangéliques de France et l'Eglise du Nazaréen sont heureux de présenter cette nouvelle édition de cette œuvre admirable de Matthieu Lelièvre qui était depuis longtemps épuisée. En effet, la première édition — la seule — date de 1924. Ce livre se divise en trois sections:

## PREMIÈRE PARTIE — PROLÉGOMÈNES

Cette partie nous enseigne sur la formation religieuse, culturelle et sociale de Wesley, avant et après sa conversion évangélique. Elle nous aide à comprendre le milieu où la théologie de Wesley a pris naissance.

## DEUXIÈME PARTIE — LES DOCTRINES

Cette partie présente les doctrines fondamentales de Wesley qui sont devenues la base de l'Eglise Méthodiste, et plus tard, d'autres Eglises qui ont embrassé les doctrines wesleyennes de la sainteté et de l'amour parfait.

## APPENDICE

L'appendice réunit divers morceaux de théologiens méthodistes pour la plupart, sur des sujets théologiques qui n'ont pas été abordés, ou qui ne l'ont été que faiblement par John Wesley.

La théologie wesleyenne est essentiellement une théologie biblique. Wesley ne demande pas seulement à la Bible le texte de ses sermons; il y puise toute la substance de son enseignement. Sa prédication est tout imprégnée du langage scripturaire. Les doctrines qu'il prêche, il les appuie sur l'Écriture, et il rejette tout enseignement qui lui paraît s'en écarter. Elle est aussi pour lui la règle du bien et du mal, du juste et de l'injuste. "Rien n'est bon, dit-il, que ce qu'elle commande, directement ou indirectement, et rien n'est mauvais que ce qu'elle défend, soit en propres termes, soit implicitement. Et quant à ce qu'elle ne défend ni ne commande, le chrétien le tient pour indifférent." Telle est la règle unique qui régit sa conscience en toutes choses.

—*extrait de la page 113*

*La Théologie de Wesley*



JOHN WESLEY

1703-1791

# LA THÉOLOGIE DE WESLEY

\* \* \*

ÉTUDE SUR LES DOCTRINES ET L'ENSEIGNEMENT  
DU RÉVEIL DU XVIII<sup>e</sup> SIÈCLE  
CONNU SOUS LE NOM DE MÉTHODISME

par

Matthieu Lelièvre

Docteur en théologie "honoris causa" de  
l'Université wesleyenne de l'Ohio (1885)

Auteur de *John Wesley, sa vie et son œuvre*

Nouvelle édition revue  
(1990)

LA MAISON DES  
PUBLICATIONS  
NAZARÉENNES  
6401 The Paseo  
Kansas City, MO 64131  
E.U.A.

PUBLICATIONS  
ÉVANGÉLIQUES  
MÉTHODISTES  
45B Ave. J. Jaurès  
30 900 Nîmes  
France

Cette nouvelle édition de *La Théologie de Wesley* est publiée sous les auspices des **Publications Internationales** de l'Eglise du Nazaréen en coopération avec les **Publications Evangéliques Méthodistes**.

Les notes en bas de pages de l'ancienne édition sont imprimées à la fin de chaque chapitre. Les chiffres supérieurs rencontrés dans le texte renvoient à ces notes-là.

Ont collaboré à la préparation de cette édition:

Roberto Manoly  
Samuel Samouélian  
Gene C. Smith

Maquette de la couverture: Isaac Abundis

Imprimé aux E.U.A.

Printed in the U.S.A.

À CELLE  
QUI A ÉTÉ, PENDANT PLUS DE 61 ANS,  
MA COMPAGNE PIEUSE ET DEVOUÉE,  
LA MÈRE VAILLANTE DE NOS DIX ENFANTS,  
LA COLLABORATRICE INTELLIGENTE ET COURAGUESE  
DE MON MINISTÈRE ET DE MES TRAVAUX LITTÉRAIRES,  
ET AUPRÈS DE LAQUELLE, DANS LA CHAMBRE  
D'OÙ ELLE EST PARTIE  
VERS LA MAISON DU PÈRE CÉLESTE,  
LE 20 JANVIER 1924,  
J'AI ÉCRIT UNE PARTIE DE CE LIVRE,  
JE DÉDIE CETTE ŒUVRE QU'ELLE A ENCOURAGÉE  
DE SON REGARD MOURANT.

—*Matthieu* LELIÈVRE

---

## AVANT-PROPOS À LA NOUVELLE ÉDITION

Nous sommes heureux et reconnaissants envers Dieu et nos chers amis nazaréens des E.U.A. pour la réédition de *La théologie de Wesley*, publiée en 1924 par le pasteur méthodiste Matthieu Lelièvre. Cet ouvrage, épuisé depuis de nombreuses années, mérite de réapparaître en librairie. L'étude des doctrines et l'enseignement du Réveil au XVIII<sup>e</sup> siècle connu sous le nom de Méthodisme, est bien loin d'avoir perdu sa raison d'être, tout au contraire. Car cet enseignement est fondé uniquement sur la Bible, la sainte Parole de Dieu, tout entière divinement inspirée par le Saint-Esprit.

Wesley n'a cessé de déclarer que Dieu aime tous les humains d'un égal amour et que Ses compassions sont sur toutes Ses œuvres; par conséquent, Jésus-Christ, Son Fils Unique et Eternel, de la même essence que Lui, est mort sur la Croix rédemptrice pour tous. Dieu n'a pas décrété, avant la fondation du monde, "qu'une partie de l'humanité serait sauvée, quoi qu'elle fasse, et qu'une autre partie serait damnée, quoi qu'elle fasse". Aucun texte biblique ne permet cet enseignement.

Devant cette doctrine injuste et cruelle, paralysant l'évangélisation et l'œuvre missionnaire, Wesley a déclaré, dans une lettre adressée à son ami George Whitefield, partisan de l'enseignement du Réformateur Jean Calvin, qu'il voulait annoncer la Bonne

---

---

Nouvelle du salut par grâce au monde entier. N'a-t-il pas dit: "Le monde est ma paroisse." La prédication du Méthodisme sur ce point n'est pas seulement celle des Eglises Evangéliques Méthodistes, mais aussi celle d'autres groupements importants. Aujourd'hui, la théologie foncièrement biblique est avec Wesley.

La souveraine grâce de Dieu est offerte, par Dieu le Saint-Esprit, à tous, sans exception. Nous sommes avec la nouvelle alliance dans cette merveilleuse possibilité. Nous vivons aujourd'hui dans la dispensation du Saint-Esprit. "Si quelqu'un est en Christ; il est une nouvelle créature. Les choses anciennes sont passées; voici, toutes choses sont devenues nouvelles" (2 Cor. 5:17). Nous avons ici, en deux mots, tout le conseil du salut. Et cela implique l'entière sanctification possible sur la terre, puisque Dieu est tout puissant pour l'accomplir par la foi en Jésus qui a dit: "Toute puissance m'a été donnée dans le ciel et sur la terre" (Mat. 28:18; 1 Thess. 5:24).

Il faut lire ce livre plein d'enseignements selon l'amour de Dieu. Le Réveil ne peut qu'en bénéficier! Il ne faut pas négliger la lecture des prolégomènes, si riches en données historiques, justifiant l'enseignement de Wesley.

"L'amour de Dieu, remplissant nos cœurs par le Saint-Esprit, qui nous a été donné" (Rom. 5:5), est le principe essentiel et la raison d'être du Méthodisme évangélique et de son enseignement.

S. Samouélian  
Nîmes, octobre 1989

---

---

## AVANT-PROPOS À L'ANCIENNE ÉDITION

*Le volume que je publie aujourd'hui renferme la substance de leçons données, en 1904-1905, aux étudiants de l'École de théologie méthodiste dont M. le pasteur Onésime Prunier était le directeur. Le mode de composition de ces pages en explique les lacunes et les défauts. Ce n'est pas une étude approfondie de la théologie wesleyenne et des développements qu'elle a pris dans les diverses branches du Méthodisme. Pour accomplir cette tâche, il eût fallu d'autres forces physiques et intellectuelles que celles qui sont le lot d'un octogénaire, même privilégié. Tout ce que je pouvais faire, c'était d'ajouter, à mes leçons d'il y a vingt ans, quelques développements empruntés à des théologiens méthodistes français et anglais, la plupart peu connus, et quelques-uns fort dignes de l'être. Ces morceaux donneront peut-être à ce livre un cachet de modernité (je ne dis pas de modernisme) qui lui manquait un peu sous sa forme primitive; ils lui donneront au moins plus de variété et le rendront plus accessible aux lecteurs non théologiens.*

*Au moment de me séparer de ce travail, on me permettra de jeter un coup d'œil d'ensemble sur la partie de l'œuvre de ma vie dont ce livre marque la conclusion.*

*Une part importante de ma vie studieuse a été consacrée à raconter l'histoire du réveil méthodiste, et tout d'abord à faire connaître ce que*

---

---

Wesley a fait et enseigné, si j'ose appliquer au disciple ce que saint Luc disait de son Maître (Actes 1:1).

Ce que Wesley a fait m'a occupé pendant une longue suite d'années et a inspiré le livre où j'ai essayé de faire connaître cet homme de Dieu, qui était peu connu et même fort méconnu dans nos pays de langue française. Ce livre, John Wesley, sa vie et son œuvre, a eu quatre éditions depuis l'année 1868 où il parut la première fois. La dernière édition, bien que lancée avec quelque timidité, à cause des prix énormes d'impression, s'est écoulée en moins d'un an et sera suivie, Dieu voulant, d'une cinquième, au cours de cette année.\*

Ce que Wesley a enseigné fait le sujet de ce nouveau volume. "L'ouvrage, comme je l'écrivais à un ami, n'est pas ce que j'aurais pu le faire avec vingt ans de moins sur la tête et avec mon bonheur domestique intact. Tel qu'il est, c'est une œuvre qui n'existait pas et je remercie Dieu d'avoir pu la mener à bien, C'est la pierre du fronton de l'édifice que Dieu m'a permis d'élever, non à la gloire de Wesley, mais à la gloire de Celui dont il fut l'un des plus éminents serviteurs."

—Matthieu LELIEVRE  
Sainte-Adresse (Le Havre)  
12 mars 1924

---

(\*) Une septième édition, en préparation, paraîtra en 1991. *Note des éditeurs.*

---



# LA THÉOLOGIE DE WESLEY

\* \* \*

## PREMIÈRE PARTIE PROLÉGOMÈNES



## CHAPITRE I

---

# Les origines religieuses de la théologie de Wesley

---

La théologie est la "science de Dieu". On prétend que c'est une science comme une autre, une science qui a la sécheresse des mathématiques, sans en avoir la certitude. Blaise Pascal ne l'entendait pas ainsi, lui qui définissait la foi: "Dieu sensible au cœur, non à la raison." Il ajoutait: "Le cœur a ses raisons que la raison ne connaît point." Cela revient à dire qu'on ne connaît Dieu qu'en L'aimant, et que, pour étudier Dieu, il faut d'abord être entré dans ce rapport personnel et intime avec Lui qu'on nomme conversion.

La conversion de Wesley est bien la clef de sa théologie. Elle fut lente et laborieuse. Il lui fallut plusieurs années pour arriver à saisir la doctrine centrale de la Réformation, le salut par la foi, et il n'y parvint qu'en faisant l'expérience personnelle de l'affranchissement spirituel, dont il devint ensuite le témoin auprès de milliers d'âmes. Indiquer les phases de cette crise sera l'introduction nécessaire à l'exposé des doctrines de Wesley.

\* \* \*

Rappelons que John et Charles Wesley, les deux principaux ouvriers du Réveil connu sous le nom de Méthodisme, naquirent à Epworth, dans le comté de Lincoln, en Angleterre, John en 1703, et son frère Charles en 1708. Ils étaient fils du recteur, ou ministre anglican de cette paroisse rurale. Leur père, Samuel Wesley, était un homme distingué par ses talents et par sa piété, quoique celle-ci fût peu éclairée. Sa femme, Suzanne Wesley, fut une femme

hors ligne, une mère admirable et une éducatrice tout à fait supérieure. L'un et l'autre étaient nés dans le puritanisme et étaient les enfants de pasteurs non-conformistes, qui avaient lutté et souffert pour leurs convictions. Et l'un et l'autre s'étaient détachés des principes ecclésiastiques de leurs parents pour s'unir à l'Eglise anglicane. De telles défections étaient fréquentes à cette époque, le *Dissent* étant en pleine décadence, et l'Eglise d'Angleterre ayant pour elle, à défaut d'une vie religieuse supérieure, le prestige de l'officialité, ou, comme on disait, de l'*Establishment*.

Ce milieu familial, malgré ses lacunes, était mieux adapté qu'aucun autre à la formation des futurs chefs du Méthodisme. Ils y trouvèrent ces solides vertus que rien n'eût pu remplacer: indépendance de caractère, rectitude morale et ferveur religieuse. Ils y puisèrent aussi un vif attachement pour l'Eglise d'Angleterre, attachement qui ne les empêcha pas de désobéir aux règlements de cette Eglise toutes les fois qu'ils tentèrent d'entraver l'œuvre de Dieu. Chez John Wesley, et sans doute à son insu, le conformiste et le non-conformiste furent perpétuellement en lutte, comme les deux hommes dont parle saint Paul. Ce singulier état d'âme répondait, on peut l'affirmer, à une nécessité historique. Le Réveil pour atteindre les masses profondes de la nation, devait se produire au sein de l'Eglise établie; mais, d'un autre côté, il fallait qu'il empruntât au puritanisme sa sève religieuse et ses allures indépendantes. En faisant naître les deux Wesley dans un presbytère anglican et d'ancêtres puritains, la Providence semblait donc les avoir mis dans les meilleures conditions pour la tâche qui les attendait.

Ce fut surtout à leur mère que John et Charles Wesley furent immensément redevables. "La mère des Wesley," a dit Isaac Taylor, "a été la mère du Méthodisme, au sens religieux et moral. En effet, son courage, son respect de l'autorité, l'élévation de son esprit, son indépendance, son contrôle sur elle-même, la ferveur de ses sentiments de piété et la direction pratique qu'elle leur donna, se reproduisirent d'une façon très frappante dans le caractère et la conduite de ses fils<sup>1</sup>." A cette énumération des qualités de Suzanne Wesley qui se retrouvèrent plus spécialement chez son fils John, il faut ajouter l'esprit d'ordre et de méthode et l'esprit de gouvernement.

Il semble qu'elle ait, de bonne heure, pressenti que son fils John était destiné à une œuvre spéciale et devait être l'objet de ses

soins les plus attentifs. Après l'incendie du presbytère, où le petit John n'échappa que par miracle à la mort, elle écrivait dans son journal: "Je suis décidée à donner une attention plus particulière que par le passé à l'âme de cet enfant, sur lequel Dieu a si merveilleusement veillé; je veux m'efforcer de faire pénétrer dans son esprit les principes de la vraie religion et de la vertu. Seigneur, donne-moi Ta grâce pour le faire sincèrement et avec prudence, et accorde le succès à mes efforts."

Suzanne Wesley, chargée d'une très nombreuse famille, trouvait moyen d'avoir un entretien religieux particulier avec chacun de ses enfants une fois par semaine. Le tour de John revenait le jeudi soir, et, plus tard, lorsqu'il fut à l'Université d'Oxford, il rappelait à sa mère ces bons moments d'entretiens intimes et lui demandait de se souvenir de lui à la même heure, dans ses prières.

La piété précoce de l'enfant décida son père à l'admettre à la sainte Cène, dès l'âge de huit ans. Wesley disait plus tard à ce sujet: "Je crois que, jusqu'à l'âge de dix ans, je n'avais pas effacé par mes péchés la grâce reçue à mon baptême."

À onze ans, il entra au collège de Charterhouse, à Londres, où il passa six ans. Au milieu de jeunes gens turbulents, il fut exposé aux souffrances et aux épreuves qui attendent, dans les écoles publiques, les enfants élevés dans l'atmosphère douce et paisible d'une famille chrétienne. "Pendant cette période", dit-il, "je me laissai aller à négliger mes devoirs et à me permettre presque continuellement des péchés, que je savais être tels, mais que le monde ne jugeait pas scandaleux. J'espérais pourtant être sauvé, d'abord parce que j'estimais valoir mieux que beaucoup d'autres; ensuite, parce que je respectais la religion; et enfin parce que je lisais la Bible, j'allais à l'église et je faisais, matin et soir, mes prières<sup>2</sup>." Il résulte de cet aveu que, pendant ces années critiques, où l'enfant devient un adolescent, le jeune Wesley perdit l'innocence de ses premières années et s'habituait au péché, sans abandonner toutefois les habitudes de piété contractées au foyer de la famille. Un jeune collégien, qui lit la Bible matin et soir, n'est sûrement pas en voie de perdition. Le malheur pour lui, à cette époque, fut que personne, ni parmi ses maîtres, ni parmi ses parents, n'était en état de lui montrer le chemin du salut. Tous, même l'excellente Suzanne Wesley, en étaient encore à chercher le salut dans les pratiques extérieures et dans les bonnes œuvres.

\* \* \*

John Wesley entra, en 1720, au collège de *Christ Church*, à l'Université d'Oxford, où il obtint de grands succès par ses aptitudes intellectuelles remarquables, qui lui valurent honneurs et diplômes. Mais les premières années de son séjour à Oxford le laissèrent, au point de vue spirituel, dans le même état qu'à Charterhouse. Voici comment il décrit lui-même son état à ce moment: "Pendant les cinq premières années que je passai à l'Université, je continuai à faire mes prières, tant en public qu'en particulier, et à lire les Ecritures et plusieurs autres livres de religion, surtout des commentaires sur le Nouveau Testament. Mais je n'avais alors aucune idée de ce qu'est la sainteté intérieure; je péchais souvent, et même avec plaisir. Il est vrai qu'aux approches de la Communion, à laquelle j'étais tenu de participer trois fois par an, je me surveillais davantage et ressentais de petites agitations intérieures. J'aurais de la peine à dire comment j'espérais être sauvé, en un temps où je péchais habituellement contre la faible lumière que je possédais, à moins que ce ne fût par ces mouvements passagers que je décorais du nom de repentance<sup>3</sup>."

\* \* \*

Il traversa alors une crise que l'on a pu appeler une *première conversion*<sup>4</sup>. C'était en 1725, et il avait vingt-deux ans. Sa mère, qui présentait chez lui une vocation pastorale, l'encourageait discrètement à rompre avec la vie mondaine.

"Ah! mon cher fils, lui écrivait-elle, si, comme moi, vous touchiez à l'extrême bord de la vie et si vous aviez sous les yeux une vaste étendue, une durée illimitée d'une existence, où vous seriez sur le point d'entrer d'un moment à l'autre, vous ne sauriez concevoir quel aspect prendraient devant vous toutes les inadvertances, les erreurs et les péchés de la jeunesse, ni combien les plaisirs des sens, l'attrait des sexes et les pernicieuses amitiés du monde vous produiraient un effet différent de ce qu'ils vous font aujourd'hui où votre santé est intacte et semble promettre de nombreuses années de vie<sup>5</sup>."

Le 25 février 1725, elle se réjouit du changement survenu dans les dispositions de son fils:

"Moi qui suis volontiers optimiste, j'espère que ce changement procède du Saint-Esprit, qui, en vous délivrant de votre goût pour

les plaisirs sensuels, peut préparer et disposer votre esprit à s'appliquer plus sérieusement et de plus près à des objets d'une nature plus sublime et plus spirituelle. S'il en est ainsi, heureux êtes-vous si vous cultivez ces dispositions et si, dès maintenant, vous êtes sérieusement résolu à faire de la religion l'affaire de votre vie; car, après tout, c'est la seule chose qui, à parler strictement, soit nécessaire, et toutes les autres choses sont comparativement de peu d'importance, si l'on considère les buts de la vie. Je souhaite ardemment que vous vous livriez maintenant à un sérieux examen de vous-même, pour connaître si vous avez un espoir raisonnable de salut, c'est-à-dire si vous êtes ou non, dans un état de foi et de repentance, qui, vous le savez, sont les conditions du salut que réclame de nous l'alliance de l'Évangile (*gospel covenant*). Si vous êtes dans cet état, la satisfaction d'en être assuré vous dédommagera amplement de vos peines; mais s'il n'en était pas ainsi, il y aurait là, pour vous, un sujet de larmes plus légitimes que celles que peut vous arracher une tragédie.

"J'en viens à la lettre que vous avez écrite à votre père au sujet de votre entrée dans les ordres sacrés. J'en ai été très satisfaite; j'approuve votre dessein, et je pense que le plus tôt vous serez diacre<sup>6</sup>, le mieux ce sera, parce que cela pourra vous porter à une application plus grande à l'étude de la théologie pratique, qui, dans mon humble opinion, est la meilleure étude pour de futurs ministres. M. Wesley est d'un autre avis, et veut vous engager, je crois, à cultiver la science critique qui, bien qu'elle puisse être accidentellement utile, ne peut pas être comparée à l'autre. Je demande instamment à Dieu de vous garder de vous livrer à des études frivoles, en négligeant celles qui vous sont absolument nécessaires. Je ne vous donne pas de conseil; que le Dieu Tout-puissant vous dirige et vous bénisse!"

M. Léger, dans sa *Jeunesse de Wesley*<sup>8</sup>, dit que le goût pour les plaisirs des sens, est comme un démon que Suzanne Wesley exorcise fréquemment dans sa correspondance avec son fils, et il cite ce passage d'une de ses lettres:

"Je suis intimement persuadée que, si tant de gens cherchent inutilement à entrer dans le royaume des cieux, c'est qu'il y a une Dalila, un vice chéri dont ils ne veulent pas se défaire, se flattant qu'une stricte observance de leur devoir sur d'autres points leur fera pardonner cette faute particulière. Mais ils se trompent misérablement. La voie qui conduit au ciel est si étroite, la porte que nous avons à franchir est si resserrée, qu'elle ne laissera passer personne à qui s'attache un seul péché connu et non mortifié."

Wesley parle avec assez de sévérité de ses cinq premières années d'Oxford, et des péchés auxquels il se livrait *avec plaisir*, pour que nous puissions conclure que, s'il a été gai et mondain, il ne fut ni débauché ni buveur. Si sa conversion rappelle celle de saint Augustin, elle ne fut pas précédée par les égarements qui ont inspiré les *Confessions* de l'évêque d'Hippone.

Le docteur Rigg dit, avec raison, de Suzanne Wesley: "Cette remarquable femme fut le principal professeur de théologie de John Wesley<sup>9</sup>." Cela est parfaitement exact, et c'était d'autant plus nécessaire que l'enseignement théologique était fort négligé à Oxford. On assure que cet état de choses n'a guère changé depuis lors<sup>10</sup>. N'ayant pas de directeur d'études religieuses dans l'Université, Wesley dut se tourner vers sa mère, en qui il avait pleine confiance. On a remarqué dans les extraits de ses lettres cités plus haut, que, tout en se réjouissant de la décision prise par lui d'entrer dans le ministère, elle se préoccupait surtout de l'état de son âme. C'était déjà là une préoccupation qui suffirait à justifier le mot d'Isaac Taylor, cité plus haut, qui appelle Suzanne Wesley "la mère du Méthodisme". Leur correspondance porta sur les livres à lire. La lecture de *l'Imitation de Jésus-Christ*, par Thomas a Kempis, l'occupa tout d'abord.

"Ce fut, dit-il, la Providence de Dieu qui me dirigea vers ce livre. Je commençai à voir que la vraie religion a son siège dans le cœur, et que la loi de Dieu s'étend à toutes nos pensées, aussi bien qu'à nos paroles et à nos actions. J'en voulais pourtant à Kempis d'être trop strict, quoique je ne le connusse que par la traduction du Doyen Stanhope. Je trouvai toutefois à le lire un très sensible profit, d'autant qu'il m'était tout à fait étranger auparavant. Je fis connaissance aussi à cette époque d'un ami pieux comme je n'en avais pas eu jusqu'alors, et je commençai à changer la forme de ma conduite et de prendre à cœur un changement de vie. Je mis à part une ou deux heures par jour pour une retraite religieuse. Je communiai toutes les semaines. Je veillai contre tout péché en parole ou en action. Je commençai à aspirer à une sainteté intérieure et à prier pour l'obtenir. En sorte que, avec tout ce que je faisais, et menant une vie si bonne, je ne doutais pas que je ne fusse un bon chrétien<sup>11</sup>."

On n'a peut-être pas assez reconnu l'influence considérable qu'eut *l'Imitation de Jésus-Christ*, de Kempis, sur la "première conversion" de Wesley. Il écrivait à sa mère: "J'ai reçu dernièrement le conseil de lire *l'Imitation*, que j'avais aperçue fréquemment,

mais où je n'avais jamais beaucoup jeté les yeux." Cette personne de bon conseil n'était-elle pas, comme M. Léger le suppose, Sarah Kirkham, l'une des filles du recteur de Stanton, et des jeunes personnes dont Mme Wesley était peut-être un peu jalouse? Nous l'ignorons. Quoi qu'il en soit, l'avis était bon, et Wesley fit bien de la suivre. Il y avait pour lui beaucoup à apprendre auprès de ce vieux maître du christianisme intérieur. Toutefois, l'ascétisme de Kempis lui répugnait, et aussi ses idées sur la prédestination. Sa mère, à laquelle il communiqua ses réflexions, lui écrit:

"Je possède ce livre, que je n'ai pas encore lu. Mais je crois que vous avez raison, et j'estime qu'il est extrêmement dans l'erreur en soutenant cette doctrine presque blasphématoire d'après laquelle Dieu aurait décidé par un décret irrévocable, qu'un homme sera livré à une perpétuelle misère, même dans ce monde. Nos misères, ici et ailleurs, procèdent de nous-mêmes."

Jérémie Taylor fut le second auteur de théologie pratique qu'étudia Wesley. Il avait été évêque en Irlande au XVII<sup>e</sup> siècle, par la faveur de Charles II, qui l'éleva aussi à la dignité de vice-chancelier de l'Université de Dublin. Comme Wesley le raconte lui-même<sup>12</sup>, *Les règles et les exercices pour vivre et mourir saintement*, tombèrent entre ses mains en 1725, dans sa 23<sup>e</sup> année.

"En lisant diverses parties de ce livre, dit-il, je fus extrêmement ému, en particulier de ce qui se rapporte à la pureté d'intention. Je me décidai aussitôt à consacrer à Dieu toute ma vie, toutes mes pensées, toutes mes paroles et toutes mes actions. Je compris qu'il n'y a pas de milieu, et que toutes les parties de ma vie devaient être un sacrifice à Dieu ou à moi-même, c'est-à-dire, en définitive, au diable."

"Nous avons là, dit Tyerman, le point tournant de l'histoire de Wesley. Ce ne fut que treize ans plus tard qu'il reçut l'assurance qu'il était sauvé par la foi en Christ; mais, dès ce moment, son but suprême fut de servir Dieu et ses semblables, et de parvenir au ciel. Nul n'aurait pu être plus sincère, plus diligent, plus porté au renoncement; et pourtant, pendant cette longue période, il vécut et travailla en plein brouillard<sup>13</sup>."

C'était un livre à la fois curieux et admirable que ces *Règles pour vivre et mourir saintement*, de Jérémie Taylor. "La table des matières annonce une série de recettes mesquines: 23 règles pour l'emploi du temps; 5 bienfaits qui dérivent de cet exercice; 10 règles d'intention; 8 signes de la pureté d'intention; 3 considéra-

tions connexes, etc. Lisez pourtant, et vous serez ravis par le flot de cette prose puissante et somptueuse qui, tour à tour, par l'ampleur des périodes, par la profusion et la splendeur des images, par la vigueur du réalisme, rappelle Bossuet. Wesley subit le charme. Et, derechef, il recourut à sa mère qui, malgré une foule de tracas et d'infirmités, s'offrait allègrement à l'aider de tout son pouvoir dans ses difficultés religieuses<sup>14</sup>."

"Il est certain, lui écrit-elle, qu'il n'y a qu'une vraie repentance, car la repentance n'est pas un acte passager; et cet état commence par un changement de tout notre être moral de mal en bien et contient, en un sens, toutes les parties d'une vie sainte. La repentance, dans l'Écriture, signifie toute l'obéissance, comme la foi inclut souvent la repentance et tous les autres actes de religion. 'Repens-toi et tes péchés seront pardonnés.' 'Crois et tu seras sauvé...' Je ne comprends pas bien ce que Taylor veut dire quand il déclare que 'si Dieu nous a pardonné ou non, nous n'en pouvons rien savoir'. S'il entend une certitude du pardon, qui ne laisse pas place au moindre doute ou scrupule, il a parfaitement raison; nous n'aurons une telle certitude que quand nous arriverons au ciel. Mais il est sûrement dans l'erreur s'il ne se contente pas de cette persuasion raisonnable du pardon de nos péchés, que tout vrai péritent éprouve lorsqu'il réfléchit sur les preuves qu'il a de sa sincérité; car une telle persuasion est certainement le partage de l'homme en cette vie.

"Les vertus que nous avons acquises par la grâce de Dieu, ne sont pas de si petite force, que cet auteur le suppose; car nous pouvons les constater pour peu que nous les possédions si peu que ce soit. Mais quand notre amour pour Dieu et notre foi au Seigneur Jésus sont faibles, (car il y a dans nos vies de grandes inégalités); quand, bien que luttant contre nos péchés, nous ne les avons pas encore vaincus, mais que nous retombons quelquefois encore sous leur empire, alors nous doutons de notre état. Mais quand, avec l'aide du Saint-Esprit, nous avons fait un progrès considérable dans la religion, quand nos habitudes vertueuses sont confirmées; quand nous ne sommes plus vaincus par nos appétits sensuels et savons nous maintenir dans des habitudes de vie sages, nous sommes à l'aise et libres de doutes troublants ou de craintes au sujet de notre bonheur futur; car 'l'amour parfait bannit la crainte...'

"Si vous voulez être à l'abri de craintes et de doutes concernant votre bonheur futur, chaque matin et chaque soir, confiez votre âme à Jésus-Christ, avec une foi entière qu'Il peut et veut vous sauver. Si vous faites cela sérieusement et constamment, il vous prendra sous Sa conduite, Il vous guidera, par Son Saint-Esprit,

dans la voie de la vérité et vous donnera la force pour y marcher. Dieu dispose les événements pour votre profit spirituel; et si, pour vous garder dans l'humilité et vous faire sentir combien vous dépendez de Lui, Il permet que vous succombiez à de petits péchés, ne vous découragez pas; car il vous donnera sûrement la repentance et vous conduira, à travers toutes les tentations de ce monde, et à la fin Il vous recevra près de Lui dans Sa gloire."

Les vues de la mère de Wesley n'avaient pas toute la clarté désirable. Elles représentaient toutefois un *sursum corda* bien-faisant, au moment où son fils était arrivé. Voici un extrait de la réponse de Wesley:

29 juillet 1725

"Je crois fermement que nous ne pouvons jamais être tellement sûrs du pardon de nos péchés que nous puissions être assurés qu'ils ne se lèveront jamais contre nous. Nous savons que tel sera le cas infailliblement, si nous apostasions, et je ne vois pas que nous puissions être certains de notre persévérance finale, jusqu'à ce que notre course soit terminée. Mais je suis persuadé que nous pouvons connaître si nous sommes maintenant en état de salut, que cela est expressément promis dans les Saintes Ecritures à nos sincères efforts, et que nous sommes sûrement capables de juger de notre propre sincérité."

Dans cette même lettre à sa mère, Wesley se déclarait d'accord avec elle sur la question de la prédestination:

"Un dessein éternel de Dieu de délivrer quelques hommes de la damnation exclut, je suppose, de cette délivrance ceux qui ne sont pas élus. Et s'il est décrété de toute éternité qu'une partie déterminée de l'humanité sera sauvée, et qu'une grande majorité de cette même humanité est née pour être éternellement perdue, sans aucune possibilité d'éviter son sort, comment concilier cela avec la justice et la miséricorde de Dieu? Est-il miséricordieux de destiner une créature à une misère éternelle? Est-il juste de punir un homme pour des crimes qu'il ne pouvait pas ne pas commettre? Admettre que Dieu soit l'auteur du péché (ce qui me paraît être la conséquence de cette opinion), c'est là une contradiction aux idées les plus claires que nous ayons de la nature de Dieu et de Ses perfections<sup>15</sup>."

Il est intéressant de placer en face de l'opinion de Wesley, sur la prédestination, celle de sa mère:

"J'ai souvent été surpris, lui écrit-elle, que des hommes soient assez vains pour s'amuser à fouiller dans les décrets de Dieu,

qu'aucune sagesse humaine ne peut scruter, et n'emploient pas plutôt leur temps et leurs facultés à travailler à leur propre salut et à assurer leur vocation et leur élection. De telles études tendent plus à confondre notre intelligence qu'à l'instruire. Les jeunes gens doivent laisser de côté de telles recherches... La doctrine de la prédestination, telle que la professent de rigides calvinistes, est très choquante (*very shocking*) et doit être entièrement repoussée (*abhorred*), parce qu'elle accuse le Dieu très saint d'être l'auteur du péché. Et je pense que vous avez absolument raison de la repousser, car il est certainement incompatible avec la justice et la bonté de Dieu, de mettre un homme, quel qu'il soit, sous la nécessité physique ou morale de commettre la péché, et de le punir ensuite de l'avoir commis. 'Le Juge de toute la terre ne fera-t-il pas justice?'

"Je crois fermement que Dieu, de toute éternité, a élu certains hommes à la vie éternelle; mais je conçois, en toute humilité, que cette élection est fondée sur la préconnaissance de Dieu, comme cela résulte du chapitre 8 de l'épître aux Romains: 'Ceux qu'il a préconnus, il les a aussi prédestinés à être conformes à l'image de sons Fils.' Il les appelle par la prédication de Son Evangile et intérieurement par Son Saint-Esprit; et, obéissant, se repentant de leurs péchés et croyant au Seigneur Jésus, Il les justifie, les absout de la culpabilité de tous leurs péchés, et Il les reconnaît comme justes, par les mérites et la médiation de Jésus-Christ. Et les ayant ainsi justifiés, Il les reçoit dans la gloire du ciel<sup>16</sup>."

Citons encore quelques lignes remarquables de John Wesley à sa mère, dans cette même année 1725:

"Si nous demeurons en Christ et si Christ demeure en nous (*ce qui ne peut avoir lieu à moins que nous ne soyons régénérés*), nous devons certainement en avoir conscience. Si nous ne pouvions jamais être assurés que nous sommes en état de salut, nous aurions sujet d'être tout le temps, non dans la joie, mais dans la crainte et le tremblement; et de tous les hommes, nous serions les plus misérables."

"Nous avons là, comme le fait remarquer le docteur Rigg, malgré les vues de Wesley, sur la Haute-Eglise, empruntées à Taylor, nous avons là, dès 1725, l'une des doctrines caractéristiques du Méthodisme, celle d'un salut actuel qui nous affranchit du sentiment de la culpabilité et de la crainte, par la présence de Christ en nous. Il est vrai que Wesley n'avait pas encore fait l'expérience de la foi évangélique et de la vie qui en découle, comme fondement de son enseignement spécial, au sujet de la conversion et du témoignage de l'Esprit. Mais il avait déjà pris position entre le Calvi-

nisme et la Haute-Eglise. Il est clair aussi, par les mots que nous avons soulignés, qu'il n'avait pas embrassé la doctrine de l'anglicanisme moderne sur la régénération baptismale<sup>17</sup>."

\* \* \*

Wesley reçut l'ordination de diacre des mains de l'évêque Potter, en septembre 1725. Peu après, en mars 1726, il fut élu *fellow* (agrégé) du Lincoln College d'Oxford, ce qui lui donnait droit à une pension annuelle assez considérable, et déchargeait d'autant son père, qui, toujours obéré, avait pourtant aidé financièrement les études de son fils.

Ce changement de milieu permit à John Wesley de s'affranchir de certaines camaraderies qui avaient nui à sa piété dans le collège de *Christ Church*. Il avait été un étudiant plus ou moins mondain; ses lectures pieuses et l'influence maternelle firent de lui un homme nouveau, et l'engagèrent dans une vie renouvelée et essentiellement laborieuse. "Le loisir et moi, écrivait-il à son frère aîné, nous avons pris congé l'un de l'autre. Je me propose de travailler aussi longtemps que je vivrai, pourvu que ma santé me le permette."

Il se donna des règles de conduite qu'il inscrivit en tête du registre quotidien, où, selon le conseil de l'évêque Jérémie Taylor, il se décida à résumer l'emploi de son temps. Le premier de ces petits cahiers s'ouvrait le 5 avril 1725, et le dernier ne se ferma qu'en 1791, à la veille de sa mort.

Il n'est pas inutile de donner ici ces règles d'action.

#### *Règles générales pour l'emploi du temps*

1. Commencer et finir chaque journée avec Dieu, et ne pas dormir trop longtemps.
2. Etre diligent dans les devoirs de ma vocation.
3. Employer religieusement toutes mes heures libres, autant que possible.
4. Faire de tous mes jours de congé des jours saints (en anglais: *all holidays, holy-days*).
5. Eviter les buveurs et les importuns.
6. Fuir la curiosité, les occupations et les études vaines.
7. S'examiner chaque soir.
8. Jamais, sous aucun prétexte, ne passer un jour sans réserver une heure au moins à mes dévotions.
9. Eviter les passions de toutes sortes.

*Règles générales d'intention*

1. En toute action, réfléchissez à votre fin.
2. Commencez toute action au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit.
3. Préluédez à toute tâche importante par la prière.
4. N'abandonnez pas un devoir parce que des tentations vous y assaillent.

"*Vendredi 26 mars.* — J'ai été assailli par un grand nombre de pensées impures pendant mes prières et mes dévotions, et j'ai découvert que ces tentations venaient: (a) de la légèreté de conduite à laquelle je suis trop adonné en tout temps; (b) de ce que je me prête à trop de propos inutiles, et que je lis trop de pièces ou de livres frivoles; (c) de mon désœuvrement, et, en dernier lieu, de mon manque de recueillement, et de ce que j'oublie que je suis en présence de Dieu.

D'où il me paraît qu'il est nécessaire: (a) de m'efforcer de me comporter avec gravité et modestie; (b) d'éviter toute compagnie légère et frivole; (c) de me pénétrer d'un sentiment respectueux de la présence de Dieu; (d) d'éviter le désœuvrement, toute familiarité avec les femmes et toute nourriture trop épicée; (e) de combattre les premiers mouvements de la convoitise, non pas en raisonnant, mais en cessant d'y penser ou en me rendant immédiatement en société, et enfin, de recourir à des prières fréquentes et ferventes<sup>18</sup>."

Ces règles comportaient des examens de conscience fréquents, souvent hebdomadaires. En réussissant à lire l'écriture cryptique et la sténographie des petits registres de Wesley, restés secrets pendant plus d'un siècle, et en publiant les résultats de cette violation des secrets du fondateur du Méthodisme, les éditeurs de la *Standard Edition* de son Journal nous ont fait connaître le fond de l'âme de leur héros, et on peut affirmer qu'il n'a rien perdu à cette publication. Son effort vers la sainteté semble toutefois aboutir le plus souvent à un échec. Et sa confession se termine par le cri de repentance poussé vers Dieu en deux lettres grecques  $\chi \epsilon$  (*Kyrie Eleison, Seigneur, aie pitié!*).

Après Kempis, et après Jérémie Taylor, John Wesley eut un troisième conducteur spirituel, William Law, qui publia, en 1726, un *Traité pratique de perfection chrétienne*. Cet ouvrage fit la plus vive impression sur Wesley.

"Bien qu'offensé par maint passage, dit-il, j'en retirerai plus que jamais la conviction de l'extrême hauteur, largeur et profondeur de la loi divine. La lumière envahit mon âme si puissamment que tout

m'apparut sous un nouveau jour. Je criai à Dieu, résolu comme je ne l'avais jamais été auparavant, de ne plus différer de Lui obéir. Par mon effort constant d'observer toute Sa loi, intérieure et extérieure, jusqu'à la limite extrême de mon pouvoir, je me persuadai que je serais agréable à Dieu, et que j'étais en état de salut<sup>19</sup>."

Ce livre, et le *Sérieux Appel*, du même auteur, paru en 1730, exercèrent la plus grande et la plus durable influence sur John Wesley. "Law devint pour moi, dit-il, une sorte d'*oracle*." Et son frère Charles, même parvenu à un âge avancé, disait de Law: "Il fut notre Jean-Baptiste<sup>20</sup>." Ces ouvrages étaient admirablement écrits par un homme qui, lui aussi, avait cherché la voie du salut et croyait l'avoir trouvée dans le mysticisme. Wesley faillit s'y égarer à sa suite<sup>21</sup>; il se plongea dans la lecture des Mystiques allemands et français, aussi bien qu'anglais<sup>22</sup>. Seulement, tandis que Law accentuait toujours plus sa tendance mystique, jusqu'à se plonger dans les rêveries théosophiques de Jacques Boehme, John Wesley s'en détachait et écrivait, le 23 novembre 1736, à son frère Samuel:

"Je crois que les écrits des mystiques sont le rocher sur lequel j'ai été le plus près de faire naufrage quant à la foi. Je parle des mystiques qui font bon marché des moyens de grâce<sup>23</sup>." Il citait, parmi les mystiques qu'il avait consultés (sur le conseil de Law), Tauler, Molinos et l'auteur de la *Theologia Germanica*. Il demanda à son frère son opinion sur leurs doctrines. Et il ajouta cette phrase significative: "Vos conseils pourront avoir une action qui s'étendra, non seulement à cette province (la Géorgie), mais à des nations de chrétiens encore à naître." Wesley, arrivé depuis peu en Géorgie, était prêt à se vouer à l'évangélisation des païens, Indiens et autres, et il cherchait encore les bases de son propre salut.

Ce qui l'éloignait du système de W. Law, c'était le dédain de celui-ci pour les *moyens (means)*, formes religieuses, cérémonies, sacrements, etc. Il cherchait à combiner le mysticisme de Law avec ses goûts personnels pour le traditionalisme de la Haute-Eglise. Pendant quelques années (surtout pendant son séjour en Amérique) ses opinions et ses pratiques furent un singulier amalgame de ritualisme et de mysticisme, dans lequel ses goûts pour une piété contemplative se mêlaient à la pratique des rites et des bonnes œuvres; l'ascétisme monacal et sa soif très évangélique de sainteté cohabitaient dans cette âme éprise de perfection. Dans son église de Savannah, on pratiquait la communion quoti-

dienne, la confession, le baptême par immersion, l'exclusion des dissidents de la Cène, et autres pratiques dévotes et formalistes, que le puseyisme de nos jours a remises à la mode.

Cette tentative de restaurer l'Eglise avec les formes et les cérémonies romaines ne fut qu'une fantaisie de jeunes théologiens épris du passé. Elle échoua dans la mission de Géorgie, comme elle avait échoué dans les années précédentes où naquit le mouvement méthodiste d'Oxford<sup>24</sup>.

Voici, résumées par Wesley lui-même, les grandes lignes de cette histoire douloureuse:

"De 1725 à 1729, je prêchai beaucoup, mais sans apercevoir aucun fruit de mes travaux, et comment aurais-je pu en recueillir, puisque je ne possédais point le fondement de la repentance et de la foi à l'Évangile, considérant tous mes auditeurs comme chrétiens, et beaucoup d'entre eux comme n'ayant pas besoin de repentance? De 1729 à 1734, je vis quelques résultats de mes efforts, parce que je posais un fondement plus profond de repentance, mais ce n'était que peu de chose, et cela se conçoit; je ne prêchais pas encore la foi au sang de la nouvelle alliance. De 1734 à 1738, parlant davantage de la foi en Christ, ma prédication, mes visites de maison en maison produisirent plus d'effets que je n'en avais encore vus; mais je ne sais si ceux qui se réformaient extérieurement étaient intérieurement et entièrement convertis à Dieu. Enfin, de 1738 jusqu'à ce jour, parlant continuellement de Jésus-Christ, Le posant comme la base de tout l'édifice, Le faisant tout pour tous, la Parole de Dieu a couru comme le feu dans le chaume, elle a été de plus en plus glorifiée, des multitudes se sont écriées: Que faut-il faire pour être sauvé?, ont ensuite rendu témoignage qu'elles étaient sauvées par grâce au moyen de la foi<sup>25</sup>."

Ce long effort de Wesley pour parvenir à une expérience qui apportât la paix à son âme et la pleine lumière à son intelligence, cet effort fut douloureux et émouvant. On a le sentiment qu'il ne lutte pas pour lui-même seulement, mais, comme il l'écrivait à son frère aîné, pour des "nations encore à naître".

Sa rupture avec William Law amena un échange de lettres, où Wesley se montra irrité et même injuste pour son ancien maître; et elle lui arracha ce cri de colère:

"Tous les autres ennemis du christianisme sont de simples farceurs [*triflers*]; mais les mystiques sont les plus dangereux. Ils le frappent dans les parties vitales; et plusieurs de ses meilleurs fidèles ont succombé sous leurs atteintes. Je rends grâce à Celui

qui m'a arraché à ce feu d'enfer, et je voudrais empêcher les autres d'y tomber<sup>26</sup>."

---

### NOTES — CHAPITRE I

1. Isaac Taylor, *Wesley and Methodism*, page 19.
2. Tyerman, *Life of Wesley*, t. I, p. 22.
3. *Wesley's Works*, t. I, p. 98.
4. A. Léger, *La Jeunesse de Wesley*, ch. II, p. 77.
5. John Kirk, *The Mother of the Wesleys*, p. 231.
6. Le diaconat est le premier degré dans la hiérarchie anglicane.
7. Tyerman, *Life of Wesley*, t. I, p. 32.
8. Augustin Léger, *La Jeunesse de Wesley*, p. 83.
9. James H. Rigg, *The Living Wesley*, première édition, p. 49.
10. Elie Halévy, *Histoire du peuple anglais au XIX<sup>e</sup> siècle*, t. I, p. 369.
11. Tyerman, *Life of Wesley*, t. I, p. 33.
12. Dans son *Plain Account of Christian Perfection (Works, t. XI, p. 366)*.
13. Tyerman, *Life of John Wesley*, t. I, p. 36.
14. A. Léger, *Jeunesse de Wesley*, pp. 102-103.
15. Tyerman, *Life of John Wesley*, t. I, p. 39.
16. John Kirk, *The Mother of the Wesleys*, deuxième édition, p. 284, Tyerman, t. 1, p. 40.
17. Rigg, *The Living Wesley*, première édition, p. 47.
18. *Standard Journal*, publié par N. Curnock, t. I, p.48.  
A. Léger, *Jeunesse de Wesley*, pp. 107-108.
19. *Journal, Standard Edition*, t. I, p.467.
20. *Ibid.*, t. I, p.469.
21. Voyez dans *La Jeunesse de Wesley*, de A. Léger, les pages qu'il consacre à Law, pp. 118-124
22. Sur les Mystiques français goûtés par Wesley, voyez la thèse d'Ed. Gounelle, *Wesley et ses rapports avec les Français*.
23. *Works*, t. XII, p. 27.
24. Pour les détails de ces années, voyez notre *Vie de Wesley*.
25. *The Principles of a Methodist Further Explained*, London, 1747.
26. Whitehead, *Life of Wesley*, t. II, p. 57.



## CHAPITRE II

---

# La Conversion évangélique de Wesley

---

En arrivant en Angleterre, le 1<sup>o</sup> janvier 1738, au retour de sa mission en Amérique, John Wesley écrivit dans son Journal la confession suivante, que nous croyons devoir donner en entier :

“Il y a maintenant deux ans et presque quatre mois que j’ai quitté mon pays natal, en vue d’enseigner aux Indiens de la Géorgie la nature du christianisme. Mais qu’ai-je appris moi-même pendant ce temps? J’ai appris ce dont je me doutais le moins, que moi qui étais allé en Amérique pour convertir les autres, je n’ai jamais été moi-même converti à Dieu<sup>1</sup>. Je ne suis pas insensé, quoique je parle ainsi; mais je dis des paroles de vérité et de bon sens. Si peut-être quelques-uns de ceux qui rêvent encore pouvaient se réveiller et voir qu’ils sont tels que je suis!

“Sont-ils versés en philosophie? Moi aussi. Dans les langues anciennes et modernes? Moi aussi. Sont-ils versés dans la science théologique? Moi aussi, je l’ai étudiée pendant plusieurs années. Peuvent-ils discourir à l’aise sur les choses spirituelles? Je puis en faire autant. Font-ils beaucoup d’aumônes? Je donne tous mes biens pour nourrir les pauvres. Donnent-ils leur travail aussi bien que leur argent? J’ai travaillé plus qu’eux tous. Sont-ils prêts à souffrir pour leurs frères? J’ai sacrifié mes amis, ma réputation, mes aises, mon pays; j’ai mis ma vie dans mes mains, errant dans les pays étrangers; j’ai livré mon corps pour être englouti dans la mer, brûlé par le soleil, consumé par le travail et la fatigue, ou tout ce qu’il plaisait à Dieu de m’envoyer. Mais tout cela (il importe peu qu’il y en ait plus ou moins) m’a-t-il rendu agréable à Dieu? Est-ce que tout ce que j’ai fait, ou tout ce que j’ai appris, dit ou souffert, me justifie à Ses yeux? Et l’usage constant de tous les moyens de grâce (si utiles et obligatoires qu’ils puissent être)? Ou, autant que je puis juger de moi-même, que je sois sans reproche, en ce qui con-

cerne la justice morale? Ou, pour pénétrer plus avant, le fait que j'adhère intellectuellement à toutes les vérités du christianisme? Est-ce que tout cela me confère le caractère saint, céleste, divin, d'un chrétien? En aucune façon. Si les oracles de Dieu sont vrais, si nous devons encore nous en tenir 'à la loi et au témoignage': toutes ces choses, si justes et bonnes qu'elles soient, quand elles sont ennoblies par la foi en Christ, ne sont que du fumier et des scories, qui méritent d'être jetés au feu de la géhenne<sup>2</sup>.

"Voici donc ce que j'ai été apprendre, aux extrémités de la terre, que je suis 'privé de la gloire de Dieu, que mon cœur entier, et, par conséquent, ma vie, sont corrompus et abominables, puisque un mauvais arbre ne peut porter de bons fruits'. J'ai appris que, privé de la vie de Dieu, je suis un enfant de colère<sup>3</sup>, un héritier de l'enfer. J'ai appris que mes œuvres, mes souffrances, ma justice, loin de me réconcilier avec un Dieu offensé et de servir à expier le moindre de mes péchés (plus nombreux que les cheveux de ma tête), ne sauraient soutenir le regard de la justice divine, à moins d'être elles-mêmes expiées. J'ai appris que, portant écrite sur mon cœur ma sentence de mort, et n'ayant en moi aucune excuse à alléguer, il ne me reste aucune espérance, si ce n'est d'être justifié gratuitement par la rédemption qui est en Jésus; aucune espérance, si ce n'est qu'en cherchant Christ, je Le trouverai, et que 'je serai trouvé en lui, ayant, non la justice qui me venait de la loi, mais celle qui vient de la foi en Christ, savoir la justice qui vient de Dieu par la foi' (Phil. 3:9).

"Si l'on me dit que j'avais la foi (car plusieurs misérables consolateurs ont voulu me l'affirmer), je réponds: Les démons aussi ont une sorte de foi; mais ils sont étrangers à l'alliance de la promesse. Ainsi, les apôtres, aux noces de Cana, en Galilée, lorsque Jésus manifesta Sa gloire une première fois, 'crurent en lui', mais non encore de cette foi qui est victorieuse du monde. La foi qui me manque (la foi d'un fils), est une confiance assurée en Dieu que, par les mérites de Christ, mes péchés sont pardonnés et que je suis réconcilié à la faveur de Dieu. J'ai besoin de cette foi que saint Paul recommande à tout le monde, spécialement dans son épître aux Romains: cette foi, qui rend capable ceux qui la possèdent de s'écrier: 'Je vis, non plus moi-même, mais Christ vit en moi, et la vie que je vis maintenant, je la vis par la foi au Fils de Dieu qui m'a aimé, et s'est donné lui-même pour moi' (Gal. 2:20). J'ai besoin de cette foi que nul ne peut avoir sans savoir qu'il la possède (quoique plus d'un s'imagine la posséder sans l'avoir), car quiconque la possède est affranchi du péché, 'le corps du péché est détruit en lui': il est affranchi de la crainte, 'ayant la paix avec Dieu par Christ,' et 'joyeux dans l'espérance de la gloire de Dieu'. Et il est affranchi du doute, ayant l'amour de Dieu répandu dans son cœur par le Saint-

Esprit qui lui a été donné; et 'cet Esprit lui-même témoigne à son esprit qu'il est enfant de Dieu<sup>4</sup>."

Dans ce long morceau, à la fois confession de péchés et exposé doctrinal, il règne quelque obscurité, mais c'est celle du matin qui annonce le lever du jour. Pendant ces longues années de recherches douloureuses, dont le terme approche enfin, on éprouve quelque surprise à voir l'homme qui va devenir, pendant un demi-siècle, un pasteur d'hommes, plutôt à la recherche d'une direction et d'un directeur. C'est d'abord sa mère, dont il réclame les avis avec une touchante docilité; puis c'est le vieux moine qui a composé, dans un couvent, le livre immortel de *l'Imitation de Jésus-Christ*; puis l'évêque Jérémie Taylor; puis le doux mystique William Law, en attendant les Moraves représentés surtout par l'humble Bœhler, qui sera une sorte d'Ananias, appelé à ouvrir les yeux à ce nouveau Saul de Tarse. Et, si l'on demande: Pourquoi tous ces conseillers et pourquoi tous ces livres? N'avait-il pas ce Nouveau Testament grec qu'il expliquait à ses élèves d'Oxford? La doctrine de saint Paul, qui fit le réveil du XVIII<sup>e</sup> siècle, après avoir fait la réformation du XVI<sup>e</sup>, n'eût-elle pas pu lui parvenir directement, sans tous ces intermédiaires qui faillirent l'étouffer en chemin? Ce sont là des questions perplexes, dont la solution nous échappe. Qu'il nous suffise de reconnaître, dans l'histoire de Wesley, la vérité profonde de cette parole qu'on attribue à Bossuet: *L'homme s'agite, et Dieu le mène.*

L'action des Moraves sur Wesley commença sur le navire qui le conduisait en Géorgie, et qui portait aussi un certain nombre d'émigrants allemands. Elle continua, pendant son séjour à Savannah, constamment contrariée par ce qu'on pourrait appeler un accès de ritualisme aigu. Attiré par la simplicité apostolique de la petite colonie morave, et en même temps rêvant de fonder sur une terre vierge une Eglise conforme au rituel qui flottait vaguement devant son esprit, il n'aboutit qu'à un échec pitoyable, et dut quitter la colonie en fugitif. Cet échec et cette humiliation avaient brisé son orgueil et lui avaient arraché les cris de repentance que nous venons d'entendre. "C'était, comme dit le docteur Rigg, le temps des semailles faites dans les larmes, qui allaient être suivies par une joyeuse moisson destinée à durer pendant une longue vie<sup>5</sup>."

Au moment où Wesley débarquait à Deal, celui que Dieu lui destinait comme moniteur, était sur le point de débarquer en

Angleterre, en route pour la Caroline du Sud. C'était un ministre morave, nommé Pierre Bœhler. Elève de l'Université d'Iéna, converti à une foi vivante par les Moraves, il s'était senti appelé à aller en mission auprès de Wesley. Leur première rencontre eut lieu à Londres, une semaine après le débarquement de Wesley à Deal. Bœhler, dans une lettre à Zinzendorf, lui rendit ainsi compte de cette entrevue: "C'est un homme bien disposé, qui reconnaît qu'il n'a pas encore la vraie foi au Sauveur et qui demande à se laisser instruire<sup>6</sup>."

Il ajoutait: "Notre façon de croire au Sauveur paraît si aisée aux Anglais, qu'ils ont bien de la peine à l'accepter; si elle était un peu plus compliquée, ils s'en accommoderaient mieux. Ils se justifient eux-mêmes, et se persuadent aisément qu'ils croient déjà et veulent prouver leur foi par leurs œuvres. Et voilà comment il se fait qu'ils se détournent et sont dans un état fort misérable."

Cet extrait explique le sens de la phrase latine que Bœhler adressa à Wesley, dans une de leurs conversations, où le théologien d'Oxford soumettait ses doutes à son nouvel ami:

*Mi frater, mi frater, excoquenda est ista tua philosophia.* (Mon frère, mon frère, il faut vous débarrasser de cette philosophie-là.) Il s'en débarrassa si bien qu'il reconnut qu'il s'était mépris jusqu'alors sur la nature de la vraie foi, en prenant pour elle une adhésion tout intellectuelle aux vérités révélées. Son ami lui montra que partout où la foi vivante existe, elle produit la paix de l'âme et la sainteté, et que cette foi elle-même n'est autre chose qu'une "confiance ferme que l'âme place en Dieu, et qui l'assure que ses péchés lui sont pardonnés par les mérites de Christ et qu'elle est réconciliée avec Dieu". Ces idées étaient nouvelles pour Wesley, et soulevaient certaines objections dans son esprit; mais Bœhler, qui ne demandait pas à être cru sur parole, le renvoyait à l'Écriture. Il se mit, en effet, à étudier avec plus de soin son Nouveau Testament grec, que les mystiques lui avaient un peu fait négliger, et il n'eut pas de peine à y découvrir la confirmation des idées de son ami; ses objections tombèrent l'une après l'autre, en face de déclarations telles que celles-ci: "L'Esprit lui-même rend témoignage avec notre esprit que nous sommes enfants de Dieu." — "Celui qui croit a le témoignage en lui-même." — "Celui qui est né de Dieu ne pêche point." Il hésitait cependant à admettre que la foi puisse être une opération subite de Dieu en nous, et que la conversion puisse être instantanée; mais ses doutes à cet égard

disparurent par une étude consciencieuse de l'Écriture, et par ses conversations avec des chrétiens moraves qui lui racontèrent comment, en quelques instants, la paix avait succédé dans leur âme au sentiment de la condamnation.

Wesley n'avait possédé jusqu'alors, comme il le reconnaît, que la foi d'un serviteur; il n'avait pas encore celle de l'enfant. Oppressé par cette conviction, il voulait discontinuer de prêcher; Bøehler s'y opposa vivement. "Prêchez, lui dit-il, *en attendant que vous l'ayez; vous la prêcherez ensuite parce que vous l'aurez.*" C'est ce qu'il fit dès lors, avec une grande fidélité, non seulement du haut de la chaire, mais dans les relations ordinaires de la vie, dans ses visites, dans ses voyages, à table d'hôte, partout où une occasion se présentait. A mesure que ses besoins spirituels se précisaient, il sentit la nécessité de renoncer, pour son culte particulier, aux formulaires de prières dont il se servait habituellement, et il se mit à prier d'abondance. Les formes de piété auxquelles il s'était astreint avec superstition ne lui suffisaient plus. Une prière improvisée, qu'il avait entendu, un prédicateur presbytérien prononcer, en Amérique, l'avait scandalisé. Maintenant, toutes choses allaient être faites nouvelles. Wesley n'allait pas de venir un révolutionnaire, mais il obéissait aux directions de la Providence, à mesure qu'elles se manifestaient. Le jour de la crise spirituelle qu'il attendait vint enfin. Il convient de reproduire ce récit mémorable:

"Le mercredi 24 mai 1738, vers cinq heures du matin, j'ouvris mon Nouveau Testament sur ces paroles:

'Nous avons reçu les grandes et précieuses promesses, afin que, par leur moyen, nous devenions participants de la nature divine' (2 Pi. 1:4). Au moment de sortir, je tombai sur ces mots: 'Tu n'es pas loin du royaume de Dieu.' Dans l'après-midi, on m'invita à aller à la cathédrale de Saint-Paul. L'antienne était: 'O Éternel! je t'invoque du fond de l'abîme; Seigneur, écoute ma voix! que tes oreilles soient attentives à la voix de mes supplications! O Éternel! si tu considères les iniquités, Seigneur, qui est-ce qui subsistera? Mais le pardon se trouve auprès de toi, afin qu'on te craigne. Israël, attends-toi à l'Éternel; car la miséricorde est avec l'Éternel, et la rédemption se trouve auprès de lui. Et lui-même rachètera Israël de toutes ses iniquités.'

"Dans la soirée, je me rendis à contre-cœur à une société, dans Aldersgate Street, où j'entendis lire la préface de Luther à l'épître aux Romains. Vers neuf heures moins un quart, en entendant la

description qu'il fait du changement que Dieu opère dans le cœur par la foi en Christ, je sentis que mon cœur se réchauffait étrangement. Je sentis que je me confiais en Christ, en Christ seul pour mon salut; et je reçus l'assurance qu'Il avait ôté *mes* péchés, et qu'Il *me* sauvait de la loi du péché et de la mort.

"Je me suis mis alors à prier de toutes mes forces pour ceux qui m'avaient le plus outragé et persécuté. Puis je rendis témoignage ouvertement, devant les personnes présentes, de ce que j'éprouvais en mon cœur pour la première fois. L'ennemi me suggéra bientôt: 'Ceci ne peut être la foi; car où est ta joie?' Mais j'appris bientôt que, si la paix et la victoire sur le péché sont étroitement liées à la foi au Chef de notre salut, il n'en est pas ainsi de ces transports de joie qui l'accompagnent ordinairement, surtout chez ceux qui ont passé par une angoisse profonde, mais que Dieu se réserve de dispenser ou de refuser, selon Son bon plaisir<sup>7</sup>."

Nous ne voulons pas voir une simple coïncidence due au hasard dans le fait que ce fut en entendant lire une page de Luther, commentant un texte de saint Paul, que la lumière se fit complètement dans l'âme de Wesley, comme pour marquer que le Réveil du XVIII<sup>e</sup> siècle allait se rattacher à l'âge apostolique et à la réformation. Il devait faire revivre ces deux grandes époques, non seulement par l'affirmation de la doctrine du salut par la foi, mais par l'expérience personnelle de cette grâce divine par des hommes chargés de l'enseigner aux autres. Wesley, comme Luther, et Luther comme saint Paul, purent dire: "*J'ai cru, c'est pourquoi j'ai parlé!*"

"La comparaison entre Wesley et Luther, dit le docteur Stoughton, est très instructive. Dans les deux cas, nous trouvons qu'une période prolongée de leur vie est marquée par des confessions qui, pour des personnes qui ne sont pas en parfaite sympathie spirituelle avec de tels hommes, indiquent des modifications et des progrès en apparence incohérents et extrêmement embarrassants. Toutefois, il existe une différence fondamentale dans le caractère de ces deux esprits. Luther a l'esprit éminemment intuitif, regardant, avec la fixité du regard de l'aigle, la vérité partout où elle se lève devant lui; Wesley a un esprit éminemment logique, qui arrive à ses conclusions par voie d'argumentation. Il en résulte que la théologie de Luther a jailli de son expérience, de ses besoins profondément sentis et pleinement satisfaits, tandis que l'expérience de Wesley a jailli de sa théologie. D'abord convaincu de certaines vérités, il les appliqua ensuite. Il apprit la doctrine de la justification par la foi avant d'exercer la foi qui le mit dans un état de justification<sup>8</sup>."

Nous sommes ici au cœur même de la théologie expérimentale de Wesley. Jusqu'au moment où il fit l'expérience du salut par la foi, il fut un ritualiste, comme on en trouve par milliers dans l'Eglise anglicane, et dans d'autres aussi. Après avoir longtemps cru que le salut est le résultat de la conformité morale et rituelle à ce que l'Eglise réclame, il crut et enseigna que le salut est une création nouvelle par la foi en Christ et en Christ crucifié, qui nous unit à Lui par Son Esprit, lequel introduit l'âme dans une vie nouvelle, en sorte que le croyant devient un enfant de Dieu, cohéritier avec Christ. Il allait prêcher dès lors la foi comme principe et source de la Vie divine dans l'âme humaine. Mais ce changement révolutionna entièrement le caractère et la teneur de son ministère. Sa vocation avait jusqu'alors consisté à contraindre, par l'autorité de Christ et de Son Eglise, par la vertu de la loi et de la discipline ecclésiastiques, hommes et femmes, à se soumettre aux exigences de l'Eglise; il avait été un magistrat ecclésiastique, un officier de discipline, une sentinelle de morale et de rites, au service de l'Eglise. Mais maintenant, il allait être quelque chose de tout différent.

"Sa seule affaire allait être de prêcher le salut par Jésus-Christ à tous les hommes. Il ne devait pas être un prêtre, observant un rituel et le faisant observer; mais comme Jean-Baptiste, dont l'office sacerdotal fut submergé dans sa grande fonction prophétique, il allait être un héraut et un témoin dont l'unique vocation fut de conduire les pécheurs, non à lui-même, non à l'Eglise, mais uniquement à 'l'Agneau de Dieu qui ôte le péché du monde'. Sa foi allait être sa doctrine, et sa prédication allait consister à annoncer aux hommes qu'ils sont sauvés par la foi. Mais 'la foi vient de ce que l'on entend; et l'on entend lorsque la parole de Christ est prêchée' (Rom. 10:17). Dès cette heure donc, ce prêtre ritualiste, ce rigoriste ecclésiastique allait se transformer en un prédicateur enflammé de la Bonne Nouvelle du salut et de la vie chrétienne, dans toute la richesse et la variété de ses branches" (*Docteur Rigg*).

\* \* \*

Son frère Charles et son ami Whitefield étaient arrivés, eux aussi, par des voies diverses, à l'affranchissement spirituel. Ainsi se trouvèrent préparés pour leur œuvre les trois principaux ouvriers du réveil.

Il convient d'ajouter que la conversion de Whitefield remonte à 1735, vers l'époque où les frères Wesley s'embarquaient pour l'Amérique. Elle eut un caractère plus extraordinaire, plus violent que celle de ses amis. On peut trouver que le récit que nous en a laissé Whitefield manque de sobriété et n'est pas toujours assez scripturaire; mais il n'en demeure pas moins établi que, trois ans avant les deux Wesley, il entra en possession du témoignage intérieur qu'il était enfant de Dieu.

---

### NOTES — CHAPITRE II

1. Quelques années plus tard, Wesley mettait en note: "Je ne suis pas sûr de cela."
2. Ici encore, Wesley a indiqué en note que c'était là un jugement exagéré.
3. Wesley a corrigé ainsi ce passage: "J'avais même alors la foi d'un serviteur, quoique pas encore celle d'un fils."
4. *Wesley's Works*, vol. I, pp. 75-77. *Standard Edition*, vol. I, pp. 418-424.
5. Rigg, *The Living Wesley*, première édition, p. 133.
6. *Ibid.*, p. 135.
7. *Œuvres*, t.I, p. 103. — *Standard Edition*, t.I, p. 472.
8. *Stoughton, Religion in England under Queen Anne and the Georges*, t. I, p. 374.

## CHAPITRE III

---

# Le Manifeste du Réveil

---

Les agrégés (*fellows*) étaient tenus, en vertu de leur titre, de prêcher, à tour de rôle, devant les représentants de l'Université d'Oxford, dans l'église de Sainte-Marie. Le tour de John Wesley revenait le 11 juin 1738, une quinzaine de jours après ce 24 mai, qui, quoi qu'il arrivât, marquait une date importante dans son histoire religieuse. Il eût pu considérer ce discours comme une tâche académique et choisir un sujet qui eût fait valoir les talents du prédicateur, sans déplaire à personne. Une telle attitude lui eût paru lâche. Son sermon fut un exposé calme et fidèle de la doctrine du salut par la foi, sur ce texte: "Vous êtes sauvés par grâce, par la foi" (Eph. 2:8). Ce sermon eut l'importance d'un manifeste. Prononcé l'avant-veille du jour où Wesley s'embarqua à Gravesend, pour visiter les établissements moraves en Hollande et en Allemagne, il fut publié en une brochure de 23 pages, par James Hutton, et l'on en connaît une dizaine d'éditions, dont une en français, "imprimée à Londres en 1759, par Strahan<sup>1</sup>."

Quand Wesley publia un premier recueil de ses sermons (en 1746), il plaça en tête ce sermon sur *le Salut par la Foi*, auquel il attribua ainsi une importance majeure. Nous croyons répondre à sa pensée en donnant ici un résumé de ce discours qui fut le manifeste et le programme du Réveil. Le prédicateur y examine d'abord ce qu'est la foi par laquelle nous sommes sauvés, et il la définit avec cette netteté qui caractérisera désormais son enseignement: "Elle n'est pas seulement un assentiment donné à tout l'Evangile de Christ, mais aussi un plein repos sur le sang de Christ; une confiance dans les mérites de Sa vie, de Sa mort et de Sa résurrection; un recours à Lui comme à notre propitiation et

notre vie, comme à Celui qui s'est donné pour nous et qui vit en nous." Puis il établit quel est le salut que nous obtient la foi: c'est un salut présent, qui nous sauve du péché, de la culpabilité qu'il entraîne, de la crainte qu'il produit et aussi de sa puissance. Dès lors, Wesley proclame la délivrance à l'égard du péché comme le grand privilège du croyant.

Dans sa dernière partie, le prédicateur répond aux objections que l'on élève contre la doctrine du salut par la foi. A ceux qui lui reprochent de n'être pas consolante, il répond:

"C'est, au contraire, la seule doctrine qui apporte la consolation aux pécheurs, exposés à la destruction et à la condamnation. 'Quiconque croit en lui ne sera pas confus'; 'le Seigneur est riche envers tous ceux qui l'invoquent'; — voilà une consolation aussi élevée que les cieux et plus forte que la mort! Quoi! Miséricorde pour tous! pour Zachée, le voleur des deniers publics? pour Madeleine, la femme de mauvaise vie? Il me semble entendre quelqu'un dire: Mais alors, moi aussi, je puis espérer de trouver grâce! — Oui, tu le peux, ô affligé que personne n'a consolé! Dieu ne repoussera pas ta prière. Qui sait, Il va peut-être te dire tout à l'heure: 'Prends courage! tes péchés sont pardonnés...' Oh! bonnes nouvelles, 'nouvelles d'une grande joie qui est pour tout le peuple!' 'O vous tous qui êtes altérés, venez aux eaux; venez, achetez sans argent et sans aucun prix.'"

Avec quelle puissance, en terminant son discours, Wesley presse ses auditeurs, qui étaient l'élite de l'Angleterre lettrée, d'en revenir à la doctrine vitale du Christianisme!

"Jamais, s'écrie-t-il, il ne fut plus nécessaire qu'aujourd'hui de maintenir cette doctrine; seule elle peut efficacement arrêter l'invasion chez nous des erreurs de Rome. Attaquer une à une toutes les erreurs de cette Eglise, cela n'en finirait pas, mais le salut par la foi les frappe à la racine, et elles tombent toutes ensemble quand cette doctrine est établie. Ce fut cette doctrine, que l'Eglise anglicane appelle avec raison 'le roc solide et le fondement de la religion chrétienne', qui chassa le papisme de ce pays, et elle seule l'en tiendra éloigné. Nulle autre non plus n'arrêtera ce fleuve d'immoralité qui a inondé notre pays...

"L'Adversaire rugit toutes les fois qu'on annonce au monde le salut par la foi; il remua la terre et l'enfer, pour faire périr ceux qui le prêchèrent les premiers. Il savait que la foi peut seule renverser les bases de son royaume, et c'est pour cela qu'il réunit toutes ses forces et mit en jeu tous ses artifices de mensonge et de calomnie,

pour effrayer Martin Luther et l'empêcher de faire revivre cette doctrine.

“Et il ne faut pas s'en étonner, car ainsi que le remarque cet homme de Dieu, ‘un homme orgueilleux, fort et bien armé, ne serait-il pas transporté de rage, si un petit enfant venait le défier, un roseau à la main? Surtout s'il savait que ce petit enfant est sûr de le terrasser et de le fouler à ses pieds?’ Oui, Seigneur Jésus, c'est ainsi que Ta force s'est toujours accomplie dans la faiblesse. — Va donc, petit enfant, qui crois en Lui, et ‘sa droite t'apprendra des choses merveilleuses!’ Quoique tu sois sans force, et faible comme un nouveau-né, l'homme fort ne pourra pas prévaloir contre toi. Tu auras le dessus, tu le dompteras, et tu le fouleras à tes pieds. Tu vas marcher en avant, sous la conduite du grand Capitaine de ton salut, ‘en vainqueur et pour remporter la victoire’, jusqu'à ce que tous les ennemis soient détruits et que ‘la mort soit engloutie dans la victoire’. Or, grâce à Dieu qui nous a donné la victoire par notre Seigneur Jésus-Christ, à qui, comme au Père et au Saint-Esprit, soient louange, gloire, sagesse, reconnaissance, honneur, pouvoir et force, aux siècles des siècles!”

---

#### NOTE — CHAPITRE III

1. Cette traduction fut probablement faite par La Fléchère qui en cette même année 1759, publia en français, à Londres, un *Discours sur la Régénération* (in-12, 48 pages), qui a été republié à Genève, en 1823 (chez Mme Suzanne Guers).



## CHAPITRE IV

---

# Le lendemain d'une conversion

---

On se tromperait — et, par le fait, on s'est souvent trompé — en croyant que la vie spirituelle de John Wesley avait franchi définitivement, dans la soirée du 24 mai 1738, le cap des tempêtes. La vérité est qu'il fut rejeté en arrière, sur cette mer démontée qu'il ne connaissait que trop bien. Dès le lendemain, nous le voyons assailli par les doutes et les tentations et déclarant à ses amis qu'il n'est pas encore un vrai chrétien. Son voyage à Herrnhut ne lui apporta pas la lumière et le soulagement qu'il en attendait.

“Vous me demandez,” écrit-il à son frère Samuel, le 23 octobre 1738, “ce que j'entends par un vrai chrétien; j'entends quelqu'un qui croit tellement en Christ que le péché n'a plus d'empire sur lui; dans ce sens, je n'étais pas un chrétien avant le 24 mai dernier. Jusqu'alors, le péché dominait sur moi, quoique je luttasse contre lui continuellement; mais depuis lors, il n'a plus de domination sur moi. C'est le fruit de la libre grâce de Dieu en Christ. Si vous me demandez par quel moyen j'ai été rendu libre, je réponds: par la foi en Christ, par une mesure de foi que je n'avais pas eue jusqu'alors. Je jouis, par la libre grâce de Christ, de quelque mesure de cette foi, qui apporte avec elle le salut ou la victoire sur le péché et qui implique la paix et la confiance en Dieu par Christ; quoique ce ne soit encore en moi que comme un grain de semence de moutarde. Car cette *klèrophosia pistéos*, le sceau de l'Esprit, l'amour de Dieu répandu dans mon cœur et produisant la joie dans le Saint-Esprit, joie que personne ne peut enlever, joie ineffable et pleine de gloire, — ce témoignage de l'Esprit, je ne l'ai pas, mais je l'attends patiemment. Je connais plusieurs personnes qui l'ont déjà reçu, et j'ai vu et entendu, en Angleterre et ailleurs, une nuée de témoins. Je ne

puis pas douter que les croyants qui attendent en priant ne voient se réaliser en eux ces promesses scripturaires. Mon espérance est qu'elles se réaliseront en moi. Je bâtis sur Christ le Rocher des siècles<sup>1</sup>."

Dans une autre de ses lettres, écrites à son frère Samuel, le 4 janvier 1739, John Wesley continue à s'accuser et à gémir:

"Mes amis affirment que je suis fou, parce que je leur dis que je n'étais pas un chrétien il y a un an. J'affirme que je ne suis pas un chrétien même aujourd'hui. J'ignore ce que j'aurais pu être, si j'avais été fidèle à la grâce qui me fut donnée alors que, n'attendant rien d'autre, je reçus le sentiment du pardon de mes péchés comme je ne l'avais jamais connu. Mais je suis certain que je ne suis pas un chrétien aujourd'hui, que je suis certain que Jésus est le Christ. Car un chrétien est un homme qui a les fruits de l'Esprit de Christ, tels que l'amour, la paix et la joie. Je ne les possède pas. Je n'ai aucun amour pour Dieu, je n'aime ni le Père, ni le Fils. Si vous me demandez comment je puis savoir si je n'aime pas Dieu, je vous poserai une autre question: 'Comment savez-vous que vous m'aimez?' Vous sentez en ce moment même, si vous m'aimez ou non. Eh bien! je sens en ce moment que je n'aime pas Dieu. Et je le sais aussi par la simple règle posée par saint Jean: 'Si quelqu'un aime le monde, l'amour du Père n'est point en lui.' Or, j'aime le monde; je désire les choses de ce monde, et je l'ai fait toute ma vie. J'ai toujours mis une partie de mon bonheur dans telles ou telles choses que l'on voit, dans le manger ou le boire, ou dans la compagnie de ceux que j'aime... Je n'ai pas ce qu'on appelle la paix de Dieu. La paix que je possède tient à des causes naturelles. J'ai la santé, la force, des amis, quelque fortune, un tempérament modéré et joyeux. Comment n'aurait-on pas une sorte de paix dans de telles conditions? Mais ce n'est pas là une 'paix qui surpasse toute intelligence'.

"Je conclus de là que, bien que j'aie donné et que je donne tout ce que j'ai pour nourrir les pauvres, je ne suis pas un chrétien. Quoique j'aie enduré les fatigues et porté ma croix, je ne suis pas un chrétien. Mes œuvres ne sont rien; mes souffrances ne sont rien; je n'ai pas les fruits de l'Esprit de Christ. Quoique j'aie usé continuellement des moyens de grâces depuis vingt ans, je ne suis pas un chrétien."

Le Wesley qui se montre à nous dans ses lettres à son frère Samuel est pour nous un sujet de surprise, quelques-uns ont dit: de scandale. Qu'est devenue l'expérience faite le 24 mai 1738? Et

le sermon si décisif sur *le Salut par la Foi* du 11 juin suivant? Et les impressions rapportées de Herrnhut? Ce qui s'est passé, le voici: la lumière qui s'est faite dans les hauteurs de l'intelligence de Wesley n'a pas encore illuminé les profondeurs de sa conscience et de son cœur. Il s'attendait à une délivrance sensationnelle, qui ne s'est pas produite. C'est le vent doux et subtil qui a soufflé sur lui, et non la tempête qui ébranle les rochers. Qu'importe! une vie nouvelle a commencé, et elle ira s'accroissant de jour en jour. En attendant, il continuera, selon le conseil de Böhler, à prêcher la foi, — et le témoignage de l'Esprit, et la paix qui surpasse toute intelligence, et la perfection chrétienne même avant de les avoir pleinement expérimentés lui-même. Il y a des doutes qui s'attachent à certains serviteurs de Dieu, comme la vipère de Malte autour du bras de saint Paul. Il faut, comme lui, les secouer dans la flamme et poursuivre sa tâche.

Maintenant, il est permis de s'étonner que Wesley ait choisi comme confident de ses doutes son frère Samuel, un *clergyman* ultra-anglican, fort opposé aux principes du Méthodisme, et qui s'étonnait que son frère John ne se contentât pas de la régénération reçue lors de son baptême. Avec de telles idées ritualistes, Samuel Wesley n'était pas en état de comprendre quoi que ce soit aux agitations intérieures de son frère.

S'il y eut quelque naïveté de la part de Wesley à confier ses doutes (peut-être en les exagérant) à son frère aîné, cette naïveté lui fait honneur. Son frère est pour lui non seulement un ami dont il honore l'expérience, mais un homme plus expérimenté que lui, dont il croit devoir prendre conseil. Il ne se doutait pas que ces lettres seraient plus tard remises au docteur Joseph Priestley, un ministre unitaire, qui s'empresserait, dès la mort de Wesley, de les publier avec une adresse aux Méthodistes. Joseph Benson, l'un des prédicateurs de Wesley, se proposait d'y répondre; mais Priestley était devenu un chaud partisan de la Révolution française qui fit de lui un membre de la Convention et un correspondant de l'Institut. Une émeute populaire démolit sa maison et brûla sa bibliothèque. On jugea que ce n'était guère le moment de commenter de vieilles lettres de Wesley, qui faisaient d'ailleurs honneur au grand serviteur de Dieu qui venait de disparaître, chargé des gerbes d'une riche moisson d'âmes.

Wesley fit mieux que de courir après de nouvelles émotions: il se mit au travail pour Dieu et pour ses frères. Il resta toute sa vie

discret au sujet de ses expériences intimes; s'il ne se défia pas toujours assez des expériences plus ou moins authentiques des autres, il fut désormais très discret sur les siennes. Son journal est plus que sobre à cet égard. Son christianisme eut pour devise: *Laboremus! travaillons!*

---

NOTE — CHAPITRE IV

1. Tyerman, *Life of Wesley*, t. I, pp. 192-194.

## CHAPITRE V

---

# L'Arminianisme de Wesley

---

Le 6 juillet 1741, John Wesley mit la main, dans la bibliothèque du collège de Lincoln, à Oxford, sur les Œuvres d'Episcopi, le chef le plus éminent de l'Arminianisme, et il y lut l'histoire du fameux synode de Dordrecht (1618-1619), qui formula le dogme de la prédestination calviniste dans toute sa rigueur. "Quelle scène que celle dont ce synode fut le témoin! s'écrie Wesley dans son journal<sup>1</sup>. Je ne m'étonne pas que la malédiction divine soit tombée, si peu de temps après, sur notre Eglise et notre nation<sup>2</sup>. C'est vraiment dommage que le *Saint Synode de Trente* et le Synode de Dordrecht n'aient pas siégé à la même époque; ils prétendaient avoir, l'un et l'autre, le souci de la *pureté de la doctrine*; ils furent animés du même *esprit persécuteur*, et l'on peut se demander si le dernier venu ne l'emporta pas à cet égard sur son prédécesseur."

En adoptant ou en acceptant le nom d'Arminien, Wesley n'entendit pas se solidariser avec les disciples d'Arminius, et moins encore adopter toutes leurs vues. Ce nom-là désignait simplement ceux qui avaient pris parti contre la prédestination entendue au sens calviniste. On sait que les Arminiens des Pays-Bas se constituèrent en Eglises sous le nom de *Remontrants*. Les sociétés fondées par Wesley ne devinrent pas des succursales des Eglises des Remontrants des Pays-Bas; mais elles ne repoussèrent pas un nom qui leur rappelait un courageux défenseur de la liberté évangélique.

Jacques Arminius (forme latine du nom Harmensen) fut nommé, en 1603, professeur à l'Université de Leyde; il y prit une attitude nettement anti-calviniste, et enseigna à ses élèves que la

grâce de Dieu est offerte à tous les hommes, qui sont libres de l'accepter ou de la rejeter. Son collègue Gomar, fougueux calviniste, lui fit une opposition acharnée. Leurs discussions furent portées devant les synodes et jusque devant les Etats de Hollande, et passionnèrent vivement les esprits. Ces tracasseries achevèrent d'altérer la santé d'Arminius, déjà épuisée par de grands travaux. Il mourut en 1609, laissant après lui le souvenir d'un homme aussi pieux que savant. Ses disciples, à la tête desquels se distinguèrent son successeur Episcopius et le célèbre professeur Grotius, continuèrent à propager ses vues. Les Arminiens, comme on appela désormais les adversaires de la prédestination, présentèrent, en 1610, aux Etats de Hollande, une *Remontrance*, où ils exposaient, en cinq articles, leur doctrine sur les points controversés:

"Le premier affirme que Dieu a décidé, de toute éternité, de sauver ceux qui croiraient en Jésus-Christ et persévéraient dans cette foi, et d'abandonner au péché et à la condamnation ceux qui refusent de croire. (2°) Jésus-Christ est mort pour tous les hommes et a acquis à tous la réconciliation et la rémission des péchés; toutefois, ceux-là seulement sont mis en possession de ces grâces, qui croient en Jésus. (3°) Aucun homme n'a de lui-même la foi qui sauve, puisque dans son état de chute, il ne peut penser ou faire rien de bon; mais le Saint-Esprit produit en lui tout ce qui est bon. (4°) Si tout ce qui est bon en nous est l'œuvre de la grâce, cette grâce n'est cependant pas irrésistible. (5°) L'homme peut déchoir de la grâce, s'il ne persévère pas dans son union avec Christ par la foi."

Le prince d'Orange, Maurice de Nassau, après avoir longtemps refusé de prendre parti dans cette querelle théologique, fut entraîné, dans l'intérêt de sa politique, à favoriser le calvinisme et à combattre l'arminianisme, Il convoqua un Synode national, à Dordrecht, en 1618, composé presque exclusivement de calvinistes, et devant lequel les Remontrants furent cités comme accusés. La partialité la plus outrée ne cessa de régner dans les délibérations du synode. On ne fit aucune attention aux représentations des Arminiens contre l'autorité judiciaire que s'attribuait une assemblée toute composée de leurs adversaires. On leur permit d'exposer leur doctrine, mais en leur enjoignant de s'abstenir de toute attaque contre la doctrine de Calvin. Enfin, ils furent chassés de l'assemblée comme menteurs et imposteurs, avec une

dureté qui révolta plusieurs des députés étrangers, entre autres celui de Brême, qui s'écriait encore à la fin de sa vie: "O Dordrecht, Dordrecht! plutôt à Dieu que je ne t'eusse jamais vue!" En même temps qu'on les chassait de l'assemblée, il leur fut défendu de quitter la ville sans permission. Sur les quinze ministres qui avaient représenté au synode le parti remontrant, quatorze, ayant refusé de se taire sur leurs convictions, furent exilés. Deux cents ministres et maîtres d'écoles furent déposés de leurs fonctions. Trois arminiens distingués, Barneveldt, Grotius et Hoogerbets, dont Maurice redoutait l'opposition à ses desseins, avaient été emprisonnés avant le synode. Pour sanctionner les décrets de cette assemblée, le premier fut condamné à avoir la tête tranchée, et les deux autres à la prison perpétuelle. L'illustre Barneveldt mourut en héros et en chrétien. L'un des députés au synode fit sur cette mort ce cruel jeu de mots, que "les canons de Dordrecht avaient emporté la tête de l'avocat de Hollande."

Ces fameux canons du synode de Dordrecht, au nom desquels on persécutait les Arminiens, formulèrent le dogme de la prédestination absolue en cinq chapitres destinés à réfuter les cinq articles des Remontrants. Le premier article du synode dit que le décret de Dieu est absolu et non conditionnel et n'a d'autre fondement que Son bon plaisir. Le second affirme que Christ n'est mort que pour les seuls élus. D'après le troisième et le quatrième, la grâce est irrésistible, et d'après le cinquième, elle ne peut pas se perdre.

Les décisions de Dordrecht furent acceptées dans la plupart des Eglises réformées, en France, où le synode d'Alais décida que tous les pasteurs seraient tenus de prêter le serment de ne s'en écarter en rien; en Suisse, où la *Formule de consensus* soutint le calvinisme le plus rigide. L'Eglise anglicane fit exception. Le roi Jacques I<sup>er</sup>, qui avait envoyé des députés à Dordrecht, prit parti toutefois contre les décrets du synode, en défendant aux prédicateurs anglicans de parler de la prédestination dans leurs sermons. Les puritains, indépendants et presbytériens, étant strictement calvinistes, l'Eglise anglicane en vint, par une réaction naturelle, à se prononcer dans le sens arminien.

Dans les Pays-Bas, où l'Arminianisme était né, il fut longtemps persécuté par le calvinisme triomphant, et il s'en sépara toujours plus et glissa peu à peu vers le latitudinarisme théologique. Mais les erreurs des successeurs d'Arminius ne sont pas plus imputa-

bles à Arminius lui-même que le rationalisme allemand ou genevois n'est imputable à Luther et à Calvin.

En acceptant d'être appelé Arminien, bien que ce terme fût de son temps un terme de mépris, Wesley n'entendait pas épouser toutes les vues, souvent aventureuses, des disciples d'Arminius, mais seulement affirmer qu'il était d'accord avec lui en repoussant la doctrine de la prédestination absolue, doctrine inconnue aux premiers siècles de l'Eglise, et que Calvin emprunta à saint Augustin.

Dès 1770, Wesley publia un petit traité de huit pages, intitulé: *Réponse à la question, qu'est-ce qu'un Arminien? par un Ami de la Libre grâce*<sup>4</sup>. Cette brochure, qui eut de nombreuses éditions, débutait ainsi: "Dire d'un homme: *C'est un Arminien*, produit le même effet sur bien des gens que de dire: *C'est un chien enragé!* Cela leur cause un tel effroi qu'ils prennent la fuite à toute vitesse et ne s'arrêtent que pour jeter une pierre à ce méchant animal. Plus le mot est intelligible, et plus il convient aux propos de ceux qui en usent. Ceux à qui on a attaché ce terme déplaisant ne savent pas toujours comment l'accueillir; comme ils en ignorent le sens, ils ne savent ni comment repousser l'accusation, ni comment se justifier d'une chose qui doit être *très mauvaise*, ou même *ce qu'il y a de pire.*"

Bien des gens prétendaient qu'Arminius et Arius avaient la même doctrine. Wesley repoussa avec énergie une telle confusion. Il répondait: "Personne n'a jamais cru et affirmé la suprême et éternelle divinité de Christ et ne continue à les croire et à les affirmer avec plus de conviction que la plupart de ceux qu'on appelle Arminiens." Dans cette même brochure, Wesley, après avoir résumé les points sur lesquels Calvinistes et Arminiens étaient divisés, les supplie de ne plus se jeter à la tête ces noms comme des cris de guerre.

"Finissons-en, s'écrie-t-il, avec ces ambiguïtés. N'employons plus des expressions qui ne font qu'embrouiller les questions. Que les gens honnêtes disent ce qu'ils pensent, mais qu'ils n'emploient plus de grands mots dont ils ne comprennent pas la signification... Jean Calvin fut un homme pieux, savant et sensé, et Jacques Arminius fut également un homme pieux, savant et sensé. Beaucoup de Calvinistes sont pieux, savants et sensés, et beaucoup d'Arminiens ont les mêmes qualités. La seule différence est que les premiers croient à une prédestination absolue et les autres à une prédestination conditionnelle.

“Un mot encore. N'est-ce pas le devoir de tout prédicateur arminien de ne jamais, en public ou en particulier, employer le mot *Calviniste* comme un terme de reproche, ou comme une injure, ce qui est aussi contraire aux bonnes manières qu'au christianisme? Et n'est-ce pas également le devoir des prédicateurs calvinistes de ne plus employer en mauvaise part le terme d'*Arminien*?”

Il ne semble pas que les conseils de modération donnés par Wesley aient été suivis. Et il arriva pour le mot *arminien* ce qui était arrivé pour le mot *méthodiste*, qu'il demeura acquis à la langue religieuse, et que Wesley et ses amis acceptèrent d'être ainsi désignés.

Edmond Scherer s'est prévalu de l'acceptation de ce terme par Wesley pour y voir la preuve qu'il était “un fort mauvais théologien”, et que “s'il avait connu par une étude sérieuse les principes hétérodoxes du parti dont il réclamait le nom, il aurait repoussé toute idée d'affinité avec un système aussi équivoque<sup>5</sup>.” Pour Scherer, l'Arminianisme se trouve dans un rapport éloigné, mais incontestable, avec le socinianisme. Nous n'acceptons pas le procès de tendance qu'il fait à Wesley. Celui-ci, encore une fois, s'est placé uniquement sur le terrain des cinq articles, par lesquels le parti arminien a combattu, au synode de Dordrecht, la doctrine de la prédestination absolue.

Ajoutons que Scherer fut obligé de reconnaître que, “sur le point fondamental de la justification, Wesley resta toujours attaché aux doctrines de la Réformation.”

Il ajoute: “Wesley était chrétien, il avait saisi et retenu l'essentiel; il avait retenu le centre vivant et scripturaire de la justification gratuite par la foi au Sauveur. Cette grande doctrine, mise en lumière à la Réformation, et instrument du réveil religieux du seizième siècle, devint l'instrument d'un réveil analogue au dix-huitième. C'est par elle que Wesley devint, entre les mains du Seigneur, un ouvrier honoré et béni, et c'est elle qui, en faisant la vie et la force intérieure de l'Eglise wesleyenne, rattache Wesley et son œuvre à la Réformation et au christianisme évangélique.”

Nous enregistrons avec plaisir ces aveux que la force de la vérité arracha à Scherer, et nous ne nous arrêtons pas à réfuter les jugements injustes qu'il formulait sur Wesley et où le calviniste, qu'il n'était plus guère, semblait vouloir se faire pardonner sa prochaine défection. Du Scherer de 1847, nous aimons à en appe-

ler à celui qui, devenu un prince de la critique littéraire en France, écrivait, quelques années plus tard, dans la *Revue des Deux Mondes*:

“Le Méthodisme est un mouvement religieux qui a changé la face de l’Angleterre. Oui, l’Angleterre, telle que nous la connaissons, avec sa littérature pudique et grave, avec son langage biblique, avec sa piété nationale, avec ses classes moyennes dont la moralité exemplaire fait la force du pays, l’Angleterre est l’œuvre du Méthodisme... Wesley, génie organisateur, a fondé la société religieuse à laquelle son nom reste attaché, secte puissante, qui tient de l’Eglise et de la confrérie, et qui atteint mieux que ne le ferait un clergé lettré le pauvre et l’ignorant, le paysan du Dorsetshire ou le mineur du Cornouaille. Cependant, le Méthodisme a fait plus que d’établir une secte, il a vivifié toutes les autres, il a étendu son influence jusqu’à l’Eglise établie, il y a remis en honneur les doctrines de la Réformation, il en a réveillé le clergé, il lui a communiqué l’esprit missionnaire, il a suscité dans ses rangs une foule d’hommes, les Newton, les Scott, les Romaine, qui ne le cédaient pas aux prédicateurs méthodistes eux-mêmes en piété et en dévouement.”

\* \* \*

John Wesley fonda, en 1778, une revue qu’il intitula *Arminian Magazine*, avec ce sous-titre: “Consistant en extraits et en traités originaux sur la Rédemption universelle.” Comme le titre l’indiquait, c’était un pamphlet mensuel (de 80 pages environ), destiné à combattre le calvinisme, qui, depuis la mort récente de Whitefield, était devenu plus agressif et tournait souvent à ce quiétisme dangereux, communément appelé *antinomisme*.

Dans sa préface, Wesley déclarait vouloir combattre d’autres recueils périodiques, le *Gospel Magazine* (Magazine évangélique) notamment, qui s’efforçait d’établir, dit-il, que *Dieu n’aime pas tous les hommes, que Ses compassions ne sont pas sur toutes Ses œuvres, et que, conséquemment, Christ n’est pas mort pour tous les hommes, mais pour les élus seulement.*

“C’est là, estime Wesley, une doctrine commode, qui, en simple anglais, se résume en ceci, qu’avant la fondation du monde, Dieu aurait absolument et irrévocablement décrété que quelques hommes seront sauvés, quoi qu’ils fassent, et les autres damnés, quoi qu’ils fassent.” Wesley se plaignait des violences de langage avec

lesquelles les partisans des *décrets* traitaient leurs adversaires, et il promettait que l'*Arminian Magazine* aurait une meilleure tenue. "Nous maintiendrons, disait-il, que *Dieu veut que tous les hommes soient sauvés*, et nous proclamerons *la vérité dans l'amour*." Il promettait d'ailleurs qu'il ne se renfermerait pas dans un sujet unique et qu'il admettrait de la variété dans les articles traités.

Comme on pouvait s'y attendre, l'*Arminian Magazine* s'ouvrit par une notice sur Arminius, peu connu jusqu'à lors en Angleterre, et, pendant treize ans, c'est-à-dire jusqu'à sa mort, survenue en 1791, Wesley y combattit le bon combat de la liberté évangélique et du salut offert à tous. Les articles de polémique, très nombreux à l'origine, firent place peu à peu à des articles d'édification; études bibliques, biographies, lettres, récits d'histoire, anecdotes, poésies, etc..., formèrent un recueil varié et plein d'intérêt et d'édification, qui contribua grandement à fortifier la cohésion des sociétés méthodistes et à les préserver de la contagion des mauvaises doctrines.

---

#### NOTES — CHAPITRE V

1. Journal de John Wesley. *Standard Edition*, 6 juillet 1741, t. II, p. 473.
2. L'Eglise anglicane avait envoyé des délégués au Synode de Dordrecht.
3. Chastel, *Histoire du Christianisme*, t. IV, p. 368.
4. *The question "What is an Arminian" answered by a Lover of Free Grace* — *Works*, vol. X, p. 358.
5. *La réformation au XIX<sup>e</sup> siècle*, numéro du 21 octobre 1848.
6. *Ibid.*
7. Du 15 mai 1861.



## CHAPITRE VI

---

# Wesley et l'Antinomisme

---

L'Antinomisme est, d'après l'*Encyclopédie des sciences religieuses*, "la théorie contraire au principe de la loi". Bien que Jésus eût déclaré "qu'il n'était pas venu pour abolir la loi et les prophètes, mais pour les accomplir", il y eut de bonne heure des chrétiens qui, en exagérant certains textes de saint Paul, prétendirent que la foi excluait la loi. Les réformateurs, en opposant le salut par la foi au salut par les œuvres, se laissèrent entraîner à parler de la loi avec mépris. Ainsi Luther osa l'appeler "une parole de perdition et de malédiction", en disant "qu'il n'y a plus de commandement de contrainte et qu'un peuple qu'on veut encore effrayer ou contraindre au nom de la loi ne mérite plus le nom d'un peuple chrétien." Luther revint sur ces expressions outrées; mais il eut des disciples, tels qu'Agricola, qui se lancèrent dans cette voie et qu'on appela *antinomiens*. "Es-tu débauché, adultère, en un mot pécheur, disait Agricola, à ses partisans, si tu crois, tu es sur le chemin du salut." Il ajoutait: "Tous ceux qui ont commercé avec Moïse, doivent aller au diable avec Moïse." Amsdorf, ami et disciple de Luther, prétendait que les bonnes œuvres sont nuisibles au salut. La Formule de concorde de 1577 condamna les antinomiens.

Tandis que Calvin se maintenait sagement opposé aux erreurs antinomiennes, ses partisans, en Angleterre surtout, adoptant les vues les plus extrêmes sur la prédestination, poussaient jusqu'à l'antinomisme, qui en était l'aboutissement logique. Pour Wesley, le calvinisme représentait, non une doctrine avec laquelle on pût transiger, mais une erreur morale à laquelle on ne devait pas faire de concessions. S'il n'eût pas, pour le grand chrétien que fut

Calvin, la sympathie que nous aurions aimé, c'est qu'il ne connut guère de lui que l'homme de la prédestination absolue et l'homme du bûcher de Servet.

Nous renvoyons à notre *Vie de Wesley*<sup>1</sup>, l'histoire de la scission, qui, dès 1740, constitua, à côté du Méthodisme arminien, dirigé par les deux frères Wesley, le Méthodisme calviniste, dont Whitefield fut le chef. Nous renvoyons aussi au même ouvrage, l'histoire détaillée de la *Controverse calviniste*, qui éclata après la mort de Whitefield<sup>2</sup>. Nous devons cependant, pour l'intelligence des doctrines de Wesley, montrer le milieu où elles grandirent.

L'éclat qui se produisit à la Conférence de 1770 naquit de l'adoption d'un document qui eût pu paraître insignifiant à d'autres moments, mais qui, dans l'état des esprits, mit le feu aux poudres.

Nous avons publié ailleurs cette déclaration doctrinale, rédigée par Wesley<sup>3</sup>. En voici le résumé:

Wesley déclare que les Méthodistes "ont trop penché vers le calvinisme", qu'ils ont eu tort d'admettre que "l'on n'a rien à faire en vue de la justification", tandis que, pour se repentir véritablement, d'après l'Écriture, il faut "faire des œuvres de repentance", etc.

Et ce document continuait ainsi en relevant le devoir d'ajouter les œuvres à la foi. Plusieurs des expressions employées par Wesley firent l'effet d'intolérables hérésies à quelques-uns des chefs du calvinisme, surtout à Lady Huntingdon, qui était devenue une sorte de mère de l'Église.

"Une vieille controverse, dit fort justement Frédéric W. Macdonald, a ceci en commun avec un volcan éteint, c'est quelle se réveille après des générations écoulées, et vomit des flammes là où l'on croyait qu'il n'y avait plus que des cendres." Les flammes rallumées de l'*odium theologicum* furent ardentes. Wesley fut traité d'hérétique, d'apostat, de papiste, en un mot toute la kyrielle des injures qui avaient déjà servi au temps de la Réformation. Comme un tel vocabulaire n'était pas à son usage, il rédigea une note explicative pour se laver de l'accusation lancée contre lui; mais si quelques champions s'apaisèrent, d'autres surgirent. Ce fut une nouvelle "guerre de sept ans", où les armes, si elles n'étaient pas meurtrières, n'en étaient pas moins empoisonnées. Un homme que son caractère johannique eût tenu loin de cette dispute, s'y précipita avec une ardeur admirable et un talent de premier

ordre, quand il entendit traiter d'hérétique l'homme en qui il voyait le plus grand serviteur que Dieu eût suscité depuis les jours de la Réformation pour réveiller l'Eglise. Ne pouvant pas donner un long extrait des traités par lesquels La Fléchère défendit son grand ami Wesley, nous en insérerons la belle page qui suit:

"Comme si vous étiez un Barak, 'commandé par l'Eternel, Dieu d'Israël', vous appelez au combat 'les enfants de Nephtali et de Zabulon<sup>5</sup>'; vous convoquez d'Angleterre et du pays de Galles, le clergé et les laïcs, les anglicans et les dissidents, pour vous rencontrer à Bristol; pourquoi cette grande expédition? Afin de marcher *en corps* au jour indiqué, non pour attaquer Sisera et ses chariots de fer, mais pour attaquer un vieux Caleb, qui, sans se mêler de vos affaires, va tranquillement à la conquête de Canaan... Oh! ne le répétez pas dans Rome, de peur que les fils de l'Inquisition ne se réjouissent!

"...Ô monsieur! n'avons-nous pas assez de luttes au dehors pour occuper notre temps et nos forces? Devrons-nous aussi avoir la guerre au dedans? Devrons-nous saisir toutes les occasions de nous frapper l'un l'autre, parce que nous ne portons pas la même livrée? Qu'y a-t-il de plus pénible pour un vieux serviteur de Christ que d'être ainsi traîné devant le public comme un redoutable hérétique, et cela au moyen de lettres imprimées, envoyées aux hommes les plus marquants du pays et signées par un homme de votre rang et de votre piété? Qu'y a-t-il de plus pénible que de se voir imputer des choses qu'il n'a jamais dites, ni pensées; de voir, pendant qu'il est occupé à prêcher Jésus-Christ dans un royaume voisin<sup>6</sup>, ses amis excités contre lui, ses ennemis exaltés et le fruit de son ministère menacé d'être compromis? Mettez-vous à sa place, monsieur, et vous comprendrez que la blessure est profonde et pénètre jusqu'au cœur.

"Notre Elie<sup>7</sup> est dernièrement monté au ciel. Elisée, à la tête blanchie, reste encore un peu de temps ici-bas. Allons-nous, par nos disputes, soulever contre lui les accusations haineuses? Les fils des prophètes, ses enfants en grâce et en connaissance, vont-ils diffamer le vénérable prophète et ses vastes travaux? Vont-ils, alors qu'ils le voient marcher sur les traces de son frère, lui crier, non pas: 'Monte, chauve!' mais: 'Monte, hérétique!' — Ô Jésus de Nazareth! Toi le rejeté des hommes, Toi qui fus appelé un séducteur du peuple, ne le permets pas, de peur que l'ours enragé de la persécution, sortant soudainement de la forêt, ne se jette sur ces enfants de discorde et ne les déchire<sup>8</sup>."

Cette défense de la personne et des doctrines de Wesley causa une vive sensation dans le monde religieux. L'auteur, très consi-

déré comme pasteur anglican, s'y montrait écrivain supérieur et polémiste accompli. Cet étranger, Suisse de langue française, que l'on confondait volontiers avec les pasteurs réfugiés qui n'avaient jamais réussi à savoir l'anglais, le parlait et l'écrivait comme s'il était né à Londres. Son style avait le charme spécial et la floraison luxuriante que les Anglais nous envient, quand ils ne nous les reprochent pas. Sur le fond de son argumentation, laissons parler Robert Southey, peu suspect assurément de wesleyanisme et le biographe le plus littéraire, sinon le plus sûr, de Wesley. Il lui reproche une manière un peu diffuse, mais il ajoute que "l'abondance des images et l'onction trahissent l'origine française de l'écrivain; l'argumentation est d'ailleurs ingénieuse et claire, l'esprit qui anime ses œuvres est excellent, et l'on sent qu'on a affaire à un maître qui connaît à fond le sujet qu'il traite." Southey dit encore: "Si jamais la vraie charité chrétienne fut manifestée dans des écrits polémiques, ce fut bien dans ceux de La Fléchère de Madeley. La controverse théologique ne réussit jamais, au moindre degré, à irriter son caractère vraiment céleste. Ce saint homme fut un polémiste à la fois plein de candeur, de distinction et d'habileté<sup>9</sup>."

En donnant le nom de *Checks to Antinomianism* (Guerre à l'Antinomisme)<sup>10</sup>, aux écrits qu'il publia au cours de la Controverse calviniste, La Fléchère montrait assez que le vrai adversaire contre lequel il entra en lutte était moins la doctrine de Calvin, mort depuis longtemps, et dont l'enseignement de la prédestination avait alors peu de partisans, même à Genève (La Fléchère, ancien élève de l'Académie de Genève, le savait mieux que personne), mais ces tendances antinomiennes qui pénétraient dans toutes les Eglises, sans excepter les sociétés méthodistes, comme un ferment de dissolution. Dans ses écrits, il décrivait l'état de relâchement moral et de décadence religieuse où la plupart des Eglises évangéliques de son temps étaient tombées, et il avait le courage de lui déclarer la guerre.

\* \* \*

Comme nous l'avons dit dans la quatrième édition de *John Wesley, sa vie et son œuvre*, et comme nous tenons à le redire dans ce chapitre, La Fléchère, âme essentiellement pacifique, ne fut qu'accidentellement un controversiste. Il eut voulu réconcilier les

deux parties en lutte et leur trouver un terrain commun où ils eussent pu se réconcilier.

Il publia, en 1777, deux brochures, dont les titres indiquent le but irénique. En voici les titres:

1. *Les Doctrines de la Grâce et de la Justice également essentielles au pur Evangile*. Ou quelques remarques sur les divisions mal-faisantes produites parmi les chrétiens qui ont voulu séparer ces doctrines. Introduction à un plan de réconciliation entre les défenseurs d'une grâce partielle, communément appelés *Calvinistes*, et les défenseurs d'une impartiale justice, communément appelés *Arminiens*.

2. La deuxième brochure contenait trois parties, où l'auteur exposait d'abord ce qu'il appelle: *l'Arminianisme de la Bible et le Calvinisme de la Bible*, et où il montrait ensuite leur réconciliation, ou le moyen de faire d'Arminiens candides de bons Calvinistes bibliques, et de Calvinistes candides de bons Arminiens bibliques. La troisième partie contenait un Plan de Réconciliation.

Les titres de ces brochures indiquent assez le but que poursuivait l'auteur. Dans un ouvrage intitulé *Le Portrait de saint Paul*, qu'il écrivit en français, pendant le séjour qu'il fit à Nyon, sa ville natale, dans les dernières années de sa vie, il reprit ce sujet qui lui tenait à cœur, et défendit, avec une ardeur touchante, la cause de la conciliation entre Arminiens et Calvinistes, dans la contrée même où Calvin avait vécu et publié son *Institution de la religion chrétienne*. Mais, pas plus en Suisse qu'en Angleterre, les chrétiens n'étaient mûrs pour accepter la voie moyenne où La Fléchère les invitait à se rencontrer<sup>1</sup>.

---

## NOTES — CHAPITRE VI

1. *John Wesley, sa vie et son œuvre*, livre II, ch. 2.
2. *Ibid.*, livre IV, chapitre 1.
3. *Ibid.*, page 307.
4. F. W. MacDonald, *Fletcher of Madeley*, p. 108.
5. Allusion à une circulaire de Shirley, qui invitait les chefs du calvinisme anglais à se donner rendez-vous à la prochaine conférence wesleyenne de Bristol, pour obtenir une rétractation de Wesley. Cette convocation aboutit à un *fiasco* misérable.

6. Wesley était en Irlande, en tournée d'évangélisation (24 mars au 22 juillet 1771), pendant que Shirley lançait contre lui sa circulaire offensante.
7. Whitefield, qui était mort en Amérique le 30 septembre 1770.
8. Cette première brochure de La Fléchère répondait à la sommation du Rev. W. Shirley, neveu de lady Huntingdon.
9. Robert Southey, *The Life of Wesley*, chap. XXV.
10. Le titre de ces fameux traités de La Fléchère est à peu près intraduisible en français. Il signifie *échec* ou *frein*. L'expression *guerre à l'antinomisme* se rapproche le plus du sens de l'original.
11. Voyez dans l'*Appendice* un extrait de cet ouvrage écrit en français, où La Fléchère se révèle comme un ancêtre de l'Alliance évangélique.

## CHAPITRE VII

---

# Prédications et Cantiques

---

Les cent quarante et un sermons, réunis dans les volumes V, VI et VII des *Œuvres* de John Wesley, sont extrêmement variés quant à leurs sujets.

Il y en a qui sont de simples homélies: les treize discours, par exemple, sur le *Sermon sur la Montagne*. Ils parurent en 1748, dans les volumes II et III du premier Recueil de Sermons publiés par Wesley. "Ces discours," dit M. Richard Green, dans sa Bibliographie des *Œuvres* de Wesley<sup>1</sup>, "paraissent les plus beaux modèles d'enseignement éthique écrits par Wesley. Ils méritent d'être abondamment lus. Ils sont le meilleur antidote à l'Antinomisme qui florissait alors et contre lequel Wesley écrivit et prêcha si vigoureusement."

Ces discours parurent en français, en 1857, par les soins du pasteur James Hocart. Les *Archives du Méthodisme*<sup>2</sup>, du 1<sup>o</sup> décembre 1857, consacrèrent à ce volume un article signé *Matthieu Lelièvre*. Jeune étudiant, j'écrivais avec l'inexpérience d'un débutant et je ne me doutais pas que, soixante-dix ans plus tard, je préparerais encore une étude sur la *Théologie de Wesley*, faisant suite à quatre éditions de sa *Vie*. Voici quelques lignes de cet article:

"Nous saluons avec joie l'apparition dans notre langue de cet ouvrage... A un siècle de distance, la voix de Wesley, dont Dieu se servit pour réveiller un peuple entier de son engourdissement spirituel, cette voix mérite d'être entendue parmi nous; elle opéra des miracles, et nous avons la confiance qu'elle en opérera encore. *Le Sermon sur la Montagne*, que l'on a appelé avec justice "le Code de la Nouvelle Alliance", n'a pas encore été, que nous sachions, l'objet d'une étude aussi sérieuse et aussi approfondie qu'il l'eût

mérité. Nous espérons que l'ouvrage de Wesley comblera cette lacune."

Le succès modeste de cette traduction ne découragea pas ses éditeurs, qui publièrent, l'année suivante (1858), seize sermons de Wesley, sous le titre de la *Voie du Salut*, choisis parmi les plus importants et traduits avec un vrai talent par le pasteur Hippolyte Kruger<sup>3</sup>.

Un nouveau volume, paru en 1888, renferme vingt-quatre sermons, nouvellement traduits, la plupart avec une vraie maîtrise, par J.-W. Lelièvre. Ce volume complète, avec les deux demi-volumes parus précédemment, les cinquante trois sermons de Wesley, qui forment, avec ses *Notes sur le Nouveau Testament*, la base doctrinale des Eglises méthodistes. Douze de ces sermons n'avaient jamais paru en français. Le texte original en a été reproduit avec fidélité, et sans que les traducteurs se soient jamais permis de retoucher ou d'abrégé leur auteur. Comme l'a dit l'éditeur de ce dernier volume: "Wesley est assez grand pour que ses traducteurs respectent absolument son texte, même lorsqu'ils pourraient penser autrement que lui sur certains points secondaires."

L'éditeur de ce volume (M. L.) ajoutait ce jugement, que confirment nos expériences depuis 1888: "Si nous jugeons par l'édification que nous avons puisée dans ces discours, en les préparant pour l'impression, il nous est permis d'espérer que ceux qui les liront y apprendront, non seulement à vénérer la mémoire du grand serviteur de Dieu qui les a écrits, et à mieux comprendre la puissance du réveil religieux dont il fut l'instrument, mais aussi qu'ils chercheront à faire revivre en eux et à propager autour d'eux ce christianisme biblique qui sauva l'Angleterre du dix-huitième siècle et qui pourrait être le moyen de la régénération de la France à la fin du dix-neuvième siècle."

Cet espoir ne s'est guère réalisé, et les sermons de Wesley sont restés une lecture que jugent ennuyeuse ceux que la paresse intellectuelle et la médiocrité religieuse ont rendus incapables d'aimer d'autre lecture que celle des romans.

Une édition de *Sermons choisis de John Wesley* (12 en tout) vient de paraître (1923) à Bruxelles<sup>4</sup>; c'est un choix de sermons extraits des volumes dont nous venons de parler. Nous empruntons à l'Avant-Propos de ce petit volume l'extrait suivant, signé W.-H. Guiton, qui nous paraît excellent:

“Wesley sait admirablement dévoiler les détresses humaines, l'état lamentable et tragique du cœur natuel, esclave de ses convoitises et de ses illusions, sans espérance, sans lumière, s'épuisant en efforts stériles pour se dégager de la mort. Sa psychologie clairvoyante, formée à l'école de la Bible et de l'expérience, est bien celle qui nous convient, à nous qui sommes fatigués des insanités et des mensonges de soi-disant prophètes, aussi incapables de connaître leur génération que de se connaître eux-mêmes. Wesley vient nous crier notre déchéance, notre culpabilité, notre perdition et mettre à nu toutes les ruses de notre incommensurable vanité.

“Mais aussi, comme il sait admirablement nous révéler le Sauveur, et toutes les richesses de vie qu'il nous apporte! Comme il sait prêcher Jésus-Christ, le Dieu Rédempteur, source de pardon et de délivrance pour tous ceux qui Le reçoivent! Quelle force, quel enthousiasme, quelle poésie dans ses descriptions de l'action divine, des transformations produites par l'Esprit-Saint dans l'âme qui se donne! Avec quelle joie il ouvre à nos regards les glorieuses perspectives de la sainteté, de l'amour parfait déjà sur la terre!

“C'est en cela surtout qu'il est vraiment grand, vraiment prophète; c'est en cela surtout qu'il nous est nécessaire. Jamais assurément, l'humanité n'a eu plus besoin qu'à l'heure actuelle de se trouver en présence du vrai christianisme, 'pris au sérieux', de ce christianisme qui est l'œuvre même de Jésus-Christ et non point l'œuvre des intérêts ou des préjugés, ou des traditions; de ce christianisme qui est essentiellement l'imitation de Jésus-Christ par la communion avec Jésus-Christ. Aimer comme Lui, aimer en Lui, aimer de cet amour qui saisit le cœur et la vie tout entière, de cet amour qui inspire toutes les manifestations de la pensée et de l'action; n'est-ce pas là, pour chaque individu, comme pour la société dans son ensemble, le seul moyen d'échapper à la mort et de vivre? Hors de Jésus-Christ il n'y a point de salut, ni pour nous, ni pour ceux qui viendront après nous.

“Telle est la prédication de Wesley dont ces pages nous donnent un écho. Nous y découvrirons aisément les qualités de son esprit, sa clarté, sa puissance d'argumentation, son jugement si sûr, sa profondeur et sa simplicité tout à la fois. Nous y découvrirons plus encore les qualités de son cœur si aimant, si passionné pour la gloire de Dieu et le service des frères, si ardent dans ses appels, dans ses supplications, dans ses larmes, si vibrant dans ses chants de louange et de victoire. Mais nous ne pourrions nous empêcher d'envier ceux qui eurent le privilège d'avoir plus qu'un écho, d'entendre la voix elle-même, cette voix douce, persuasive et sévère aussi parfois, cette voix qui savait tout à la fois troubler et rassurer, voix du serviteur fidèle qui dénonce le péché pour que le pécheur soit sauvé.”

\* \* \*

Les treize Sermons de Wesley, sur les chapitres V, VI et VII de l'Évangile de saint Matthieu (Sermon sur la Montagne), sont les seuls du genre *Méditation*, que Wesley ait livrés à l'impression. Ils furent prêchés sans doute pendant les séjours relativement prolongés qu'il fit à Londres, à Bristol ou à Newcastle; probablement dans ces services de cinq heures du matin, où assistaient surtout les membres de la Société venus pour recevoir, avant le travail du jour, la provision journalière. Ces réunions se continuaient, lorsqu'il était parti, par ses prédicateurs laïques, auxquels il ne cessait de recommander, dans ses entretiens avec eux, la prédication de cinq heures du matin et les prédications en plein air<sup>5</sup>.

Ces études de la Parole de Dieu étaient ce que nous appellerions aujourd'hui de la bonne et forte exégèse. Wesley, qui fut toujours très familier avec le texte grec du Nouveau Testament, ne craignait pas de corriger au besoin la version reçue. Il ne faisait pas étalage de son érudition, mais il en usait.

Ce qui forme le centre de la collection de Sermons que nous a laissés Wesley, ce sont évidemment les sermons de doctrine, qui, quoique composés en divers temps, forment une dogmatique qui pourrait bien soutenir la comparaison avec les manuels qui portent ce nom. Ce sont des exposés des doctrines du salut; péché, repentance, justification par la foi, régénération, témoignage de l'Esprit, sanctification, etc. Ce qui est métaphysique et pure spéculation est écarté. La forme même du sermon a invité le prédicateur-théologien à faire prédominer les vérités de l'expérience sur les vérités théoriques. Il ne dédaigne pas l'orthodoxie, mais son but, en prêchant, n'est pas de faire des orthodoxes mais des chrétiens. "J'ai mis, dit-il, dans mes sermons ce que j'ai trouvé dans la Bible, concernant le chemin du ciel, dans le dessein de distinguer ce chemin de Dieu de ceux que les hommes ont inventés. J'ai essayé de décrire la religion véritable, scripturaire, expérimentale, de façon à ne rien omettre de ce qui en fait réellement partie, et aussi à n'y rien ajouter. Je désire spécialement par là, d'abord éloigner du formalisme, qui a presque banni de ce monde la vraie religion, ceux qui se sont mis en route pour le royaume des cieux, mais qui, ayant peu d'expérience des choses de Dieu, risquent plus aisément de se laisser détourner; je veux, en second lieu, mettre sur leurs gardes ceux qui connaissent la religion du

cœur et la foi agissante par la charité, de peur qu'il ne leur arrive un jour d'annuler la loi par la foi et de tomber dans les pièges du diable."

Si Wesley met au premier rang la doctrine du salut, il ne néglige pas la morale. Les sujets qu'il traite sont toujours actuels et souvent en dehors du domaine ordinaire de la chaire; ce sont des causeries originales et même réalistes, sur des questions pratiques, telles que celle-ci: la Médisance, l'Emploi de l'Argent, le Danger des Richesses, la Toilette, le Rachat du Temps, l'Education des Enfants, la Religion de Famille, les Visites de Malades, la Mondanité, les Péchés nationaux, etc.

Un des sujets de morale pratique sur lequel Wesley revient fréquemment, c'est le danger des richesses. La plupart des convertis amenés à la piété par le Méthodisme étaient à l'origine des gens appartenant aux classes les plus humbles de la société; en devenant pieux, ils devenaient économes, et par l'économie s'élevaient à la fortune, et la fortune, récompense de la vertu, amenait souvent avec elle l'avarice, l'orgueil, la sensualité, en un mot le cortège des vices qui croissent naturellement dans un tel terrain. Ce sujet mérite que nous lui consacrons un chapitre spécial.

Les sermons imprimés de Wesley ne nous font pas connaître ce que fut sa prédication ordinaire, surtout celle en plein air. Il fut un improvisateur. Comment en eût-il pu être autrement avec une moyenne de quinze prédications par semaine? Ses textes, surtout dans la dernière partie de sa vie, il les trouvait en général dans la lecture indiquée pour la journée par la liturgie anglicane. Sa préparation, il la faisait dans cette heure matinale qu'il consacrait au recueillement, ou dans ses longues courses à cheval, en se rendant à ses lieux de prédication. Il possédait d'ailleurs un fonds inépuisable de faits et d'idées amassés dans son esprit et thésaurisés dans sa mémoire, tant par les fortes études de sa jeunesse que comme fruit de ses immenses lectures et de sa pratique des hommes et des affaires. En un temps où la lecture des sermons était universelle en Angleterre, ce fut un coup d'éclat, presque une révolution, que cette soudaine apparition de la prédication improvisée, et il y a lieu de croire que cette question de forme fut pour quelque chose dans l'opposition qui accueillit les jeunes réformateurs. Mais cette question de forme était pour le réveil une question de vie ou de mort; en s'enfermant dans le sermon manuscrit, il se serait lui-même emprisonné dans un linceul et condamné à l'impuissance.

Nous n'avons pas de moyen sûr de connaître et de juger la prédication ordinaire de Wesley, soit celle qu'il faisait dans ses chapelles ou dans d'autres lieux de culte, soit surtout celles qui n'avaient d'autres sanctuaires que ce que les Huguenots appelaient le *Désert*. Quoique la sténographie fût alors connue et que Wesley s'en servît pour son journal intime et ses notes de sermons<sup>6</sup>, on ne l'utilisait pas, comme de nos jours, pour conserver le texte intégral des discours religieux ou politiques, et nous n'avons pas, pour les prédications de Wesley et de Whitefield le privilège de lire leurs sermons tels qu'ils les prononcèrent, privilège qu'auront nos arrière-neveux pour les prédications d'un Spurgeon ou d'un Beecher.

Nous possédons cependant, depuis la publication de la *Standard Edition* du Journal de Wesley un Registre des Textes de ses sermons, s'étendant du 14 janvier 1747 au 25 décembre 1761, soit quinze années<sup>6</sup>. Ce serait un travail long et peut-être fastidieux de dépouiller et d'analyser ce document. On y verrait à quels livres de la Bible Wesley donnait la préférence, quelle place il faisait à l'Ancien et au Nouveau Testament, s'il répétait fréquemment ses prédications, etc.

C'est surtout dans les *applications* des sermons imprimés de Wesley qu'il faut sans doute chercher le caractère oratoire de sa prédication parlée. Voici l'un de ces morceaux :

"Réveille-toi donc, toi qui dors, et invoque ton Dieu! Cherche-Le au temps qu'on Le trouve. Ne Le laisse point aller qu'Il n'ait fait 'passer devant toi toute Sa bonté' et qu'Il n'ait 'crié devant toi le nom de l'Eternel: l'Eternel, le Dieu fort, pitoyable, miséricordieux, tardif à colère, abondant en miséricorde et en vérité, gardant en mille générations sa miséricorde, ôtant l'iniquité, le crime et le péché.' Que personne ne te persuade, par de vains discours, de manquer ce prix de ta vocation céleste. Mais crie jour et nuit à Celui qui, 'lors que nous étions sans aucune force', mourut pour des impies, jusqu'à ce que, sachant en Qui tu as cru, tu puisses Lui dire: 'Mon Seigneur et mon Dieu!' Aie soin de toujours prier, sans te lasser, jusqu'à ce que tu puisses, toi aussi, lever la main au ciel et dire à Celui qui vit aux siècles des siècles: 'Seigneur, tu sais toutes choses, tu sais que je t'aime.'

"Puissons-nous tous apprendre ainsi, par expérience, ce que c'est que d'être, non seulement *presque*, mais *tout à fait* chrétien! Etant justifiés gratuitement par grâce, par la rédemption qui est en Jésus, puissons-nous savoir que nous avons la paix avec Dieu par Jésus-Christ, et nous réjouir dans l'espérance de la gloire de Dieu,

parce que l'amour de Dieu sera répandu dans nos cœurs par le Saint-Esprit!"

\* \* \*

Les Cantiques presque innombrables composés par les frères Wesley ont eu une place considérable dans l'histoire du Réveil. La plupart de ces cantiques sont l'œuvre de Charles Wesley, que Montgomery a placé avec raison immédiatement après Watts comme lyrique religieux. On dit que Watts déclarait qu'il donnerait tous ses cantiques pour avoir composé le *Wrestling Jacob*, de Charles Wesley. D'après Scherer, "il est fâcheux que plusieurs des cantiques de ce recueil aient une tendance, non seulement dogmatique, mais polémique très marquée, et soient destinés à exposer ou à défendre les dogmes de la perfection et de la rédemption universelle". Wesley, au contraire, y trouvait un avantage et se plaisait à remarquer que sa collection de cantiques forme une sorte de *corpus theologiae*, embrassant les plus importantes vérités religieuses spéculatives ou pratiques. Il suffit de parcourir les recueils parus sous les noms réunis des deux frères Wesley, pour s'assurer que la plupart des hymnes qui ont passé dans le culte des Eglises n'ont pas le caractère dogmatique et polémique qu'on leur a reproché, et que l'adoration, l'humiliation, la reconnaissance en forment les thèmes habituels.

Les recueils parus du vivant des frères Wesley portaient habituellement leurs deux noms; mais il n'est pas douteux que Charles Wesley fut le grand hymnographe du Réveil, et que John se borna le plus souvent à réviser les œuvres poétiques de son frère cadet. Celui-ci a composé, dit-on, 6.000 hymnes, dont le plus grand nombre n'ont vu le jour que dans la collection, en 13 volumes, publiée par le docteur George Osborn. D'après le chanoine Overton, "il semble que, en tenant compte de la quantité et de la qualité des morceaux de poésie sacrée composés par Charles Wesley, il doit être considéré comme le premier des hymnologues de tous les âges".

Quoi qu'il en soit de cette appréciation, une chose est certaine, c'est que le peuple méthodiste de langue anglaise est justement fier de ce qu'il continue à appeler les *Wesley's Hymns*, quoique le recueil actuel compte un millier de numéros, dûs à un grand nombre d'auteurs, sans acception de couleurs ou de nuances dogmatiques ou ecclésiastiques. Il faut avoir entendu chanter à l'unis-

son de grandes assemblées de plusieurs centaines de personnes, pour se rendre compte de la puissance d'édification qu'il y a dans la psalmodie telle que le réveil du XVIII<sup>e</sup> siècle l'a produite. Wesley a plus fait que de prêcher l'Évangile aux foules; il leur a appris à le chanter.

Il nous est naturellement impossible de traduire, pour nos lecteurs, quelques-uns de ces hymnes qui ont fait du peuple anglais un peuple qui chante de tout son cœur au Seigneur. La traduction de la poésie anglaise est une tâche devant laquelle nous reculons. Nous tenterons seulement, en terminant ce chapitre, de traduire, en prose rythmée, l'un de ces cantiques.

Comme les apôtres, Wesley et ses missionnaires chantaient des cantiques au plus fort de la persécution. Charles Wesley, le barde inspiré du réveil, après en avoir été l'un des héros, publia en 1744, au moment où la persécution faisait rage, un recueil de trente cantiques "pour les temps de trouble et de persécutions". Les uns font entendre la note plaintive et résignée; d'autres ressemblent à une sonnerie de clairon et ont l'accent de la victoire. L'un de ces cantiques porte cette indication: "pour être chanté dans un tumulte". On se représente aisément une troupe de méthodistes poursuivis à coups de pierres et se retirant en bon ordre, en chantant cet hymne, dont nous traduisons les premières strophes:

*Vous, serviteurs de Dieu, proclamez votre Maître,  
Et publiez au loin Son nom merveilleux,  
Exaltez de Jésus le nom victorieux;  
Son règne glorieux domine sur tout.*

*Les vagues de la mer ont élevé leurs voix,  
Irritées de nous voir nous réjouir en Jésus;  
Les flots mugissent, mais Jésus est là,  
Quand nous adorons, Il est toujours près.*

*Les hommes, les démons se liguent, les vagues se soulèvent  
Et font rage horriblement, et semblent menacer les cieux.  
Leur furie n'ébranlera jamais notre fermeté,  
Le plus faible croyant est bâti sur le Roc.*

*Dieu règne dans les cieux, tout-puissant, pour sauver,  
Et pourtant Il est près, nous avons Sa présence;  
La grande assemblée chantera Son triomphe,  
Et dira que le salut vient de Jésus notre Roi.*

De cette secte méprisée, "à laquelle on s'opposait partout", comme ce fut le cas pour le christianisme apostolique, on peut bien dire qu'elle a fait revivre les beaux jours de l'Eglise primitive.

---

#### NOTES — CHAPITRE VII

1. Page 53.
2. Dès le mois suivant, ce journal prit le nom de *l'Evangeliste*, sous lequel il paraît encore.
3. Une vingtaine d'années auparavant (en 1836), avait paru la traduction de cinquante-quatre *Sermons choisis de Jean Wesley*, traduits de l'anglais par Th. Marzials, pasteur de l'Eglise réformée de Lille (2 vol. in-8°, de 392 et 376 pages, imprimés à Lille, chez Leleux). Th. Marzials était le beau-frère de Charles Cook, qui fut sans doute l'inspirateur de ce travail, assez imparfait pour que les nouveaux éditeurs français n'aient pas cru pouvoir utiliser les traductions de 1836. Cette traduction paraît avoir eu une assez grande circulation et contribua à faire connaître Wesley.
4. Il existe une nouvelle édition (1986) de ces 12 sermons sous le titre: *LA VOIE DU SALUT: Messages de John Wesley*. Cette nouvelle édition est publiée conjointement par *La Maison des Publications Nazaréennes* (6401 The Paseo, Kansas City, Missouri 64131 E.U.A.) et *Les Publications Evangéliques Méthodistes* (45 B Ave. Jean Jaurès, 30 900 Nîmes, France). Note des éditeurs.
5. Dans son Journal du 5 avril 1784, Wesley, âgé de 81 ans, se plaint de voir les prédications du matin tomber en désuétude. A Chester, on lui dit: "Les gens ne veulent plus y venir, au moins en hiver." — "Ah! s'écrie-t-il, c'est bien la preuve que les Méthodistes sont un peuple déchu; ils ont perdu leur premier amour." Et il ajoute: "Quand j'arrivai en Géorgie, en 1735, je commençai à prêcher à cinq heures du matin, et tous les communiants, c'est-à-dire les gens sérieux de la ville, continuèrent à y venir, hiver et été, jusqu'à mon départ, sauf en cas de maladie, et ils persévérèrent jusqu'à mon départ. En 1738, lorsque Dieu commença sa grande œuvre en Angleterre, j'établis le culte de cinq heures en toute saison, et il ne me manqua jamais des auditeurs. S'ils refusent de venir à ces réunions matinales, c'est parce qu'ils ont perdu le zèle d'autrefois" (Journal, *Standard Edition*, vol. VI, p. 492).
6. Wesley's Journal, *Standard Edition*, t. VIII, pp. 161-252.



## CHAPITRE VIII

---

# L'Opposition cléricale

---

Luther a dit: "Il faut que l'Évangile fasse de la rumeur!" En effet, l'histoire atteste que tout réveil soulève l'opposition de tous ceux qui ne veulent pas être troublés dans leur sommeil. Le Réveil du XVIII<sup>e</sup> siècle ne devait, pas plus que la Réformation du XVI<sup>e</sup>, échapper à cette nécessité. Nous renvoyons à la *Vie de Wesley* le détail des luttes qu'il soutint contre le peuple anglais, pris dans toutes les classes de la société. Mais il est une de ces classes, je veux dire le clergé anglican, dont l'opposition est aujourd'hui déplorée par tous comme une faute, on devrait dire une folie, qui pèse encore comme un remords, sur les membres et les dignitaires de l'Église d'Angleterre, et qu'ils essaient de réparer.

L'évêque de Bristol paraît avoir été le premier des membres de l'épiscopat à prendre à partie, dès 1739, Wesley et ses amis. Dans une entrevue qu'il eut avec John Wesley, après une passe d'armes théologique, il lui dit brusquement: "Monsieur, vous n'avez rien à faire dans mon diocèse, et je vous somme d'en sortir."

"Monseigneur, lui répondit Wesley, mon affaire dans ce monde est d'y faire tout le bien qui est en mon pouvoir. Aussi, je me crois obligé de demeurer là où il me semble qu'il y a le plus de bien à faire. Je crois, pour le moment, que c'est ici même que je puis être de quelque utilité; par conséquent j'y reste. J'ai été appelé à prêcher l'Évangile, et malheur à moi si je ne le fais partout où je me trouve! Votre Seigneurie sait que, par l'ordination qui m'a été conférée, j'ai été fait prêtre<sup>1</sup> de l'Église universelle, et qu'ayant été ordonné en qualité d'agrégé d'un collègue, je ne suis pas limité à une cure particulière, mais que j'ai le droit de prêcher la parole de Dieu partout, dans l'Église d'Angleterre. Je ne puis donc pas admettre qu'en prêchant ici, en vertu de cette commission, je sois en opposition

avec aucune loi humaine. Et s'il m'arrivait de le faire, je devrais me demander alors s'il ne vaut pas mieux obéir à Dieu qu'aux hommes. Si, d'ici là, j'arrivais à la conviction que je puis avancer la gloire de Dieu et le salut des âmes mieux ailleurs qu'à Bristol, alors, Dieu aidant, je quitterais cette ville; mais, jusqu'à ce moment, je m'y refuse<sup>2</sup>."

Dans cette même année, l'archevêque de Canterbury, primat d'Angleterre, fit appeler Charles Wesley, et lui enjoignit de discontinuer ce qu'il désignait comme une *conduite irrégulière*. Charles se montra digne de son aîné, et il persista à prêcher l'Évangile "en temps et hors de temps". Il resta fort attaché à l'Église anglicane, et, de ce chef, il fut souvent un embarras pour John; mais il n'en fut pas moins un ouvrier remarquable du Réveil méthodiste.

D'autres évêques ne se bornèrent pas à d'impuissantes menaces. Celui d'Exeter, Lavington, publia un ouvrage, intitulé: *Le fanatisme des méthodistes et des papistes comparé*, où il soutenait cette thèse: "Les Méthodistes font l'œuvre des papistes, ils travaillent pour eux, ils sont d'accord avec eux sur quelques-uns de leurs principes, ils ont la tête pleine des mêmes grands projets et en poursuivent la réalisation avec les mêmes moyens répréhensibles." Dans l'Angleterre, qui avait conservé comme mot d'ordre populaire le fameux *No popery*, cette dénonciation était aussi perfide que fausse et ne pouvait qu'augmenter les passions intolérantes de la foule contre le Méthodisme. Wesley répondit victorieusement au livre de Lavington, en l'accusant de "blasphémer contre une grande œuvre de Dieu", de chercher simplement à "exposer les Méthodistes à la haine et à la risée publique et d'exciter contre eux l'autorité civile". La controverse se poursuivit, digne et calme du côté de Wesley, violente et injurieuse du côté de l'évêque. A la fin, celui-ci battit piteusement en retraite.

En 1763, l'évêque de Gloucester, Warburton, descendit à son tour dans l'arène, et publia un volume contre le prétendu fanatisme des Méthodistes. Le Méthodisme avait alors un quart de siècle d'existence, et il avait fait ses preuves pour tous ceux qui avaient quelque intelligence des choses spirituelles. Mais cette intelligence manquait à l'évêque de Gloucester, comme à la plupart de ses confrères. Son livre sur la Doctrine de la Grâce jette le ridicule sur la doctrine de la régénération par le Saint-Esprit. Il va jusqu'à dire que c'est "le diable qui est l'accoucheur de la nou-

velle naissance". Cette grossière et furieuse agression suscita d'énergiques réponses. Whitefield, dans un virulent pamphlet, accusa l'évêque "d'avoir tenté de dérober à l'Eglise son divin Consolateur et de lui enlever toute influence surnaturelle et toute intervention divine". Wesley tailla sa meilleure plume pour combattre un ouvrage qui s'attaquait aux bases mêmes de la foi chrétienne; mais il le fit avec cette courtoisie qui contrastait avec les violences de langage auxquelles s'était porté le prélat. Plusieurs ministres et théologiens anglicans prirent part à cette discussion et se rangèrent du côté de Wesley. Warburton ne répliqua pas; il s'aperçut, un peu tard, qu'en attaquant le Méthodisme sur la doctrine du Saint-Esprit, il s'était attaqué à ce qui était la raison même de l'existence du grand mouvement religieux qui ébranlait les âmes, depuis vingt-cinq ans.

Chose digne de remarque, les mauvaises dispositions des évêques anglicans et du clergé officiel contre Wesley et les Méthodistes ne poussèrent pas le gouvernement à les persécuter. L'influence politique des évêques anglicans n'était pas à comparer à celle de l'épiscopat français sous Louis XIV. On raconte — et l'anecdote doit être vraie, — qu'un quaker (peut-être Guillaume Penn, qui était bien en cour), ayant son franc-parler avec le roi d'Angleterre, fut interrogé par lui sur le compte des Méthodistes. "Ces Méthodistes, lui dit-il, font beaucoup de bruit dans le pays. Qu'en pensez-vous?" Le quaker lui répondit: "Roi George, je les connais bien, et tu peux être assuré que tu n'as pas, dans tout ton empire, deux meilleurs hommes, et qui t'aiment mieux que John et Charles Wesley."

Ces bonnes dispositions du roi assurèrent le bon ordre, d'une manière assez générale, dans la métropole et dans ses environs. Vers la fin de 1741, le président des juges du Middlesex vint voir Wesley et lui dit: "Vous ne devez plus tolérer d'être molesté par la populace. Nous avons reçu, mes collègues et moi, des ordres provenant de très haut, de vous faire justice, toutes les fois que vous réclamerez notre protection." Wesley eut bientôt l'occasion de mettre à l'épreuve la bonne volonté des magistrats du Middlesex, qui firent bonne justice des perturbateurs.

Mais il n'en fut pas de même partout. L'Angleterre se ressentait encore de l'anarchie politique du siècle précédent. La populace était grossière et violente, et la magistrature locale se faisait trop souvent la complice de ses désordres.

La populace se rua, plus d'une fois, sur les maisons des Méthodistes et les mit à sac. Dans une localité rurale, l'un des marguilliers de l'Eglise chassa le prédicateur et ses amis de la paroisse. Les registres de l'Eglise portent encore la note des dépenses faites à l'auberge par ces étranges défenseurs de l'Eglise, "pour chasser les Méthodistes". Ailleurs encore, le pasteur anglican, accompagné d'un tambour, se mettait à la tête des tapageurs pour interrompre le culte des Méthodistes.

En présence d'un évêque anglican peu sympathique et souvent hostile au Méthodisme, Wesley n'eut pas pu *se soumettre*, ce qui eût signifié *se démettre* de la vocation divine qu'il sentait toujours plus urgente. Le *malheur à moi si je n'évangélise!* tenaillait sa conscience. Obéir à des évêques étrangers eux-mêmes à ce noble tourment, et s'enterrer dans une paroisse, il ne le pouvait ni ne le devait, et c'est alors que naquit, au hasard d'une lettre à un ami, cette devise, dans laquelle la postérité a vu le mot d'ordre de sa vie et de son ministère: *Le monde est ma paroisse!*

"Si vous me demandez, écrivait-il à cet ami du nom d'Edmonds (juin 1739), d'après quel principe j'agis, je vous réponds: *Je désire être un chrétien...* C'est pour obéir à ce principe que je suis allé en Amérique et que j'ai visité l'Eglise morave, et je suis prêt, toujours pour être fidèle à Dieu, d'aller en Abyssinie, en Chine, ou partout ailleurs où il plaira à Dieu de m'envoyer.

"Jugez vous-même s'il est juste d'obéir à l'homme plutôt qu'à Dieu? *Je considère le monde entier comme ma paroisse*, c'est-à-dire qu'en quelque endroit du monde que je me trouve, je crois que c'est mon droit et mon devoir stricts d'annoncer la Bonne Nouvelle du salut à tous ceux qui veulent m'entendre<sup>3</sup>."

L'opposition du clergé eut un résultat auquel il ne s'attendait guère, celui de contraindre le Méthodisme à se créer les institutions qui allaient assurer sa durée. Le génie organisateur de John Wesley y eut une grande part, mais l'opposition des évêques et des ministres en fit une nécessité.

Chassés des églises, quels pouvaient être les refuges des Wesley et de George Whitefield? Pendant l'année 1739, quatre ministres de Londres et quatre de la province seulement consentirent à laisser prêcher Wesley dans leurs chaires. La Parole de Dieu pouvait-elle être liée? Non, non! Si les églises dépendent des évêques, les champs et les places publiques sont au Seigneur. Comme nous allons le voir, Whitefield inaugura ce mode d'évan-

gélisation à Kingswood, à Bristol et à Londres; Wesley, après quelques hésitations, suivit son exemple. Dès lors, le champ principal d'activité des Méthodistes était trouvé, et leur prédication, transportée en plein air, devait gagner, en puissance, ce qu'elle perdrait en solennité.

Deux autres conditions furent imposées par la force des choses au réveil naissant. La première fut l'itinérance des prédicateurs, et la seconde fut la prédication laïque. On peut affirmer que, sans ces trois innovations, le réveil ne se serait pas produit, ou du moins il eût avorté misérablement.

---

#### NOTES — CHAPITRE VIII

1. On sait que l'Eglise anglicane donne le titre de *prêtre* (*priest*) à ses ministres.
2. H. Moore, *Life of Wesley*, t. I, p. 463.
3. Journal de Wesley, *Standard Edition*, t. II, pp. 216-218.



## CHAPITRE IX

---

# Wesley évangéliste

---

Wesley fut donc évangéliste, de par la volonté des évêques anglicans qui, en lui interdisant la chaire des églises, l'obligèrent à avoir *l'Angleterre, en attendant le monde, pour paroisse*. Son ambition se fut contentée d'un rôle analogue à celui de Zinzendorf en Allemagne: faire de ses sociétés des *collegia pietatis*, des *ecclesiolae in ecclesia*, des agences auxiliaires travaillant à l'évangélisation et au réveil avec le concours des ministres réguliers; mais ceux-ci voyaient de mauvais œil le réveil et se défiaient des voies nouvelles où il les aurait entraînés. Une situation nouvelle réclamait des méthodes nouvelles. La première de ces innovations, ce fut la prédication en plein air.

### I. LA PRÉDICATION EN PLEIN AIR

Nous avons raconté ailleurs<sup>1</sup> comment George Whitefield fut amené à prêcher en plein air. Cela était contraire à la tradition anglicane, mais non à la tradition évangélique. Jésus avait prêché sur la montagne et au bord d'un lac, et saint Paul au bord d'une rivière. Whitefield suivit leur exemple, et, le samedi 17 février 1739, il prêcha à une troupe de mineurs sur la colline de Kingswood, aux environs de Bristol. Voici comment il raconte dans son journal cet acte qui marquait l'ouverture d'une phase importante dans l'histoire du réveil:

“Depuis longtemps mes entrailles s'étaient émues en faveur de cette nombreuse population de mineurs, qui sont comme des brebis sans bergers. Après dîner, je me rendis donc sur une éminence,

et je parlai à tous ceux qui s'y trouvèrent, au nombre de plus de deux cents. Dieu soit béni de ce que la glace est maintenant rompue! Je crois que je n'ai jamais été plus agréable à mon Maître qu'à cette heure où je me suis résolu à prêcher en pleine campagne à ces pauvres gens. Quelques personnes pourront me censurer; mais si je cherchais à plaire aux hommes, je ne serais pas un serviteur de Jésus-Christ."

Ainsi commença, d'une manière en apparence fortuite et en dehors de tout plan préconçu, la prédication en plein air, ce merveilleux moyen d'action sans lequel le réveil méthodiste eût été impuissant à agir sur les masses.

Le 14 mars, Whitefield, encouragé par le succès, prêcha à 3 ou 4.000 personnes à Baptist Mills, dans un champ voisin de Bristol. Cette seconde tentative le persuada qu'il avait trouvé sa voie: "Béni soit Dieu! écrit-il. Toutes choses concourent aux progrès de l'Évangile. Je prêche maintenant à dix fois plus de gens que je ne l'aurais fait si je m'étais confiné dans les églises. Sûrement le diable est aveugle, et ses émissaires le sont aussi, et ils font une œuvre qui les trompe."

Dès lors, et pendant les huit mois que dura ce séjour en Angleterre, Whitefield prêcha presque tous les jours en plein air, tantôt dans un champ, tantôt dans un cimetière, tantôt sur une place publique. L'attitude des auditeurs était en général excellente. Il eut sur les collines de Kingswood jusqu'à 20.000 auditeurs. "Se voir entouré, disait-il, d'une telle multitude qui écoute dans un religieux silence, et entendre l'écho prolongé de leurs chants, est quelque chose de surprenant et de solennel. L'un de mes amis ne s'est pas trompé en disant: 'Le feu qui vient de s'allumer dans le pays est tel que tous les démons de l'enfer seront impuissants à l'éteindre.'"

En quittant Bristol, au commencement d'avril, Whitefield y fut remplacé par John Wesley, qui hésita d'abord à accepter son invitation, ayant alors les mains pleines de travail à Londres. Mais il se décida à répondre au désir de son ami, après avoir cherché à connaître la volonté de Dieu par la voie du sort et en ouvrant la Bible au hasard. Cette étrange coutume, à laquelle il renonça plus tard, lui avait été enseignée par les Moraves.

Une fois à Bristol, il eût été difficile à Wesley de continuer l'œuvre de son ami sans prêcher en plein air. "J'eus bien de la peine, dit-il, à me réconcilier d'abord avec cette étrange pratique,

ayant été toute ma vie si attaché à l'ordre et aux bienséances, que j'aurais estimé presque commettre un péché que de sauver des âmes ailleurs que dans une église." Mais l'homme de Dieu l'emporta sur l'homme d'Eglise, et, le 2 avril, il brûla ses vaisseaux et prêcha à 3.000 personnes, du haut d'une petite éminence voisine de la ville, sur Luc 4:18, 19: "L'Esprit du Seigneur est sur moi..." Dès lors, et pendant tout son séjour à Bristol, Wesley prêcha en plein air tous les jours de la semaine et trois fois le dimanche. En agissant ainsi, il subordonnait résolument les convenances ecclésiastiques aux suprêmes convenances des intérêts du règne de Dieu et du salut des âmes.

Whitefield qui, selon son expression, avait "rompu la glace" à Bristol, rendit le même service au réveil à Londres. Là aussi, il fut l'initiateur de la prédication en plein air. Deux emplacements y devinrent le théâtre de ses travaux et lui servirent de cathédrales. Moorfields était un parc, ombragé de vieux ormes où se réunissaient les joueurs de mail de la cité. Kennington Common était un terrain inculte, attenant à un jardin public, et servait aux exécutions des malfaiteurs et, en temps ordinaire, aux ébats de la canaille de Londres et aux prouesses des saltimbanques. Là, presque tous les jours, pendant plusieurs semaines, Whitefield prêcha à des auditoires qui furent habituellement de 20.000 auditeurs et qu'il estima même quelquefois à 50.000 et 60.000. Il y fit des collectes en faveur de son orphelinat de Géorgie qui s'élevèrent jusqu'à 1.300 francs, dont 500 étaient composés de sous (*halfpence*). Ces auditoires populaires étaient remarquablement calmes et tranquilles. Whitefield les tenait sous le charme de sa parole puissante; il réussissait à se faire écouter de 30.000 personnes, comme il l'aurait fait de cinquante. "Dans ces assemblées, dit Hutton, se trouvaient des gens de toute sorte, des voleurs, des femmes perdues, des moqueurs; il s'y rencontrait même parfois des gens distingués par la naissance et par l'éducation; mais on y voyait surtout le pauvre peuple qui n'entraît jamais dans un lieu de culte. Tout ce monde n'avait qu'un sentiment fort vague de ce qu'on appelle l'ordre et les convenances. Les uns marquaient leur approbation en criant *hourrah!*, les autres en poussant à tue-tête des *alléluias*. Les uns riaient aux éclats et les autres pleuraient à chaudes larmes. Au milieu de ces manifestations discordantes, les prédicateurs auraient perdu la tête, si Dieu ne les avait secourus. Mais l'essentiel c'est que, à la suite de ces réunions, bien des gens devenaient pieux et honnêtes."

Quoique très jeune, Whitefield révéla, dès la première heure, les qualités indispensables pour gouverner ces multitudes qui paraissaient ingouvernables. Il avait l'audace que Danton proclamait la vertu essentielle des hommes d'Etat et qui est indispensable aux prédicateurs populaires. Rien ne le désarçonnait, ni les conditions atmosphériques, si changeantes sous le climat brumeux de Londres, ni les variations encore plus soudaines de l'humeur populaire. Un jour que la pluie était survenue, il se borna à cette remarque: "Dieu nous a envoyé un peu de pluie aujourd'hui, mais elle n'a eu pour résultat que de disperser les curieux. Les autres, près de 30.000, sont restés." Une autre fois, la pluie tomba à verse et nul ne bougea.

Son autorité sur la foule était telle que même les diversions les plus dangereuses, la concurrence des saltimbanques et des comédiens, ne lui enlevait pas ses auditeurs. Il prêcha un jour sur un emplacement, où allaient avoir lieu des courses de chevaux. "Je profitai de l'occasion, dit-il, pour élever mon témoignage contre ces amusements anti-chrétiens. Bien peu quittèrent le sermon pour voir la course, et la plupart revinrent. Avec l'aide de Dieu, j'attaquerai le diable dans sa forteresse. Le pauvre peuple court à ces sortes de divertissements parce qu'il ne connaît rien de mieux."

Il n'est pas douteux que la prédication de Whitefield n'ait eu, dès ces premiers jours, d'autres résultats que ceux-là. Les larmes qu'il arrachait à ses auditeurs furent souvent celles de la repentance. Bien des personnes, après l'avoir entendu, venaient le trouver pour s'enquérir auprès de lui du chemin du salut. Toutefois les conversions décidées furent rares à ce moment sous son ministère. C'était pour lui le temps des semailles.

La faveur dont le peuple entourait alors son jeune et brillant prédicateur contrastait avec les violentes attaques qui lui étaient prodiguées par d'autres classes de la société. Du haut des mêmes chaires, qui lui étaient ouvertes deux ans auparavant, on le dénonça comme un fanatique, un séducteur, un imposteur, etc. Les journaux s'occupaient de lui, pour l'injurier et le calomnier. Les brochures, la plupart hostiles, se multipliaient; on en a retrouvé une cinquantaine pour la seule année 1739, depuis un poème burlesque, qui n'est pas toujours décent, jusqu'à un long mandement de l'évêque de Londres, où Whitefield est directement pris à partie. Pour qu'un aussi vénérable dignitaire que l'évêque Edmond Gib-

son jugeât nécessaire d'intervenir sous la forme solennelle d'une lettre pastorale à ses diocésains, il fallait que la prédication du jeune enthousiaste, comme on l'appelait, fût devenue une sorte d'événement national et excitât une énorme sensation.

Wesley prêcha, le même jour, à Moorfields et à Kennington Common. "Le Seigneur, dit-il, fut ma force, ma bouche et ma sagesse." Dès lors, les trois grands fondateurs du Méthodisme furent en possession de l'instrument essentiel de leur activité missionnaire.

Wesley déclara plus tard<sup>2</sup> qu'il n'avait jamais eu le désir de prêcher en plein air avant le moment où on lui ferma les chaires des églises. Il n'y avait eu, de sa part, ni choix ni préméditation. C'était un expédient qu'il n'avait pas choisi; et s'il l'avait accepté, c'était parce qu'il se trouvait placé dans cette alternative: prêcher en plein air ou ne pas prêcher du tout.

En se transportant en plein air, la prédication subit une véritable révolution. Elle dut se transformer totalement en passant de la chaire dans la rue. Au milieu du va-et-vient d'une foule houleuse, il ne pouvait pas être question de sermons secs et froids comme ceux que l'on entendait souvent dans les églises; il fallait une parole libre dans ses allures, populaire dans son style, directe dans ses applications. Le sermon lu, partout alors en usage, fit place au sermon improvisé. Pour se faire écouter du peuple, il fallait parler sa langue. Les nécessités impérieuses de la prédication en plein air donnèrent naissance à un genre nouveau, qui lui a survécu. Certaines qualités, et aussi certains défauts de la prédication méthodiste, lui viennent très probablement de la prédication en plein vent.

## II. LES CRISES PHYSIQUES

S'il n'obtint pas les succès de popularité qu'eut la parole enflammée de Whitefield, Wesley eut des succès spirituels plus abondants. Chose étrange! sa parole plus calme et plus froide troublait plus profondément les consciences que ne le faisait l'éloquence tumultueuse de son émule. Le moment est venu de parler des phénomènes physiques qui accompagnèrent fréquemment sa prédication dans ces premiers temps du réveil. Ils se produisirent de préférence dans les réunions tenues dans des maisons particulières, plutôt que dans les assemblées en plein air.

Dès le mois de janvier 1739, pendant que Wesley expliquait un passage de l'Écriture dans une maison à Londres, une femme se mit à crier, comme si elle était en proie à une angoisse mortelle. En s'entretenant avec elle, Wesley apprit que, depuis trois ans, elle était profondément troublée par le sentiment de ses péchés. Le ministre de sa paroisse, à qui elle avait demandé conseil, la jugea folle et l'envoya consulter un médecin. Celui-ci la soigna quelque temps, et ne comprenant rien à son état, la congédia. Sous l'influence et sous les prières de Wesley, elle trouva la paix de son âme.

Des faits analogues se reproduisirent souvent. Des hommes et des femmes, poussaient des cris et des gémissements, pendant la prédication de Wesley; quelquefois ils étaient saisis de tremblements convulsifs et tombaient sur le sol. On priait pour eux, on les pressait de se confier au Sauveur, et généralement leur angoisse faisait place à la paix. On vit parfois se produire des scènes qui rappelaient les guérisons des possédés racontées dans les Évangiles. Le soi-disant possédé recevait généralement la délivrance pendant qu'on priait pour lui. Le réveil fut accompagné, et parfois compromis, par une sorte d'épidémie de convulsions, qui sévit surtout pendant ces premiers temps. Ces crises eurent plus d'une fois un caractère suspect et simulé. Mais ce fut l'exception et, à l'ordinaire, elles étaient produites par une vraie détresse de conscience, et cessaient sous l'action de la prière.

Wesley n'était pas un esprit crédule et fanatique, porté à exagérer l'importance de ces manifestations, qui présentaient à son esprit réfléchi un problème intéressant et troublant. Il l'étudia de près et en fit le sujet d'une enquête approfondie. Voici les conclusions auxquelles il arriva.

1. Il affirme avant tout la réalité des faits dont il a été fréquemment le témoin. "Le sujet qui nous divise se réduit à une question de fait", écrivait-il à son frère aîné Samuel, qui critiquait vivement ce mouvement. "Vous niez que Dieu produise de pareils effets. Moi, je l'affirme, et cela parce que je l'ai entendu de mes oreilles et vu de mes yeux. J'ai vu (autant que de pareilles choses se voient), beaucoup de personnes changées en un moment, passer d'un esprit de crainte, d'horreur et de désespoir à un esprit d'amour, de joie et de paix, et échanger les impurs désirs qui les avaient dominées jusqu'alors contre le pur désir de faire la volonté de Dieu. Je pourrais vous montrer le lion devenu agneau, l'ivrogne devenu sobre, l'impur ayant appris à 'avoir en horreur

même le vêtement souillé par la chair'. Ce sont là mes arguments vivants."

2. Pourquoi Dieu permet-Il de telles choses? Wesley répond: "C'est peut-être à cause de la dureté de nos cœurs, disposés à ne recevoir que ce que nous pouvons voir de nos yeux et entendre de nos oreilles. Il a pu vouloir, par condescendance pour notre faiblesse, permettre que des signes extérieurs accompagnassent le changement intérieur qu'Il accomplissait dans les âmes. Car beaucoup de gens ne veulent croire que s'ils voient des signes et des miracles.

3. Comment ces circonstances extraordinaires se sont-elles produites? Voici comment Wesley répondait à cette question, quelques années plus tard, à un moment où ces agitations avaient cessé: "On peut expliquer ces manifestations, aussi bien par le raisonnement que par l'Écriture. Est-il donc déraisonnable d'admettre qu'une forte et soudaine conviction du caractère odieux du péché, de la colère de Dieu et des tourments de la mort éternelle, puisse affecter le corps aussi bien que l'âme, dans l'état d'étroite union où ils vivent, et rompre ou troubler l'équilibre ordinaire de notre nature? Ne serait-il pas plus rationnel de s'étonner que l'esprit humain pût être affecté fortement sans qu'il en résultât une perturbation physique? Et, en se plaçant sur le terrain des analogies que nous offrent les Écritures, ne convient-il pas de tenir compte de l'action de ces mauvais esprits qui, dans la mesure où Dieu le leur permet, cherchent à tourmenter ceux qu'ils ne peuvent détruire? Il est également remarquable que l'on trouve des précédents scripturaires pour tous les symptômes qui ont fait leur apparition de nos jours."

Chose curieuse, la prédication de Whitefield, quoique plus passionnée que celle de Wesley, ne produisit pas en général les mêmes effets physiques. Il les désapprouvait énergiquement et écrivait à son ami: "Si j'encourageais, comme vous le faites, ces convulsions, combien de gens en auraient toutes les fois que je prêche. Mais je considère que c'est tenter Dieu que de réclamer de tels signes." Il était assurément injuste d'accuser Wesley d'encourager, et surtout de réclamer, ces manifestations. Mais il ne croyait pas devoir s'y opposer, au moins en ce moment. Quand ils se rencontrèrent, en juillet 1739, à Bristol, ils s'entretenirent de ce sujet fraternellement: "J'eus l'occasion, écrit Wesley, de causer avec M. Whitefield des signes extérieurs qui ont si souvent accompagné

l'œuvre intérieure de Dieu. Je trouvais que ses objections reposaient surtout sur une représentation inexacte des faits. Mais le jour suivant il eut l'occasion d'en juger par lui-même; car, à peine en était-il arrivé, dans l'application de son sermon, à inviter tous les pécheurs à croire en Christ, que quatre personnes s'affaissèrent sur le sol, presque en même temps. L'une d'elles resta assez longtemps sans un mouvement et dans une sorte de syncope. Une seconde était toute tremblante. Une troisième avait tout son corps agité par de violentes convulsions, accompagnées de sourds gémissements. La quatrième, également secouée par des convulsions, criait à Dieu à pleine voix et en pleurant. Désormais donc, je l'espère, nous laisserons à Dieu le soin de faire son œuvre par les moyens qu'il jugera à propos d'employer<sup>3</sup>."

Les réflexions que Whitefield consigna dans son journal, relativement à cette même rencontre, prouvent que ses préjugés étaient tombés. "J'ai trouvé que Bristol a de grands sujets de bénir Dieu pour le ministère de M. John Wesley. J'ai constaté que les congrégations étaient beaucoup plus sérieuses et remuées que lorsque je les ai quittées. Leurs amens énergiques et répétés, qui accompagnent les prières, montrent, comme leur vie exemplaire, qu'ils n'ont pas reçu la grâce de Dieu en vain. Il est évident qu'un grand bien se produit. Est-ce l'œuvre d'un bon ou d'un mauvais esprit? Si l'on prétend qu'une telle œuvre procède d'un mauvais esprit, je réponds avec le Seigneur: 'Si Satan est divisé contre Satan, comment son royaume subsistera-t-il?' Si c'est l'œuvre d'un bon Esprit, pourquoi le clergé et les autres pharisiens n'acceptent-ils pas notre témoignage? Ce n'est rien de moins qu'un blasphème contre le Saint-Esprit que d'attribuer à la puissance du Diable la grande œuvre qui s'est faite en si peu de temps dans ce royaume."

En résumé, s'il convient de faire une part, dans ces manifestations physiques, à l'entraînement, à l'imitation, et même au fanatisme et à l'hypocrisie, nous estimons qu'il convient d'y voir aussi, dans bien des cas, le contre-coup extérieur d'une conviction intense du péché. L'agonie de l'âme produisait la prostration du corps. L'histoire des réveils en Europe et en Amérique est pleine de faits analogues, que nous n'avons pas le droit d'écarter par une sorte de question préalable. Il est permis de souhaiter que l'Esprit de Dieu agisse d'une façon plus calme et moins violente; mais, mieux vaut après tout, pour l'Eglise, un réveil bruyant que le sommeil de la mort.

### III. LA PRÉDICATION LAÏQUE

L'opposition de plus en plus accentuée que le clergé faisait au réveil obligea donc John Wesley à se donner des lieux de culte improvisés, dans des maisons particulières, et en plein air. Elle l'amena aussi à confier la prédication à des laïcs, partout où manquaient des ministres fidèles. Ce n'était pas un fait nouveau dans l'histoire de l'Eglise, et surtout dans l'histoire de la Réformation. Plusieurs de ses plus éminents prédicateurs (Calvin entre autres) n'avaient pas reçu l'ordination. Mais le protestantisme anglican avait conservé la hiérarchie épiscopale et la notion qui fait du ministère ecclésiastique une prêtrise et réserve aux seuls clercs dûment ordonnés les fonctions pastorales, y compris la prédication. Les deux frères Wesley avaient sur ce point, à l'origine du moins, les principes de leur Eglise, et l'idée de faire prêcher des laïcs leur répugnait absolument. Mais la force des choses, ou, pour mieux dire, la Providence devait encore ici triompher de leurs répugnances. La prédication laïque s'imposa à eux, comme une nécessité, tout comme la prédication en plein air. Celle-ci avait donné au réveil son champ de bataille, celle-là lui donna des soldats.

Wesley n'eût peut-être pas pris l'initiative de cette innovation, pas plus que de la prédication en plein air. D'autres le firent, et il n'hésita pas à les suivre. Dans les deux cas, s'il ne fut pas celui qui fit brèche dans les vieux remparts de l'Eglise établie, il ne tarda pas à passer par la brèche, et même à l'élargir. Nul, plus que lui, ne prêcha en plein air; nul, autant que lui, ne fit prêcher de simples laïcs.

C'est Howell Harris qui eut l'honneur d'être le premier prédicateur laïque du réveil méthodiste, et il le devint en pays de Galles, qui devait être son principal champ de travail. Harris trouva la paix de Dieu par la foi en Jésus-Christ, en 1735, à une époque où il était simple maître d'école. Il se mit aussitôt à évangéliser ses voisins et à présider des réunions religieuses, à un moment où Whitefield n'avait pas encore commencé ses travaux, et où les Wesley s'embarquaient pour la Géorgie. Désireux de devenir pasteur, il alla à l'Université d'Oxford; mais il en revint, après quelques mois de séjour, profondément dégoûté par "les irrégularités et l'immoralité" qui y régnaient. Dès lors, il prit son parti d'exercer un ministère laïque dans son pays. Ses visites et ses prédications produisirent un réveil et de nombreuses conversions. On le persécuta. Les ministres, dont la paresse et la frivolité

étaient troublées par son zèle dévorant, le dénoncèrent du haut de la chaire. Les magistrats fermèrent son école. Il en profita pour se livrer exclusivement à l'évangélisation, prêchant jusqu'à 30 et 40 fois par semaine. On essaya d'interdire ses réunions, en ressuscitant un Acte contre les conventicules dissidents. Il se défendit, en déclarant qu'il n'était pas un dissident, et qu'il n'entendait pas se séparer de l'Eglise anglicane. Quelques pasteurs, réveillés par lui, s'associèrent à ce vaillant pionnier du réveil, notamment Griffith Jones et Daniel Rowlands. Un réveil étendu fut le résultat de ses travaux dans le pays de Galles.

Whitefield, qui en entendit parler, entra en rapport avec Harris, par une lettre du mois de décembre 1738, à laquelle il répondit, quelques jours après, en acceptant la main d'association que lui tendait, avec tant de cordialité, le jeune prédicateur. Celui-ci le visita, en mars 1739, et fut enthousiasmé en voyant l'œuvre qui s'accomplissait dans la Principauté. "Il a été, dans cette région, écrivait-il, une lampe ardente et brillante; il a tenu en échec le péché et l'immoralité, et s'est montré un infatigable promoteur du véritable Evangile de Jésus-Christ. On lui a refusé l'ordination, sous de vains prétextes. Il s'est alors résolu à poursuivre son œuvre comme laïc. Il travaille à détourner les gens de leurs amusements frivoles. Aussi est-il détesté par les cabaretiers et les musiciens ambulants, qui l'accusent de leur enlever leur clientèle. Les ministres prêchent contre lui; la police cherche à l'arrêter. Mais Dieu lui a donné un courage inflexible, et il marche de conquêtes en conquêtes. Il est animé d'une grande largeur, et il aime tous ceux qui aiment le Seigneur Jésus-Christ; aussi est-il accusé par les bigots d'être un dissident. Un grand nombre de gens l'appellent leur père spirituel et donneraient leur vie pour lui. Il prêche tantôt dans les champs, tantôt dans une maison. Il a établi une trentaine de sociétés, et sa sphère d'activité s'étend tous les jours. C'est un homme plein de foi et du Saint-Esprit."

Ce témoignage, rendu par Whitefield à Howell Harris, montre que la prédication laïque naquit spontanément, non par la volonté de l'homme, ou par suite d'un plan préconçu mais par l'action de la Providence. John Wesley, lui aussi, fut conduit, par les nécessités du moment, à reconnaître aux laïcs pieux et bien doués le droit à la prédication. D'après une note de son journal, "Joseph Humphreys fut le premier prédicateur laïque qui l'assista, en l'année 1738". Il ne s'agissait vraisemblablement que de courtes allocutions, au sein

de la société de Fetter-Lane. Mais, en 1740, le même Humphreys prit la parole à Londres, dans la chapelle de la Fonderie. C'était un converti de Whitefield, et il avait fait des études en vue du ministère, dans une école où se formaient des ministres dissidents.

Vers la même époque, John Cennick, un simple maître d'école, commença à parler en public aux mineurs de Kingswood, en l'absence de Wesley. C'était en juin 1739. Wesley, constatant que sa parole était goûtée par ses auditeurs et produisait des conversions, ne crut pas devoir l'empêcher. Toutefois, il n'était pas encore au clair sur la question de principe. Whitefield lui-même, quoique plus libre d'allures, lui écrivait qu'il avait des doutes sur la question et qu'il se demandait s'il était bien sage d'encourager de simples laïcs à parler en public. Il ajoutait que le cas de Howell Harris lui paraissait exceptionnel.

Wesley hésitait. En réclamant l'aide de quelques auxiliaires laïques, il leur recommandait de se borner à exhorter et de se garder de prêcher, ce qui eût été, pensait-il, un empiétement sur les fonctions ecclésiastiques. C'était là une distinction subtile et impossible à maintenir. Thomas Maxfield, l'un de ses convertis de Bristol, qu'il avait chargé d'édifier, en son absence, les sociétés de Londres, se mit à prêcher avec un grand succès. Dès qu'il en fut informé, Wesley accourut pour le faire rentrer dans l'ordre. Sa mère, Suzanne Wesley, qui vivait encore à Londres, voyant son fils préoccupé, lui en demanda la raison. — "Il paraît, lui répondit celui-ci, que Thomas Maxfield s'est mis à prêcher." — "John, lui répondit-elle, vous connaissez mes sentiments, et vous ne me soupçonneriez pas de favoriser volontiers quoi que ce soit d'irrégulier. Mais prenez garde à ce que vous ferez par rapport à ce jeune homme; car il est aussi sûrement appelé à prêcher l'Évangile que vous l'êtes vous-même. Examinez quels ont été les fruits de sa prédication et allez l'entendre."

Wesley suivit ce conseil, et, lorsqu'il eut entendu Maxfield, il s'écria: "C'est le Seigneur! Qu'Il fasse ce qui Lui semble bon!" Une fois de plus, sa mère avait été son bon génie. Avec son ferme bon sens, elle lui avait montré qu'il y a quelque chose de plus grand que les règlements ecclésiastiques, savoir, la volonté de Dieu et les nécessités de Son œuvre. La prédication laïque était dès lors créée, et allait devenir l'instrument essentiel du réveil. La milice évangélique, que le clergé anglican se refusait à devenir, la Providence la suscita du sein du peuple.

Il convient de dire que Wesley eut la main heureuse dans le

choix de ses aides laïques. Il était bon juge en fait d'hommes, et discernait sans peine leur fort et leur faible.

La presque totalité de ces hommes appartenaient à la classe ouvrière. L'un des plus éminents, John Nelson, était tailleur de pierre, un autre était cordonnier. Leur culture première laissait donc fort à désirer; leur langage était peu grammatical, leur accent souvent populaire et provincial, et leurs manières manquaient évidemment de la distinction que donne la fréquentation de la bonne société. Wesley, qui était lui-même un *gentleman* et un lettré, eut la sagesse de ne pas se laisser arrêter par les dehors rugueux des auxiliaires que la Providence lui envoya. Il s'appliqua à les dégrossir et à les instruire, et il y réussit, dans bien des cas, merveilleusement. Plusieurs d'entre eux devinrent des hommes supérieurs; la plupart furent de vaillants et utiles travailleurs. Ce fut à leur coopération que le Méthodisme dut sa puissance de pénétration au sein des classes populaires de la Grande-Bretagne.

Wesley ne leur demandait que deux choses, qu'il jugeait essentielles: *Ont-ils la grâce de Dieu? Ont-ils des dons naturels?* Dès qu'il découvrait chez un homme ces aptitudes, il lui donnait licence de prêcher. Il se réservait toujours le droit de congédier ceux qui, après avoir été mis à l'œuvre, ne justifiaient pas ses espérances. Les uns se laissaient entraîner dans des excentricités doctrinales; d'autres montraient, par leurs prétentions exagérées, ou par certaines irrégularités de conduite, que leur piété n'était pas de bon aloi; d'autres encore étaient décidément insuffisants comme prédicateurs et incapables de se développer. Wesley, qui n'avait pris aucun engagement avec eux, n'hésitait pas, dans de tels cas, à les renvoyer, pour ne conserver que les meilleurs éléments. Au bout de quelques années, il se trouva entouré d'une élite d'hommes dont il eut le droit d'être fier. "Je ne crains pas d'affirmer, disait-il, que Dieu se sert de ces hommes illettrés pour sauver des âmes de la mort. D'ailleurs, ils ne sont pas des ignorants, au point de vue de la seule chose qu'ils font profession de savoir. Je crois fermement qu'il n'en est pas un, parmi eux, qui ne soit en état de subir un examen de théologie pratique et expérimentale d'une façon plus satisfaisante que la plupart des candidats qui ont étudié dans nos universités."

En 1744, cinq ans après la date où le Méthodisme naquit sous sa forme organique, Wesley avait déjà une quarantaine de prédicateurs, auxquels il n'assurait aucun salaire fixe, et qui étaient les

Timothée et les Tite de ce nouveau Paul. Il exerçait sur eux une autorité très étendue, et réclamait d'eux une soumission qui était alors une condition absolue de succès. Ce fut, non par ambition, mais par nécessité, qu'il accepta ce pouvoir quasi-épiscopal. Sa supériorité intellectuelle et ses dons de gouvernement légitimaient d'ailleurs cette autorité auprès de ses subordonnés. Elle n'avait rien de tyrannique; Wesley ne leur demandait pas l'obéissance passive; il écoutait volontiers leurs objections et en tenait compte. Mais il se croyait appelé de Dieu à ne pas se dessaisir d'une autorité qui était le lien et faisait la cohésion de ses sociétés. "Le pouvoir que j'exerce, disait-il, je ne l'ai pas cherché et je ne l'ai pas aimé; je l'ai toujours subi comme un fardeau que Dieu a mis sur mes épaules et que je n'ai pas le droit de déposer. Mais qu'on m'indique le moyen de m'en décharger, et j'en serai vivement reconnaissant."

Il fit de cette autorité le meilleur emploi pour développer les talents de ses auxiliaires. Il les pressait de compléter leur culture par des études personnelles; il leur indiquait des lectures à faire et leur signalait sans ménagements les défauts de leur prédication.

\* \* \*

Ce n'est pas ici le lieu de parler d'autres auxiliaires, les conducteurs de classes (*class-leaders*), que Wesley établit sur ses sociétés pour y faire une œuvre pastorale, que les prédicateurs itinérants, presque continuellement en courses, ne pouvaient pas accomplir. L'organisation des *classes* (ou groupes) ne comprenant guère chacune qu'une douzaine de membres, se réunissant toutes les semaines pour l'édification commune, fut peut-être une réminiscence des *chœurs* moraves, mais son adaptation au caractère anglais fut l'œuvre de Wesley, et on a pu dire que son succès est "l'un des faits les plus remarquables de l'histoire ecclésiastique moderne". "Wesley, ajoute M. J.-S. Simon, fut un grand manœuvrier dans le monde spirituel. Son habileté à trouver un travail adapté aux aptitudes diverses était remarquable, et contribua à son succès. Il insistait pour que hommes et femmes comprissent qu'ils n'étaient pas convertis pour eux-mêmes. Il combattit l'instinct si fortement enraciné dans la nature humaine qui porte chacun à se concentrer en soi-même. Dès que la vie nouvelle s'était implantée dans un homme, il devait aller dire à ses voisins les grandes choses que Dieu avait faites pour lui<sup>4</sup>."

En se donnant des auxiliaires pour évangéliser les masses, Wesley ne songeait pas à se décharger sur eux de son travail et à faire de l'évangélisation par procuration. Si admirables qu'aient été plusieurs de ses collaborateurs, il eût pu dire comme saint Paul: "J'ai travaillé plus qu'eux tous" (I Cor. 15:10). Ici encore laissons parler l'auteur que nous venons de citer:

"Soulagé en partie des soins que réclamaient les sociétés, John Wesley se voua sans réserve au travail de l'évangélisation des villes et des villages de l'Angleterre. Il entra dans cette extraordinaire carrière itinérante qui a trouvé dans son *Journal* son expression la plus fraîche et la plus complète. Quand nous nous souvenons de la condition du pays à cette époque, de la difficulté des voyages, des fatigues attachées à une telle vie errante, nous lisons avec un étonnement toujours grandissant l'histoire de cette œuvre. Comment un homme a-t-il pu supporter les fatigues physiques qu'il endura? Cela reste un problème encore insoluble et qui déjà rendait preplexes ses contemporains. Les raisons qu'il donne lui-même de son extraordinaire capacité de travail semblent insuffisantes. Rien ne l'explique si l'on fait abstraction de la présence et de l'action divines dans sa vie et dans son activité. Il fut fort parce qu'il était le porteur d'un programme divin. L'explication seule satisfaisante est celle qui le soutint lorsque la vie et la force étaient sur le point de s'éteindre en lui. Se tournant vers ses vieux camarades réunis autour de son lit de mort, il dit avec un élan de joie: "THE BEST OF ALL IS, GOD IS WITH US!" *Le meilleur de tout, c'est que Dieu est avec nous!* Cette parole mémorable nous révèle le secret de l'œuvre et des succès de John Wesley<sup>5</sup>."

Ajoutons que ceux qui tentent d'expliquer l'œuvre de Wesley autrement qu'il la comprenait lui-même, à l'heure de sa mort et en face de l'éternité, font fausse route. *Dieu avec nous!* c'est la seule explication vraie d'un tel caractère et d'une telle œuvre.

---

#### NOTES — CHAPITRE IX

1. *John Wesley, sa vie et son œuvre*, 4<sup>e</sup> édit., liv. II.
2. *Works*, t. VIII, p. 113.
3. Tyerman, *Life of Whitefield*, I, 259.
4. John-S. Simon, *Revival of religion in England*, pp. 252, 253.
5. *Ibid.*, p. 255.

## CHAPITRE X

---

# Wesley et le problème de la richesse

---

C'est dans son sermon sur *l'Emploi de l'argent*<sup>1</sup>, publié en 1760 (Luc 16:9), que Wesley énonça, pour la première fois, à notre connaissance, ces trois préceptes fameux: "Gagnez tout ce que vous pouvez, épargnez tout ce que vous pouvez, donnez tout ce que vous pouvez." Chacune de ces maximes fait le sujet de l'une des parties de ce discours, que je voudrais d'abord résumer.

"Si les hommes, dit Wesley, avaient conservé leur innocence primitive, s'ils étaient pleins du Saint-Esprit, comme l'étaient les membres de la jeune Eglise de Jérusalem, où 'personne ne disait que ce qu'il possédait fût à lui en particulier', mais où 'toutes choses étaient communes', on en viendrait à abandonner l'emploi de l'argent. Nous n'imaginons pas, par exemple, que, dans le ciel, il existe quelque chose d'analogue à l'argent. Mais, dans l'état actuel de la société, l'argent est un don excellent de Dieu; il répond à Ses plus nobles desseins. Dans la main des enfants de Dieu, l'argent est du pain pour celui qui a faim, un breuvage pour celui qui a soif, des vêtements pour ceux qui sont nus; il procure au voyageur et à l'étranger un lieu où ils peuvent reposer leur tête. Il nous permet, en quelque sorte, de tenir lieu de mari à la veuve, de père à l'orphelin. Il nous fournit le moyen de défendre l'opprimé, de ramener à la santé le malade, de donner du repos à celui qui souffre; il peut suppléer aux yeux de l'aveugle, aux pieds du boiteux; il peut aider à ramener le mourant des portes du tombeau.

"Il est donc du plus haut intérêt, continue Wesley, que tous ceux qui craignent Dieu sachent comment employer ce précieux talent, afin de lui faire produire ces résultats magnifiques, dans la plus large mesure possible. Il me semble que toutes les directions nécessaires à cet effet peuvent se résumer en trois règles de la plus grande simplicité."

La première règle est bien, d'après Wesley: "Gagnez tout ce que vous pouvez"; mais il l'entoure de toutes les restrictions que la plus sévère morale chrétienne peut suggérer. Il ne faut pas, dit-il, "acheter trop cher les richesses, les payer plus qu'elles ne valent". Il ne faut pas, pour gagner de l'argent, perdre sa vie ou ruiner sa santé. Il ne faut pas surtout y compromettre la vie de son âme. Il n'est pas licite de s'enrichir en dépouillant son prochain, directement ou indirectement. Le prédicateur condamne, à ce propos, l'usure, le prêt sur gage, la vente au-dessous du cours. Il est interdit de gagner en faisant tort au prochain dans son corps, comme, par exemple, en lui vendant des spiritueux. Wesley s'élève à la plus haute éloquence, en flétrissant cette façon de s'enrichir:

"Tous ceux qui vendent ces liqueurs à qui veut les acheter, sont des empoisonneurs publics. Ils tuent leurs concitoyens en masse, sans grâce ni pitié. Ils les poussent en enfer, comme un troupeau de brebis à la boucherie. Et que gagnent-ils? N'est-ce pas le sang de ces hommes? Qui donc leur envierait leurs vastes domaines, leurs somptueux palais? Une malédiction repose sur ces demeures — la malédiction de Dieu s'attache aux pierres, à la charpente et au mobilier de leurs maisons. Maudits de Dieu sont leurs jardins, leurs avenues, leurs bosquets; c'est un feu qui brûle jusqu'au fond de l'abîme. Il y a du sang, du sang partout. Les fondements, les planchers, les murailles, les toits, tout est plein de sang. Et peux-tu espérer, ô homme de sang, quoique tu sois vêtu d'écarlate et de fin lin, et que tu te traites somptueusement tous les jours, que tu pourras faire passer tes *champs de sang* à la troisième génération? Certainement non! car il y a un Dieu dans le ciel; ton nom sera effacé comme le nom de ceux que tu as perdus corps et âme, ton monument périra avec toi!"

La seconde règle de Wesley est: "Economisez tout ce que vous pouvez." Gardez-vous de tout gaspillage, Ne dépensez aucune partie de votre avoir pour la satisfaction des convoitises de la chair, des convoitises des yeux ou de l'orgueil de la vie. Il condamne la sensualité de la table, le luxe de la toilette, de l'ameublement, des édifices, des tableaux, etc. Il recommande aux parents riches de ne pas se croire tenus de laisser toute leur fortune à leurs enfants, et même de ne leur laisser que tout juste ce qu'il leur faudra pour vivre, s'ils ont lieu de penser qu'ils en feront un bon usage.

La troisième règle est: "Donnez tout ce que vous pouvez." Wesley part de ce principe: Tout ce que nous avons est à Dieu, qui nous le confie pour que nous en usions pour Lui. Par conséquent, dit-il, "donnez à Dieu tout ce que vous avez. Ne fixez pas de limites: Vous êtes chrétiens, et non pas juifs. Ce n'est pas un dixième, un tiers ou une moitié que vous Lui devez, mais tout. Vous avez, comme de fidèles économes, à vous servir des biens qu'Il vous confie, d'abord pour vous-même et pour votre famille terrestre, puis pour votre famille spirituelle (l'Eglise) et enfin pour l'humanité."

Ce sermon sur *l'Emploi de l'argent*, publié, pour la première fois, en 1760, donnait une formule saisissante, et un peu paradoxale, des devoirs du chrétien à l'égard des biens d'ici-bas. Wesley n'admettait pas que l'on prétendît isoler le premier de ses préceptes des deux autres. En disant aux chrétiens: "Gagnez tout ce que vous pouvez", il ne voulait pas encourager chez eux l'amour de l'argent et l'âpreté au gain, mais plutôt l'amour du travail et la mise en œuvre de toutes les énergies de l'intelligence et de la volonté. Les deux autres préceptes devaient servir de correctifs au premier: l'un en mettant les chrétiens riches en garde contre un emploi égoïste de leurs biens, et l'autre en leur rappelant qu'ils ne sont que les économes de Dieu, chargés de distribuer Ses biens. Il disait aux chrétiens: Soyez riches, si vous pouvez le devenir par la plus stricte probité, non dans le but de satisfaire vos goûts de bien-être et de luxe, mais afin de subvenir aux besoins de vos frères pauvres.

\* \* \*

Wesley savait avertir les riches des périls auxquels l'amour de l'argent exposait leur âme. Son journal nous en fournit une preuve frappante, à la date du 28 octobre 1754: "Aujourd'hui, dit-il, j'ai déchargé de nouveau ma conscience, en attirant l'attention de Sir X... (un magistrat) sur un sujet de la plus haute importance." Dans une lettre adressée, le même jour, à ce magistrat, il résumait ainsi leur conversation:

"Voici la substance de ce que j'ai pris la liberté de vous exposer dans notre conversation de ce matin. Vous êtes, comme moi, au bord du tombeau. Nous comparâtrons bientôt l'un et l'autre devant Dieu. Il y a quelques mois, pendant la maladie qui me mit à

deux doigts de la mort, je fus troublé par la pensée que je n'avais peut-être pas été fidèle à votre égard. Permettez-moi de l'être aujourd'hui, sans aucune réserve, dans la crainte et en la présence de Dieu.

"Je vous respecte, Monsieur, en votre qualité de magistrat: je vous crois un homme honnête et juste; je vous aime à cause de la protection dont vous avez couvert des gens innocents contre leurs cruels persécuteurs. Mais cela même m'oblige à vous dire, sans vouloir vous juger (Dieu seul est juge), que je crains que vous ne soyez avare et que vous n'aimiez le monde, et que, si cela est, aussi sûr que la Parole de Dieu est vraie, vous n'êtes pas en état de grâce."

Wesley rappelle ensuite quelle fut la substance de cet entretien, puis il termine ainsi sa lettre:

"Je dois, pour me résumer, vous supplier de penser à vous, en face de Dieu et de l'éternité. Vous n'êtes le propriétaire de rien au monde, pas même d'un shilling. Vous n'êtes que l'économe de ce que Dieu vous a confié, pour que vous en usiez, non selon votre volonté, mais selon la Sienne. Que penseriez-vous de votre intendant, s'il se servait de ce que vous appelez votre argent à son gré et pour son plaisir? Dieu n'est-Il pas le seul propriétaire de toutes choses? Et n'aurez-vous pas à Lui rendre compte de l'emploi que vous aurez fait de tous Ses biens? Et combien terrible sera ce compte, si vous les avez administrés selon votre volonté et non selon la Sienne! La mort approche pour vous, comme pour moi, et nous allons comparaître devant Dieu, dépouillés de nos biens terrestres. Pourrez-vous vous réjouir au sujet de l'argent que vous aurez laissé derrière vous, probablement pour être gaspillé, dans le luxe et la vanité? Ô Monsieur, je vous en supplie, pour l'amour de Dieu, pour l'amour de votre âme immortelle, examinez-vous vous-même et demandez-vous si vous n'aimez pas l'argent? Si vous l'aimez, vous ne pouvez pas aimer Dieu. Et si vous mourez sans aimer Dieu, vous serez banni pour toujours de Sa présence<sup>2</sup>."

\* \* \*

Dans les dernières années de sa vie, Wesley revint plus fréquemment sur la question de la richesse et de ses dangers pour la piété. La situation des sociétés méthodistes, qu'il avait fondées en Angleterre et en Irlande, s'était modifiée très sensiblement. Les riches y étaient très rares dans les premiers temps; le Méthodisme était alors "l'Évangile prêché aux pauvres". Mais le niveau social des sociétés s'était élevé; ces foyers religieux attiraient des person-

nes de toutes les classes qui y trouvaient la satisfaction de leurs besoins spirituels. D'autre part, la piété, qui a "les promesses de la vie présente, aussi bien que de la vie à venir", inculquait aux Méthodistes des habitudes de travail, d'ordre et d'économie, qui les faisaient passer de la pauvreté à l'aisance et souvent de l'aisance à la richesse. Il en résultait des périls très réels pour ces chrétiens. Au risque de déplaire à ses amis enrichis, Wesley traita donc fréquemment, dans ses sermons, le sujet de la richesse, des dangers qui l'accompagnent et des devoirs qu'elle impose.

En 1781, il publia un sermon sur *le Danger des richesses*, sur ce texte: "Ceux qui veulent s'enrichir tombent dans la tentation, dans le piège et dans beaucoup de désirs insensés et pernicieux, qui plongent les hommes dans la ruine et dans la perte" (1 Tim. 6:9). Après avoir expliqué son texte, Wesley en fait l'application à ses auditeurs. Et il répond à l'objection qu'on ne devait pas manquer de lui faire:

"Vous me demanderez: 'Ne nous avez-vous pas conseillé de gagner tout ce que nous pouvons et d'économiser tout ce que nous pouvons? Si, en le faisant, nous réussissons, comment n'accumulons-nous pas des trésors sur la terre?'

"Je réponds: Il est parfaitement possible de gagner tout ce qu'on peut, sans préjudice ni pour son âme, ni pour son corps. Et il est possible d'économiser sans amasser des trésors sur la terre, sans avoir même le désir de le faire.

"Permettez-moi de parler aussi librement de moi que je le ferais de qui que ce soit. J'ai gagné, par mes écrits, tout ce que j'ai pu, sans nuire ni à mon âme, ni à mon corps. J'ai économisé tout ce que j'ai pu, en ne gaspillant rien, pas même une feuille de papier ou un verre d'eau, et en ne dépensant inutilement pas même un shilling. Mais, en donnant tout ce que je puis, je me mets à l'abri du danger d'accumuler des trésors sur la terre. Et j'en serai préservé, aussi longtemps que je donnerai tout ce que je puis. Tous ceux qui me connaissent, amis ou ennemis, peuvent témoigner que je dis vrai.

"On me dira: 'Que vous le vouliez ou non, vous êtes riche, puisque vous avez plus que le strict nécessaire.' Mais ce n'est pas le fait de posséder une certaine quantité de biens que l'apôtre condamne; c'est le fait d'en posséder plus que nous n'en employons selon la volonté du Donateur.

"Il y a quarante-deux ans, voulant fournir de bonnes lectures à bon marché au peuple, je composai plusieurs petits traités qui se vendaient généralement deux sous, et d'autres plus volumineux. Plusieurs eurent un débit considérable, auquel j'étais loin de

m'attendre. Je devins ainsi riche, sans l'avoir cherché ni désiré. Mais je n'ai pas pour cela amassé de trésors sur la terre. Mon désir et mon effort consistent à 'joindre les deux bouts' à la fin de l'année, et rien de plus. Quand Dieu me rappellera à Lui, je laisserai après moi mes livres; mais, pour tout le reste, ce sont mes mains qui seront mes exécuteurs testamentaires.

"Permettez-moi, mes frères, qui êtes riches, de vous dire: Faites comme moi. Si vous me demandez: 'Que ferons-nous? Faudra-t-il jeter dans la mer ce que Dieu nous a donné?' Je vous répondrai: Dieu vous en garde! C'est là un excellent talent, qu'il faut employer à la gloire de Dieu. La route qui s'ouvre devant vous est très droite; ayez le courage d'y marcher. Ayant gagné et économisé tout ce que vous pouviez, donnez tout ce que vous pouvez, sans vous laisser arrêter par la chair, par la coutume ou par la prudence mondaine. Je ne vous dis pas: Soyez un bon Juif en donnant un dixième de votre avoir. Je ne vous dis pas: Soyez un bon pharisien, en donnant un cinquième de votre avoir. Je ne vous demande pas de donner la moitié de ce que vous avez, ni les trois quarts, mais *le tout*. Elevez vos cœurs et vous verrez clairement dans quel sens cela doit être fait."

\* \* \*

Trois ans après la publication de ce sermon, en 1784, Wesley en publia un sur *la Sagesse et la Connaissance de Dieu*, manifestées dans l'histoire de l'Eglise, et, en particulier, dans l'histoire du réveil méthodiste. Après avoir montré l'action de Dieu dans ce mouvement, il accuse les Méthodistes de n'avoir pas été fidèles, et il leur reproche, entre autres, de n'avoir pas su résister à la séduction des richesses.

"De toutes les tentations, dit-il, il n'en est aucune qui sape par la base l'œuvre de Dieu autant que la séduction des richesses; j'en pourrais donner mille preuves dont j'ai été le témoin depuis un demi-siècle. Je n'ai pas connu, en soixante ans, soixante personnes, je devrais peut-être dire trente, autant que je puis en juger, qui n'aient pas été moins saintes que si elles eussent été pauvres. Et je ne parle pas seulement des grosses fortunes, mais de ceux qui ont au-delà du nécessaire.

"Si, après avoir gagné et économisé le plus possible, vous ne donnez pas le plus possible, votre argent dévorera votre chair comme un feu et vous entraînera au fond de l'enfer. Oh! prenez garde de ne pas amasser des trésors sur la terre! Seigneur, je les ai avertis; mais s'ils ne veulent pas m'écouter, que puis-je faire de

plus? Je ne puis que les abandonner aux convoitises de leurs cœurs et les laisser suivre leurs imaginations. En ne prenant pas au sérieux cet avertissement, plusieurs Méthodistes sont tombés; d'autres sont sur la pente, et il est à craindre que beaucoup d'autres ne tomberont peut-être pour ne se relever jamais<sup>3</sup>."

Wesley était octogénaire quand il écrivait ces solennels avertissements. Et s'ils étaient urgentes en 1784, ne le sont-ils pas beaucoup plus aujourd'hui?

Dans un sermon sur *La Voie la plus excellente*, qui est de 1787, Wesley touche à divers sujets d'intérêt pratique, tels que l'habitude de se lever de bonne heure, la morale du commerce, la nourriture, la conversation, les amusements et l'argent. Nous devons nous borner à ce dernier sujet. Il y revient sur le devoir pour les chrétiens de ne pas amasser de trésors sur la terre. Il leur recommande de ne pas laisser à leurs enfants plus que le nécessaire. Il ne craint pas de dire que l'accumulation des biens est autant un péché que le meurtre ou l'adultère.

"Mais, ajoute-t-il, même si elle était licite, comment pouvez-vous raisonnablement employer votre argent d'une façon que Dieu pardonnera *peut-être*, au lieu de l'employer d'une façon qu'il récompensera *certainement*? Vous n'avez pas de récompense à attendre dans le ciel pour ce que vous amassez, mais vous pouvez en avoir une pour ce que vous dépensez. Chaque livre sterling que vous déposez dans une banque terrestre est perdue et ne porte aucun intérêt là-haut. Mais, chaque livre que vous donnez aux pauvres est placée à la banque du ciel et y portera un glorieux intérêt, et un intérêt composé, qui s'accumulera durant toute l'éternité."

A mesure qu'il approche du terme de sa belle carrière, Wesley devient de plus en plus pressant sur cette question. Il sent que c'est là une question de vie ou de mort pour les sociétés qu'il a fondées et pour l'œuvre d'évangélisation qu'elles devront poursuivre après sa mort. Et il ne se lasse pas de signaler l'écueil, sur lequel risque de périr le vaisseau qui porte le réveil et son avenir. C'est surtout pendant les deux dernières années de sa vie qu'il multiplie ses appels et ses avertissements.

Dans son sermon sur *les Richesses* (1789), il dit aux riches:

"Oh! combien pitoyable est votre condition! Et d'où viendra le secours? Plus que personne, vous auriez besoin qu'on usât de franchise avec vous, et c'est avec vous qu'on en a le moins. Où sont

ceux qui oseraient vous parler aussi franchement qu'ils le feraient à l'un de vos serviteurs? Ce n'est pas, en tout cas, ceux qui ont quelque chose à attendre de votre bienveillance et tout à perdre de votre déplaisir. Oh! que Dieu me donne des paroles qui entrent dans vos cœurs! Beaucoup, parmi vous, m'ont connu dès leur enfance. Vous m'avez fréquemment aidé, quand j'en avais besoin. Ne puis-je pas dire que vous m'aimez? Et maintenant, le moment de notre séparation est proche. Mes pieds touchent aux collines de la mort. Je voudrais vous dire un dernier mot avant de partir, en espérant que vous vous en souviendrez après mon départ.

"Oh! que votre cœur soit tout entier du côté de Dieu! Cherchez votre bonheur en Lui, et en Lui seul. Prenez garde de ne pas vous attacher à la poussière. Cette terre n'est pas votre place. Usez de ce monde, mais n'en abusez pas. Usez de ce monde, et jouissez de Dieu. Tenez aussi peu aux choses d'ici-bas que si vous étiez un mendiant. Soyez de bons économistes des dons divers de Dieu, afin que, lorsque vous aurez à Lui rendre compte de votre administration, Il puisse vous dire: 'Cela va bien, bon et fidèle serviteur; entre dans la joie de ton Seigneur!'"

Dans son sermon sur *Les Causes de l'inefficacité du christianisme* (1789), Wesley revient sur les trois règles qu'il avait données aux Méthodistes trente ans auparavant, et il constate que la première est généralement observée, que plusieurs observent aussi la seconde. Mais combien peu sont fidèles à la troisième! Sur 50.000 Méthodistes que l'on comptait alors, en trouverait-on 500 qui donnent tout ce qu'ils peuvent donner? Wesley paraît en douter: "Il est pourtant certain, s'écrie-t-il, que ceux qui observent les deux premières règles sans tenir compte de la troisième, sont deux fois plus enfants de la Géhenne qu'ils ne l'étaient auparavant." Et alors, avec la véhémence éloquente d'un prophète, Wesley apostrophe ainsi ces riches prévaricateurs:

"Oh! que Dieu me permette une fois de plus, avant que je ne m'en aille et que je ne sois plus, d'élever ma voix comme une trompette contre ceux qui *gagnent* et *épargnent* tout ce qu'ils peuvent et qui ne *donnent* pas tout ce qu'ils peuvent. Vous êtes de ceux qui contristent continuellement le Saint-Esprit de Dieu, et qui, dans une grande mesure, empêchent Son influence salutaire de descendre sur nos assemblées. Beaucoup de vos frères, enfants de Dieu, n'ont ni pain à manger, ni vêtements pour se couvrir, ni un lieu pour reposer leur tête. Et pourquoi sont-ils dans une si grande détresse? Parce que vous leur retenez, injustement et cruellement, ce que votre Maître, et le leur, a mis dans *vos* mains en vue de sub-

venir à *leurs* besoins! Voyez ce pauvre membre de Jésus-Christ, souffrant de la faim, tremblant du froid et à moitié nu, alors que vous avez l'abondance de la nourriture et des vêtements. Au nom de Dieu, que faites-vous? Ne craignez-vous point Dieu, et n'avez-vous d'égards pour aucun homme? Pourquoi ne partagez-vous pas votre pain avec l'affamé, et votre vêtement avec celui qui est nu? Avez-vous dépensé pour vous vêtir ce qui eût suffi à vêtir et vous et le pauvre? Est-ce Dieu qui vous a commandé d'agir ainsi, et aurez-vous Son approbation? Est-ce qu'Il vous confie *Ses* biens (non les *vôtres*) pour agir de la sorte? Et vous dit-Il: 'Cela va bien!' Vous savez bien qu'Il vous désapprouve<sup>5</sup>."

Le dernier sermon que Wesley ait publié est sur le même sujet: *Le Danger d'accroître ses richesses*, sur ce texte: "Si les richesses abondent, n'y mettez pas votre cœur" (Psaume 62:11). Il porte la date de "Bristol, 21 septembre 1790", c'est-à-dire cinq mois avant sa mort et dans la 88<sup>e</sup> année de sa vie. Ce sermon a donc le caractère d'un acte testamentaire. Eh bien! sur les périls auxquels sont exposés les chrétiens riches, le vieux prédicateur est aussi pressant, aussi saintement intransigeant que jamais. Nos lecteurs nous sauront gré de faire de copieuses citations de ce sermon, qui n'a pas été traduit en français.

"Mon frère, tu mets ton cœur à tes richesses, si tu entasses tout ce que tu as en sus des choses nécessaires à la vie, ajoutant argent à argent, maison à maison, champ à champ, sans donner aux pauvres même un dixième de ton revenu, comme les Juifs. Par quelque moyen que ce soit, que tes richesses s'accroissent, par ton travail ou sans travail, par le commerce, par héritage, ou autrement, à moins que tes charités ne s'accroissent en proportion, à moins que tu ne donnes au moins la dixième partie de ton revenu fixe ou occasionnel, tu mets certainement ton cœur à ton or, et il dévorera ta chair comme un feu.

"Mais qui convaincra un riche qu'il met son cœur dans ses richesses? Il y a beaucoup plus d'un demi-siècle que je parle sur ce sujet, avec toute la simplicité dont je suis capable, mais avec bien peu de succès. Je doute que j'aie, pendant tout ce temps, convaincu d'avarice cinquante personnes...

"Vous, anges de Dieu, qui faites continuellement Sa volonté, vous avez reçu de notre commun Maître des talents bien plus précieux que l'or et l'argent, afin que vous les mettiez au service des héritiers du salut. N'employez-vous pas chaque parcelle de vos talents dans le but pour lequel vous les avez reçus? Et ne sommes-nous pas tenus de faire la volonté de Dieu sur la terre, comme vous

la faites dans le ciel? Mes frères, réveillons-nous pour imiter ces messagers de flamme! Employons notre âme, notre corps, nos biens selon la volonté de notre Maître.

"Le seul préservatif de l'avarice est celui-ci. Après avoir gagné et économisé tout ce que vous pouvez, ne dépensez pas une livre sterling, pas un shilling, pas un penny, pour satisfaire la convoitise de la chair, la convoitise des yeux ou l'orgueil de la vie, en un mot pour ce qui ne sert ni ne glorifie Dieu. Tout en évitant cet écueil, prenez garde à un autre. *"N'accumulez rien, mais donnez tout ce que vous pouvez, c'est-à-dire tout ce que vous avez.* Je défie les hommes et les anges de trouver un autre remède que celui-là au terrible poison de la richesse.

"Permettez-moi d'ajouter encore quelques mots. Après vous avoir servis de soixante à soixante-dix ans, maintenant que mes yeux s'obscurcissent, que mes mains tremblent et que mes pieds chancellent, je vous adresse un dernier conseil avant de descendre dans la poussière... Donnez tout ce que vous pouvez. Vous qui avez cinq cents livres (12.500 fr.) de revenu, et qui n'en dépensez que deux cents, donnez-vous le reste? Si vous ne le faites pas, vous volez Dieu de ces trois cents livres (7.500 fr.). Si vous me dites: 'Ne puis-je pas faire ce que je veux de ce qui est à moi?' Je vous arrête, et je vous dis: C'est là votre erreur. Ces biens ne sont pas à vous, à moins que vous ne soyez le Seigneur du ciel et de la terre. 'Mais, dites-vous, je ne dois pas dépouiller mes enfants.' Assurément, mais est-il nécessaire que vous les fassiez riches? N'est-ce pas risquer d'en faire des païens, comme cela est déjà arrivé à plusieurs? 'Que faut-il donc faire?' Seigneur, parle à leurs cœurs, afin que le prédicateur ne parle pas en vain! Si vous avez des enfants, laissez-leur juste assez pour vivre, non dans la paresse et le luxe, mais par un travail honnête. Et si vous n'avez pas d'enfants, je ne vois pas au nom de quel principe scripturaire ou rationnel, vous laisseriez après vous, au-delà de ce qu'il faudra pour vos frais d'enterrement. Est-il plus raisonnable de laisser après vous dix mille livres sterling que dix mille paires de souliers ou de bottes? Oh! ne laissez rien après vous! Envoyez tout ce que vous avez devant vous dans un monde meilleur! Prêtez-le, prêtez-le tout à l'Éternel, et Il vous le rendra. Y a-t-il quelque danger que Sa promesse défaille? Elle est solide comme les piliers du ciel. Dépêchez-vous, dépêchez-vous, mes frères, de peur que vous ne soyez rappelés avant d'avoir fait ce bon placement. Quand vous l'aurez fait, vous pourrez dire: 'Je puis maintenant mourir en paix. Père, entre Tes mains, je remets mon esprit. Viens, Seigneur Jésus, viens bientôt.'"

Je ne connais, dans tout l'ensemble de la littérature homilétique, ancienne ou moderne, catholique ou protestante, rien de comparable à la série de discours sur la richesse, ses dangers et ses devoirs, que je viens de résumer. Le dernier en particulier, prêché quelques mois avant la mort de Wesley, a une éloquence touchante; c'est bien son *chant du cygne*.

---

## NOTES — CHAPITRE X

1. Traduit dans le deuxième volume des *Sermons* (Paris, 1888), page 329.
2. *Wesley's Works*, t. II, p. 318
3. *Ibid.*, t. VII, p. 8
4. *Ibid.*, t. VII, p. 221.
5. *Ibid.*, t. VII, p. 286. Ce sermon parut d'abord dans l'*Arminian Magazine* de 1792 (juillet), plus d'un an après la mort de Wesley.



## CHAPITRE XI

---

# Wesley Réformateur social

---

Comme nous venons de le voir, la prédication de Wesley a touché — et avec quelle puissance! — au problème social de la richesse. Mais là ne s'est pas bornée son action sociale, et nous croyons ne pas trop sortir du domaine que nous assigne le titre de ce livre, en consacrant quelques pages à Wesley comme réformateur social<sup>1</sup>. "Son cœur, si grand et si chaud, a dit W. M. Punshon, a tendrement palpité pour l'humanité souffrante et protesté avec énergie et vaillance contre tous les maux qui dégradent le corps, rapetissent l'esprit ou perdent l'âme<sup>2</sup>."

Dès ses années d'étude à l'Université d'Oxford, John et Charles Wesley, avec leurs amis auxquels la malice de leurs camarades a déjà donné le surnom de *méthodistes*, visitaient assidûment la geôle du Château.

"Tout nouveau venu dans la prison était l'objet d'une enquête serrée et pénétrante, dans quatre ou cinq tête-à-tête. On le prenait à part; on lui demandait s'il ne gardait pas rancune à ceux qui l'avaient poursuivi, ou à d'autres, s'il se repentait de sa vie passée. Paraissait-il bien disposé, on venait chaque jour pour le soutenir et de même pour ceux que frappait une sentence de mort. Aux illettrés, on enseignait à épeler, et parfois cela n'allait pas tout seul; on leur faisait répéter le catéchisme et les commandements, les prières du matin et du soir. On les questionnait tous sur leur position dans le monde; on exécutait leurs commissions: Stewart priait Wesley de lui procurer un arrêt du Tribunal, et Coster, de passer chez Mme Ebbins, tapissière près de la Tour de Londres, qui aurait les moyens de le secourir; et Salmon avait besoin de 20 shillings pour citer un témoin à son procès; et Mme

Baxter avait des difficultés avec son propriétaire. On y avisait, on les aidait à acheter livres, médicaments, et tout ce dont ils avaient besoin. Parfois se produisaient des querelles qu'il fallait apaiser. A Noël 1730, une lettre de John parle d'organiser un dîner<sup>3</sup>."

On a vu, dans la *Vie de Wesley*<sup>4</sup> avec quel zèle il s'occupa des prisonniers de guerre. En 1759, il en visita à Knowle, près de Bristol, de 1.200 à 1.300, qu'il trouva gisant sur la plage en haillons. Il prêcha à Bristol sur ce texte: "Tu n'opprimeras point l'étranger." Et il plaida avec tant de chaleur la cause de ces malheureux que la collecte faite en leur faveur produisit 600 francs. Avec cette somme, il acheta des vêtements et les distribua aux prisonniers. Il écrivit aussi des articles dans plusieurs journaux quotidiens, entre autres le *London Chronicle* et le *Lloyd's Evening Post*, pour faire appel aux sentiments généreux et humains de son peuple. Les lettres qu'il fit publier provoquèrent de nombreux dons et apportèrent quelque soulagement à de grandes misères.

Il accompagna souvent, jusqu'au pied de la potence des condamnés à mort. L'un d'eux, qui avait demandé d'être assisté par lui, rendit témoignage, avant de mourir, qu'il quittait cette vie, réconcilié avec Dieu. Charles Wesley, qui accompagnait son frère, adressa quelques paroles d'exhortation à la foule rassemblée, et il écrivit, le soir même dans son journal: "Seigneur, accepte-nous, même parmi ces publicains et ces pécheurs<sup>5</sup>."

Etudiant à Oxford, il ne négligeait pas plus les hôtes du Workhouse, où les indigents étaient casernés, que les prisonniers du château. Avec ses camarades de collège, il ne s'épargnait pas pour leur être agréable.

"Que de démarches, dit M. Léger, pour faire admettre un protégé! Puis il s'agissait, là aussi, d'éduquer jeunes et vieux; Dieu sait que ce n'était pas superflu: 'Il n'y a presque pas une âme qui sache lire dans tout l'établissement; et ceux qui savent ne comprennent pas un mot de ce qu'ils lisent.' Chaque semaine, des familles pauvres étaient secourues et exhortées à domicile; on secourait le petit Gervais, qui faisait l'école buissonnière tous les matins jusqu'à onze heures, et l'on subventionnait la maîtresse d'une école gratuite, inspectée régulièrement, et dont on habillait par-dessus le marché la clientèle. L'alphabet et le catéchisme n'y proscrivaient pas l'art de tricoter et de filer.

"Tout cela supposait des fonds: quelques admirateurs y contribuaient chaque trimestre; de ci, de là, un haut personnage

déboursait 25 sous pour empêcher le Mont-de-Piété de vendre les hardes de Gervais. En général, les goussets où l'on puisait et les mains qui distribuaient appartenaient aux mêmes propriétaires. Wesley avait 30 livres par an; il en dépensait 28 et donnait 40 shillings. L'année suivante, en recevant le double, il dépensa la même chose et donna 32 livres. La troisième année, il reçut 90 livres et en donna 62. La quatrième année, il reçut 126 livres. Continuant à en dépenser 28, il en donna 92 aux pauvres. Par une froide journée d'hiver, une fillette (de celles dont ils supportaient les frais d'école) vint le trouver. 'Vous semblez à moitié morte de froid, lui dit Wesley. N'avez-vous rien d'autre pour vous couvrir que cette mince bande de toile?' 'C'est tout ce que j'ai, monsieur', dit-elle. Il fouilla dans sa poche; il ne lui restait presque rien. Cette pensée le frappa aussitôt: 'Ton Maître te dira-t-il: cela va bien, bon et fidèle serviteur? Tu as décoré tes murs avec l'argent qui aurait pu préserver du froid cette pauvre créature. Ô justice! ô merci! ces tableaux ne sont-ils pas le sang de cette pauvre fille. Vois sous le même jour ton coûteux appareil, ta robe, ton chapeau, ta coiffure.'

"La coiffure! ce n'était point un article insignifiant, dans cet âge de perruques poudrées, où la mode voulait que *fellows* et étudiants se fissent accommoder avant les repas; plutôt que d'y faillir, on se serait privé de paraître dans la grande salle du Collège... Et de se conformer à cet usage coûtait de dix à douze shillings par trimestre.

"Wesley fit ce sacrifice héroïque... car il partait de ce principe: 'Tout ce qui autour de toi coûte plus que le devoir chrétien ne t'oblige d'y dépenser, est le sang des pauvres'."

Dès lors, il ne voulut plus entendre parler de dépenses inutiles ou somptuaires. Aux collecteurs des impôts qui s'informaient de ce qu'il possédait en argenterie, il répondit qu'il n'avait que deux cuillers en argent à Londres et deux à Bristol, "et je compte ne pas en acheter davantage tant qu'il y aura autour de moi un si grand nombre de gens manquant de pain." Et il mourut pauvre, — chacun le sait, — ne laissant après lui, comme on l'a fait observer spirituellement, qu'"une bonne bibliothèque, une vieille robe de pasteur très usée, une réputation fort maltraitée..., et l'Eglise méthodiste". De lui, comme de Calvin, le pape Pie IV aurait donc pu dire:

"Ce qui a fait la force de cet hérétique, c'est que l'argent n'a jamais été rien pour lui; avec de pareils serviteurs, je serais maître des deux rives de l'Océan."

Wesley était toujours prêt à voler au secours de tous ceux qui souffraient de la faim ou du froid. Pendant les hivers 1740 et 1762, qui furent particulièrement rigoureux, il se dépensa sans compter pour venir en aide aux miséreux. Et, avec les collectes qu'il organisa, il réussit à nourrir quotidiennement 100 et parfois 150 personnes; et, le second de ces hivers, il fit distribuer de la soupe à des milliers de bateliers de la Tamise, qui étaient sans travail, par suite de la congélation du fleuve.

Dans une brochure dont la presse anglaise se préoccupa, Wesley indiqua les causes du renchérissement des denrées, et il proposa des remèdes, notamment la prohibition de l'alcool, l'abaissement des taxes, et il s'éleva contre le gaspillage et le luxe. Il s'indigne aussi du fait que la société est organisée de telle sorte que les valides qui voudraient travailler ne le peuvent pas toujours.

Novateur zélé dans le domaine de la bienfaisance, il fonda bien des Institutions de charité, par exemple en 1746, à Londres et à Bristol, des dispensaires pour les malades indigents où des remèdes étaient gratuitement distribués, et où lui-même donnait des consultations, car il avait des connaissances médicales. Il était aidé dans cette tâche par un pharmacien et un chirurgien. Pendant les cinq premiers mois, cinq cents personnes environ eurent recours à ses bons offices<sup>7</sup>. Et leur nombre alla toujours en augmentant.

Il créa aussi, en 1748, près de la chapelle de la Fonderie, à Londres, un petit établissement pour les veuves âgées, sans ressources. Il emménagea pour elles deux petites maisons qu'il avait louées, après avoir pris conseil de ses amis, et sans savoir exactement d'où lui viendrait l'argent pour les frais considérables d'entretien, car il se rendait bien compte que les collectes faites les jours de culte et à la Sainte Cène seraient tout à fait insuffisantes pour les couvrir. Mais il attendait tout de son Dieu. "La terre est à Lui", disait-il<sup>8</sup>. "Nous avons en ce moment neuf veuves, une femme aveugle, deux pauvres enfants et deux domestiques. Je puis ajouter: quatre ou cinq prédicateurs; car moi-même, aussi bien que les autres prédicateurs qui se trouvent à Londres, nous mangeons avec les pauvres la même nourriture qu'eux et à la même table; et nous sommes heureux, comme si déjà nous mangions ensemble le pain dans le royaume de notre Père. Je bénis Dieu pour cette maison depuis qu'elle est ouverte, et toujours de

plus en plus. En agissant ainsi, nous nous sommes inspirés des institutions de l'âge apostolique. Maintenant, je puis dire partout: Venez et voyez comment ces chrétiens s'aiment les uns les autres<sup>9</sup>."

Mais ce n'est pas tout. Wesley établit une école gratuite — du moins pour les nécessiteux — que fréquentaient chaque jour une soixantaine d'enfants pauvres et déguenillés, au-dessus de 6 ans. Ils devaient être au sermon à 5 heures du matin, en classe de 6 heures à midi et d'une à 5 heures le soir. Et tout élève qui, par paresse, manquait deux jours dans la semaine était impitoyablement exclu de l'école. Les règles étaient sévères. Aussi n'est-ce pas sans peine qu'il trouva deux instituteurs bien qualifiés pour cette œuvre<sup>10</sup>.

Il va sans dire qu'il avait organisé, dès le début — avant même la fondation de ces établissements — une Société de visiteurs de pauvres, sorte de Diaconat. Un grand nombre de membres méthodistes s'étaient offerts de suite pour être employés en cette qualité. Et Wesley en choisit parmi eux 64 qu'il jugea les plus aptes à cette œuvre, qui consistait à voir dans les divers quartiers de la ville (que les 64 se partageaient) les malades, trois fois par semaine, et à leur apporter les secours et les consolations nécessaires.

Wesley eut encore l'idée — et lui le tout premier — d'une société de prêt pour les valides momentanément dans la gêne, "dont les administrateurs avaient pour devoir de prêter à ceux qui en avaient besoin de petites sommes qui, d'abord, ne devaient pas dépasser 25 francs et que les emprunteurs s'engageaient à restituer au bout de trois mois". "Il peut paraître incroyable, écrit Wesley, mais il n'en est pas moins vrai qu'avec cette somme minime nous avons pu secourir 250 personnes en 1747. Est-ce que Dieu ne mettra pas au cœur de quelque ami de l'humanité d'augmenter notre petit capital? Si ce n'est pas là *prêter à l'Eternel*, qu'on me dise ce que c'est!"

"Dès le milieu du XVIII<sup>e</sup> siècle, Wesley avait donc constitué l'une de ces sociétés de prêt au travail dont on parle beaucoup de nos jours. Il eut la satisfaction de constater, par des faits nombreux, l'utilité de cette fondation; des centaines de familles pauvres lui durent l'amélioration de leur condition; et quelques-uns, la fondation de leur fortune<sup>11</sup>."

---

## NOTES — CHAPITRE XI

1. Nous y serons grandement aidé par l'article qu'a publié, sous ce titre, notre ami, le pasteur Edmond Gounelle, dans la *Revue du Christianisme Social*, septembre-octobre 1913.
2. Conférence sur Wesley, traduite par M. Lelièvre.
3. Léger, *Jeunesse de Wesley*, p. 144.
4. Quatrième édition, p. 258.
5. *Ibid.*, p. 86.
6. A. Léger, *La Jeunesse de Wesley*, pp. 145, 146.
7. *Wesley's Works*, t. VIII, pp. 264-265.
8. *Ibid.*, t. VIII, pp. 264-265
9. *Ibid.*
10. *Ibid.*, t. VIII, p. 266.
11. Lelièvre, *Vie de Wesley*, 4<sup>e</sup> éd., p. 204.

## CHAPITRE XII

---

# L'Amour et la Foi, principes essentiels de la théologie de Wesley

---

Avant d'exposer les vues théologiques de Wesley, il convient de nous arrêter sur leur principe essentiel. Ce principe, c'est l'Amour, frère jumeau de la Foi, que saint Paul unit par ce lien: *La Foi qui est agissante par l'Amour* (Galates 5:6). Nous parlerons de la Foi dans la partie doctrinale de ce travail, et nous verrons quelle grande place elle tient dans le Réveil du XVIII<sup>e</sup> siècle, comme dans la Réformation du XVI<sup>e</sup>. Mais l'Amour en est bien l'âme et l'inspiration. Il ne faut pas oublier qu'en relevant le rôle de l'Amour dans la religion, Wesley a relevé du coup la signification de la Foi, souvent confondue avec la croyance. Le Méthodisme, en mettant l'Amour en lumière, a distingué entre la Foi-croyance et la Foi-confiance, entre la Foi qui fait des orthodoxes et celle qui fait des saints. Il lui a suffi de prendre au sérieux la parole de saint Paul: "On croit du cœur pour la justice" (Rom. 10:10), et le mot de Pascal: "Dieu sensible au cœur." Il lui a suffi surtout de relever le grand texte johannique: DIEU EST AMOUR, et l'incomparable déclaration de Jésus à Nicodème: *Dieu a tellement aimé le monde qu'il a donné son Fils unique, afin que quiconque croit en lui ne périsse point, mais qu'il ait la vie éternelle* (Jean 3:16).

L'amour de Dieu pour tous les hommes, c'est le salut pour tous.

L'homme, aimant Dieu de tout son cœur et son prochain comme lui-même, c'est le salut intégral.

C'est là le principe essentiel et la raison d'être du Méthodisme.

La fraction du Méthodisme qui, reculant devant l'universalisme chrétien de Wesley, s'en est tenue au calvinisme de White-

field, a laissé les grandes conquêtes d'âmes au Wesleyanisme.

Aujourd'hui, la théologie évangélique a pris son parti. Elle est avec Wesley.

Ecoutez Charles Babut: "*Etendre la propitiation. C'est l'un des points où l'enseignement de saint Jean est le plus explicite. 'C'est lui (Jésus-Christ le Juste) qui est la propitiation pour nos péchés'; l'apôtre ajoute: 'Non seulement pour les nôtres, mais pour ceux de tout le monde' (1 Jn. 2:2). Il revient sur cette idée: 'Le Père a envoyé son Fils pour être le Sauveur du monde' (1 Jn. 4:14). C'est la condamnation formelle de la thèse calviniste, d'après laquelle Jésus-Christ serait mort pour les seuls élus. Certes, saint Jean n'a pas d'illusions sur le monde et ne le voit pas en beau; il écrit: 'Le monde entier est sous la puissance du Malin', mot à mot git dans le Malin. Et pourtant, il croit et il enseigne que Jésus est mort pour ce monde, dont le diable est le prince... Il en résulte qu'autant qu'il dépend de Dieu, le monde est sous la grâce, quoiqu'il n'en puisse ressentir l'effet et goûter le fruit tant qu'il ne le sait pas, ou ne le croit pas, ou ne le veut pas. Saint Paul dit exactement dans le même sens: 'Dieu était en Christ, réconciliant le monde avec lui-même'.*"

Ecoutez Gustave Tophel: "En en prenant toute la responsabilité sur nous seul, nous déclarons brièvement, mais hautement, l'horreur que nous inspire le dogme de la prédestination absolue, telle que Calvin l'a enseignée; prédestination supralapsaire, c'est-à-dire antérieure à la chute, et allant jusqu'à faire dire qu'il était expédient que l'homme tombât, et que, de toute éternité, sans se fonder sur la préconnaissance du mal, Dieu a voué, pour Sa gloire, les uns à la damnation éternelle, en même temps qu'il éliminait les autres pour la vie éternelle<sup>2</sup>."

Nous avons vu, par la correspondance du jeune Wesley avec sa mère, qu'il fut opposé à la prédestination bien avant de songer à devenir le réformateur de l'Eglise anglicane. Cette Eglise était d'ailleurs fort partagée sur cette question, et ce fut surtout parmi les dissidents que le Méthodisme calviniste se recruta.

Le salut acquis pour tous, par le sacrifice de Jésus-Christ, c'était, non seulement le devoir pour les chrétiens d'aller par tout le monde prêcher l'Évangile à toute créature humaine, c'était le devoir de s'aimer entre eux et de s'unir pour la conquête du monde. Dans ce sens-là aussi, Wesley a été l'apôtre de l'Amour.

Ici surgit devant lui l'épaisse et aveuglante poussière des *opinions*, soulevées par les docteurs, les conciles et les synodes. A

diverses reprises, il les écarta, non sans quelque rudesse. Il considère, comme de très grands serviteurs de Dieu, Luther et Calvin; mais il se plaint de "leur attachement véhément à leurs opinions particulières, de leur aigreur envers ceux qui diffèrent d'eux, de leur impatience et de leur manque de support". Il rappelle avec tristesse les controverses qui ont divisé l'Angleterre sur des questions de costume et de liturgie. Il voudrait que le réveil nouveau auquel, non sans quelque dédain, on donne le nom de Méthodisme, échappât à de tels travers.

"Nous n'entendons pas, dit-il, faire dépendre notre religion d'opinions quelconques, vraies ou fausses, et nous refuserons de prendre parti dans des disputes s'y rapportant. Nous estimons que le fondement de toute religion repose sur la sainteté du cœur et de la vie. Et, par conséquent, où que nous allions, c'est là le point sur lequel nous insistons de tout notre pouvoir. Nous refusons de suivre ceux qui se séparent de l'Eglise anglicane, et nous adhérons à ses doctrines et à sa discipline. Nous ne voulons combattre que l'impiété et l'injustice. D'autres dépensent une grande partie de leur temps et de leurs forces à lutter sur des points purement extérieurs. Nous voulons, quant à nous, nous dépenser à promouvoir la religion simple et pratique.

"Si vous me dites: 'Vous avez des opinions que je ne crois pas vraies', je vous réponds: Croyez-les vraies ou fausses, je ne vous querellerai pas là-dessus. Assurez-vous seulement que votre cœur est droit devant Dieu, que vous connaissez et aimez le Seigneur Jésus-Christ, que vous aimez votre prochain et que vous marchez comme votre Maître a marché. Je ne vous en demande pas davantage. Je suis malade d'opinions; je suis las d'en entendre. Mon âme est dégoûtée de cette nourriture légère. Donnez-moi une religion solide et substantielle; donnez-moi un humble et doux ami de Dieu et des hommes; un homme rempli de miséricorde et de bons fruits, un homme sans partialité et sans hypocrisie; un homme qui se donne tout entier à l'œuvre de la foi, à la patience de l'espérance, au labeur de l'amour. Que mon âme soit avec de tels chrétiens en quelque endroit qu'ils soient, et quelles que soient leurs opinions. 'Quiconque fait ainsi la volonté de mon Père qui est aux cieux, celui-là est mon frère et ma sœur et ma mère.'

"C'est une pauvre excuse de dire: 'Ces gens sont poussés à embrasser des opinions erronées.' Je ne me soucie pas de l'épaisseur d'un fêtu, que cela soit vrai ou non! (je parle d'opinions qui ne touchent pas au fondement). Mais quant à savoir s'ils embrassent telle ou telle opinion religieuse, je ne m'en mets pas en peine, pas

plus que de savoir s'ils ont adopté tel ou tel système d'astronomie. Sont-ils poussés à vivre saintement? C'est là ce que nous avons besoin de savoir, car c'est de cela que dépend leur bonheur personnel et social, temporel et éternel. Sont-ils conduits à l'amour de Dieu et du prochain? C'est là la religion pure et sans tache<sup>3</sup>."

\* \* \*

Si intéressantes que soient les déclarations qu'on vient de empruntées à l'un des principaux ouvrages de Wesley, je crois qu'il est utile de citer un extrait copieux du sermon sur *le véritable esprit catholique*, parce qu'il montre que la largeur de Wesley n'a pas été un feu de paille de jeunesse, mais le fruit d'une conviction qui n'a fait que s'affermir au cours des années.

Wesley a pris pour texte de ce sermon remarquable la parole de Jéhu à Jonadab, rapportée dans le 2<sup>o</sup> livre des Rois 10:15: "Ton cœur est-il aussi droit envers moi que mon cœur l'est à ton égard? Et Jonadab répondit: "Il l'est." "S'il l'est, dit Jéhu, donne-moi la main."

"Même parmi les hommes droits de cœur, parmi ceux qui désirent avoir 'une conscience sans reproche', il y aura diverses formes de culte, tant qu'il y aura des diversités d'opinion; car la diversité des opinions implique nécessairement des pratiques diverses. Et comme, dans tous les temps, c'est surtout quant aux idées qu'ils se sont faites de l'Être suprême, que les hommes ont le plus différé les uns des autres, aussi ne se sont-ils séparés en rien plus que dans la manière de L'adorer. S'il n'en avait été ainsi que dans le monde païen, il n'y aurait pas lieu de s'en étonner; car puisque les païens n'avaient pas trouvé la connaissance de Dieu par leur sagesse, ils ne pouvaient non plus savoir comment Lui rendre un culte. Mais n'est-il pas surprenant que, parmi les chrétiens eux-mêmes, bien qu'ils reconnaissent tous que 'Dieu est esprit, et qu'il faut que ceux qui L'adorent, L'adorent en esprit et en vérité', les formes d'adoration soient pourtant presque aussi diverses que parmi les païens?

"Et comment choisir parmi tant de variétés? Nul ne peut choisir pour son frère, ni rien prescrire à son frère. Mais chacun doit, en simplicité et dans une pieuse sincérité, suivre ce que lui dicte sa propre conscience. Que chacun soit persuadé dans son esprit, et qu'ensuite il agisse suivant ses lumières. Il n'est pas d'avantage au pouvoir d'une créature d'en contraindre une autre à suivre la règle qu'elle s'est faite pour elle-même. Dieu n'a donné à aucun fils de

l'homme le droit de dominer ainsi sur la conscience d'autrui; mais de même que chacun est responsable envers Dieu pour lui-même, chacun doit aussi décider pour lui-même.

"Ainsi, bien que tout disciple de Christ soit obligé par la nature même des institutions chrétiennes, d'être membre de telle ou telle congrégation ou Eglise particulière, — ce qui implique une forme particulière de culte, car pour que 'deux marchent ensemble, il faut qu'ils s'accordent', — néanmoins, il n'y a sur la terre d'autre pouvoir que sa conscience qui puisse l'obliger à préférer telle ou telle congrégation, telle ou telle forme de culte. Je sais qu'en général on suppose que le lieu de notre naissance fixe l'Eglise à laquelle nous devons appartenir, que l'individu né en Angleterre, par exemple, doit être membre de ce qu'on appelle l'Eglise d'Angleterre, et, par conséquent, servir Dieu suivant les prescriptions particulières de cette Eglise. Autrefois, je défendais moi-même avec ardeur cette opinion; mais, pour diverses raisons, j'ai dû rabattre de mon zèle à cet égard. Cette opinion, en effet, prête à de sérieuses objections, qui doivent faire réfléchir tout homme raisonnable: celle-ci, entre autres, qui n'est pas l'une des moindres, que la Réformation n'eût pas été possible, si l'on s'en fût tenu à cette règle. La Réformation, en effet, a eu pour premier principe le droit de libre examen pour tous.

"Je ne présume donc point d'imposer ma forme de culte à qui que ce soit. Je la crois vraiment primitive et apostolique; mais ma conviction ne fait pas règle pour les autres. Je ne demande donc pas à celui à qui je veux m'unir dans l'amour: 'Etes-vous de mon Eglise ou de ma congrégation? Admettez-vous le même gouvernement ecclésiastique, les mêmes ministères? Suivez-vous la même liturgie?' Je ne demande pas: 'Recevez-vous la Cène du Seigneur, dans la même posture et avec les mêmes rites que moi? Pour ce qui est du baptême, vous accordez-vous avec moi quant aux garanties à établir pour ceux qu'on baptise, quant à la manière de l'administrer, quant à l'âge de ceux à qui on l'administre?' Je ne demande pas même (quelque assuré que je sois moi-même à cet égard) si vous êtes partisan ou non du baptême et de la Sainte Cène. Laissons tout cela pour le moment: nous en parlerons, s'il le faut, dans un temps plus favorable; je ne vous adresse, à cette heure, que cette seule question: 'Ton cœur est-il droit envers moi ainsi que mon cœur l'est à ton égard?'

"'S'il en est ainsi, donne-moi la main.' Je ne dis pas: 'Sois de mon opinion.' Ce n'est point nécessaire; je ne le demande ni ne l'attends. Je ne dis pas davantage que je veuille être de votre opinion. Je ne le puis, ce n'est pas à mon choix; je ne suis pas plus libre de penser que de voir ou d'entendre à ma volonté. Gardons chacun

notre opinion, et cela aussi décidément que jamais. Ne vous efforcez même ni de venir à moi ni de m'amener à vous. Je ne vous demande ni de disputer sur ces points, ni même d'en parler. Que les opinions restent, de part et d'autre, ce qu'elles sont. Seulement 'donne-moi la main'.

"Je ne dis pas: 'Embrasse mon culte', ni 'J'embrasserai le tien'. C'est encore une chose qui ne dépend ni de votre choix ni du mien. Chacun de nous doit agir comme il est pleinement persuadé dans son esprit. Estimez que ce que vous croyez est le plus agréable à Dieu; je ferai de même. Je tiens la forme épiscopale pour scripturaire et apostolique. Si vous pensez que la presbytérienne ou l'indépendante vaut mieux, gardez votre pensée et agissez en conséquence. Je crois qu'il faut baptiser les enfants, et que ce baptême peut se faire soit par immersion, soit par aspersion. Si vous pensez autrement, gardez votre pensée et suivez votre persuasion. Les prières liturgiques me paraissent d'un excellent usage, surtout dans 'la grande assemblée'. Si vous croyez les prières improvisées plus utiles, agissez selon votre propre jugement. Mon sentiment est que je ne puis refuser l'eau du baptême et que je dois manger le pain et boire le vin, en mémoire de mon Maître mourant; mais cependant, si ma conviction n'est pas la vôtre, agissez suivant vos lumières. Je ne veux disputer avec vous sur aucun de ces points; laissez ces choses secondaires et qu'il n'en soit jamais question.

"Si ton cœur est comme mon cœur', si tu aimes Dieu et tous les hommes, je ne demande rien de plus: 'donne-moi la main'.

"Donne-moi la main', c'est-à-dire, d'abord aime-moi, mais non pas seulement comme tu aimes tous les hommes, comme tu aimes tes ennemis ou les ennemis de Dieu, ceux qui te haïssent, qui t'outragent et qui te persécutent, comme tu aimes celui qui t'est étranger et que tu ne connais ni en bien ni en mal; non, cela ne me suffit point; 'si ton cœur est aussi droit envers moi que mon cœur l'est à ton égard', aime-moi d'une affection tendre et cordiale, comme un ami plus attaché qu'un frère, comme un frère en Christ, comme un concitoyen de la nouvelle Jérusalem, comme un compagnon d'armes engagé dans la même guerre et sous le même capitaine de notre salut. Aime-moi comme compagnon dans le royaume et la patience de Jésus et comme cohéritier de Sa gloire.

"Aime-moi (mais à un plus haut degré que tu ne le fais pour le commun des hommes) de cet amour qui est *patient et plein de bonté*, qui, si je suis ignorant ou si je m'égare, m'aide à porter mon fardeau, bien loin de l'aggraver; de cet amour qui ne sera point *envieux*, si jamais il plaît à Dieu de bénir mes travaux plus que les tiens; qui ne *s'aigrit point*, si j'ai des défauts ou des infirmités, ou même s'il te semble quelquefois que je n'agis pas selon la volonté

de Dieu. Aime-moi de cet amour qui *ne soupçonne point le mal*, pour n'avoir jamais à mon égard de mauvais soupçons; de cet amour qui *excuse tout*, pour ne jamais révéler mes fautes ou mes infirmités; qui *croit tout*, pour prendre toujours en bien mes paroles et mes actions; qui *espère tout*, pour espérer, si l'on me reproche quoi que ce soit de mal, que je n'ai rien fait de semblable, ou que les circonstances étaient autres qu'on ne les rapporte, ou que c'était dans une intention pure ou, enfin, sous le coup soudain de la tentation; pour espérer toujours, que tout ce qui est défectueux sera redressé par la grâce de Dieu, et qu'Il suppléera à tout ce qui manque par les richesses de Sa grâce en Jésus-Christ.

"Donne-moi la main", c'est-à-dire, en second lieu, recommande-moi à Dieu dans toutes tes prières; lutte avec Lui en ma faveur, afin qu'Il veuille promptement redresser ce qui est mal et suppléer à ce qui me manque. Quand ton accès au trône de la grâce est le plus intime, demande à Celui qui est alors tout près de toi que mon cœur devienne plus semblable à ton cœur, plus droit envers Dieu et envers les hommes; que j'aie une conviction plus entière des choses qu'on ne voit point, et une vue plus distincte de l'amour de Dieu en Jésus-Christ; que je sois plus ferme à marcher par la foi, et non par la vue, et plus ardent à saisir la vie éternelle; demande que l'amour de Dieu et des hommes soit répandu plus abondamment dans mon cœur, que je sois plus fervent et plus actif à faire la volonté de mon Père céleste, plus zélé pour les bonnes œuvres et plus attentif à m'abstenir de toute apparence de mal.

"Donne-moi la main", c'est-à-dire, en troisième lieu, encourage-moi à la charité et aux bonnes œuvres. Après avoir prié pour moi, dis-moi avec amour, selon l'occasion, tout ce que tu crois salutaire à mon âme. Aiguillonne-moi à faire l'œuvre que Dieu m'a donnée à faire et enseigne-moi à la mieux faire. 'Frappe-moi amicalement et me reprends', lorsqu'en quoi que ce soit je te parais faire ma volonté plutôt que celle de Celui qui m'a envoyé. Oh! ne crains pas de me dire tout ce qui, dans ton opinion, peut servir soit à corriger mes fautes, soit à fortifier ma faiblesse, soit à m'édifier dans l'amour ou à me rendre plus propre, en quoi que ce soit, au service de mon Maître.

"Donne-moi la main", c'est-à-dire, enfin, aime-moi, mais non pas seulement comme tu aimes tous les hommes, non en paroles seulement, mais en effet et en vérité. Joins-toi à moi, autant que tu le peux en conscience (tout en retenant tes vues particulières et ton culte), et donnons-nous la main pour l'œuvre de Dieu. Tu peux aller jusque-là. Parle honorablement, en tous lieux, de l'œuvre de Dieu, quel qu'en soit l'instrument; parle avec amour de Ses messagers. Et lorsqu'ils sont dans les difficultés et dans les détresses,

ne te contente pas de sympathiser avec eux, mais donne-leur, selon ton pouvoir, une assistance joyeuse et efficace, afin qu'ils puissent glorifier Dieu à ton sujet. Et ici, qu'on se rappelle deux choses: la première, que tout cet amour, toutes ces marques d'amour que je réclame de celui dont le cœur est droit comme mon cœur, je suis prêt, par la grâce de Dieu, selon ma propre mesure, à les lui rendre; la seconde, que je ne réclame point cela pour moi seul, mais que je le demande en faveur de quiconque est droit de cœur envers Dieu et envers les hommes, afin que nous nous aimions les uns les autres comme Christ nous a aimés."

\* \* \*

Ce sermon n'est pas, comme on serait tenté de le supposer, l'œuvre d'un vieillard revenu de bien des illusions et ayant appris la modération et la tolérance par ses frottements avec ses semblables. Non, la première édition est de 1750, et Wesley lui a fait place, dès lors, dans le recueil de ses sermons. Il fait partie des cinquante-trois qu'il considérait comme formant le cours de doctrines de sa théologie, à l'usage des candidats au ministère.

---

#### NOTES — CHAPITRE XII

1. *Etude biblique sur la Rédemption*, p. 279.
2. G. Tophel. *Feuille religieuse du canton de Vaud*, 4 juillet 1909 (*Évangéliste*, 1<sup>o</sup> avril 1910).
3. *A Farther Appeal to men of reason and religion. Works*, t. VIII, pp. 242-246.

## CHAPITRE XIII

---

# Autres caractères de la théologie de Wesley

---

### L'ENTHOUSIASME

La théologie de Wesley et, d'une manière générale, la religion telle qu'il l'a comprise, pratiquée et enseignée, a pour caractère essentiel, ou du moins apparent, l'*enthousiasme*. Ce mot avait un sens fâcheux dans la langue religieuse de l'Angleterre au dix-huitième siècle. Il le devait sans doute aux sectes excentriques nées de l'époque révolutionnaire, et dont les *Quakers* (ou trembleurs) étaient les derniers représentants. Le prophétisme cévenol, transporté en Angleterre, à la suite de l'insurrection des Camisards, essaya d'y faire revivre la prophétie et les dons miraculeux. Quand le mouvement méthodiste éclata, en 1739, les *French Prophets* cherchèrent à entrer en rapport avec Wesley. Les crises religieuses qui éclataient dans les réunions qu'il présidait, purent faire illusion aux "prophètes français". Wesley consentit même à avoir une entrevue avec une femme soi-disant inspirée!; mais son bon sens le portait à se défier de toute prétendue révélation, et à s'en tenir à la Bible.

Ses adversaires disaient de lui: "C'est un enthousiaste!" Et ce terme signifiait: C'est un fanatique! Un évêque anglican, Lavington, publia même un livre où il comparait "l'enthousiasme des Méthodistes à celui des papistes". Wesley consacra un sermon à combattre le *faux enthousiasme*<sup>2</sup>. Mais il remit en honneur l'enthousiasme vrai et saint. Le Méthodisme qu'il fonda ne fut pas seulement, selon une parole de Chalmers, "le christianisme pris au sérieux", il fut le christianisme pris au tragique, le christianisme intensif et conquérant. Le mot même d'enthousiasme fut réhabilité. La Réformation du XVI<sup>e</sup> siècle avait retrouvé la doctrine de

l'Eglise primitive; le Réveil du XVIII<sup>e</sup> siècle retrouva son tempérament religieux et sa ferveur. Il rouvrit l'ère des Pentecôtes, qui semblait fermée, et rendit aux Eglises une fécondité spirituelle et une activité missionnaire qu'elles avaient perdues. Ce fut l'une de ces crises, qui marquent un commencement nouveau dans l'histoire du royaume de Dieu sur la terre, analogue à celle dont Jésus parlait dans cette parole: "Depuis le temps de Jean-Baptiste jusqu'à présent, le royaume des cieux est forcé, et ce sont les violents qui s'en emparent."

Désormais, grâce aux deux Wesley et à Whitefield, l'idée d'une religion raisonnable parut contraire à la nature des choses, et les Eglises nationales elles-mêmes se trouvèrent presque partout entraînées dans le mouvement.

### LA SIMPLICITÉ

L'enthousiasme de Wesley n'exclut pas la simplicité. Laissons-le exposer lui-même ses principes à cet égard, dans la préface de ses Sermons:

"Tout homme sérieux, dit-il, qui parcourra ces pages, y verra quelles doctrines j'enseigne comme les bases de la vraie religion... Mais qu'on n'y cherche pas une forme élaborée, élégante ou oratoire... J'écris et je parle habituellement *ad populum*, aux masses, à ceux qui n'ont aucun goût pour la rhétorique, et qui n'en sont pas moins compétents pour juger des vérités qui leur apportent le bonheur présent et à venir... C'est aux gens simples que j'essaie de dire la vérité toute simple. Je m'abstiens donc, de propos délibéré, de toute délicate spéculation philosophique, de toute argumentation compliquée et embrouillée, et, autant que possible, de tout appareil d'érudition, sauf quelquefois en citant le texte original de l'Écriture. Je m'efforce d'écarter tous les mots qui ne sont pas d'un usage courant, et, en particulier, les termes techniques que l'on rencontre si fréquemment dans les traités de théologie, et qui font l'effet d'une langue inconnue aux gens simples<sup>3</sup>."

Cette simplicité était à la fois un besoin de l'esprit de Wesley et un résultat des conditions dans lesquelles il dut exercer son ministère. Les vérités qu'il se mit à prêcher dès qu'il en eut éprouvé en lui-même l'efficacité lui fermèrent les chaires des églises anglicanes, et, non sans quelque hésitation, il commença à prêcher en plein air. C'était là une *irrégularité*, pour ne pas dire une rupture avec la discipline de l'Eglise anglicane; mais, comme le dit Sche-

rer, "ce fut aussi le commencement d'une œuvre immense et bénie. Tel était l'état d'ignorance spirituelle dans lequel étaient tombées les masses, qu'on peut douter qu'aucun autre moyen d'action eût pu remplacer ces prédications populaires qui s'adressaient à dix, vingt et jusqu'à trente mille auditeurs à la fois, et portaient la conviction du péché dans les cœurs les plus endurcis<sup>4</sup>." On ne prêche pas à un peuple indiscipliné des doctrines abstruses. "Le Sermon sur la Montagne", dont Wesley fit une étude en treize sermons, dut rester pour lui le type de l'enseignement populaire<sup>5</sup>.

### LA LARGEUR

Un caractère essentiel de la théologie de Wesley, c'est qu'elle est *irénique*, ou, si l'on préfère ce mot, *pacifique*. Sa polémique, lorsqu'il croit devoir en faire, non seulement ignore le vocabulaire injurieux si familier aux réformateurs du XVI<sup>e</sup> siècle, mais elle respire un esprit de douceur qu'il a contribué, pour sa large part, à acclimater dans la langue religieuse. Il n'a pas fréquenté sans profit les écrits de celui qu'il appelle "l'aimable archevêque de Cambrai", et les livres de son amie, Mme Guyon. Un écrivain d'origine française et protestante, Jean de la Fléchère, exerça une influence encore plus profonde sur Wesley, tant par l'atticisme de sa polémique que par sa largeur.

On accuse Wesley de *sectarisme*. Rien n'est plus faux que cette accusation. On trouverait difficilement, dans toute l'histoire de l'Eglise, un homme aussi large dans ses vues et aussi tolérant pour les opinions d'autrui. Il n'est pas sans utilité de réunir un certain nombre de citations sur un sujet qui fait le plus grand honneur au caractère chrétien de Wesley.

J'aime à citer le jugement de l'un des rares théologiens qui, parmi nous, ont su comprendre Wesley et lui rendre justice<sup>6</sup>.

"Accuser Wesley de despotisme, c'est méconnaître ce qui fut la grande inspiration de sa vie, l'une des plus consacrées, l'une des plus sacrifiées, dont l'histoire ait gardé le souvenir. Il aime son Dieu d'abord, ses frères ensuite en son Dieu. Repos, confort, temps, santé: il donna tout sans compter, par amour... Pendant longtemps, Wesley ne reçut aucun salaire. Sur les instances de la Société Méthodiste de Londres, il fixa enfin sa rétribution annuelle à 750 francs. Ayant tenu ses comptes jusqu'à 86 ans, il cessa alors, se rendant le témoignage qu'il avait économisé tout ce qu'il avait.

'Jamais, écrit-il, je n'ai eu cent livres à moi, et placé six sous à l'intérêt.'

"Son amour chrétien le rendit capable de pardonner beaucoup. Attaqué avec violence, méconnu avec la plus cruelle injustice, il ne rendit jamais injure pour injure. Je ne crois pas que son œuvre, considérable portant, de controversiste, contienne aucune page qui lui fasse honte. Il puisa dans son amour, une largeur trop rare parmi les chrétiens, se réjouissant de communier avec l'évêque Lavington, qui, dans un livre acrimonieux, avait essayé de le faire passer pour un suppôt du papisme. Il sut distinguer dans l'Évangile entre l'essentiel et l'accessoire, et tendant la main à tous ceux qui lui apparaissaient comme 'nés de Dieu', il fit sa devise de ces mots de son sermon sur le véritable esprit catholique: 'Si nous ne pouvons avoir les mêmes vues, ne pouvons-nous pas avoir le même amour?' A cette largeur de cœur, Wesley joignit une largeur de vues, rare en tout temps, mais surtout au sien. Ainsi, il n'hésitait pas à ouvrir le ciel de Jésus-Christ au païen Marc-Aurèle dont il savait apprécier les *Pensées*, plutôt qu'aux chrétiens de nom?."

### LA LIBERTÉ

Je n'hésite pas à ajouter que l'un des caractères qui firent la puissance de l'enseignement de Wesley, ce fut d'être une théologie de *liberté*, qui eût pu prendre comme devise la parole de saint Paul: "Je vous parle comme à des personnes intelligentes; jugez vous-mêmes de ce que je dis." La doctrine de Wesley fut le salut pour tous. Son grand émule, Whitefield, était, il est vrai, prédestinarien; mais son calvinisme, autant que nous pouvons en juger par les rares sermons de lui, qui sont arrivés jusqu'à nous, laissait sagement de côté une doctrine qui restreint à une fraction de l'humanité l'œuvre de Christ et l'offre du salut. L'arminianisme évangélique est resté, depuis Wesley, l'arme de la grande évangélisation. La prédestination n'est plus qu'une doctrine de cabinet, et encore elle n'est professée par ceux qui y croient qu'avec toutes sortes de restrictions et d'atténuations.

Le docteur R. W. Dale, l'éminent ministre congrégationaliste de Birmingham, a rattaché avec raison la doctrine de liberté de Wesley à l'expérience qu'il fit le 24 mai 1738:

"Il est évident, dit-il, qu'au fond du cœur de Wesley, il y avait cette conviction immuable que sa volonté était moralement libre, C'est ce qui fit de lui un Arminien. Ses actes étaient siens et n'étaient pas déterminés par un aveugle destin ou par un décret

divin quelconque. Il est évident, d'autre part, que, pour lui, la loi divine était une chose auguste et redoutable. Il comprit, comme bien peu d'hommes l'ont fait, la signification infinie du contraste entre l'obéissance et la désobéissance, entre le péché et la justice. Il était pécheur, et le sentiment de sa culpabilité lui était souvent intolérable. Pendant la durée de cet état misérable, il sentit que c'était la main de Dieu qui s'appesantissait sur lui, et que la condamnation prononcée par sa conscience lui révélait au moins partiellement la redoutable condamnation de Dieu<sup>8</sup>."

---

### NOTES — CHAPITRE XIII

1. Voyez le *Journal de Wesley (Standard Edition)*, t. II, page 136.
2. Voyez le sermon de Wesley, sur le *faux enthousiasme*, 2<sup>e</sup> vol. des *Sermons*, traduit en français (1888), p. 427.
3. Préface des *Sermons de Wesley*, Traduction nouvelle, 1888.
4. *Réformation*, 1847, p. 244.
5. *Le Sermon sur la Montagne*, treize discours traduits en français, demi-vol. 1857.
6. Je veux parler de l'Étude sur le *Réveil religieux du XVIII<sup>e</sup> siècle en Angleterre*, par J.-Alfred Porret, pasteur et professeur d'histoire des religions à l'École de théologie de Genève. J'aime à recommander ce livre, écrit avec une vraie science et une grande chaleur de cœur, par un homme qui n'est pas wesleyen, mais qui a su s'affranchir de l'étroitesse d'esprit de tant de théologiens français ou suisses, qui osent à peine nommer Wesley.
7. J.-A. Porret, *le Réveil du XVIII<sup>e</sup> siècle*, page \_\_\_\_
8. *Theology of John Wesley*, by the Rev. R. W. Dale (discours prononcé au centenaire de la mort de Wesley, à Londres, en 1891).



**DEUXIÈME PARTIE**  
**LES DOCTRINES**



## CHAPITRE I

---

# Les Saintes Écritures

---

La théologie wesleyenne est essentiellement une théologie biblique. Wesley ne demande pas seulement à la Bible le texte de ses sermons; il y puise toute la substance de son enseignement. Sa prédication est tout imprégnée du langage scripturaire. Les doctrines qu'il prêche, il les appuie sur l'Écriture, et il rejette tout enseignement qui lui paraît s'en écarter. Elle est aussi pour lui la règle du bien et du mal, du juste et de l'injuste. "Rien n'est bon, dit-il, que ce qu'elle commande, directement ou indirectement, et rien n'est mauvais que ce qu'elle défend, soit en propres termes, soit implicitement. Et quant à ce qu'elle ne défend ni ne commande, le chrétien le tient pour indifférent. Telle est la règle unique qui régit sa conscience en toutes choses<sup>1</sup>."

La Bible est donc, pour Wesley, l'unique règle de la foi et de la conduite. "L'Écriture, dit-il ailleurs, est une règle pleinement suffisante qui a été transmise au monde par des hommes divinement inspirés. Elle ne réclame donc aucune addition postérieure. Comme toute foi est fondée sur l'autorité divine, et que cette autorité ne se manifeste pas pour nous en dehors des Écritures, nul n'a le droit d'attribuer une autorité divine à ce qui n'y est pas contenu<sup>2</sup>."

Dans son *Adresse au Clergé*, Wesley recommande aux pasteurs l'étude assidue de l'Écriture, qui "leur enseignera ce qu'ils doivent enseigner aux autres". Il leur rappelle le mot de Luther: *Bonus textuarius, bonus theologus*. Il leur demande de l'étudier dans les langues originales, d'interpréter l'Écriture par l'Écriture, de chercher le sens exact de chaque terme, en un mot, de faire de l'exégèse<sup>3</sup>.

La base doctrinale des sociétés méthodistes fut les trente-neuf articles de l'Église anglicane, que Wesley donna comme confession de foi à l'Église méthodiste d'Amérique, après leur avoir fait subir quelques retouches<sup>4</sup>. C'est donc dans ce symbole qu'il faut chercher la formule de la doctrine wesleyenne sur l'inspiration des Écritures.

"L'Écriture Sainte, y est-il dit, contient toutes les choses nécessaires au salut, tellement que tout ce qu'on n'y lit point et qui ne peut point être prouvé par l'Écriture Sainte, ne doit être exigé de personne, ni imposé pour être cru comme un article de foi, et ne doit être estimé ni requis comme nécessaire au salut" (Art. VI).

La doctrine de l'inspiration de l'Écriture ne fut pas l'une de celles sur lesquelles la lutte s'engagea entre Wesley et les adversaires du Méthodisme. L'unité existait sur ce point entre les chrétiens anglais. Aussi ne possédons-nous aucun sermon de Wesley sur ce sujet, ni aucun essai de systématisation du dogme. Son silence prouve qu'il n'a pas cru nécessaire de rattacher la théologie du Méthodisme à un système spécial d'inspiration, mais simplement au fait lui-même, accepté dans sa réalité complète. Les Écritures sont pour lui la Parole de Dieu; mais, comme Calvin, il ne se met pas en peine du *comment* ou du degré de leur inspiration. Les seules pages que Wesley ait, à notre connaissance, consacrées à ce sujet, forment deux articles publiés dans *l'Arminian Magazine*, en 1789.

Le premier est intitulé *Claire et concise démonstration de l'inspiration divine des Saintes Écritures*. C'est un court énoncé des preuves que l'ancienne apologétique donnait de l'inspiration de la Bible<sup>5</sup>.

"Il y a, dit-il, quatre grands et puissants arguments qui nous poussent fortement à croire que la Bible doit être de Dieu: savoir les miracles, les prophéties, l'excellence de la doctrine et le caractère moral des écrivains."

Dans un second article, Wesley étudie "la nature de l'inspiration, dans son application à l'Ancien et au Nouveau Testament". Voici comment il la définit:

"Le Saint-Esprit de Dieu *infusa* les pensées et les paroles de l'Écriture dans l'intelligence des prophètes et des apôtres, pour nous enseigner ce que Dieu est, pour nous montrer ce que nous pouvons attendre de Lui et quels actes d'amour et d'obéissance nous Lui devons... L'inspiration est la communication d'une pen-

sée de Dieu à l'esprit de l'homme. Cette pensée n'entre pas dans l'esprit par la voie du sens commun, de la raison ou de l'éducation, non plus que par voie d'information humaine; mais par l'impression de l'Esprit de Dieu sur l'esprit de Moïse, Esaïe ou Paul. C'est une action de Dieu sur l'entendement de l'homme. Le Dieu Esprit touche l'âme et la guide par Son influence; Il rafraîchit la mémoire, pour l'empêcher d'oublier ou d'omettre une pensée nécessaire ou un fait essentiel, connus de l'écrivain par les voies ordinaires de la connaissance, et Il lui infuse de nouvelles pensées que l'âme n'eût pas pu connaître par les moyens ordinaires. L'Esprit de Dieu tient dans Ses mains les âmes de ceux qu'Il inspire, et Il leur inculque la délicatesse, la probité, l'exactitude.

"La Révélation, continue Wesley, est la communication (*discovery*) faite par le Saint-Esprit à l'intelligence de l'homme, des idées et des sentiments, des pensées et des affections de Dieu, qui dépassent ce qu'il pourrait atteindre par la voie du sens commun et de la raison. L'Esprit de Dieu a aisément accès à l'âme de tous les hommes, mais Il s'est communiqué plus intimement à des hommes comme Moïse, David, Esaïe et Paul. Il a guidé leur entendement, leur mémoire, leur conscience et leur passions. Il les a gardés de tous préjugés provenant de leur éducation, du contact des autres hommes, de la faiblesse de leur propre esprit ou de l'influence de leurs passions mauvaises. Il a mis dans leurs âmes des idées et des sentiments nouveaux, et Il les a rendus capables de les communiquer à des milliers et à des millions d'autres hommes, Juifs et Gentils."

Dans ce morceau, on remarquera que Wesley ne différencie pas absolument l'inspiration spéciale des écrivains sacrés de celle des autres hommes pieux. Il semble n'y voir qu'une différence de degré; l'une est plus intime et plus complète que l'autre. On l'accusa de ne pas distinguer l'inspiration proprement dite du témoignage du Saint-Esprit. Dans son *Appel aux hommes religieux et raisonnables*, publié en 1745, il avait en effet appliqué le mot *inspiration* aux opérations du Saint-Esprit dans l'âme du croyant. "Les raisons, disait-il, pour lesquelles j'emploie ce mot sont les suivantes: il se trouve dans l'Écriture, notre Eglise s'en sert, et je n'en connais pas de meilleur. Le mot: *influence* du Saint-Esprit, est à la fois plus fort et moins naturel que le mot *inspiration*; il exprime, en effet, l'action de couler dans, tandis qu'*inspiration* a le sens de souffler sur<sup>6</sup>." Wesley ajoutait qu'il ne reculait pas même devant l'expression: *inspiration immédiate*, et il expliquait ainsi ce terme: "Je ne veux pas dire qu'une telle inspiration ait lieu *sine*

*mediis* [sans moyens]. Mais toute inspiration, quoique ayant lieu par des moyens, est immédiate. Supposez que, pendant que vous êtes en prière, Dieu répande Son amour dans votre cœur: Dieu agit ainsi *immédiatement* sur votre âme, et Son amour, que vous expérimentez, est aussi *immédiatement* insufflé en vous (*breathed into you*) par le Saint-Esprit que si vous aviez vécu au premier siècle de l'Eglise<sup>7</sup>."

Cette affirmation d'une *inspiration immédiate*, comme privilège des croyants, souleva de vives protestations: "Vous soutenez donc, lui dit-on, qu'ils ont une inspiration telle que celle des apôtres, et qu'ils reçoivent le Saint-Esprit, comme on le reçut le jour de la Pentecôte." —"Je le soutiens, répondit Wesley, en une mesure. Je ne veux pas dire que les chrétiens reçoivent le Saint-Esprit au point de faire des miracles; mais très certainement ils *reçoivent* le Saint-Esprit, et même en sont *remplis*, au point d'être pleins des 'fruits de l'Esprit'. Il *inspire* (*He inspires into*) en tout vrai croyant un degré de la paix, de la joie, de l'amour que les apôtres éprouvaient dans ce jour où ils furent 'remplis du Saint-Esprit'<sup>8</sup>."

Les explications dont Wesley entourait le mot *inspiration*, en l'appliquant aux chrétiens de son temps, n'empêchèrent pas ses adversaires de le représenter comme un illuminé, un *quaker* et un partisan de l'hérésie montaniste. En 1746, il fut vivement attaqué, quoique avec courtoisie, par le célèbre archevêque de Canterbury, Thomas Secker, qui, sous le pseudonyme de John Smith, échangea avec lui un certain nombre de lettres intéressantes, sur cette question de l'inspiration, et sur quelques autres. Wesley, tout en maintenant avec raison son point de vue relatif au témoignage de l'Esprit, fut amené à reconnaître que le terme d'*inspiration* prêtait à l'équivoque. "J'affirme, dit-il, que tout croyant chrétien possède un témoignage conscient de l'Esprit qu'il est enfant de Dieu. Je me sers de l'expression *témoignage de l'Esprit*, de préférence à *inspiration*, parce qu'elle a une signification plus précise."

Wesley évita dès lors fort sagement d'appliquer aux chrétiens en général le terme d'inspiration, qui prêtait à de tels malentendus et eût risqué de pousser le Méthodisme dans les voies dangereuses de l'illuminisme. Les plus anciens biographes de Wesley, le docteur Whitehead et Henry Moore, reconnaissent que les objections de l'archevêque Secker ne furent pas sans influence sur l'esprit de Wesley<sup>9</sup>.

Quarante ans plus tard toutefois, au terme de sa longue carrière, il écrivait, dans l'un de ses articles sur l'Inspiration, la phrase que nous avons citée plus haut: "L'Esprit de Dieu a accès à l'âme de tous les hommes, mais Il s'est communiqué plus intimement à des hommes comme Moïse, David, Esaïe et Paul." D'où il semble résulter que, pour lui, la différence entre l'inspiration des écrivains sacrés et celle des croyants ordinaires est dans la quantité plutôt que dans la qualité de l'inspiration.

Il convient de mentionner encore les déclarations suivantes de Wesley, dans sa préface aux *Notes sur le Nouveau Testament*:

"La Parole du Dieu vivant, qui déjà dirigeait les anciens patriarches, fut, au temps de Moïse, mise par écrit. A ce premier fond vinrent s'ajouter, pendant plusieurs générations, les écrits des autres prophètes. Plus tard, les apôtres et les évangélistes mirent par écrit ce que le Fils de Dieu avait prêché et ce que le Saint-Esprit révélait aux apôtres. C'est là ce que nous appelons maintenant la Sainte Ecriture, cette 'Parole qui demeure éternellement', dont il est dit que 'les cieus et la terre passeront, mais qu'un iota ou un trait de lettre de cette parole ne passera point'. L'Ecriture de l'Ancien et du Nouveau Testament est donc un très solide et précieux système de vérité. Chacune de ses parties est digne de Dieu, et toutes réunies elles forment un ensemble où il n'y a ni défaut ni excès. C'est la source de la sagesse céleste, que ceux qui savent l'apprécier préfèrent à tous les écrits des hommes, si sages, si savants ou si saints qu'ils soient. Chez les auteurs inspirés, une connaissance exacte de la vérité était accompagnée d'arguments exactement appropriés, d'expressions pleines de précision et de sentiments d'une force et d'une sincérité incomparables... Nous trouvons unies, dans le langage des Ecrits sacrés, la plus grande profondeur et l'aisance la plus parfaite. Toutes les élégances de la composition humaine sont réduites à néant, comparées à ce Livre. Dieu y parle, non comme un homme, mais comme Dieu. Ses pensées sont incomparablement profondes, et Ses paroles ont une vertu qui ne s'épuise pas. Le langage de Ses envoyés est également exact au plus haut degré, car les paroles qui leur étaient données correspondaient parfaitement à l'impression produite sur leurs esprits. Aussi Luther a-t-il pu dire: 'La théologie n'est autre chose que la grammaire du langage du Saint-Esprit'."

\* \* \*

La question de l'inspiration des Saintes Ecritures mérite que nous cherchions quel a été le point de vue des principaux théolo-

giens wesleyens, Richard Watson, Adam Clarke, W. B. Pope, Banks, qui, par leurs leçons et leur manuels, ont formulé la dogmatique méthodiste<sup>10</sup>.

*Richard Watson*, quoique un peu négligé de nos jours, fait encore autorité. Voici ce qu'il dit dans son *Dictionnaire théologique*:

“Par inspiration, nous entendons que les écrivains sacrés ont écrit sous une influence si plénière et si immédiate du Saint-Esprit qu'on peut dire que Dieu parle aux hommes par eux, et non pas seulement qu'ils parlent de la part de Dieu et par Son autorité.”

Watson admet toutefois que l'inspiration n'agissait pas avec la même force sur tous les auteurs sacrés, ni sur le même, quel que fût le sujet de ses écrits. Il ajoute:

“Il n'y a pas, dans les miracles, de déploiement inutile de la puissance divine. L'histoire traditionnelle et les chroniques écrites, des faits de notoriété publique et des opinions reçues par tous, sont souvent insérés ou sont l'objet d'allusions de la part des écrivains sacrés. Il n'était pas besoin d'une opération miraculeuse sur la mémoire pour rappeler ce que la mémoire savait ou pour révéler à l'écrivain ce qu'il connaissait parfaitement d'avance lui-même; mais l'inspiration plénière consistait en ceci, que les auteurs sacrés étaient préservés de toute erreur de mémoire et de toute inexactitude en ces matières.”

Le docteur *Adam Clarke*, dans son *Commentaire* sur la Bible, aborde aussi la question de l'inspiration. Il se borne à faire remarquer que, d'après une déclaration scripturaire, Dieu, qui a parlé en divers temps, l'a aussi fait “*en diverses manières*”, en adaptant la manière au temps, aux lieux, aux circonstances. Puis il s'en réfère, quant au fond du sujet, au docteur *Whitby*, dont il cite longuement les vues. Nous y relevons deux ou trois points:

“Pour ce qui est des choses que les écrivains connaissaient déjà, soit par la raison naturelle, soit par l'éducation, soit par les révélations antérieures, ils n'avaient besoin que d'une assistance ou d'une *direction*, qui les préservât d'erreur dans leurs raisonnements ou dans la confirmation des doctrines qu'ils tiraient de l'Ancien Testament. Une *suggestion continue* n'était donc pas nécessaire dans ces circonstances... Dans les discours contenus dans les livres historiques du Nouveau Testament, il n'était pas nécessaire qu'ils nous fussent conservés dans les *mots* mêmes qui avaient été employés, pourvu que, dans la diversité des mots, le sens et l'intention du discours fussent respectés... En résumé, l'inspiration

ou l'assistance divine que je constate dans les écrivains du Nouveau Testament, m'assure de la vérité de ce qu'ils ont écrit, soit par une inspiration de *suggestion*, soit seulement par une inspiration de *direction*, mais sans qu'une telle inspiration implique que leurs *paroles* leur aient été dictées, ou leurs phrases suggérées par le Saint-Esprit. Cela a pu avoir lieu sans doute pour certaines matières d'importance majeure; mais il est évident que tel n'a pas été le cas, comme le prouvent la variété du style des auteurs et parfois les solécismes qu'on y rencontre, et surtout leurs déclarations positives sur ce point."

Ces vues larges sur l'inspiration, que le docteur Clarke adoptait, montrent que le Méthodisme de la génération qui suivit celle de Wesley, tout en étant très ferme sur le fait même de l'inspiration, reconnaissait à chacun une certaine liberté dans la théorie de ce fait. Cette liberté a continué à exister de nos jours, une nuance très sensible existe entre les points de vue soutenus par le docteur Pope et le Rév. Banks, dans leurs Dogmatiques, professées l'une et l'autre dans les écoles de théologie méthodiste d'Angleterre.

Voici comment le docteur W. B. Pope classait les divers degrés de l'inspiration:

"1° Il y a des portions de l'Écriture dans lesquelles la révélation et l'inspiration coïncident, où l'Esprit inspirateur a dû suggérer et la vérité et les termes qui lui servent de vêtement.

"2° De nombreuses parties de l'Écriture, spécialement dans le Nouveau Testament, sont le développement logique de la doctrine. Saint Paul défend la vérité évangélique en appelant à l'Ancien Testament, et son argumentation se ressent naturellement de la discipline rabbinique sous laquelle son intelligence s'était développée, mais, de lui comme des autres apôtres, on doit reconnaître que 'leur esprit fut ouvert pour comprendre les Écritures' (Luc 24:45).

"3° Une grande portion de l'Écriture est un témoignage rendu à des faits, et aucune théorie de l'inspiration des auteurs sacrés ne doit détruire leur qualité de témoins. Ils furent inspirés ou poussés à émettre leur témoignage d'une manière indépendante et fidèle: tantôt à des faits qu'ils empruntaient à des documents publics; en ce cas, ils étaient seulement les témoins de ce qu'ils y trouvaient. Tantôt ils rendaient témoignage à des événements auxquels ils avaient pris une part plus ou moins grande; dans ce cas, ils étaient conduits à narrer le résultat de leurs propres investigations. Parfois, ils furent les témoins simultanés de faits qu'ils observèrent à des points de vue divers, et, dans ce cas, il n'y a pas trace d'essai préalable en vue d'harmoniser leurs témoignages, mais chacun

d'eux donne le sien fidèlement, conformément à ses souvenirs aidés d'en haut.

"4° Enfin, une partie notable de l'Écriture est le résultat de ce que nous appellerions aujourd'hui un travail d'éditeur. Cela est vrai d'une portion considérable de l'Ancien Testament, et c'est ce rôle que, dans le Nouveau, saint Luc s'assigne à lui-même. L'Esprit dirigeant était aussi nécessaire pour cette tâche que pour toute autre partie de la révélation, mais son inspiration était d'un caractère différent. Il enseignait, par exemple, aux évangélistes à choisir parmi les matériaux fournis par la tradition orale."

En résumé, la théorie de l'inspiration à laquelle nous nous rattachons est celle que l'on a appelée *dynamique*, d'après laquelle l'Esprit-Saint a agi sur l'esprit des hommes qui ont été les organes de la révélation comme une *force* vivifiante et illuminatrice, toujours proportionnée aux nécessités de la tâche qu'ils avaient à accomplir et agissant sur eux par voie de pénétration intime, et en respectant leur individualité.

La Bible est donc pour nous plus que l'histoire de la révélation; elle en est aussi le produit. On a voulu, de nos jours, la réduire à ce rôle. Mais, on oublie qu'une révélation, dont les historiens ne participeraient pas eux-mêmes à la révélation, risquerait d'être incomprise, dénaturée et mal interprétée, en passant par leurs lèvres ou par leurs plumes. Un savant peut seul bien rédiger le compte rendu d'un phénomène ou d'une expérience scientifique; un militaire peut seul bien raconter une bataille ou des opérations stratégiques. A plus forte raison, pour raconter dignement la révélation accordée par Dieu à l'humanité, il faut des hommes qui eux-mêmes aient eu le cœur et les lèvres purifiés par l'attouchement du charbon ardent pris sur l'autel, comme ce fut le cas pour Esaïe.

Ajoutons, en terminant ce chapitre, que le même Esprit qui a inspiré les auteurs de la Bible, est Celui dont le témoignage nous en garantit le mieux l'inspiration; car, comme le dit Calvin, "il nous faut prendre l'autorité de l'Écriture de plus haut que des raisons ou indices ou conjectures humaines. C'est assavoir que nous la fondions sur le témoignage intérieur du Saint-Esprit. Car quoique en sa propre majesté, elle ait assez de quoi être révéree, néanmoins elle ne commence à nous vraiment toucher que quand elle est scellée en nos cœurs par le Saint-Esprit".

## Note complémentaire

L'examen historique auquel nous venons de nous livrer montre assez qu'il n'y a pas eu de théorie uniforme de l'inspiration des Écritures universellement admise dans l'Église chrétienne. C'est un sujet sur lequel a régné un accord tacite, pendant de longs siècles, entre les docteurs chrétiens. Et c'est ce qui explique qu'aucun concile n'ait cru devoir donner une définition du dogme et que les théologiens eux-mêmes, si disposés qu'ils soient à tout réduire en systèmes, se soient généralement renfermés dans des généralités sur ce sujet. Mais si l'Église s'est abstenue de donner une formule à sa foi en l'inspiration de l'Écriture, elle l'a suffisamment affirmée en faisant constamment appel à son autorité souveraine dans toutes les questions de foi.

Une autre raison explique cette absence d'une définition de l'inspiration: c'est qu'elle appartient à ce domaine transcendant et métaphysique, dont l'existence s'impose à nous, mais qui échappe, par sa nature même, à tous nos essais de définition. Il en est d'ailleurs ainsi de bien d'autres doctrines du christianisme, telles que l'union du divin et de l'humain dans la personne de Christ, la collaboration de la grâce et de la liberté humaine, etc. Cette même difficulté d'arriver à une définition satisfaisante se retrouve même dans le fait admis par la philosophie, de l'existence du monde à côté de Dieu, de l'existence du fini à côté de l'Infini. Dès que nous touchons à ces grandes questions, nous entrons dans la région du mystère, et nous devons nous borner à constater des faits sans entreprendre de les expliquer.

Gardons-nous donc, en pareille matière, des solutions dictées d'avance, des *a priori*. Nous n'avons pas le droit de spécifier ce que Dieu aurait dû faire, pour chercher ensuite à faire entrer les faits, tant bien que mal, dans notre théorie. Bien des gens pensent qu'une Bible dictée par l'Esprit de Dieu, mot après mot, de sa première page à sa dernière, serait pour leur foi un appui plus ferme qu'aucun autre, et ils en concluent que Dieu *a dû* leur fournir un tel appui. La question n'est pas de savoir ce qu'ils préfèrent, mais ce que Dieu a fait.

Or, le fait que nous trouvons partout attesté, c'est que Dieu a parlé, par le moyen de ce phénomène mystérieux et surnaturel que nous nommons inspiration, à des hommes qu'Il a choisis pour transmettre aux autres hommes Sa parole. L'examen attentif des documents bibliques nous permet, sinon de préciser avec une

entière certitude, au moins de concevoir avec quelque probabilité, ce que Dieu n'a pas voulu faire et ce qu'Il a fait.

Nous pouvons affirmer que Dieu n'a pas voulu nous donner un livre qui fût le produit d'une dictée verbale et littérale, un livre où tout fût divin sans mélange d'humain. Une lecture, même superficielle, de la Bible nous atteste qu'elle n'est pas ce livre-là. La théorie d'une inspiration verbale est contredite par les divergences qui s'y rencontrent entre deux récits du même fait, ou deux comptes rendus d'un même discours. Elle l'est encore par le fait de l'*idiosyncrasie* si marquée des divers auteurs: Jean ou Paul, Pierre ou Jacques, etc. Chacun d'eux a son style, sa méthode d'argumentation, sa façon de raconter; tel d'entre eux, Paul, par exemple, mêle à son exposé doctrinal, des allusions à son histoire, à ses circonstances particulières, à ses amis, etc. La langue qu'il parle, n'étant pas sa langue maternelle, est pour cet apôtre un instrument qu'il manie parfois avec une gaucherie, qui n'ôte rien à la hauteur de ses pensées, mais qui nuit à la correction et parfois à la limpidité de sa phrase. Ces indices, auxquels on pourrait en ajouter d'autres, écartent l'idée d'une dictée verbale, comme mode habituel de l'inspiration.

Qu'il y ait toutefois dans les Ecritures des oracles et des prophéties, où l'auteur sacré n'est plus qu'un scribe écrivant, sous la dictée de l'Esprit-Saint, des paroles dont il n'a pas toujours lui-même la pleine intelligence, c'est ce qui est évident. Mais de telles paroles sont en général désignées à notre attention par quelque formule qui les met hors de pair. Et si nous ne sommes pas toujours en état de les distinguer, cela ne tire pas à conséquence, comme le fait remarquer M. Banks, et il ajoute: "Les portions qui ne peuvent pas être considérées comme le produit d'une inspiration verbale rigide, sont aussi réellement inspirées que le reste, quoique non au même degré<sup>11</sup>."

Cette idée de degrés dans l'inspiration, ainsi affirmée par un éminent théologien méthodiste contemporain, nous paraît résulter de l'étude des documents bibliques, quelque combattue qu'elle ait été de certains côtés. Pour ne citer qu'un exemple, les parties historiques de l'Ecriture, qui portent si visiblement le cachet du labeur du chroniqueur et de l'historien (documents compulsés, récits fragmentaires, incomplets ou même divergents), n'ont visiblement pas nécessité une inspiration de même ordre que les parties prophétiques ou dogmatiques des livres saints. En

laissant ainsi à l'action de ses collaborateurs humains une plus large place dans les matières qui n'intéressent pas directement la foi, Dieu a suivi la méthode qu'Il suit dans l'œuvre ordinaire de Sa grâce, qui agit sur l'homme en mettant en exercice toutes ses forces et toutes ses facultés. Dieu, qui ne fait pas de miracles inutiles, a laissé Ses agents se servir de leurs souvenirs, de leurs informations, des sources manuscrites ou orales qui étaient à leur disposition, toutes les fois que cela était possible.

L'inspiration des écrivains sacrés n'est pas une simple exaltation de leurs facultés naturelles et ne saurait être confondue avec l'enthousiasme qui inspire de grandes pensées. Ces hommes ne sont pas seulement des génies religieux de premier ordre; de tels génies ont existé dans l'Eglise chrétienne et ailleurs, mais leurs écrits ne sauraient être mis sur le même pied que ceux qui composent la Bible. L'inspiration est autre chose que l'enthousiasme, même religieux.

Elle est autre chose aussi que la sainteté. Sans doute un chrétien a généralement une intelligence des vérités religieuses proportionnée à l'intensité de sa piété, et on peut entendre dans ce sens la parole de Jésus, que "les cœurs purs verront Dieu". Mais l'expérience nous apprend que la piété la plus vive ne préserve pas un homme d'erreurs parfois très graves, et qu'un saint peut être un assez mauvais théologien. Cette théorie, en faisant de tous les chrétiens des inspirés à des degrés divers, refuse à l'enseignement apostolique un caractère normatif et définitif, et ouvre la porte à un complément de révélation que la conscience chrétienne aurait à formuler de siècle en siècle. C'est là méconnaître l'ensemble des faits et des déclarations bibliques. C'est oublier que les dons théopneustiques ont été accompagnés et légitimés par des dons miraculeux, dont la cessation a marqué aussi la fin de la Révélation.

M.L.

"Il y a un livre, dit M. Babut, infiniment plus répandu que tous les autres; un livre tel que les hommes les meilleurs des peuples civilisés le propagent avec ardeur, avec enthousiasme, au prix des plus grands sacrifices, et que les peuples sauvages le reçoivent avec des larmes de joie; un livre qui se fait accepter, comprendre, aimer et bénir sous tous les degrés de latitude, à tous les degrés de civilisation, par les Esquimaux comme par les Bagandas, par

les paysans de la France comme par ceux de la Corée; un livre qui produit aujourd'hui les mêmes transformations morales qu'au premier siècle, qui sauve les peuples comme les individus, qui, plus d'une fois, sans autre intermédiaire ni commentaire humain, a converti des âmes et fondé des Eglises. Il est visible que ce livre est, comme aucun autre, le livre de l'humanité; comment le serait-il, s'il n'était pas, en un sens réel, le Livre de Dieu?"

---

### NOTES — CHAPITRE I

1. Sermon sur le *Témoignage de notre esprit*, *Works*, vol. V, p. 136. Voyez la traduction de ce sermon, page 198 du recueil, *La Voie du Salut*.
2. Vol. X, pp. 90, 91. *Roman Catechism, with a reply*.
3. *Ibid.*, pp. 482, 483. *An Address to the Clergy*.
4. Voyez le volume *Doctrines and Discipline of the Methodist Episcopal Church*.
5. *Works*, vol. XI, p. 484.
6. *Wesley's Works*, vol. VIII, p. 107.
7. *Ibid.*
8. *Ibid.*, vol. VIII, p. 107.
9. Moore. *Life of Wesley*, vol. II, p. 98. Cet auteur donne en appendice la correspondance de Wesley avec l'évêque Secker.
10. Nous avons dû, faute de temps, nous borner aux théologiens anglais et laisser de côté l'abondante littérature religieuse des Méthodistes américains.
11. Banks, *A Manual of Christian Doctrine*, page 52.

## CHAPITRE II

---

# Théodicée ou doctrine de Dieu

---

### I. DIEU

Dans un sermon sur *Les Découvertes de la foi*<sup>1</sup>, qu'il composa à l'âge de 85 ans, Wesley établit que ce n'est que par la foi que nous pouvons connaître Dieu et les choses de Dieu. Il repousse la notion d'idées innées, "qui seraient indépendantes de nos sens", et admet le bien-fondé de cette affirmation: "*Nihil est in intellectu quod non fuit prius in sensu.*" ("Il n'y a rien dans l'intelligence qui n'ait été d'abord dans les sens.") Mais si étendue que soit la portée des sens, elle ne s'étend pas au domaine de l'invisible; ils explorent le monde matériel, mais le monde spirituel n'est accessible qu'à un sens d'ordre spirituel, la foi, qui, selon le texte emprunté par Wesley à l'Épître aux Hébreux (11:1), est "la démonstration des choses qu'on ne voit pas". La foi est pour lui l'organe par lequel nous percevons "les choses invisibles qui nous sont révélées dans les oracles de Dieu". Mais il a soin d'ajouter que "la révélation ne révèle rien, et est une lettre morte pour ceux qui ne la reçoivent pas avec foi".

"C'est par la foi, dit-il, que je connais l'Éternel Jéhovah, Celui qui est, qui était et qui sera, Celui qui est Dieu de toute éternité, Celui qui remplit les cieux et la terre; Celui qui est infini en pouvoir, en sagesse, en justice, en amour, en sainteté; Celui qui a créé toutes choses, les visibles et les invisibles, par le souffle de Sa bouche, et qui les conserve par 'Sa Parole puissante; Celui qui gouverne toutes les choses, qui sont dans les cieux, sur la terre, ou sous la terre'."

On comprend que Wesley, faisant de la foi le seul moyen de connaître véritablement Dieu, n'ait pas senti le besoin d'insister

sur les preuves philosophiques de l'existence de Dieu. D'ailleurs, l'athéisme avoué était rare de son temps. Dans l'un de ses derniers sermons (écrit en 1790), l'année avant sa mort, il déclarait n'avoir rencontré, dans sa longue vie, qu'une vingtaine d'athées, et parmi eux deux seulement dans les Iles Britanniques, et il ajoutait que ces deux derniers s'étaient convertis avant leur mort. Il se préoccupait davantage des athées, non théoriques mais pratiques, "qui sont sans Dieu dans le monde". C'est ceux-ci qu'il s'efforçait surtout d'amener au Dieu vivant et vrai.

Le Dieu que Wesley adore est donc le Dieu transcendant, qui domine la création et ne se confond pas avec elle. Mais Il est aussi le Dieu immanent, présent partout et en tout. A propos de la parole de Jésus qui désigne le ciel comme "le trône de Dieu" et la terre comme "son marchepied" (Mat. 5:34, 35), Wesley fait cette réflexion que "Dieu est en toutes choses, et que nous devons voir le Créateur en toute créature comme dans un miroir; que nous ne devons considérer aucune chose, ni en user, comme si elle était séparée de Dieu, ce qui serait une sorte d'athéisme pratique; mais que nous devons, selon une magnifique pensée d'un prophète, regarder le ciel et la terre, et tout ce qui y est contenu, comme renfermés dans le creux de la main de Dieu, qui, par Sa présence intime, leur conserve l'existence, remplit et actionne toute la création, et est, dans le sens vrai, l'âme de l'univers<sup>2</sup>."

Dans son sermon sur *La Toute-Puissance de Dieu* (qui est de 1788), Wesley s'attache à ces hautes questions de métaphysique religieuse et les traite avec une grande élévation de pensée. "Il n'y a pas de point de l'espace, dit-il, en deçà ou au delà des limites de la création, où Dieu ne soit. En vérité, ce sujet est trop vaste pour être compris par l'intelligence humaine, renfermée dans de si étroites limites. Nous pouvons seulement affirmer que le grand Dieu, l'Esprit éternel et tout-puissant, est aussi illimité au point de vue de Sa présence qu'à celui de Sa durée et de Sa puissance. Pour Le mettre à la portée de notre faible intelligence, il est dit qu'Il habite dans les cieux; mais, strictement parlant, les cieux des cieux ne peuvent Le contenir, et Il est présent dans toutes les parties de Son empire. Le Dieu universel habite l'espace universel<sup>3</sup>..."

"Là même où il n'y a plus aucune créature, Dieu est. La présence ou l'absence des créatures n'y change rien. Il est également en tout, ou sans tout. Les philosophes ont beaucoup disputé sur la question de savoir s'il y a, dans l'univers, des espaces vides; et l'on

suppose généralement aujourd'hui que la matière remplit tout l'espace. Il serait peut-être difficile d'en fournir la preuve. Mais s'il existe un espace en dehors des bornes de la création (car la Création doit avoir des limites, Dieu seul n'en ayant pas), même cet espace ne saurait exclure Celui qui remplit les cieux et la terre<sup>4</sup>."

Wesley a consacré un sermon à la doctrine de la *Trinité*, et il y est revenu à diverses reprises dans ses écrits, sans jamais toutefois lui consacrer une étude systématique. Il s'est toujours refusé à tenter une explication de ce mystère. "A vrai dire", écrit-il à l'un de ses correspondants, "le mystère ne gît pas dans ce fait: 'Les trois sont un'; mais dans le mode ou le *comment* de ce fait. Et de cela, je refuse de m'occuper. Je crois le fait, mais quant à son mode d'opération, ma foi n'y est pas intéressée" (Lettre du 3 août 1771)<sup>5</sup>.

A un autre correspondant, quelques années plus tard, il dit encore: "Après tout le bruit que l'on a fait relativement aux mystères, et le trouble que nous nous sommes donné à cet égard, il me paraît absolument certain qu'aucun homme n'est tenu de croire à un mystère quel qu'il soit. Par rapport à la *Trinité*, par exemple, que suis-je obligé de croire? Non le mode ou la manière: c'est là qu'est le mystère, et ce mystère n'est pas l'objet de ma foi; mais ce simple fait: 'Les trois sont un'. C'est cela que je crois, et cela seulement<sup>6</sup>."

Dans le sermon sur la *Trinité*, prêché à Dublin en 1775, et écrit ensuite, Wesley insiste sur cette même pensée:

"Je n'attache aucune importance à ce qu'on croie telle ou telle explication de la *Trinité*. J'estime même que tout homme sensé s'abstiendra de toute explication. Je crois, avec Swift, que tous ceux qui ont essayé de l'expliquer ont fait fausse route, et ont compromis la cause qu'ils voulaient servir... J'insiste sur ce point: pas d'explication du tout! pas même celle que donne le Symbole d'Athanase, qui est la meilleure que je connaisse. Je suis donc loin de dire, avec ce Symbole, que celui qui ne croira pas cela 'périra éternellement'... Je n'insiste pas non plus sur l'emploi du mot *Trinité*, ou du mot *Personne*. Je m'en sers sans scrupules, parce que je n'en connais pas de meilleurs; mais si quelqu'un ne croit pas devoir s'en servir, de quel droit essayerai-je de l'y contraindre? Encore moins enverrais-je au bûcher un homme qui me dirait, comme Servet à Calvin: 'Je crois que le Père est Dieu, que le Fils est Dieu et que le Saint-Esprit est Dieu; mais j'ai des scrupules à

employer les mots Trinité et Personnes, parce que je ne les trouve pas dans la Bible<sup>7</sup>.”

A ceux qui objectent qu'ils ne peuvent croire que ce qu'ils comprennent, Wesley répond:

“Vous croyez une foule de choses que vous ne pouvez pas comprendre, par exemple, le système solaire, la lumière, l'atmosphère, les rapports de l'âme et du corps, etc. La doctrine de la Trinité appartient à ces choses que 'Dieu nous a révélées par son Esprit'. Il nous a révélé le fait, non l'explication de ce fait; c'est au fait que nous devons nous attacher et non aux explications.”

Mais ce fait a-t-il quelque importance pour la piété? Voici la réponse que Wesley fait à cette question:

“Loin d'être une question indifférente, je crois que c'est une vérité de la plus haute importance. Elle a sa place au cœur même du christianisme; elle est à la racine de toute vraie religion. Comment les hommes 'honoreront-ils le Fils comme ils honorent le Père', si les Trois ne sont pas Un? Socin lui-même disait! 'Je ne sais que répondre à mes imprudents disciples qui me disent qu'ils se refusent à adorer Jésus-Christ. Je leur dis: 'Il est écrit: Que tous les anges de Dieu l'adorent!' mais ils me répondent: 'S'il n'est pas Dieu, nous n'avons pas à l'adorer'.

“Ce que je tiens à affirmer, c'est que la connaissance du Dieu en trois personnes (*the Three-in-One God*) est étroitement unie à toute foi chrétienne véritable, à toute religion vitale. Je ne prétends pas que tout vrai chrétien puisse dire avec le marquis de Renty: 'Je porte continuellement avec moi, comme une vérité expérimentale, la plénitude de la très sainte Trinité.' C'est là sans doute l'expérience, non des enfants, mais des pères en Christ. Mais je ne vois pas comment quelqu'un peut être un croyant chrétien, s'il n'a pas, comme dit saint Jean, 'le témoignage en lui-même', si 'l'Esprit de Dieu ne rend pas témoignage à son esprit qu'il est un enfant de Dieu'; si Dieu le Saint-Esprit ne lui témoigne pas que Dieu le Père l'a accepté par les mérites de Dieu le Fils. Et, possédant ce témoignage, il honore le Fils et le Saint-Esprit 'comme il honore le Père'.

“Je ne veux pas dire, ajoute Wesley, que tout croyant chrétien s'en rende bien compte; peut-être n'y en a-t-il pas d'abord un sur vingt. Mais, si vous les interrogez, vous découvrirez aisément que c'est là ce qu'implique leur foi.

“Je ne vois donc pas, conclut-il, comment il est possible d'avoir une religion vivante en niant que les Trois sont Un. Quant à ceux qui n'ont pas cette foi, je n'ose pas espérer qu'ils seront sauvés s'ils

persistent dans leur incrédulité (à moins que ce ne soit en considération de leur ignorance, comme pour les païens honnêtes), mais j'espère que Dieu, avant leur mort, les amènera à la connaissance de la vérité<sup>8</sup>."

Il convient d'ajouter que, sur ce dernier point, les vues de Wesley se modifièrent. Il publia, en 1786, dans l'*Arminian Magazine*, une notice sur un unitaire, Thomas Firmin, dans la préface de laquelle il déclare qu'il avait "cru longtemps que des vues erronées concernant la Trinité étaient inconciliables avec une vraie piété; mais qu'il ne pouvait pas résister à l'évidence des faits, et qu'il devait reconnaître que Thomas Firmin était un homme pieux, malgré ses idées très erronées sur la Trinité<sup>9</sup>."

Si Wesley reconnaissait qu'un homme peut être pieux, sans être orthodoxe, il était loin de considérer comme peu importante la doctrine de la Trinité. Il ne puisait pas, il est vrai, ses motifs d'y croire dans des considérations d'ordre métaphysique; il se refusait même, nous l'avons vu, à entrer dans ce domaine, qu'il déclarait inaccessible à la foi. Il ne cherchait pas à expliquer la Trinité, il y croyait: d'abord, parce qu'il la trouvait enseignée dans les Ecritures, et ensuite parce qu'elle était la base doctrinale de tout le christianisme expérimental.

Sur le premier point, il y a une remarque à faire. Le texte du sermon de Wesley, sur la *Trinité*, est le fameux passage 1 Jean 5:7-8: "Il y en a trois qui rendent témoignage dans le ciel: le Père, la Parole et le Saint-Esprit, et ces trois sont un." Or, ce texte est inauthentique. "Ces paroles, dit L. Bonnet, ne se trouvent dans aucun manuscrit grec, excepté dans deux ou trois sans autorité, datant du seizième siècle, et elles ont été copiées de la Vulgate latine, qui elle-même ne les a point dans ses anciens manuscrits jusqu'au dixième siècle." Au temps de Wesley, la critique du texte sacré était à peine née, et il n'y a rien d'étonnant qu'il ait cru à l'authenticité de ce texte, avec tous les théologiens de son temps. La question s'est posée pourtant devant son esprit. Son maître en exégèse, le pieux Bengel, avait eu des doutes à ce sujet, mais en avait triomphé par des arguments que Wesley mentionne (paragraphe 3 du Sermon), mais dont l'insuffisance a été rendue manifeste depuis que les anciens manuscrits du Nouveau Testament ont été étudiés avec soin.

La doctrine de la Trinité ne repose pas d'ailleurs sur un texte douteux ou interpolé. Elle est la formule ecclésiastique d'un enseignement qui remplit le Nouveau Testament. Et c'est parce

que Wesley est un théologien biblique qu'il lui est impossible de la négliger.

D'ailleurs, tout le système du christianisme expérimental, dont il fut le rénovateur, suppose à sa base le dogme de la Trinité. Si on le repousse, que reste-t-il de la Personne et de l'œuvre de Jésus-Christ et de l'application au croyant de cette œuvre? Que deviennent la régénération, le témoignage du Saint-Esprit, la sanctification? La foi du plus humble croyant ne s'inquiète pas des disputes des théologiens sur le mystère de l'essence divine, pas plus que le locataire d'une maison ne se préoccupe de la forme et de la dimension des pierres cachées dans les fondations de l'édifice. Ce qui n'empêche pas que la foi du croyant s'appuie sur ces constructions cachées, comme la confiance de l'habitant d'une maison repose sur le bon état des fondations de sa maison.

Wesley allait plus loin encore. Il admettait que, dans l'expérience des chrétiens d'élite, pouvait se produire une manifestation distincte des trois personnes de la sainte Trinité. Il en avait trouvé le témoignage dans les expériences du marquis de Renty, dont il publia la vie en 1741, et il recherchait avec avidité, dans sa correspondance avec les membres les plus pieux de ses sociétés, des témoignages analogues.

Miss Roë (qui devint plus tard Mrs. Rogers) nous a laissé, dans son journal, le témoignage d'expériences intéressantes à ce point de vue. Un jour, elle écrit: "En prenant la Cène, j'ai joui de la communion du Père, du Fils et de l'Esprit, et j'ai goûté avec chacune des Trois Personnes divines des moments de joie ineffable."

Dans une lettre de 1777 à Miss Roë, Wesley cite, comme "une expérience peu commune" le passage suivant d'une lettre de l'un de ses correspondants, probablement Ch. Perronet: "Peu de temps après mon union avec les Méthodistes, le Père me fut révélé pour la première fois, et, peu après la Trinité tout entière. Je contemplai les Personnes distinctes de la Divinité, et j'adorai Jéhovah dans Son unité, et chacune des Personnes divines séparément. Après cela, j'eus une égale communion avec le Fils et avec l'Esprit, de même qu'avec le Père et avec le Fils. Après quelques années, j'eus surtout communion avec le Fils, quoique occasionnellement avec le Père et quelque fois avec le Saint-Esprit. Et maintenant, j'ai un égal accès aux Trois Personnes divines, et quand je m'approche de Jésus, j'entre aussi en communion avec le Père et avec l'Esprit<sup>10</sup>."

Dans deux lettres à une chrétienne éminente, lady Maxwell (1787, 1788), Wesley revient sur ce sujet qui lui tenait évidemment à cœur. "Après avoir reçu communication, dit-il, des expériences faites sur ce point par Miss Roë et Miss Ritchie, j'examinai individuellement les membres de la Société choisie (*Select Society*) de Londres. Un petit nombre, neuf ou dix, seulement, avaient quelque notion d'un tel état d'âme. J'en ai trouvé aussi trois ou quatre à Dublin, qui pouvaient attester clairement et scripturairement qu'ils avaient eu une manifestation des Trois Personnes de la très sainte Trinité. J'avais cru d'abord que c'était là l'expérience de tous ceux qui sont parvenus à l'amour parfait; mais je suis maintenant convaincu que ce n'est pas le cas. Ce privilège n'est accordé qu'à quelques-uns<sup>11</sup>."

A la même personne, il écrit le 8 août 1788: "M. Charles Perronet fut la première personne qui, à ma connaissance, a joui du même privilège que le marquis de Renty, relativement à la sainte Trinité. Miss Ritchie fut la seconde; Miss Roë (aujourd'hui Mrs. Rogers), fut la troisième. Je n'en ai trouvé que quelques cas; et j'en conclus, contrairement à ce que j'avais supposé d'abord, que ce privilège n'est pas accordé à tous ceux qui sont parfaits dans l'amour<sup>12</sup>."

Les lettres de Wesley reviennent fréquemment sur ce sujet pendant les dernières années de sa vie. Que faut-il en penser? Avons-nous le droit de rejeter son témoignage et d'accuser de mysticisme et d'exagération ces expériences au sujet desquelles ce grand serviteur de Dieu se livra à une enquête approfondie? Nous ne le pensons pas. Si extraordinaires que ces faits spirituels nous paraissent, nous n'avons pas le droit de les repousser. Les personnes auxquelles ils se rapportent furent quelques-unes des âmes les plus saintes que le monde ait connues, et leur témoignage est digne de foi. Il nous fait entrevoir une vie chrétienne supérieure et démontre que la doctrine de la Trinité n'est pas seulement un fruit de la spéculation théologique, mais une vérité destinée à alimenter la vie intime et à enrichir l'expérience spirituelle du croyant.

\* \* \*

## II. LA CRÉATION

Wesley a étudié le problème de la Création dans un sermon intitulé: *L'approbation de Dieu sur Ses œuvres*<sup>13</sup>, sur ce texte: "Dieu

vit tout ce qu'il avait fait; et voici, cela était très bon" (Gen. 1:31). Il ne possédait, cela va sans dire, que les connaissances physiques très imparfaites de son temps; la géologie et la paléontologie étaient des sciences encore à naître au dix-huitième siècle. Il en résulte que les vues de Wesley sont nécessairement incomplètes et souvent erronées. Elles sont intéressantes, toutefois, parce qu'elles dénotent un esprit foncièrement religieux.

Il voit avec raison, dans le premier verset de la Genèse, la création de la matière et, dans l'œuvre des six jours, l'organisation de la matière. Il affirme que la terre, au sortir des mains du Créateur, était "suprêmement belle". "Elle était de plus fertile dans toutes ses parties. Elle n'était pas gâtée par des rochers arides et pelés; elle n'attristait pas les regards par d'horribles précipices, des abîmes béants, de tristes cavernes, des marécages infranchissables ou des déserts arides de sable." Il y avait sans doute des montagnes, "qui ajoutaient à la beauté de la création, par la variété de leurs aspects; mais nous pouvons supposer que leurs pentes n'étaient pas abruptes et que leur accès était facile." La terre ne connaissait alors ni tremblements de terre, ni commotions, ni éruptions volcaniques. Wesley conjecture que, puisqu'il n'y aura plus de mer dans le monde renouvelé (Apoc. 21:1), il n'y en avait pas non plus dans le monde primitif; mais comme il y avait cependant des fleuves (Gen. 2:8-14), il oublie de nous dire où ces fleuves pouvaient bien se déverser. L'homme primitif devait posséder, comme les anges, la faculté de se transporter rapidement d'un lieu à un autre. L'air était "toujours serein; il n'y avait pas de tempêtes, mais seulement des brises douces et rafraîchissantes." Le globe terrestre ne s'offrait pas alors aux rayons du soleil dans cette position oblique, qui y produit les alternatives de chaleurs et de froid excessifs que nous connaissons. Il y régnait un printemps perpétuel. Il ne devait y avoir ni ronces ni épines croissant du sol, ni plantes vénéneuses; mais uniquement des plantes destinées à l'alimentation et à l'agrément de l'homme et des animaux.

Quant à ces derniers, ils devaient, dans l'état primitif du monde, avoir des mœurs douces. "C'est, dit Wesley, par suite de la misérable condition et de l'affreux désordre de ce monde, que d'innombrables créatures ne puissent maintenant préserver leur vie qu'en détruisant la vie des autres. Il n'en était pas ainsi au commencement. La terre paradisiaque fournissait une alimentation suffisante à tous ses habitants, de telle sorte qu'aucun d'eux

n'avait ni le besoin ni la tentation de se jeter sur d'autres créatures pour en faire sa proie. L'araignée était alors aussi inoffensive que la mouche, et ne se tenait pas en embuscade pour se nourrir de sang."

Dans un autre sermon, sur *La Grande Délivrance*<sup>14</sup>, Wesley donne de nouveaux développements à ses vues sur l'état primitif des animaux. Il leur attribue plusieurs des facultés de l'homme: intelligence, volonté, liberté, mais à un degré inférieur. La grande différence entre eux était celle-ci: l'homme était capable de connaître Dieu, de L'aimer et de Lui obéir; les créatures inférieures ne l'étaient pas. Leur perfection consistait à aimer l'homme et à Lui obéir, comme la perfection de l'homme consistait à aimer Dieu et à lui obéir. Dans cette voie de subordination confiante à l'homme, elles étaient heureuses. Elles n'étaient pas d'ailleurs absolument étrangères à toute qualité morale. Elles éprouvaient de la gratitude envers l'homme pour les bienfaits reçus, et de la bienveillance les unes envers les autres, sans mélange de mauvais sentiments. "Elles ignoraient la douleur, qui n'existait pas encore, dit Wesley, et n'avait pas fait son entrée dans le paradis. Elles étaient immortelles; car Dieu n'avait pas créé la mort."

"Toutes les bénédictions de Dieu dans le paradis terrestre parvenaient, par le moyen de l'homme, aux créatures inférieures. L'homme étant le canal de communication entre le Créateur et toute la création animale, il est arrivé que lorsque l'homme s'est rendu incapable de transmettre ces bénédictions, la communication a été forcément interrompue. Et il en est résulté que toutes 'les créatures sont assujetties à la vanité', à toutes sortes de maux et de souffrances, non volontairement, et de leur libre choix, 'mais à cause de celui qui les y a assujetties', par la sage permission de Dieu, qui a voulu faire sortir un bien éternel d'un mal temporaire."

Wesley admet donc une déchéance des animaux comme l'un des résultats de la chute de l'homme, et il affirme la supériorité de l'animal primitif, qu'il suppose exempt de mauvais instincts et inaccessible à la souffrance et à la mort. Cette hypothèse ne peut plus se défendre. Il est démontré aujourd'hui que, bien avant l'apparition de l'homme sur la terre, les animaux s'entre-dévoiraient et, par conséquent, souffraient et mouraient. En effet, plusieurs des animaux fossiles, découverts par nos géologues, étaient des carnassiers puissamment armés pour la lutte.

Quant à l'homme, quel était son état, au sortir des mains du Créateur<sup>15</sup>? Il fut fait "à l'image de Dieu". Dieu est esprit: l'homme fut aussi un esprit; mais cet esprit, appelé à habiter la terre, fut logé dans un corps tiré de la terre. Conformément à l'image de son Créateur, il fut doué d'intelligence, de la faculté de comprendre et de juger. Il fut doué de volonté, se manifestant par des affections diverses, et enfin, il fut doué de liberté, c'est-à-dire de la faculté de choisir, sans laquelle tout le reste eût été vain, et sans laquelle il eût été aussi incapable de vice ou de vertu qu'une motte de terre ou un bloc de marbre.

Wesley pense que l'homme primitif avait des forces physiques et des facultés de locomotion bien supérieures à celles que nous possédons; que son intelligence était parfaite dans ses limites, capable de tout comprendre avec clarté et de juger de toutes choses avec vérité, et sans mélange d'erreur; que sa volonté n'avait aucune propension au mal, mais que toutes ses passions et ses affections étaient fermement et uniformément guidées par les inspirations de sa saine raison, et que sa liberté s'exerçait, elle aussi, sous l'action et le contrôle d'une intelligence supérieure. Créature capable de posséder Dieu, l'homme connaissait, aimait et servait son Créateur. C'était là sa suprême perfection. Sa félicité découlait du jeu normal de toutes ses facultés; mais elle était accrue par le spectacle du monde extérieur qui l'entourait, par l'ordre, la beauté, l'harmonie de toute la création animée ou inanimée, la sérénité des cieux, l'éclat du soleil, la parure variée de la terre, avec ses arbres, ses fruits et ses fleurs. Son bonheur n'était interrompu par rien de mauvais, ni souffrance, ni chagrin. Tant qu'il fut innocent, il fut incapable de souffrir, et rien ne pouvait troubler ses pures joies. Et, pour couronner le tout, il était immortel.

C'est sous ces couleurs brillantes, empruntées à Milton (dont Wesley était un fervent admirateur), qu'il se représentait l'œuvre du Créateur avant qu'elle n'eût été souillée par le péché. Nous avons déjà fait remarquer que les sciences naturelles nous obligent à faire des réserves sur la cosmogonie de Wesley. D'autre part, il nous paraît dépasser l'enseignement biblique en attribuant la perfection à l'homme primitif. Nous croyons qu'il était dans un état d'innocence, d'où il devait s'élever, par l'effort et par la communion avec Dieu, à une sainteté consciente.

Le problème, qui ne se posait pas au temps de Wesley et qui se pose devant nous, peut se formuler ainsi: Comment expliquer la

présence de la souffrance et de la mort sur la terre avant la création d'Adam, puisque la souffrance et la mort furent le châtement de sa désobéissance? L'hypothèse qui paraît résoudre le mieux cette difficulté est celle d'après laquelle la création des six jours aurait été une restauration survenant à la suite d'une première catastrophe morale. Il y aurait eu, sur la terre, avant l'humanité actuelle, des créatures douées de liberté, et dont la chute morale aurait entraîné dans la ruine les créatures inférieures, et, par contre-coup, le lieu de leur demeure. Cette création primitive serait résumée dans le premier verset de la Genèse: "Au commencement, Dieu créa les cieux et la terre." Le verset suivant exprimerait l'état de la terre après la catastrophe amenée par la révolte de ses premiers habitants: "La terre était informe et vide; il y avait des ténèbres à la surface de l'abîme." On a fait remarquer que "les traits employés dans cette description du chaos désignent toujours dans l'Écriture ce qui est anormal, et non pas seulement ce qui est imparfait<sup>16</sup>". Le mot expressif: *tohouvabohou*, se retrouve dans Jér. 4:23; Es. 34:11, etc. La création nouvelle, ou l'œuvre des six jours, a fait cesser cet état de chaos et a créé un ordre de choses duquel le mal physique et le mal moral eussent été éliminés, si l'homme n'eût pas péché.

Cette hypothèse, dite *restitutionniste*, "résoudrait la plus grave des difficultés que soulèvent les rapports de la Genèse biblique et des sciences naturelles, en nous rendant raison de la présence de la mort dans les époques préadamites<sup>17</sup>".

La Bible nous entretient d'ailleurs, quoique fort discrètement, de créatures morales autres que l'homme et antérieures à l'homme, dont une partie s'est révoltée contre Dieu. Ce sont les anges. Parlons-en, puisque d'ailleurs Wesley n'a pas laissé ce sujet en dehors de ses préoccupations<sup>18</sup>.

\* \* \*

### III. LES ANGES

Wesley a consacré un sermon aux *Bons anges*, et un autre aux *Mauvais anges*<sup>19</sup>. Relevons-y ses vues sur ce sujet: Quant à la place que les anges occupent au sein de la création, c'est la plus élevée. Il fait remarquer qu'"il n'y a ni lacune ni vide dans la création de Dieu, et qu'une chaîne continue d'êtres va du degré le plus bas au plus élevé, de la molécule de matière inorganique jusqu'à

l'archange Michel. Et cette échelle des créatures ne s'élève pas par sauts et par bonds, mais par degrés lents et insensibles. Au bas de l'échelle, la matière non organisée, ensuite, les minéraux, puis les végétaux; puis les insectes, les reptiles, les poissons, les quadrupèdes; enfin, les hommes, et, au-dessus d'eux, les anges."

On pourrait ajouter avec F. Godet<sup>20</sup>, que l'existence des anges, affirmée par les enseignements bibliques, est également postulée par la raison. Nous connaissons sur la terre trois ordres d'êtres vivants: la plante, qui est l'espèce sans individu; l'animal, qui est l'individu assujéti à l'espèce; l'homme, qui représente l'espèce domptée par l'individu. Il reste une quatrième forme d'existence: l'individu sans l'espèce, chaque individu devant son existence, non à des parents semblables à lui, mais directement à la volonté créatrice de Dieu. L'ange est cette créature supérieure. Tandis que les hommes sont fils d'homme, les anges sont fils de Dieu. Comme dit Wesley "ils constituent l'ordre le plus élevé des êtres créés."

Sont-ils de purs esprits? Wesley répond: "S'ils ont des corps, il ne sont pas grossiers et terrestres, comme les nôtres, mais d'une substance bien plus raffinée, semblable au feu, plutôt qu'à tout autre élément terrestre. N'est-ce pas ce qui semble résulter de ces paroles du psalmiste: 'Il fait des vents ses anges et des flammes de feu ses ministres' (Ps. 104:4). Ils furent créés avant la terre, puisque l'Eternel déclare que lorsqu'Il fonda la terre, 'tous les fils de Dieu poussèrent des cris de joie' (Job 38:7). Les anges ont un organisme plus subtil que le nôtre, un corps incorruptible pareil à celui dont nous serons revêtus à la résurrection. C'est ce qu'implique la parole de Jésus, qui nous annonce que nous serons alors 'semblables aux anges' (Luc 20:36)."

Les anges sont "doués d'intelligence, de volonté, d'affections et de liberté", à un degré supérieur. Leur regard peut "embrasser toute l'étendue de la création. Nous ne pouvons concevoir ni défaut dans leur perception, ni erreur dans leur intelligence. Nous ne devons pas nous imaginer qu'ils se traînent d'une vérité à une autre par cette lente méthode que nous appelons le raisonnement. Ils voient sans doute d'un seul coup d'œil toute vérité qui s'offre à leur intelligence, et cela avec toute la certitude et toute la clarté avec lesquelles nous concevons nous-mêmes les axiomes les plus évidents". Doués de la faculté de pénétrer dans les pensées de ceux auprès desquels s'exerce leur ministère, ils ont dû accroître

considérablement leur sagesse, "non seulement par l'observation des cœurs et de la conduite des hommes, dans leurs générations successives, mais encore par l'observation des œuvres de Dieu, des œuvres de la création, de la providence et de la grâce, et surtout "en contemplant continuellement la face de leur Père qui est dans les cieux".

Leur sainteté est éminente; ils sont appelés "les saints anges". Leur force est grande; ils sont appelés les Forts (Ps. 103:20), et "les anges de la puissance de Dieu" (2 Thess. 1:7). "Même un ange déchu est désigné comme 'le prince de la puissance de l'air'." "Nous ne saurions fixer de limites au pouvoir de ces premiers-nés de Dieu." "Il n'est pas douteux que Dieu n'ait donné à ces êtres une immense sphère d'activité, quoiqu'elle ne soit pas sans limites."

La fonction des anges auprès des hommes consiste à "exercer leur ministère auprès de ceux qui doivent hériter du salut" (Héb. 1:14). Les méchants eux-mêmes ne sont pas sans doute privés du ministère des anges; mais "leurs fonctions principales les font servir les héritiers du salut, les croyants et ceux qui cherchent Dieu avec sincérité. Ils peuvent nous aider dans nos recherches de la vérité; nous mettre en garde contre le mal qui se déguise, et mettre le bien en pleine lumière. Ils peuvent agir sur notre volonté pour l'incliner au bien et la détourner du mal. Ils peuvent réveiller nos affections endormies, accroître notre pieuse espérance ou notre crainte filiale et nous aider à mieux aimer Celui qui nous a aimés le premier."

Wesley ne doute pas que nous ne soyons redevables au ministère des anges d'une foule de délivrances matérielles, que nous avons le tort d'attribuer à notre sagesse et à notre prudence. C'est Dieu qui a "donné charge de nous à Ses anges, et ils nous ont portés dans leurs mains". Qui sait si ce n'est pas à un ange que nous devons la guérison de telle maladie, réputée incurable? Combien de fois Dieu ne nous délivre-t-Il pas des méchants par le ministère de Ses anges? Il s'en sert aussi pour contrecarrer l'action des mauvais anges. Si nos yeux étaient ouverts, comme le furent ceux du serviteur d'Elisée, nous verrions que "le nombre de ceux qui sont pour nous est plus grand que le nombre de ceux qui sont contre nous" (2 Rois 6:16).

Wesley demande pour quelle raison Dieu donne charge de nous à Ses anges, et il répond: "N'est-ce pas pour nous exciter

mutuellement, eux et nous, à nous aimer, en sorte que, par l'accroissement de notre amour et de notre gratitude pour eux, nous éprouvions un jour une félicité plus grande en les retrouvant dans le royaume de notre Père? Nous n'avons pas à les adorer, puisque l'adoration n'est due qu'à notre Père commun; mais nous pouvons les estimer à un haut degré à cause de leurs œuvres, et nous pouvons les limiter dans leur sainteté, conformément à la prière que notre Seigneur nous a enseignée, nous efforçant de 'faire Sa volonté sur la terre' comme les anges la font dans le ciel".

Les mauvais anges sont des anges déchus. Soumis comme tous les êtres libres à l'épreuve de la liberté, ils sont tombés dans des conditions qui nous sont inconnues. "Nous ignorons, dit Wesley, quelle fut l'occasion de leur apostasie et quels en furent les effets immédiats. On a supposé, non sans quelque probabilité, que, lorsque Dieu publia le décret (mentionné au Ps. 2:6-7), conférant à son Fils unique la royauté sur toutes les créatures, une partie des anges, ces premier-nés de la création, se comparèrent à Lui par orgueil. Il se peut que Satan, qui était peut-être le premier des archanges, ait dit en son cœur: 'Moi aussi, j'aurai un trône; je m'assiérai à l'extrémité du septentrion; je serai semblable au Très-Haut' (Es. 14:13-14)." Wesley, en appliquant à Satan ce texte d'Esaië, adopte l'interprétation de plusieurs Pères de l'Eglise. Mais une saine exégèse le rapporte au roi de Babylone et à ses prétentions à être une divinité.

Quoi qu'il en soit, "les anges devinrent des démons, et les plus saintes des créatures en devinrent les plus impies. En secouant la souveraineté de Dieu, ils perdirent toute leur excellence et revêtirent tous les caractères les plus opposés à la nature de Dieu. Pleins d'orgueil et d'envie contre Dieu et contre les anges saints, ils sont pleins de cruauté et de rage contre les hommes qu'ils cherchent à entraîner dans la même révolte et la même ruine qu'eux-mêmes. Heureusement pour nous, Dieu leur a fixé des limites qu'ils ne peuvent pas franchir."

Satan, leur chef, est appelé "le prince de ce monde", et même "le dieu de ce monde". Son nom, Satan, signifie l'Adversaire, à la fois de Dieu et de l'homme. Les autres mauvais anges reconnaissent sa suprématie; c'est lui sans doute qui assigne à chacun d'eux sa place et sa tâche. Il n'est pas douteux qu'ils ne soient étroitement associés à leur chef et les uns aux autres, par un lien

dont nous ignorons la nature, mais qui n'est certainement pas l'amour.

Quel est l'emploi des mauvais anges? Ils sont, dans la mesure où Dieu le permet, "les gouverneurs de ce monde" (*cosmokratoras*). Il doit y avoir quelque vérité dans l'orgueilleux propos de leur chef, montrant au Fils de Dieu "tous les royaumes du monde et leur gloire", et disant: "Elle m'a été donnée et je la donne à qui je veux" (Luc 4:6). Ils sont "les princes des ténèbres de ce siècle" (Eph. 6:12)<sup>21</sup>. Ils disposent de l'ignorance, de l'erreur, de la folie et de la perversité des hommes, pour s'opposer au régime de Dieu et faire progresser le royaume des ténèbres.

Faut-il penser, comme l'ont cru, d'anciens théologiens, que chaque homme ait un bon ange et un mauvais ange? Wesley ne croit pas que cette opinion soit justifiée par l'Écriture. Mais ce qu'elle nous enseigne positivement, c'est que Satan et ses anges sont occupés à nous induire au mal et "rôdent autour de nous comme le lion cherchant à nous détruire". Les fidèles eux-mêmes ne sont pas à l'abri de leurs assauts. Ils cherchent à nous faire douter de l'amour de Dieu, à jeter la division et la haine entre les hommes, et à produire en nous de mauvaises pensées et de coupables désirs.

Wesley attribue à l'action des mauvais anges, non seulement l'inspiration de tout le mal moral, mais encore une grande partie des maux physiques, accidents et maladies, qui affligent notre humanité. On peut trouver bizarre l'idée qu'il exprime à diverses reprises, dans son journal et dans ses sermons, que c'est à une intervention diabolique qu'il dut, dans telle circonstance, une chute de cheval ou la rupture de l'essieu de sa voiture. Mais, au lieu de l'accuser de crédulité, il est plus sage de reconnaître là un trait intéressant de son caractère religieux, savoir l'intensité de sa foi aux réalités spirituelles et au monde invisible.

Il convient, sur ce sujet mystérieux, de nous en tenir à ce fait enseigné par l'Écriture que le péché est antérieur à l'homme dans l'univers et que, avant lui, des esprits créés à l'image de Dieu ont fait naufrage dans l'épreuve de la liberté imposée à toutes les créatures intelligentes.

En résumé, l'idée même de liberté implique la possibilité du mal. Cette possibilité remonte donc à Dieu, mais le passage de la possibilité au fait est l'œuvre de l'homme. Dieu eût pu faire un monde où la nécessité, et non la liberté, eût été la loi; mais dans

un tel monde, s'il n'y eût pas eu de mal, il n'y eût pas eu non plus de bien; la vertu en eût été absente, en même temps que le vice; l'amour, qui est le don libre de soi-même, en eût été exclu, aussi bien que la haine; le malheur n'y aurait pas pénétré, mais la vraie félicité pas davantage.

\* \* \*

#### IV. LA PROVIDENCE

La Providence de Dieu est le gouvernement divin du monde, ou le soin que Dieu prend de toutes Ses créatures. La foi au Dieu vivant implique nécessairement la foi en Son action incessante dans l'univers créé par Lui. Croire à la révélation, c'est croire à l'intervention constante de Dieu dans l'histoire de ce monde. Les Saintes Ecritures sont "le Livre de la Providence de Dieu" et "l'histoire de Dieu".

Wesley a consacré l'un de ses sermons à cette importante doctrine<sup>22</sup>, sur laquelle il revient ailleurs. Son esprit essentiellement religieux discernait partout l'action divine, dans son expérience et dans sa vie, comme dans la nature et dans l'histoire. Les déistes de son temps disaient volontiers: "Nous ne sommes pas des athées: nous croyons à une providence, mais à une providence générale. Quant à une providence particulière, dont on parle, nous ne saurions qu'en faire. Les petites affaires des hommes ne sauraient arrêter les regards du grand Créateur et Gouverneur de l'univers." A ces hautaines affirmations, Wesley oppose l'enseignement biblique, qui montre la sollicitude de Dieu, constamment occupée, non seulement de l'homme, mais aussi des animaux et des plantes.

Il discerne, dans cette opposition à une providence particulière, la répugnance à accepter le surnaturel. Le poète Pope dit: "La Cause universelle agit par des lois générales, non par des lois particulières." Wesley lui répond:

"Cela revient à dire que Dieu ne dévie jamais de ces lois générales en faveur d'un individu quelconque. C'est là une idée assez répandue, mais qui est en flagrante opposition avec tout l'enseignement des Ecritures. Car si Dieu ne s'écartait jamais des lois générales qu'Il a établies, il en résulterait qu'il n'y a jamais eu de miracle en ce monde, puisque le miracle est une déviation des lois générales de la nature... S'il plaisait à Dieu de conserver la vie

de l'un de Ses serviteurs, Il saurait suspendre telle ou telle loi de la nature: la pierre ne tomberait pas, le feu ne brûlerait pas, les flots ne couleraient pas; ou bien il donnerait charge à Ses anges de le porter dans leurs mains à travers tous les dangers.

"J'admets que, dans le cours ordinaire de la nature, Dieu agit au moyen de lois générales; mais Il ne s'est jamais interdit de recourir à des exceptions, quand cela Lui plaît, soit en suspendant une loi en faveur de ceux qui L'aiment, soit en employant Ses anges puissants en force. Par l'un ou par l'autre de ces moyens, Il peut délivrer de tout danger ceux qui se confient en Lui.

"Si l'on me dit: 'Vous attendez donc des miracles!' je réponds: 'Oui, certainement, si je crois à la Bible; car la Bible m'enseigne que Dieu entend la prière et y répond.' Et toute réponse à une prière est, à proprement parler, un miracle. En effet, il ne peut pas être question de réponse si les causes naturelles suivent leur cours, et si les choses suivent leur voie naturelle. La loi de la gravitation elle-même cessera de fonctionner toutes les fois que cela plaira à son Auteur."

On le voit, Wesley ne transigeait pas et n'équivoquait pas, sur la question du surnaturel. Pour lui, le Dieu vivant est le Dieu souverainement libre et aimant, et non un Etre enchaîné par les lois qu'Il a Lui-même données à Sa création. Ces lois sont contingentes et non nécessaires, et, par conséquent, elles peuvent et doivent plier lorsqu'un intérêt supérieur le demande.

Wesley revient sur cette distinction d'une Providence générale et d'une Providence particulière, pour montrer combien vaine elle est. "Qu'est-ce, demande-t-il, qu'une chose générale, qui ne renferme pas des choses particulières? Pourriez-vous me montrer un genre qui ne contienne pas d'espèces? Ce qui constitue un genre, n'est-ce pas plusieurs espèces ajoutées les unes aux autres? Qu'est-ce qu'un tout qui ne contiendrait pas de parties? C'est un non-sens et une absurdité."

Il demande ensuite ce qu'on entend par une Providence générale, en opposition avec une Providence particulière.

"Est-ce que cela signifie qu'elle veille seulement sur les parties les plus volumineuses de l'univers, sur le soleil, mais non sur la terre? Sur la terre, mais non sur ses habitants? Mais qu'est-ce que la terre, sinon une masse de matière inanimée? Est-ce qu'un esprit, un héritier de l'immortalité, n'a pas plus de prix que toute la terre, même en ajoutant à celle-ci le soleil, la lune et les étoiles? plus de prix que la création inanimée tout entière?"

“Prétendra-t-on que la Providence de Dieu ne s’étende qu’aux grands événements de l’histoire de l’humanité, tels que la naissance et la chute des empires, mais que les petits intérêts de tel ou tel individu restent en dehors de l’attention du Tout-Puissant? Ce serait oublier que ces mots *grand* et *petit* sont des termes purement relatifs, qui n’ont d’importance qu’entre les hommes. En un sens, l’homme et ses intérêts sont moins que rien devant le Très-Haut. Mais aussi, rien n’est petit à Ses yeux de ce qui affecte, en un degré quelconque, le bonheur de celui qui craint Dieu et qui pratique la justice. Que devient alors votre Providence générale, exclusive d’une Providence particulière? Elle doit être repoussée par tout homme raisonnable comme un non-sens absurde et contradictoire. Nous pouvons donc résumer toute la doctrine scripturaire de la Providence dans cette belle parole de saint Augustin: *Ita praesidet singulis sicut universis et universis sicut singulis.* (Dieu veille aux intérêts individuels comme aux intérêts universels, et aux universels comme aux individuels.)”

L’existence du mal moral qui règne sur la terre, la présence et l’universalité de la souffrance et de la mort, peuvent-elles se concilier avec ce gouvernement de sagesse et d’amour que nous appelons la Providence? Wesley ne pouvait pas ne pas s’arrêter devant ce problème redoutable, et voici comment il en parle:

“L’Etre qui peut tout, ne peut pas se renier Lui-même et contredire Son œuvre. Sans cela, Il détruirait tout péché et toute souffrance sur l’heure, et ne laisserait subsister, dans toute Sa création, aucune trace de méchanceté. Mais s’Il le faisait, Il se contredirait Lui-même, Il renverserait Son œuvre et Il déferait tout ce qu’Il a fait en créant l’homme sur la terre. En effet, Il a créé l’homme à Son image: esprit comme Lui, doué d’intelligence, de volonté, d’affections et de liberté. Sans cette liberté, ni son intelligence, ni ses affections ne lui eussent été utiles, et il n’eût été capable ni de vice ni de vertu. Il ne pourrait, pas plus qu’un arbre ou une pierre, être un agent moral. Si donc Dieu voulait appliquer à cela Sa puissance, il n’y aurait plus de vice en ce monde; mais il est tout aussi certain qu’il n’y aurait pas davantage de vertu. Avec la liberté en moins, les hommes ne seraient pas plus vertueux que les pierres. J’ose donc dire en toute révérence que le Tout-Puissant ne peut pas faire cette chose-là. Il ne peut pas détruire dans l’âme de l’homme Son image qu’Il y a mise; et il faudrait qu’Il fit cela pour pouvoir abolir de ce monde le péché et la souffrance. Et s’Il le faisait ce serait là un coup de force, non un acte de sagesse.

“Dieu déploie donc toute Sa sagesse, Sa puissance et Sa bonté à gouverner l’homme comme homme, c’est-à-dire comme un esprit

intelligent et libre, capable de choisir le bien ou le mal. Dieu conduit toutes choses, tant dans les cieus que sur la terre, pour aider l'homme à atteindre le but de son existence, en travaillant à son salut; mais il le fait sans avoir recours à la corruption, sans contraindre sa liberté. Il suffit d'un examen attentif pour discerner que tout le plan de la divine Providence est constitué de manière à fournir à l'homme tous les secours nécessaires pour faire le bien et éviter le mal, sans faire de lui une machine qui serait incapable de vertu ou de vice, et, par conséquent, aussi de récompense et de punition."

Dans un discours sur *l'Imperfection de la connaissance humaine*<sup>23</sup>, Wesley aborde les problèmes que soulève l'administration du gouvernement divin dans ce monde.

"Nous admettons, dit-il, cette vérité générale, que la Providence de Dieu gouverne toutes choses; mais que nous sommes ignorants quand il s'agit d'expliquer les détails de cette action, par rapport aux nations, aux familles ou aux individus! Pourquoi tant de nations, après avoir prospéré sur la terre, en ont disparu, pour faire place à d'autres? Pourquoi une si grande partie de notre terre est-elle encore vouée aux ténèbres et à la barbarie? Pourquoi les malheureux habitants de l'Afrique ont-ils été si longtemps vendus comme esclaves? Pourquoi les indigènes de l'Amérique ont-ils été exterminés sans pitié par les Européens? Pourquoi le christianisme, qui pourrait relever les races déchues, est-il encore si peu répandu, après tant de siècles? Pourquoi, dans nos pays civilisés, des inégalités sociales si choquantes, les uns nageant dans l'abondance, et les autres mourant de faim? Pourquoi la grande majorité des hommes sont-ils privés de tout moyen de connaître le salut qui est en Jésus-Christ?"

Ce sont là de douloureuses questions, qui arrachent à Wesley ces exclamations: "Le Père des hommes ne se soucie-t-Il donc pas de Ses créatures? Ô Père de miséricorde, ne sont-ils pas l'œuvre de Tes mains, le salaire du sang de Ton Fils?" Il répond que ce sont là des mystères devant lesquels il faut s'incliner humblement, dans un sentiment profond de notre ignorance et avec une foi absolue dans la sagesse et la miséricorde de Dieu. Ce que nous ne savons pas maintenant, nous le saurons plus tard.

La foi en la Providence fut la force et la joie de Wesley, pendant son long apostolat. Ses lettres et son journal abondent en récits de délivrances qui étaient pour lui des interventions manifestes de Dieu. Pendant un voyage, qui fut particulièrement difficile, il écrivait à l'un de ses amis:

“Je suis heureux, quel que soit l’accueil que je reçois. Rien ne me trouble, ni les mauvais repas, ni les mauvais lits, ni les chambres misérables, ni les averses, ni les mauvais chemins. Par la grâce de Dieu, je ne m’impatiente de rien, je ne murmure de rien; je ne suis mécontent de rien. Je vois Dieu assis sur un trône, et gouvernant toutes choses pour mon bien. Une chose qui me peine, c’est d’entendre les gens qui m’entourent trouver faute à la façon dont Dieu gouverne le monde, car c’est blâmer Dieu que de blâmer les choses que nous ne pouvons pas changer. Peu de personnes comprennent la doctrine d’une Providence particulière, au moins en pratique, et de manière à l’appliquer à toutes les circonstances de la vie. Mon plus vif désir est de reconnaître en toutes choses l’action de Dieu, qui dispose tout pour Sa gloire et pour le bien de Ses créatures<sup>24</sup>.”

---

#### NOTES — CHAPITRE II

1. Sermon LX, *On the discoveries of faith*, t. VII, p. 321.
2. *Le Sermon sur la Montagne*, Sermons, vol. V., p. 283. Traduction française (1888), p. 67.
3. Vol. VII, p. 239.
4. Vol. VII, p. 241.
5. Vol. XII, p. 293. Lettre à un membre de la Société.
6. Vol. XIII, p. 30. Lettre du 17 avril à Miss Bishop.
7. Vol. VI, p. 200.
8. Vol. VI, p. 205.
9. *Arminian Magazine* 1786, p. 253.
10. Commentaire sur le Nouveau Testament, sur 1 Jean 5:7.
11. Lettre du 4 juillet 1787, *Works*, t. XII, p. 351. Lettre à lady Maxwell.
12. *Ibid.*, t. XII, p. 352.
13. Vol. VI, p. 206.
14. Vol. VI, p. 241.
15. Vol. VI, p. 242.
16. Grétilat, *Théologie systématique*, t. III, p. 417.
17. *Ibid.*, p. 416.
18. Voyez à l’Appendice une étude sur la *Création* par l’auteur de ce livre.
19. *Works*, t. VI, p., 361, 370.
20. *Etudes bibliques*, t. I, pp. 2-8.
21. “Nous avons à combattre, non contre des adversaires de chair et de sang, mais contre les chefs, les souverains, les dominateurs de ce monde de ténèbres, contre les mauvais esprits des régions célestes” (Eph. 6:12, *version Stapfer*).

22. Vol. VI, p. 313.

23. Vol. VI, p. 337.

24. Vol. XII, p. 183.



## CHAPITRE III

---

# Anthropologie, ou doctrine de l'homme

---

### I. L'HOMME AVANT LE PÉCHÉ

En étudiant les vues de Wesley sur la Création, nous avons déjà touché à ce sujet. Il convient d'y revenir, pour se rendre compte de l'idée qu'il se faisait de l'état spirituel de l'homme avant la chute. C'est dans son sermon sur *la Nouvelle naissance* que nous en trouvons l'expression la plus sobre et la plus complète<sup>1</sup>.

Il se borne à commenter la parole de la Genèse 1:26-27: "Puis Dieu dit: Faisons l'homme à notre image, selon notre ressemblance... Dieu donc créa l'homme à son image; il le créa à l'image de Dieu."

"Faut-il distinguer entre l'image et la ressemblance, comme l'ont fait les Pères de l'Eglise, les théologiens catholiques et certains théologiens protestants du XVII<sup>e</sup> siècle? L'image signifierait la similitude corporelle de l'homme avec Dieu, et la ressemblance signifierait la similitude spirituelle. Pour d'autres, l'image signifierait un élément interne, et la ressemblance une manifestation, une activité. Saint Augustin pensait que le premier de ces termes signifiait la connaissance de la vérité et le second l'amour de la vertu. Les théologiens catholiques voient généralement dans l'image la nature morale de l'homme et dans la ressemblance sa justice originelle. L'homme, d'après eux, aurait perdu, à la chute, la ressemblance et non l'image de Dieu."

Cette distinction est subtile et non justifiée. Il n'y a là que la répétition de la même idée sous deux formes synonymes. C'était l'opinion de Calvin, et cela paraît être aussi celle de Wesley, qui ne s'arrête pas à ces querelles de mots. Que faut-il entendre par l'image divine en l'homme?

"L'homme, dit-il, ne fut pas fait par Dieu seulement à Son image *naturelle*, en faisant de lui une reproduction de l'immortalité divine, un être spirituel doué d'intelligence, d'une volonté libre, d'affections diverses. Ce ne fut pas seulement, si je puis ainsi dire, à Son image *politique*, en le faisant roi de ce bas-monde, en lui donnant de 'dominer sur les poissons de la mer..., et sur toute la terre'. Mais, ce fut principalement à Son image *morale* qui, d'après l'apôtre, consiste 'dans une justice et une sainteté véritables'. L'homme fut créé à cette image de Dieu. 'Dieu est amour<sup>2</sup>.' Au moment où il fut créé, l'homme était donc plein d'amour: c'était là l'unique source de tous ses sentiments, de toutes ses pensées, de toutes ses paroles, de tous ses actes. Dieu est plein de justice, de miséricorde et de vérité: l'homme était tel quand il sortit des mains de son Créateur. Dieu est la pureté même, la pureté sans tache: de même l'homme fut, au commencement, pur de toute souillure, sans quoi Dieu ne l'eût pas déclaré, en commun avec ses autres œuvres, 'très bon'. Il n'aurait pas été *très bon* s'il n'eût pas été pur de tout péché, rempli de justice et de véritable sainteté. Car il n'y a pas de moyen terme: si nous supposons un être intelligent, qui n'aime pas Dieu et qui n'est ni juste, ni saint, nous supposons un être qui, bien loin d'être 'très bon', n'est point bon du tout."

Wesley dépasse peut-être ici la mesure, en représentant Adam comme "rempli de sainteté". C'était là le point de vue orthodoxe de son temps, mais il semble difficile à maintenir. En effet, si la condition de nos premiers parents eût consisté en une sainteté parfaite, il faudrait écarter la possibilité du progrès. L'homme fut créé bon moralement, innocent; le Dieu bon ne pouvait pas créer un être dont les facultés n'eussent pas été inclinées au bien. Comme le dit M. Matter, "l'homme n'est pas parti de la neutralité, de l'indifférence, de l'équilibre entre le bien et le mal; psychologiquement, un tel état est inconcevable; une impulsion a toujours une direction, un instinct est toujours déterminé dans le sens de la destination de l'être dans lequel il agit. La bonté native de l'homme n'était donc pas encore la vertu, la sainteté; car l'homme n'avait pas encore agi par lui-même... Cette condition primitive peut s'appeler l'état d'innocence; un état qui devait se prolonger aussi longtemps que l'homme continuerait à suivre sa nature, et qui cessait au fur et à mesure qu'il prenait possession de lui-même, faisait acte de volonté, se déterminait. Par là, l'innocence se transformait soit en sainteté, soit en vice<sup>3</sup>."

L'image divine nous paraît consister surtout dans la conscience morale et religieuse que l'homme portait en lui, dans la volonté

libre qui faisait qu'il disposait de lui-même et n'était asservi ni par l'instinct ni par la nature, dans son intelligence, capable de discerner la voie à suivre et de connaître Dieu, et enfin dans son cœur capable de L'aimer et de se donner à Lui. Avant que cette image n'eût été altérée en l'homme par le péché, ses facultés se tournaient naturellement vers Dieu et vers le bien. Non seulement il ne faisait pas le mal, mais il l'ignorait. S'il eût triomphé dans l'épreuve à laquelle il fut soumis, il se fût développé normalement dans la double voie de la sainteté et de la connaissance. De plus, il eût triomphé de la dissolution. L'immortalité physique, aussi bien que spirituelle, eût été le glorieux apanage de la nature humaine, victorieuse du mal.

Le théologien wesleyen John S. Banks dit fort justement:

“La doctrine de l'image divine a des rapports importants avec les questions de la Rédemption, de l'Incarnation et de l'Immortalité. Les deux premières en dépendent absolument. Un être rationnel et moral est seul capable de rédemption. Les mêmes facultés qui le rendent capable de rédemption le rendent capable d'incarnation. Les incarnations animales sont des caricatures grotesques inventées par le paganisme. Il semble raisonnable de considérer l'immortalité comme un des éléments fondamentaux de la nature humaine. Elle paraît inséparable des facultés de raison et de connaissance divine. La chute n'a pas fait disparaître ces facultés; elle a seulement modifié leur caractère<sup>4</sup>.”

## II. L'ORIGINE DU MAL

Le mal moral, ou péché, existe dans le monde. Wesley consacre un long chapitre de son traité sur *le Péché originel*<sup>5</sup> à décrire son influence perturbatrice dans la situation passée et présente de l'humanité. Il n'a pas de peine à accumuler les témoignages empruntés à la littérature profane comme à la littérature sacrée, et qui tous attestent, dès les âges reculés, la corruption profonde de la race humaine. Cette corruption continue de nos jours chez les peuples civilisés comme chez les nations sauvages. Si nous rentrons en nous-mêmes, nous l'y découvrons, souillant nos pensées et notre cœur, faussant notre conscience et notre volonté. L'expérience nous montre que le péché est un fait naturel, et l'histoire nous apprend que c'est un fait universel, et qu'“il n'y a pas de juste, non pas même un seul”. Toutefois la meilleure partie de nous-mêmes le réprouve comme une anomalie et un désordre.

C'est le verdict de la conscience païenne, qui dit avec Ovide: "Je vois le bien et je l'approuve, mais je fais le mal", (*Video meliora proboque, deteriora sequor*), et de la conscience chrétienne qui dit, après saint Paul: "Je ne fais pas le bien que je veux, et je fais le mal que je ne veux pas" (Romains 7:19).

Mais d'où vient le mal? Les philosophes du dix-huitième siècle l'attribuaient à la contagion de l'exemple. "Mais, dit Wesley, cette explication n'explique rien. Comment se fait-il que, l'homme étant un être raisonnable, la coutume de tous les temps et de toutes les nations se soit prononcée en faveur du vice plutôt que de la vertu? Si vous dites que le mal est dû à une mauvaise éducation, qui propage de mauvaises coutumes, comment expliquer l'universalité de cette mauvaise éducation? Quand a-t-elle commencé et comment a-t-elle pu prévaloir? Il y eut donc un temps où les hommes étaient bons et sages, où ils n'avaient pas derrière eux de mauvais précédents. Comment ont-ils fait pour créer un tel précédent? Et comment expliquer que la vertu des âges qui ont suivi n'ait pas corrigé ce fâcheux précédent? D'ailleurs, cette question peut se ramener à ce raisonnement: Les premiers parents qui élevèrent leurs enfants dans le vice et la folie, étaient eux-mêmes sages et vertueux, ou ils ne l'étaient pas. S'ils ne l'étaient pas, leur vice ne procédait pas de l'éducation, et le mal est antérieur à l'éducation mauvaise. Si, au contraire, ils étaient sages et vertueux, on ne saurait admettre qu'ils n'aient pas élevé leurs enfants à pratiquer comme eux la sagesse et la vertu. Il faut donc écarter, comme explication de l'état de corruption de l'humanité, l'exemple et l'éducation.

"Reste l'explication que nous donnent les Ecritures. Comment nous enseignent-elles que 'toute chair avait corrompu sa voie sur la terre'? (Gen. 6:12), et cela dans le monde antédiluvien? et que sa corruption s'est continuée de siècle en siècle, à tel point qu'un apôtre a pu dire que 'tout le monde est plongé dans le mal' (1 Jean 5:19)? L'Écriture nous enseigne que 'tous sont morts en Adam' (1 Cor. 15:22), que, par le premier homme, 'le péché est entré dans le monde et par le péché la mort, et qu'ainsi la mort s'est étendue sur tous les hommes, par ce que tous ont péché' (Rom. 5:12)."

Dans son sermon sur *la Chute de l'homme*, Wesley étudie, un peu sommairement, il est vrai, le récit de la chute de nos premiers parents. Il rappelle que l'homme a été créé libre de choisir entre le

bien et le mal et qu'il a choisi le mal. "Le récit de la Genèse (chap. 3) nous offre l'histoire toute simple de l'origine du mal, physique et moral, et cette origine toute la sagesse de l'homme n'aurait pas pu la découvrir, s'il n'avait pas plu à Dieu de la révéler au monde. Sans cette révélation, l'homme serait une énigme à lui-même. Et avec quelle plénitude ce récit nous a donné le mot de l'énigme! Non pas sans doute de manière à gratifier une vaine curiosité, mais suffisamment pour justifier les voies de Dieu envers les hommes."

L'existence dans le jardin d'Eden d'un arbre dont le fruit était interdit à l'homme n'était pas en elle-même une tentation à la désobéissance. Cette tentation lui vint du dehors. Le récit sacré attribue au serpent cette sollicitation extérieure. "Le serpent, est-il dit, était le plus fin [ou le plus intelligent] des animaux des champs que l'Eternel Dieu avait faits" (Gen. 3:1). Wesley n'hésite pas à penser que le serpent était alors un être doué de raison, privilège qui n'appartient plus qu'à l'homme, "ce qui expliquerait le fait, autrement inintelligible, qu'Eve ne fut ni surprise ni effrayée d'entendre le serpent parler et raisonner. Aussi, sans manifester aucune surprise, elle entra en conversation avec lui".

Quoiqu'il en soit de cette hypothèse, il est évident que le serpent n'était pas un animal mauvais en soi, puisqu'il faisait partie de cette création que Dieu avait déclarée bonne. Pour Wesley, comme pour tous les théologiens orthodoxes, cette créature terrestre servit d'instrument à Satan, le chef des anges déchus, l'ennemi de Dieu et des hommes. Jésus a affirmé cette identité dans une déclaration positive (Jean 8:44). Comparez 2 Cor. 11:3; Apoc. 12:9; 20:2. Comment Satan put-il revêtir l'apparence d'un serpent? Nous l'ignorons; mais il n'y a pas lieu de s'en étonner, puisqu'il nous est dit qu'il peut "se déguiser en ange de lumière" (2 Cor. 11:14).

Dans la première parole du serpent (Gen. 3:1), celui qui est "menteur dès le commencement" mêle la vérité au mensonge. Et quand Eve, dans sa réponse, a rétabli le commandement divin dans son intégrité (vs. 2 et 3), le serpent ose affirmer que le jugement de Dieu ne s'accomplira pas: "Vous ne mourrez nullement", et qu'au contraire le premier couple humain trouvera le bonheur et la gloire dans la désobéissance.

"C'est alors, dit Wesley, que le péché commença, le péché d'incrédulité. 'La femme fut séduite', dit l'apôtre: elle crut au men-

songe. Elle ajouta foi à la parole du démon, plutôt qu'à la parole de Dieu. Et l'incrédulité l'amena au péché déclaré. Quant à Adam, l'apôtre fait observer 'qu'il ne fut pas séduit' (1 Tim 2:14). Comment donc participa-t-il à la transgression? 'Elle en donna à son mari, et il en mangea' (Gen. 3:6). Il pécha les yeux ouverts. Il se rebella contre son Créateur, poussé probablement 'non par la raison, mais vaincu, comme dit Milton, par le charme féminin'. Si tel fut le cas, il serait vrai de dire qu'"Adam pécha dans son cœur avant de pécher extérieurement", qu'il pécha par une idolâtrie intérieure, en aimant la créature plus que le Créateur<sup>6</sup>."

\* \* \*

### III. LE PÉCHÉ

Avant de parler du lien qui rattache l'état de péché de l'humanité à celui de nos premiers parents, c'est-à-dire du péché originel, il convient de préciser la nature du péché en soi. Qu'est-ce que le péché? Wesley le définit: "Une transgression volontaire d'une loi de Dieu connue." Et il ajoute: "Par conséquent, toute infraction volontaire à la loi d'amour est un péché, et rien d'autre à proprement parler." Dans son sermon sur *le Grand Privilège de ceux qui sont nés de Dieu*, il dit, à propos de 1 Jean 3:9: "Par le péché, j'entends ici le péché extérieur, dans le sens ordinaire du mot; une transgression actuelle et volontaire de la loi, de la loi révélée et écrite de Dieu, de tout commandement de Dieu, reconnu pour tel au moment même où on le transgresse<sup>7</sup>." Faut-il conclure de ces passages et de quelques autres, avec Scherer, que "Wesley se faisait une notion vague et incomplète du péché et qu'il appelait de ce nom un acte purement extérieur<sup>8</sup>"? Certains textes isolés de ses écrits pourraient le faire penser, mais il convient de tenir compte d'autres passages très nombreux, où il envisage le péché comme un état de l'âme et non pas seulement comme un acte défini et formel de désobéissance. Le fait qu'il croit fermement au péché originel suffirait à le justifier du reproche qu'on lui adresse. Dans son sermon sur *le Péché dans les croyants*, il relève d'ailleurs très nettement cette autre acception du mot *péché*<sup>9</sup>. "Par le péché, dit-il, j'entends ici le péché intérieur, toute passion, affection ou disposition coupable, telles que l'orgueil, la volonté propre, l'amour du monde, quel qu'en soit le genre ou le degré, la convoitise, la colère, la mauvaise humeur; en un mot toute disposition contraire aux 'sentiments qui étaient en

Jésus-Christ'." Ce qui est vrai, c'est que, en distinguant le péché-acte du péché-état, Wesley faisait une distinction qui n'est pas étrangère à l'enseignement biblique et qu'il faut bien faire, par exemple, si l'on veut interpréter sagement le texte: "Celui qui est né de Dieu ne pèche point; celui qui pèche ne l'a point vu et ne l'a point connu."

Le péché, d'après saint Jean, est une déviation de la loi, ou une opposition à la loi [*anomia*] (1 Jean 3:4). D'autres termes, tels que *hamartia*, indiquent le péché comme manquant le but de la vie; c'est toujours l'idée d'une déviation à l'égard d'une loi préexistante. L'idée de péché implique que le bien a existé avant le mal. Le bien est ce qui doit être; le mal est ce qui n'a pas droit à l'existence, ce qui est un désordre, une anomalie. On ne doit donc pas considérer le bien et le mal comme les deux termes d'une antithèse nécessaire, comme le jour et la nuit, par exemple. Sans doute, la notion du bien implique l'idée du mal, comme son contraire; mais comme une possibilité, et non comme une nécessité. La règle suprême, dont le péché est la déviation, c'est la loi de Dieu, norme souveraine du bien, et cette loi, avant de se diversifier dans les préceptes moraux, a dû à l'origine se résumer dans le devoir de l'amour pour Dieu et pour Ses créatures, et c'est à cette simplification sublime que nous ramène Jésus-Christ, dans le Sommaire de la Loi. Le seul fait d'avoir donné cette loi à l'homme implique qu'il est un être moral libre, capable d'observer, mais aussi de violer cette loi.

Pour en revenir à la distinction entre le péché-acte et le péché-état, on peut dire que, au sein de l'humanité, et chez Adam, le péché a été un acte avant d'être un état, mais que, depuis la chute et en tout homme, il est un état avant d'être un acte, ou une série d'actes. On peut donc dire que le péché est un état d'âme, une disposition mauvaise, avant d'être une série d'actes mauvais. En négligeant cette distinction, on méconnaît la gravité de la déchéance de l'homme, et l'on rabaisse les notions de salut et de sainteté.

Le *péché* peut donc être défini l'état d'un cœur qui préfère les jouissances, vraies ou fausses, et les biens, réels ou imaginaires, du corps aux biens de l'âme, et qui s'aime lui-même plus qu'il n'aime Dieu et ses semblables. Envisagé sous le premier de ces aspects, il porte le nom de *sensualité*, et sous le second celui d'*égoïsme*. Il est donc essentiellement, d'une part, l'asservissement de l'âme à la chair, et, de l'autre, la subordination du devoir à

l'intérêt personnel et immédiat. Il est la rupture de l'équilibre établi par le Créateur entre la partie matérielle et la partie spirituelle de notre être; l'âme devait régir le corps, et c'est le corps qui régit l'âme, il faut ajouter: du consentement de celle-ci et par suite de son abdication volontaire.

Cet état de péché et de désordre, pour être devenu pour l'homme une seconde nature, qui s'est substituée à sa nature primitive, ne nous enlève pas la *responsabilité* de nos actions. Notre conscience est le siège d'une protestation permanente, et, si nous voulons l'écouter, d'une résistance efficace contre le péché. Mais notre expérience, d'accord avec l'expérience universelle, nous montre que cette résistance est molle et rarement victorieuse, et que l'état de péché reste l'état habituel de l'homme, tant que Dieu n'est pas intervenu en lui pour y subjuguier la sensualité par la spiritualité et l'égoïsme par l'amour.

Du péché, qui règne en toute âme d'homme non régénéré, résultent les *péchés*, c'est-à-dire les actes contraires à la volonté de Dieu. "La convoitise, dit Jacques, lorsqu'elle a conçu, enfante, le péché" (Jac. 1:15). L'acte mauvais résulte de la tendance au mal, comme le mauvais fruit du mauvais arbre; celui-ci n'est pas mauvais parce qu'il porte de mauvais fruits, mais il porte de mauvais fruits parce qu'il est mauvais. Les péchés ne sont donc que la manifestation du péché qui est en nous et comme les symptômes de la maladie; supprimer les symptômes ne serait pas supprimer la maladie, et de même réaliser une vie extérieurement irréprochable ne suffirait pas pour vaincre en nous le péché. De là la différence profonde entre la morale et la religion: l'une cherche à améliorer la conduite, et l'autre à régénérer le cœur.

Tout homme, s'il s'examine à la lumière de sa conscience, se reconnaît coupable de péchés graves et nombreux. Le *remords* est la trace douloureuse, le souvenir amer que laisse le péché dans la conscience. "Le remords, mot admirable! dit Vinet; la morsure répétée, perpétuelle, incessante, de la loi outragée; sa vengeance anticipée; blessure toujours ouverte, ou plutôt qui se rouvre sans cesse; dent cruelle qui ne reste pas enfoncée dans son empreinte, mais qui, comme à plaisir, s'en retire pour pouvoir s'y replonger encore, qui laisse la plaie se cicatriser afin de pouvoir en ouvrir une nouvelle, afin de pouvoir, dans tous les sens, de tous les côtés, mordre et remordre dans le cœur du coupable."

## IV. LE PÉCHÉ ORIGINEL

Wesley a écrit un volumineux traité sur la question du péché originel. Malheureusement ce livre est d'une lecture difficile, parce qu'il est une réfutation détaillée d'un ouvrage du Dr John Taylor, sur le même sujet, et qu'il s'attache à relever une foule de points de détail sans s'élever à un exposé d'ensemble des vues évangéliques auxquelles Wesley se rattache. Il est certain qu'il se rattache sur ce point à la grande tradition orthodoxe qui va de saint Paul aux réformateurs, en passant par saint Augustin. Toutefois la théologie méthodiste a su se préserver des excès où est tombé ce dernier, et elle a tracé un sillon original dans cette grande controverse.

L'expression "péché originel" n'est pas biblique: elle remonte à Tertullien. Elle désigne le vice transmis par hérédité du premier auteur de l'espèce à ses descendants. Cette doctrine est enseignée dans les passages suivants de l'Ancien Testament: Gen. 6:3; 8:21; Job 14:4; 15:14; 25:4; Ps. 51:7; Prov. 20:9; Jér. 13:23. Les passages du Nouveau Testament qui expriment ou impliquent cette doctrine sont nombreux. Saint Paul l'a formulée nettement dans l'Épître aux Romains.

Le passage capital est Rom. 5:12-19. Paul y établit un parallèle ou un contraste entre les deux hommes, Adam et Christ, comme chefs et représentants de la race humaine. Il veut faire ressortir les bienfaits qui viennent à la race par un homme, Christ, et cela indépendamment de notre action; et il les met en contraste avec les maux qui sont venus sur la race par un homme, Adam, indépendamment aussi de notre action. En Adam, tous ont virtuellement péché; en Christ, tous sont virtuellement sauvés. Mais cette double affirmation n'implique la perte ou le salut personnel que dans la mesure où nous adhérons d'une part au péché d'Adam et de l'autre au salut accompli par Christ.

"Il faut se rappeler, dit Banks, que la doctrine scripturaire du péché originel est simplement un moyen d'expliquer deux faits évidents de l'histoire humaine, le péché et la mort. En dehors d'elle, la puissance et l'universalité du péché sont inexplicables, et la mort est moralement injustifiable. La répugnance de l'homme à mourir est la preuve que la mort n'est pas pour lui un événement normal et naturel. Si vous niez le péché originel, le péché actuel demeure enveloppé d'un mystère impénétrable.

“Cette doctrine est aussi en harmonie avec le principe de la solidarité de la race. L’homme n’est pas une unité isolée. La vie humaine est constituée non sur l’individualisme, mais sur l’unité organique. Le monde humain, comme le monde matériel, n’est pas une masse d’atomes sans connexion, mais un système, dont les parties agissent et réagissent constamment les unes sur les autres. La rédemption est fondée sur le même principe. Le pélagianisme, en niant la possibilité de la chute en Adam, nie la possibilité de la rédemption en Christ.”

La doctrine wesleyenne n’est ni pélagienne ni semi-pélagienne, comme on le lui a reproché. Elle admet pleinement le dogme du péché originel. Mais elle corrige les affirmations trop tranchantes d’Augustin et des réformateurs en considérant les effets de la rédemption comme contemporains de ceux de la chute. L’homme n’a jamais été laissé sous la domination absolue du péché et de la mort. “Nous reconnaissons, dit Wesley, que toutes les âmes des hommes sont mortes par *nature*; mais cela ne les excuse pas de s’adonner au péché, d’autant plus que nul homme n’est dans un état de pure nature; il n’y a pas d’homme qui soit complètement privé de la grâce de Dieu, à moins qu’il n’ait complètement éteint l’Esprit. Aucun homme vivant n’est absolument privé de ce qu’on nomme la conscience naturelle et qu’il serait plus exact de nommer: la grâce prévenante.” Ailleurs, il dit plus clairement encore: “L’homme a la liberté de volonté, non naturellement, mais par grâce. Nous croyons qu’au moment où Adam pécha, il perdit le libre arbitre, mais que Dieu, quand par pure grâce Il lui donna, à lui et à sa postérité, la promesse d’un Sauveur, rendit aussi par grâce au genre humain la liberté et le pouvoir d’accepter le salut offert<sup>10</sup>.”

La doctrine extrême du péché originel, telle que la concevaient saint Augustin et Calvin, considère que l’homme a été complètement abandonné à la puissance du péché. La doctrine wesleyenne maintient que l’homme ne possède sans doute aucune bonté originelle, mais qu’il participe à la grâce prévenante et n’est donc pas réduit à une absolue impuissance. En d’autres termes, la rédemption laisse subsister le péché originel, mais elle en neutralise certains effets. Ce que l’homme a perdu en Adam, il le retrouve en Christ. A la solidarité dans le mal et dans la condamnation qui nous unit au premier Adam vient s’ajouter la solidarité dans le salut qui nous unit au second Adam. La Rédemption coupe court aux effets de la coulpe originelle, et remédie à la

corruption originelle. Dans le cas de ceux qui meurent dans l'enfance, avant que le péché originel se soit changé en péché actuel, le remède agit de lui-même; dans le cas des adultes, il demande un acte individuel d'appropriation. Nul ne périra éternellement par suite du seul péché originel.

Dans la pensée de Wesley, l'admission de l'action de la grâce prévenante en l'homme dès la chute, n'affaiblit en aucune façon la profondeur de cette chute.

"En Adam, dit-il, tous sont morts, toute l'humanité, tous ceux qui devaient naître de ce premier homme. De ce fait découle une conséquence toute naturelle: c'est que chacun de ses descendants vient au monde mort spirituellement, mort quant à Dieu, absolument mort dans le péché, absolument privé de la vie de Dieu, de l'image de Dieu, de toute cette justice et cette sainteté que reçut Adam quand il fut créé. Et au lieu de cela, tout homme naît avec l'image de Satan, l'orgueil et la volonté charnelle, et même avec l'image de la brute, consistant en appétits et en désirs sensuels. C'est l'entière dépravation de notre nature qui est le point de départ de la nouvelle naissance. Nés dans le péché, nous devons naître de nouveau; tout homme né de femme doit naître de l'Esprit de Dieu<sup>11</sup>."

Dans les *Minutes* de la première conférence tenue en 1744, Wesley examina cette question:

"En quel sens le péché d'Adam est-il imputé à toute l'humanité?" Et il répond: 'En Adam, tous sont morts'; c'est-à-dire: 1° Que nos corps sont devenus mortels; 2° que nos âmes sont mortes, je veux dire sont séparées de Dieu; 3° et il en résulte que nous naissons tous avec une nature pécheresse et diabolique; 4° en raison de quoi, nous sommes des enfants de colère, assujettis à la mort éternelle." Mais il ajoute que "par les mérites de Christ, tous les hommes sont délivrés de la culpabilité du péché d'Adam. Par suite de l'obéissance et de la mort de Christ, le corps de tous les hommes devient immortel après la résurrection. L'âme reçoit la capacité de la vie spirituelle, c'est-à-dire une étincelle ou un germe de cette vie. Et tous ceux qui croient deviennent enfants de la grâce, réconciliés avec Dieu, et sont rendus participants de la nature divine<sup>12</sup>."

En résumé, l'homme, qui a tout perdu en Adam, a tout recouvré en Christ. Et la grâce, agissant rétroactivement sur l'homme déchu, lui a rendu la liberté morale et, comme dit saint Jean, "le pouvoir d'être fait enfant de Dieu".

## NOTES — CHAPITRE III

1. *Sermons de Wesley*. Traduction de 1888, page 219.
2. 1 Jean 4:8.
3. Matter, *Doctrine chrétienne*, t. I, p. 252.
4. *Manual of Christian Doctrine*, by the Rev. John S. Banks, theological tutor, Headingley. Page 91.
5. Vol. IX, pp. 196-464.
6. Vol. VI, p. 217.
7. Vol. V, p. 227.
8. *Référence au XIX<sup>e</sup> siècle*, 1846, p. 332.
9. Vol. V, p. 146. — *Voie du salut*, p. 212.
10. Vol. VI, p. 512. Sermon sur Phil. 2:12-13.
11. *Works*, vol. VI, p. 68.
12. *Works*, vol. VIII, p. 277.

## CHAPITRE IV

---

# Sotériologie, ou doctrine du salut

## [Première partie]

---

### I. LA PERSONNE DE CHRIST

Wesley n'a pas écrit un exposé de théologie systématique. Il n'a traité avec quelque étendue que les doctrines sur lesquelles il jugeait nécessaire de ramener ses contemporains à l'enseignement évangélique. Nous devons donc, sur des points capitaux de doctrine, nous attendre à ne rencontrer chez lui que des aperçus rapides et un peu maigres. Bien des questions se posent aujourd'hui, qui ne se posaient pas alors. D'ailleurs, pour Wesley, les doctrines expérimentales du christianisme l'emportaient en importance sur les doctrines métaphysiques. Aussi a-t-il donné de bien plus grands développements à ce qui touche à l'application du salut à l'individu qu'à sa théorie métaphysique.

Sur la personne de Christ, Wesley accepte sans réserve les vues orthodoxes. Pour lui, l'homme Jésus est le Fils éternel de Dieu incarné. Il admet donc pleinement Sa préexistence. "Il se manifestait, dit-il, aux habitants du ciel, antérieurement à la création, comme le Fils unique engendré de Dieu, égal au Père en gloire. Tous les fils de Dieu chantèrent de joie, lorsqu'ils l'entendirent dire: 'Que la lumière soit!' La foi universelle de l'ancienne Eglise a été que 'nul n'a jamais vu, ni ne peut voir Dieu le Père, qui, de toute éternité, habite dans une lumière inaccessible'; et que c'est seulement dans et par le Fils de Son amour qu'Il s'est, en divers temps, révélé à Ses créatures." C'était sans doute déjà sous une forme humaine que le Fils se révélait à nos premiers parents, et plus tard aux patriarches et à Moïse. Wesley se refuse toutefois à admettre l'idée de Watts, que le Fils aurait possédé une nature

humaine avant la création de l'homme; cette idée lui paraît inconciliable avec la notion de la divinité du Fils<sup>1</sup>.

Cette divinité, Wesley l'affirme dans les termes de l'Écriture, notamment dans son sermon sur ce texte: "C'est Lui qui est le vrai Dieu et la vie éternelle" (1 Jean 5:20)<sup>2</sup>. Il fait remarquer que les Écritures donne au Fils tous les titres qui appartiennent à Dieu. Elles le désignent sous le nom incommunicable de Jéhovah, qui n'est jamais attribué à une créature. Elles lui reconnaissent tous les attributs et toutes les œuvres de Dieu. Il est la Cause unique, le Créateur suprême de toutes choses. Après avoir tout créé, c'est Lui qui supporte et préserve toutes choses.

Sur l'incarnation et l'humanité du Fils de Dieu, Wesley dit<sup>3</sup>: "En lui a habité corporellement toute la plénitude de la divinité. C'est par Lui, en Sa qualité de Parole de Dieu, que toutes les communications sont venues de Dieu à l'homme... Au commencement, l'homme fut fait à l'image de Dieu; mais en péchant il devint mortel et fut privé de l'Esprit. Pour le relever de sa déchéance, la Parole devint homme, afin que l'homme, en recevant l'adoption, pût devenir de nouveau un fils de Dieu, et afin que la lumière du Père pût rayonner jusqu'à nous, à travers la chair du Seigneur. Et ainsi l'homme a pu être enveloppé dans la lumière divine et devenir immortel. Par Son incarnation et en devenant homme, le Fils de Dieu a résumé en Lui-même toutes les générations de l'humanité, et s'est fait le centre de notre salut, afin que, par Lui, nous retrouvions l'image et la ressemblance de Dieu, perdues en Adam."

"Quand, les temps furent accomplis, dit ailleurs Wesley, le Fils de Dieu se fit homme et devint le nouveau Chef de l'humanité, le second Parent et Représentant de toute la race humaine<sup>4</sup>."

Wesley relève avec raison<sup>5</sup> le fameux passage de l'Épître aux Philippiens (2:5-8), sur lequel s'appuie la théorie moderne dite de la *kénose*. Et voici comment il commente ce texte:

"'Ayez en vous les mêmes sentiments qui étaient en Jésus-Christ, qui, étant en forme de Dieu', — ayant la nature incommunicable de Dieu dès l'éternité, — 'n'a pas regardé comme une proie à ravir', — c'est-à-dire comme une usurpation des droits d'autrui, mais comme Sa prérogative indiscutable, — 'd'être égal à Dieu'. Ce mot implique à la fois la plénitude et la suprême élévation de la Divinité, auxquelles sont opposés les termes 'se vider' et 's'humilier'. Il s'est vidé lui-même' (c'est le sens du mot rendu ordinairement par *dépourillé*); Il s'est *vidé* de cette plénitude divine; Il l'a

voilée aux yeux des hommes et des anges, 'ayant pris la forme de serviteur, devenant semblable aux hommes', c'est-à-dire un homme réel, semblable aux autres hommes. 'Et, étant revêtu de la figure d'homme', — un homme ordinaire, sans beauté ou supériorité apparente, — 'Il s'est abaissé Lui-même' à un degré plus bas encore, 'en se rendant obéissant' à Dieu, quoique Son égal, 'jusqu'à la mort, même jusqu'à la mort de la croix': et Il nous a ainsi donné le plus grand exemple à la fois d'humiliation et d'obéissance."

\* \* \*

## II. L'ŒUVRE DE CHRIST

Dans un sermon sur *l'Amour de Dieu envers l'homme déchu*, Wesley défend cette thèse que l'homme a gagné plutôt que perdu par suite de la chute de nos premiers parents. C'est l'idée exprimée dans la parole bien connue de saint Augustin: "Heureuse faute, qui nous a valu un si grand Rédempteur."

"Dieu eût pu, sans doute, dit-il, empêcher la chute de se produire. Mais Il savait que, tout compté, il était avantageux de ne pas l'empêcher. Il savait qu'il n'en serait pas de même du péché et du don gratuit', et que le mal résultant du premier n'était pas à comparer au bien résultant du second. Il vit que permettre la chute du premier homme serait avantageux pour l'humanité et qu'en somme la postérité d'Adam aurait en partage beaucoup plus de biens que de maux, par le fait de sa chute; que, si le péché abondait sur la terre, la grâce y surabonderait d'autant plus, et cela en faveur de tout homme, à moins qu'il ne la repousse."

Cette thèse, qui semble paradoxale, Wesley l'appuie sur un certain nombre de considérations qu'il convient de résumer. Il cherche à établir d'abord que "l'humanité a gagné, par la chute d'Adam, la capacité d'atteindre ici-bas à plus de sainteté et plus de bonheur que cela n'eût été possible si Adam n'était pas tombé. Car, dans ce cas, Christ ne serait pas mort, il n'aurait pas eu à venir dans ce monde. Il n'y aurait donc pas lieu d'avoir cette foi spéciale qui a pour objet le Dieu qui 'a tellement aimé le monde qu'il a donné son Fils', et qui s'attache au Fils Lui-même comme à notre justice, notre sanctification et notre rédemption. Notre amour serait également rétréci. Nous pourrions sans doute aimer Dieu, comme Créateur et Providence; mais nous ne pourrions pas L'aimer dans cette relation qui est la plus intime et la plus douce,

comme Celui qui a livré Son Fils pour nous. L'amour fraternel lui-même eût manqué de son suprême type, tel que l'indique cette parole: 'Si Dieu nous a ainsi aimés, nous devons nous aimer les uns les autres.' Nous ne comprendrions pas une parole comme celle de notre Sauveur: 'Comme je vous ai aimés, aimez-vous les uns les autres.'"

La souffrance nous serait inconnue, si Adam n'eût pas péché. Mais nous serions étrangers, du même coup, aux grâces et aux bénédictions qui résultent pour nous de la souffrance, telles que le support, la résignation, la patience, la douceur; en tout cas, ces grâces n'auraient pas l'occasion de s'exercer et de se fortifier.

Wesley va plus loin encore, et essaie d'établir que, si grandes que soient les bénédictions que nous a valu la chute de nos premiers parents, l'éternité en a en réserve de plus grandes encore. S'il est vrai, comme l'Écriture l'affirme, que "comme une étoile diffère d'une autre étoile en gloire, il en sera de même à la résurrection", il est permis de penser que les étoiles les plus glorieuses seront les hommes parvenus au plus haut degré de sainteté, ceux qui auront le plus travaillé et le plus souffert pour le Seigneur. Or, la vie présente, avec ses luttes et ses souffrances, aura contribué à développer ces vertus plus hautes et cette sainteté plus parfaite. Une félicité supérieure sera la récompense d'une sainteté supérieure. L'état de déchéance produit par la chute aura fourni l'occasion à la grâce de Dieu de déployer en l'homme des énergies qui n'eussent pas été requises sans cela. Il y aura une abondante récompense dans le ciel, non seulement pour ceux qui auront fait, mais aussi pour ceux qui auront souffert la volonté de Dieu. "La légère affliction du temps présent produira en nous le poids éternel d'une gloire infiniment excellente."

"Tout ce que nous avons dit, conclut Wesley, tout ce que nous pourrions dire, se résume en ceci: La chute d'Adam nous a valu la mort de Christ. Cieux, écoutez! et toi, terre, prête l'oreille. Si Dieu eût empêché la chute de l'homme, la Parole n'aurait pas été faite chair, et nous n'aurions pas vu Sa gloire, une gloire telle qu'est celle du Fils unique du Père. Ces mystères, que les anges cherchent à sonder, n'auraient pas été manifestés. Cette considération suffirait au besoin et ne doit jamais être oubliée. 'Si, par un homme, le jugement de condamnation n'était pas venu sur tous les hommes', ni les anges, ni les hommes n'auraient jamais connu 'les richesses insondables de Christ'."

Il est pourtant une considération qui affaiblirait la portée de ce point de vue. "S'il était démontré, dit Wesley, que Dieu a décrété, avant la fondation du monde, que des millions d'hommes seraient condamnés au feu éternel, parce que Adam a péché des centaines ou des milliers d'années avant leur naissance, je ne vois pas qui pourrait Lui rendre grâce à sujet, à moins que ce ne soit le diable et ses anges, qui, seuls, pourraient se réjouir à la pensée de ces millions d'êtres misérables plongés en enfer par le péché d'Adam. Mais, Dieu soit béni! tel n'est pas le cas: un tel décret n'a jamais existé. Au contraire, tout homme, né de femme, se trouve placé, par le fait même de sa naissance, dans une situation incomparablement avantageuse, et nul ne sera, ou n'a été, la victime de cette situation que par son libre choix."

Wesley conclut cet intéressant discours comme suit:

"Dieu fit l'homme à Son image: un esprit intelligent et libre. L'homme, abusant de sa liberté, fit le mal et amena dans le monde le péché et la souffrance. Dieu permit cela, dans le but d'amener une manifestation plus complète de Sa sagesse, de Sa justice et de Sa miséricorde, en accordant à tous ceux qui voudraient L'accepter, une somme de bonheur infiniment plus grande qu'ils n'auraient pu l'atteindre, si Adam n'eût pas péché. 'Ô profondeur des richesses, de la sagesse et de la connaissance de Dieu!' Bien que, sur mille points, 'Ses jugements nous soient impénétrables, et dépassent notre entendement', nous pouvons en discerner le plan général qui s'étend du temps à l'éternité. Conformément au dessein de Sa volonté et au plan tracé par Lui avant la fondation du monde, Il créa à son image le père de la race humaine, et Il permit que, par la désobéissance de cet homme, tous les hommes fussent faits pécheurs, afin que, par l'obéissance d'un autre homme, tous ceux qui acceptent le don gratuit de Dieu soient éternellement plus saints et plus heureux!"

Sur la doctrine de la Rédemption, Wesley reste pleinement d'accord avec toute la tradition de l'Eglise ancienne et ne songe pas à innover. On chercherait vainement dans ses écrits un exposé systématique du dogme. Il n'y a touché que dans sa polémique avec le docteur Taylor, sur le péché originel, et dans sa lettre à William Law, en réponse à quelques-uns de ses écrits, et toujours d'une façon assez sommaire. Law, qui avait exercé une influence heureuse sur le développement religieux de Wesley, avait versé dans les erreurs mystiques de l'Allemand Behme, et s'en était fait

l'apologiste en Angleterre. Wesley, qui craignait d'autant plus le mysticisme qu'il avait failli se laisser entraîner par ses décevantes langueurs, prit sa bonne plume pour réfuter son ancien ami. Celui-ci en était venu à volatiliser la doctrine de la Rédemption, comme les autres. "La Rédemption, disait-il, n'est rien d'autre que la vie de Dieu dans l'âme... La seule œuvre de Christ comme Rédempteur, consiste à ressusciter l'étincelle céleste dans l'âme... L'expiation et l'extinction du péché en l'homme, ce sont deux termes pour une même chose." Law objectait surtout à ce qu'il appelait la "folie qui fait de Dieu un créancier et de l'homme un débiteur".

Wesley répondit que parler ainsi, c'était vouloir être plus sage que le Fils de Dieu qui, dans l'Oraison dominicale et dans la parabole du *Débiteur insolvable*, s'est servi de cette comparaison. "L'homme, dit-il, n'y est-il pas représenté comme ayant contracté envers Dieu une dette qu'il ne peut payer, et Dieu comme ayant le droit d'insister sur le paiement, et celui de le livrer au châtement, s'il ne paie pas ce qu'il doit? Et n'y est-il pas clairement affirmé que Dieu usera, dans certains cas, de ce droit, et en usera jusqu'au bout?"

Law réduisait la mort de Christ à n'être qu'une manifestation et qu'un exemple et lui enlevait tout caractère expiatoire. Il disait cependant que "cette mort était le seul moyen possible de vaincre le mal qui existe dans l'homme déchu." Wesley lui répondit: "Cela est vrai, seulement dans le cas où Christ a expié nos péchés. Mais si cela n'était pas, on ne voit pas pourquoi Sa mort eût été le seul moyen de vaincre le mal?"

C'est dans son sermon sur *la Justification par la Foi*, que Wesley parle, avec quelque étendue, sur le sujet de la rédemption:

"Quand les temps furent accomplis, dit-il, le Fils de Dieu se fit homme et devint le nouveau chef de l'humanité, le second Père et Représentant de la race humaine, et c'est comme tel qu'Il porta nos douleurs, l'Éternel ayant 'fait venir sur Lui l'iniquité de nous tous'. Il fut alors 'navré pour nos forfaits et froissé pour nos iniquités. Il mit son âme en oblation pour le péché'; Il versa son sang pour les transgresseurs; 'Il porta nos péchés en Son corps sur le bois, afin que, par ses meurtrissures, nous puissions être guéris'. Et, par cette oblation de Lui-même, offerte une fois, Il m'a racheté, moi et tous les hommes, ayant ainsi fait un sacrifice et une satisfaction pleine, parfaite et suffisante pour les péchés de tout le monde.

"C'est en considération de cette mort, soufferte par le Fils de Dieu pour tous les hommes, que, maintenant, Dieu a réconcilié le monde avec Lui-même en n'imputant point aux hommes leurs

péchés' passés. 'Comme donc c'est par un seul péché que la condamnation est venue sur tous les hommes, de même c'est par une seule justice que tous les hommes recevront la justification.' Ainsi, à cause de Son Fils bien-aimé, à cause de ce qu'Il a fait et souffert pour nous, Dieu veut bien maintenant, à une seule condition, que Lui-même aussi nous rend capables d'accomplir, nous délivrer de la punition due à nos péchés, nous réintégrer dans Sa faveur, et rendre nos âmes à la vie spirituelle, gage de la vie éternelle<sup>8</sup>."

On le voit, Wesley s'en tient aux termes mêmes de l'Écriture, et ne tente pas d'expliquer l'inexplicable. La mort de Christ est pour lui le sacrifice pour le péché. Ce sacrifice, c'est la justice de Dieu qui l'a rendu nécessaire, et c'est Son amour qui l'a rendu possible. Il a le caractère d'une satisfaction offerte à la justice divine, d'une propitiation, d'une rédemption.

C'est là l'enseignement de Jésus-Christ, qui affirme que "le Fils de l'homme est venu pour donner sa vie en rançon pour plusieurs" (Mat. 20:28). Il "donne sa vie pour ses brebis" (Jean 10:15). En présentant la coupe de la Cène à Ses disciples, Il leur dit: "Ceci est mon sang, le sang de l'alliance répandu pour plusieurs en rémission des péchés" (Mat. 26:28).

C'est l'enseignement apostolique. L'idée de substitution est impliquée dans des passages tels que Rom. 5:6-8; 2 Cor. 5:14, 15, 21; Gal. 3:13; 1 Pi. 3:18; Jn. 10:15; Tite 2:14; Hébr. 2:9. L'acte de Christ, mourant pour nous, est comparé à celui d'un homme mourant à la place d'un autre. C'est cette même idée que renferme l'expression "Christ a porté nos péchés" (Hébr. 9:28; 1 Pi. 2:24; 1 Jn. 3:5). Ce terme "porter le péché" est emprunté au culte lévitique (Lév. 10:17; 19:8; 22:9; 24:15, 16), et assimile le sacrifice de Christ à ceux de l'ancienne loi. C'est là d'ailleurs l'idée fondamentale de l'Épître aux Hébreux. Les sacrifices anciens y sont présentés comme des types imparfaits et provisoires du sacrifice de Christ. Cette assimilation résulte également des nombreuses mentions du sang de Christ, faites dans le Nouveau Testament. Elles ne s'expliquent que par le rôle du sang dans les holocaustes.

Quant aux effets du sacrifice de Christ, ils se ramènent à trois: 1° la *propitiation* [hilasmos], qui a Dieu pour objet; 2° la *rédemption* [apolutrosis], dont l'homme est l'objet; 3° la *réconciliation* [katallagè], dont Dieu et l'homme sont les objets.

C'est cette doctrine biblique, dans sa simplicité; qui est le fond de l'enseignement wesleyen. Pas plus que les réformateurs, Wesley

ne s'est préoccupé de systématiser cette doctrine. Il ne faudrait pas lui attribuer les idées bizarres ou excessives de certains pères et de certains docteurs, qui tantôt considèrent la rédemption comme une rançon payée à Satan, tantôt comme une transaction purement juridique, où Christ aurait payé à Dieu l'équivalent des châtiments mérités par les hommes, et aurait souffert en Son âme les tourments de l'enfer. On peut affirmer que le sage esprit de Wesley n'a pas accepté de pareilles théories et ne s'est pas troublé l'esprit avec les spéculations des théologiens.

### III. UNIVERSALITÉ DE L'ŒUVRE DE CHRIST

En faveur de qui Jésus-Christ est-Il mort? L'œuvre de la rédemption est-elle restreinte à une partie de l'humanité ou s'étend-elle à tous les hommes? Cette question est une de celles qui ont le plus sérieusement préoccupé et divisé les théologiens. Saint Augustin, pour réagir contre l'enseignement relâché de Pélage, affirma la prédestination, sous sa forme la plus absolue, et enseigna que Dieu destine une partie des hommes au salut et les autres à la perte. Ses vues extrêmes sur le péché originel l'amènèrent, par une nécessité logique, à soutenir que l'homme ne peut être sauvé que par un acte souverain de la puissance divine, sans aucune intervention de sa part et sans un acte de sa volonté. Les réformateurs adoptèrent les vues de saint Augustin; Calvin surtout mit la doctrine de la prédestination à la base de tout son système. Il enseigna que Jésus-Christ n'est mort que pour les élus. Les Eglises du type calviniste furent prédestinatiennes. En France, cependant, il y eut quelque résistance, et, au XVII<sup>e</sup> siècle, Moïse Amyraut et l'Académie protestante de Saumur enseignèrent, contrairement à Calvin, que la vertu rédemptrice de la mort de Christ s'étend à tous les hommes.

Ce fut surtout dans les Pays-Bas que se produisit l'opposition au dogme de la prédestination. Elle prit le nom d'arminianisme, d'après Jacques Arminius, qui en fut le principal organe. Quoique officiellement condamnée au fameux Synode de Dordrecht, l'arminianisme se répandit peu à peu. L'Eglise anglicane s'y rallia, tandis que les puritains, les indépendants, les presbytériens et les baptistes demeuraient fidèles aux vues de Calvin.

Wesley adopta, de bonne heure, les vues arminiennes. Dans sa correspondance avec sa mère, pendant son séjour à l'Université d'Oxford, il manifestait une vive répulsion pour la doctrine de la

prédestination absolue, qu'il trouvait "impie et blasphématoire". Sur cette question, le Méthodisme se divisa dès 1741; Wesley se prononça pour l'arminianisme, tandis que Whitefield fut calviniste. L'esprit logique de Wesley n'admettait pas les subtilités de raisonnement, au moyen desquelles son ami essayait d'abord de voiler certaines conséquences de la doctrine:

"Vous pouvez, dit-il, employer des termes plus doux, la signification est la même, et le décret de Dieu concernant l'élection de grâce, tel que vous le représentez, n'est ni plus ni moins que ce que d'autres nomment le décret de réprobation. Donnez-lui le nom que vous voudrez, 'élection, préterition, prédestination ou réprobation', cela revient absolument au même. Le sens est simplement celui-ci: en vertu d'un décret éternel, immuable, irrésistible, une partie du genre humain est infailliblement sauvée, et le reste infailliblement damné; il est impossible qu'aucun des élus soit damné, et qu'aucun des réprouvés soit sauvé."

Contre ce qu'il appelait "l'horrible doctrine des décrets", Wesley publia, en 1740, son fameux sermon *La Libre Grâce*, qui fut le coup de clairon qui ouvrit cette controverse. C'est un écrit éloquent et incisif qui dénonce avec véhémence les dangers et les méfaits de la prédestination. Voici les reproches qu'il lui adresse:

1<sup>o</sup> Elle rend inutile la prédication; il ne sert de rien; en effet, de prêcher à ceux qui sont élus, puisqu'ils seront infailliblement sauvés, et il ne sert pas davantage de prêcher aux non-élus, puisqu'ils seront damnés, quoi qu'on fasse.

2<sup>o</sup> Cette doctrine tend à détruire cette sainteté qui est le but de Dieu, en détruisant les motifs d'être saints que l'Écriture fait valoir si souvent: l'espérance d'une récompense future et la crainte du châtement.

3<sup>o</sup> Elle tend à détruire les consolations et le bonheur que la religion apporte aux hommes, en jetant dans le désespoir ceux qui se croient réprouvés, et en portant les autres à se contenter de leur orgueilleuse assurance.

4<sup>o</sup> Cette doctrine tend à nous détourner des bonnes œuvres et à nous rendre insensibles aux misères morales des hommes.

5<sup>o</sup> Elle a une tendance directe et évidente à renverser la révélation chrétienne, en lui enlevant sa nécessité.

6<sup>o</sup> Elle méconnaît les affirmations les plus positives des Écritures. Voyez notamment Rom. 10:12; 14:15; Jn. 1:29; 4:42; 1 Jn. 2:2; 1 Tim. 4:10; Hébr. 2:9; 2 Pi. 3:9; etc.

7° C'est une doctrine blasphématoire, car elle tend à démentir les plus solennelles affirmations de Jésus sur Son œuvre, et à Le représenter comme disant d'une façon et pensant d'une autre.

8° Cette doctrine déshonore le Père, en faisant de Lui un être partial et cruel.

Wesley, dans les développements qu'il donne de ses arguments contre "l'horrible décret" de la prédestination calviniste, fait preuve d'une véhémence qu'on lui a parfois reprochée, et qui n'est que le cri de sa conscience chrétienne contre une théologie barbare et sans entrailles. Si on lui objecta que quelques textes de l'Écriture semblent favoriser cette doctrine, il s'écrie hardiment: "Ce que je sais, c'est qu'il vaudrait mieux dire que ces textes n'ont aucun sens que de leur attribuer celui-là. Quelle que soit leur signification, ils ne peuvent pas enseigner que le Dieu de vérité serait menteur et le Juge de toute la terre injuste. Aucun texte de l'Écriture ne peut signifier que Dieu n'est pas amour, ou que Sa miséricorde n'est pas sur toutes Ses œuvres."

Ce pamphlet, que Wesley ne se décida à publier qu'après avoir consulté Dieu par le sort (coutume qu'il avait apprise des Moraves, et à laquelle il renonça plus tard), ce pamphlet amena une réponse de Whitefield, où il déclarait: "J'avoue franchement que je crois à la doctrine de la réprobation, en ce sens que Dieu n'a voulu donner la grâce qui sauve qu'à un certain nombre d'hommes, et que le reste de la race humaine, après la chute d'Adam, étant abandonnée justement par Dieu pour continuer dans le péché, subira finalement la mort éternelle, qui est le salaire mérité du péché." Il ajoutait qu'il n'y avait pas d'injustice en Dieu à condamner des millions d'hommes au feu éternel, puisque Dieu eût pu justement, à cause du péché d'Adam, les y envoyer tous. Il mettait Wesley au défi de maintenir que Christ est mort pour ceux qui périssent, sans en tirer cette conséquence que les damnés sortirent un jour de l'enfer.

Les faits ont répondu à ce défi. Wesley n'a cessé d'affirmer que la Rédemption est universelle en droit, mais qu'en fait ceux-là seuls seront finalement sauvés qui auront accepté librement le salut qui leur est offert en Jésus-Christ. L'Église, fondée par Wesley, maintient à la fois l'universalité de la rédemption et l'éternité du châtiement de ceux qui auront définitivement refusé d'en profiter.

Une rupture se produisit entre Wesley et Whitefield sur la question de la prédestination, et leurs partisans formèrent deux

camps hostiles. La réconciliation s'accomplit entre les chefs du mouvement, mais non entre leurs disciples. A la mort de Whitefield (1770), la controverse se réveilla avec une grande intensité. On en trouvera la récit détaillé dans notre *Vie de Wesley*. Elle eut pour champions, du côté calviniste, Toplady, Shirley, les frères Hill, et du côté arminien, Wesley et surtout La Fléchère, qui fut le saint Jean du Méthodisme, réunissant en sa personne la douceur et la véhémence de son modèle, et étant tout ensemble le fils du tonnerre et l'apôtre de l'amour. Deux écrits virulents de Toplady, en faveur des vues les plus extrêmes sur la prédestination décidèrent Wesley à élever la voix. Il le fit, non par amour pour la controverse; son âge — il était presque septuagénaire — l'eût disposé à éviter toute polémique; mais par un sentiment très vif du devoir. Le calvinisme aboutissait, sous ses yeux, à l'antinomisme. A force de se répéter à eux-mêmes qu'ils étaient les élus de Dieu, choisis de toute éternité, à l'exclusion des autres hommes, et qu'ils seraient sauvés, quoi qu'ils fissent, les calvinistes anglais en arrivaient à prendre leur parti du péché et à en atténuer la gravité. De graves désordres moraux se produisirent et scandalisèrent les faibles. Les sociétés rattachées à Wesley étaient elles-mêmes fortement atteintes par l'antinomisme, qui s'y était répandu comme la flamme d'un incendie, d'après La Fléchère. Il fallait décidément combattre une doctrine dont les conséquences pratiques étaient pernicieuses.

Wesley le fit par une déclaration émanée de la Conférence de 1770. Il y déclarait la guerre à la notion du salut qui, en séparant les œuvres de la foi, méconnaît une part importante de la vérité et ouvre la voie aux erreurs antinomiennes. On avait trop exclusivement appuyé sur l'enseignement de Paul; il fallait le compléter par celui de Jacques. Wesley donna un coup de barre énergique dans cette direction. On l'accusa alors, avec une violence inouïe, de pélagianisme et de papisme; on le désigna comme "le pape Jean". Il y eut, sur ce sujet, une production considérable de livres et de pamphlets, et, pendant quelques années, la controverse calviniste, comme on l'appela, prit un très grand développement. Wesley n'y prit lui-même qu'une part restreinte. Il eut en La Fléchère un champion qui combattit le calvinisme, dans une série de pamphlets, intitulés *Checks to Antinomianism*, qui sont des spécimens remarquables de théologie polémique. Par la puissance de son argumentation, la vivacité, l'éloquence et la simplicité

lumineuse de son style, comme aussi par sa charité et sa courtoisie envers ses adversaires, La Fléchère donna à cette controverse un grand éclat et une efficacité décisive.

Cette controverse ne fut pas un stérile tournoi théologique. Elle prouva que la doctrine wesleyenne était en état de se justifier dans la lutte des idées comme sur le terrain de l'évangélisation pratique. Le calvinisme régnait en maître incontesté, depuis que le synode de Dordrecht avait condamné les vues arminiennes. Celles-ci n'étaient représentées que par des minorités suspectes de pactiser avec des hérésies redoutables. Elles semblaient mises au ban de la chrétienté évangélique et conquérante. Wesley et ses amis prouvèrent qu'elles ne méritaient pas ces dédains, et que l'Eglise pouvait trouver un renouvellement de vie et de puissance spirituelle dans l'affirmation que Jésus-Christ est mort pour tous les hommes et que le salut est offert à tous.

---

#### NOTES — CHAPITRE IV

1. Vol. VI, p. 272.
2. Vol. VI, p. 424.
3. Vol. VII, p. 512. *Sermon sur le Saint-Esprit.*
4. Vol. V, p. 55. *Sermon sur la justification par la foi.*
5. Vol. VI, p. 507.
6. Vol. VI, p. 231.
7. Voyez encore Vol. XIII, p. 35.
8. *La Voie du Salut*, p. 65.

## CHAPITRE V

---

# Sotériologie, ou doctrine du salut

## [Seconde partie]

---

### L'APPROPRIATION DU SALUT

Le Méthodisme insiste davantage sur l'expérience du salut que sur la doctrine du salut. Sans négliger l'enseignement se rapportant à *Christ pour nous*, Wesley se sentit appelé surtout à mettre en relief *Christ en nous*. Le christianisme qu'il prêcha et que prêchent ses continuateurs, c'est le christianisme expérimental. Il disait lui-même: "Nos principales doctrines, qui renferment tout le reste, sont au nombre de trois: la repentance, la foi et la sainteté. Nous considérons la première comme le portique de la religion; la seconde comme la porte, et la troisième comme la religion elle-même!" Il convient de donner une attention spéciale à ces doctrines, qui demeurent le fond de toute la prédication wesleyenne.

Sur ce terrain de l'expérimentation du salut, se dresse devant nous la question des rapports de l'action de l'homme et de l'action de Dieu, le problème redoutable de la grâce et du libre arbitre. Augustin nie le second, Pélage nie la première. L'arminianisme, suivi par Wesley, cherche à concilier les deux termes, en évitant les vues extrêmes. Il se garde toutefois de les placer au même niveau. La grâce conserve la suprématie qui Lui appartient. L'Esprit de Dieu est donné à tous les hommes, en vertu de l'œuvre de la rédemption, et la grâce agit dans tous les hommes en vue de leur salut. On l'appelle la grâce prévenante; c'est à elle que les hommes, même irréguliers, sont redevables de ce qu'il y a souvent de beau et de bon dans leur conduite morale. Cette grâce prévenante devient la grâce salutaire là où elle est accueillie et obéie. Rien ne peut empêcher ce résultat de se produire, excepté la résistance ou la négligence de l'homme. C'est sur ce point que

le prédestinarianisme se sépare de l'arminianisme. Il reconnaît l'action de la grâce prévenante chez tous les hommes, mais il affirme que la grâce qui sauve n'est accordée qu'aux élus, affirmation qui nous paraît contraire aux Ecritures, à la justice divine, et contredite par le sentiment que l'homme a de sa responsabilité. C'est de Dieu sans doute que l'homme tient la faculté d'accepter la grâce que Dieu lui offre; mais nous ajoutons que tout homme possède cette faculté, et cela dès l'apparition de la vie morale en lui.

C'est donc à tort que l'on a prétendu que la doctrine de Wesley est un semi-Pélagianisme; non, car tandis que celui-ci reconnaît à l'homme le pouvoir de faire le bien par lui-même, le wesleyanisme met la grâce au commencement, au milieu et à la fin; mais il maintient, d'accord avec les Ecritures, que nul homme n'est sauvé sans son libre consentement, et que nul ne sera définitivement perdu que par sa faute. Wesley, avec l'admirable pondération de son esprit, a su se frayer sa voie entre deux écueils. La seconde réformation, dont il a été l'âme, a marqué un retour aux vrais principes évangéliques sur cette question capitale. On cherche vainement à atténuer l'intransigeance des vues de Calvin sur la prédestination. Voici comment il les a lui-même résumées: "Nous appelons prédestination le conseil éternel de Dieu, par lequel Il a déterminé ce qu'Il voulait faire de chaque homme. Car Il ne les crée pas tous en pareille condition, mais ordonne les uns à la vie éternelle, les autres à éternelle damnation. Ainsi, selon la fin à laquelle est créé l'homme, nous disons qu'il est prédestiné à mort ou à vie<sup>2</sup>." Voilà, dans sa formule extrême, "l'horrible décret", contre lequel protesta Wesley, au nom de l'Ecriture, de la conscience et de la raison.

Dans son sermon sur Philippiens 2:12-13<sup>3</sup>, Wesley insiste d'abord sur l'affirmation de l'apôtre, que c'est "Dieu qui, de son bon plaisir, produit en nous le vouloir et l'exécution", expression qui, dit-il, coupe court à toute prétention et démontre que le motif qui Le fait agir, Il le puise entièrement en Lui-même, dans Sa pure grâce, dans Sa miséricorde imméritée.

"Tout, dit-il encore, nous vient d'en haut, autant le premier mouvement vers le bien que la force qui le fait aboutir; c'est Dieu qui, non seulement infuse en nous tout bon désir, mais qui les accompagne et les suit; sans quoi ils s'évanouiraient bientôt. D'autre part, dans ce même passage, nous sommes invités à 'tra-

vailer à notre propre salut'. Comment concilier ces deux déclarations? Elles ne s'excluent pas; au contraire, elles se complètent. 'Dieu travaille; donc, travaillez': vous le pouvez et vous le devez.

"Oui, dit-il, *vous pouvez* travailler à votre salut, parce que Dieu y travaille. Vous ne le pourriez pas sans cela... Nul ne peut cependant arguer de cela qu'il a le droit de rejeter la faute sur Dieu, s'il ne se convertit pas. Dire que toutes les âmes des hommes sont mortes par nature, cela n'en excuse aucune; attendu qu'il n'y a pas d'homme qui soit dans un état de pure nature; il n'y a pas un homme, à moins qu'il n'ait éteint l'Esprit, qui soit tout à fait privé de la grâce de Dieu. Aucun homme vivant n'est entièrement destitué de ce qu'on nomme habituellement la conscience naturelle, ce qu'il faut plutôt appeler la grâce prévenante... Tous possèdent une mesure de cette lumière qui éclaire tout homme venant dans ce monde. Aucun homme ne pèche parce qu'il n'a pas de grâce, mais parce qu'il ne se sert pas de la grâce qu'il a.

"Ensuite, puisque Dieu travaille en vous, *vous devez* travailler à votre salut; sinon, il cessera d'agir. Saint Augustin lui-même, qui ne passe pas pour être favorable à la doctrine de la participation de l'homme à son salut, fait cette remarque: *Qui fecit nos sine nobis, non salvabit nos sine nobis*: 'Celui qui nous a faits sans nous ne nous sauvera pas sans nous'. Il ne nous sauvera pas, à moins que nous ne nous 'sauvions du milieu de cette génération perverse'; à moins que 'nous ne combattions le bon combat de la foi et saisissons la vie éternelle'; à moins que 'nous ne nous efforcions d'entrer par la porte étroite'; à moins que 'nous ne renoncions à nous-mêmes et que nous nous chargions chaque jour de notre croix', et que nous ne travaillions par tous les moyens possibles, à 'assurer notre vocation et notre élection'."

Nous étudierons maintenant, d'après Wesley, les conditions du salut, les bienfaits qu'il nous apporte: justification, régénération et sanctification. Puis, nous traiterons de l'assurance du salut et de la persévérance conditionnelle.

\* \* \*

## I. LA REPENTANCE

Le salut de l'homme, œuvre de Dieu en Jésus-Christ, doit être accepté par l'homme. Sa coopération est tout entière indiquée dans ces deux conditions; la repentance et la foi. Lors de la première conférence, en 1744, Wesley et ses auxiliaires étudièrent ensemble le rapport qui existe entre ces deux conditions du salut.

Cette question fut posée: "La repentance et les œuvres convenables à la repentance ne doivent-elles pas précéder la foi?" Wesley répond: "Oui, sans aucun doute; si vous entendez par repentance la conviction du péché, et par œuvres convenables à la repentance, l'obéissance à Dieu, le pardon des offenses, l'abandon du mal, la pratique du bien, l'usage des moyens de grâce, dans la mesure où nous le pouvons."

Dans son sermon sur *la Voie du salut d'après l'Écriture*, Wesley va plus loin et affirme qu'en réalité "la foi est l'unique condition", et qu'"elle suffit à elle seule pour être justifié". Quel est donc le rôle de la repentance? Elle est nécessaire assurément pour la justification du pécheur. Mais elle ne l'est pas "dans le même sens et au même degré que la foi". "Le repentir et les œuvres qu'il produit ne sont indispensables qu'accessoirement et pour conduire à la foi, tandis que celle-ci est nécessaire d'une façon directe et immédiate." Quant aux fruits de la repentance, "ils ne sont exigés, dit Wesley, que conditionnellement, c'est-à-dire s'il y a le temps et l'occasion de les porter. Dans le cas contraire, on peut être justifié sans eux, comme le fut le brigand sur la croix. Mais dans aucun cas, on ne saurait être justifié sans la foi; cela est impossible. Et, d'autre part, un homme pourrait montrer un repentir absolu et porter des fruits innombrables de repentance, tout cela ne lui servirait à rien; tant qu'il ne croit pas, il n'est pas justifié. Mais du moment où il croit, il l'est, avec ou sans fruits, et même avec un degré plus ou moins grand de repentance."

La distinction ici établie par Wesley est juste en ce sens que la repentance est plutôt la condition de la vraie foi que la condition du salut. On ne se décide que lorsqu'on se sent perdu. La foi ne peut germer que dans un terrain labouré par la repentance. Aussi la prédication évangélique des premiers jours n'a-t-elle pas séparé la repentance de la foi. Après Jean-Baptiste, Jésus a dit: "Repentez-vous et croyez à l'Évangile." Et la prédication des apôtres est demeurée fidèle à cet exemple. Il est donc permis de considérer la repentance comme une condition du salut, en lui assignant toutefois un rang secondaire par rapport à la foi.

Mais qu'est-ce que la repentance? Wesley répond: "Repentez-vous, c'est-à-dire connaissez-vous vous-même." Il fait intervenir sagement l'intelligence. En effet, la repentance n'est pas seulement une affaire de sentiment et d'émotion; elle doit mettre en mouvement toutes nos facultés, et tout d'abord l'intelligence. Le

pécheur doit connaître la sainteté de Dieu et comprendre que le péché est un attentat coupable contre Lui. "Par repentance, dit encore Wesley, j'entends la conviction du péché, produisant des désirs réels et de sincères résolutions d'amendement. De l'intelligence, la repentance s'étend aux sentiments et des sentiments aux actes. C'est l'homme tout entier qui est remué et vaincu<sup>4</sup>." Dans son sermon sur *le Chemin du Royaume*, Wesley analyse les divers éléments qui entrent dans la repentance; il le fait sous la forme d'un appel émouvant au pécheur. Il l'invite à reconnaître qu'il est pécheur, corrompu, dans toutes ses facultés, l'intelligence, la volonté, les affections; il lui montre dans sa vie les ravages de l'incrédulité, de l'orgueil, de la sensualité, de la haine; il le rend attentif à ses transgressions en actes, en paroles et en pensées. Puis il le place en face de la sentence qui attend les transgresseurs, la perte éternelle. Comment y échapper? Ses efforts pour apaiser la colère de Dieu sont impuissants. Reconnaître son incapacité à faire son salut, est un élément important de la vraie repentance. Si à la conviction vivante de ses péchés, à un profond chagrin d'avoir offensé Dieu et à un vif sentiment d'impuissance, vient s'ajouter chez le pécheur le désir sincère d'échapper à la colère de Dieu, de fuir le mal et de s'attacher au bien, il n'est pas loin du royaume des cieux. Citons ces pages admirables sur la repentance:

"C'est ici le chemin, marchez-y; et d'abord repentez-vous, c'est-à-dire connaissez-vous vous-même. C'est là la première repentance, la conviction de péché qui précède la foi. Réveille-toi donc; toi qui dors', reconnais que tu es pécheur, et quelle sorte de pécheur tu es. Reconnais cette corruption foncière de ta nature, par laquelle tu te trouves si loin de la justice primitive; par laquelle ta chair convoite sans cesse contre l'esprit, tes affections étant 'inimicitie contre Dieu, ne se soumettant pas à la loi de Dieu, et ne pouvant s'y soumettre'. Reconnais que tu es corrompu dans toutes les puissances de ton âme; que tu es totalement corrompu dans chacune de tes facultés, et que tout ton être moral est bouleversé. Les yeux de ton entendement sont si obscurcis qu'ils ne peuvent discerner Dieu, ni les choses de Dieu. L'ignorance et l'erreur sont comme un nuage qui t'enveloppe et te couvre d'une ombre de mort. Tu ne connais encore rien comme il faut, ni Dieu, ni le monde, ni toi-même. Ta volonté n'est plus celle de Dieu; mais, dénaturée et pervertie, elle abhorre le bien que Dieu aime, elle aime toutes les abominations que Dieu hait. Tes affections aliénées de Dieu se

prodiguent à tout sur la terre. Tes désirs et tes répugnances, tes joies et tes chagrins, tes espérances et tes craintes, en un mot, tous les mouvements de ton âme sont désordonnés, soit quant à leur degré, soit quant à leur objet. En sorte qu'il n'y a en toi rien d'entier; mais depuis la plante des pieds jusqu'à la tête, ce n'est, comme dit énergiquement le prophète, 'que blessures, meurtrissures et plaies purulentes'.

"Telle est la corruption naturelle de ton cœur, du plus profond de ton âme. Et quel arbre, quels rameaux peux-tu attendre d'une telle racine? C'est d'abord l'incrédulité qui rejette le Dieu vivant, et qui dit: 'Qui est l'Éternel pour que j'obéisse à Sa voix?' ou bien: 'Le Seigneur ne s'inquiète point de ces choses!' C'est l'indépendance qui présume de s'égaliser au Très-Haut. C'est l'orgueil, sous toutes ses formes, t'enseignant à dire: 'Je suis riche, je suis dans l'abondance, et je n'ai besoin de rien.' De cette source impure jaillissent les flots amers de la vanité, de la soif de louanges, de la cupidité, de 'la convoitise de la chair, de la convoitise des yeux, de l'orgueil de la vie.' De là naissent la colère, la haine, la malice, la vengeance, l'envie, la jalousie, les mauvais soupçons; de là tous les désirs vains et pernicieux qui t'embarrassent maintenant dans bien du tourment, et qui, si tu ne préviens à temps ce malheur, entraîneront enfin ton âme dans la perte éternelle.

"Et quels fruits peuvent croître sur de tels rameaux? Ceux-là seuls qui sont amers et mauvais en tout temps. De l'orgueil viennent les contentions, les vanteries qui cherchent et obtiennent les louanges des hommes, et privent Dieu de cette gloire qu'Il ne donnera point à autrui. De la convoitise de la chair vient la gourmandise, l'ivrognerie, la sensualité, la fornication, l'impureté, qui souillent de mille manières ce corps qui devait être le temple du Saint-Esprit. De l'incrédulité, toutes sortes de paroles et d'œuvres mauvaises. Mais le temps manquerait pour faire le compte de tout, de toutes les paroles vaines par lesquelles tu as bravé le Très-Haut, contristé le Saint d'Israël, de toutes les œuvres mauvaises que tu as faites; mauvaises en elles-mêmes, ou mauvaises en ce qu'elles ne se proposent pas la gloire de Dieu, car tes actes coupables sont en plus grand nombre que les cheveux de ta tête. Qui pourra compter le sable de la mer, ou les gouttes de pluie, ou tes iniquités?

"Mais ne sais-tu pas que 'le salaire du péché, c'est la mort', la mort non pas seulement temporelle mais éternelle? 'L'âme qui aura péché sera celle qui mourra', car la bouche de l'Éternel a parlé. Elle mourra de la seconde mort. 'Ils seront punis d'une perte éternelle par la présence du Seigneur et par Sa puissance glorieuse.' Telle est la sentence. Ne sais-tu pas que tout pécheur doit être puni 'par la géhenne du feu'? L'expression du texte ne signifie pas seule-

ment qu'il a lieu de craindre le feu de l'enfer, cette version serait beaucoup trop faible; mais qu'il est déjà sous la sentence du feu de l'enfer, déjà condamné, et que déjà se prépare l'exécution. Tu as mérité la mort éternelle, c'est le juste salaire de la méchanceté de ton cœur et de tes actions. Il serait juste que la sentence s'exécutât dès cette heure. Le vois-tu, le sens-tu? Crois-tu réellement mériter la colère de Dieu, la damnation éternelle? Es-tu convaincu que Dieu ne te ferait aucun tort si maintenant Il commandait à la terre de s'entr'ouvrir pour t'engloutir, s'Il te précipitait maintenant dans l'abîme, dans le feu qui ne s'éteint point? Si Dieu t'a déjà donné la repentance, tu sens vivement qu'il en est ainsi, et que c'est par Sa pure grâce que tu n'as point encore été consumé et balayé de la face de la terre.

"Et que feras-tu pour apaiser la colère de Dieu, pour expier tous tes péchés, et pour échapper à la peine que tu as si justement méritée? Hélas, tu ne peux rien faire, rien qui puisse expier devant Dieu une seule œuvre, une seule parole, une seule pensée mauvaise. S'il t'était possible de ne faire que le bien désormais, si dès cette heure, jusqu'au jour du jugement, il t'était possible de vivre dans une parfaite et constante obéissance, cela même n'expierait point le passé. Pour ne pas avoir augmenté ta dette, tu n'en serais pas déchargé; elle resterait aussi grande que jamais. Que dis-je? Toute l'obéissance présente ou future des hommes et des anges serait insuffisante pour couvrir devant la justice divine un seul péché. Quelle était donc ton erreur si tu pensais expier toi-même tes péchés, par quelque chose que tu puisses faire? Il en coûte plus pour le rachat d'une seule âme que ne pourrait payer l'humanité tout entière; en sorte que s'il n'y avait pas eu d'autre secours pour l'homme coupable, il aurait certainement été perdu pour toute l'éternité.

"Mais supposons qu'une obéissance parfaite pour l'avenir pût expier les péchés passés, cela même ne te servirait de rien, car tu n'es pas capable de garder une telle obéissance, non pas même en un seul point, Fais-en l'épreuve; essaie de secouer ce péché extérieur qui t'enveloppe si aisément. Tu ne le peux, à moins qu'auparavant ton cœur ne soit changé, car aussi longtemps que l'arbre demeure mauvais, il ne saurait porter de bons fruits. Mais, es-tu capable de changer ton cœur souillé en un cœur saint? Vivifierais-tu une âme qui est morte dans le péché, morte à Dieu, et ne vivant que pour le monde? Essaie plutôt de ressusciter un cadavre, de rendre la vie à celui qui gît dans le tombeau! Et même tu ne peux, à aucun degré, vivifier ton âme, pas plus que donner le moindre degré de vie à un corps mort. Tu ne peux rien en cette affaire, ni le plus ni le moins: tu es complètement privé de force.

Etre profondément convaincu de ton incapacité, de ta culpabilité et de ta méchanceté, c'est là cette repentance dont on ne se repent point, et qui est l'avant-courrière du royaume de Dieu.

"Si, à cette conviction vivante de tes péchés extérieurs et intérieurs, de ta culpabilité extrême et de ton incapacité totale quant au bien, se joignent des sentiments qui y répondent: un profond chagrin d'avoir méprisé les grâces que Dieu t'offrait, des remords, des reproches intérieurs qui te ferment la bouche, une confusion qui t'empêche de lever les yeux au ciel, la crainte de la colère de Dieu qui pèse sur toi, de Sa malédiction qui plane sur ta tête, et de l'ardente indignation qui va dévorer ceux qui oublient Dieu et qui n'obéissent pas à Notre Seigneur Jésus-Christ; si tu as le désir sérieux d'échapper à cette indignation, de fuir le mal et de t'attacher au bien, alors, je te le dis, au nom du Seigneur, *'tu n'es pas loin du royaume de Dieu'*; encore un pas et tu y entreras; tu te repens déjà, maintenant *crois à l'Évangile*<sup>5</sup>."

Cette repentance, si profonde soit-elle, ne peut être parfaite. Elle est, au contraire, toujours incomplète. Si donc elle devait expier nos péchés et nous réconcilier avec Dieu, elle ne le pourrait pas. Mais ce n'est pas là son office. Pourvu qu'elle nous amène à la foi, en nous faisant sentir le besoin d'un Sauveur, elle a atteint son but. Wesley a donc raison d'affirmer que le pécheur qui croit être sauvé, "même avec un degré plus ou moins grand de repentance, fait fausse route".

Wesley ne considère pas que la repentance ait achevé son œuvre quand elle nous a conduits au pardon de nos péchés. Dans son sermon sur *la Repentance chez les croyants*, il montre la nécessité pour le chrétien de continuer à se repentir du péché qui persiste encore en lui et de continuer à croire pour en être délivré.

\* \* \*

## II. LA FOI

Wesley fit l'expérience du salut par la foi le 24 mai 1738. Dix-huit jours après, le 11 juin, il prêcha, devant l'Université d'Oxford, son fameux sermon sur *le Salut par la Foi* (Eph. 2:8). Ce sermon était un témoignage rendu à la vérité dans cette même ville universitaire, où, quelques années auparavant, il avait poursuivi avec conscience, mais sans succès, le salut par les œuvres, par les pratiques et par l'ascétisme.

Dans ce discours, il montrait que la foi, par laquelle nous sommes sauvés; n'est pas la foi en un Dieu rémunérateur qu'ont pu avoir même des païens; qu'elle n'est pas la croyance purement intellectuelle dans les vérités de l'Évangile, que possèdent les démons; qu'elle n'est pas simplement la foi telle que l'eurent les apôtres avant la mort et la résurrection de leur Maître. Voici comment il la définit:

"C'est la foi dont Christ et Dieu par Christ sont les objets. Ce n'est pas une simple croyance rationnelle, spéculative, un assentiment à la vérité, froid et sans vie, une série d'idées dans la tête; c'est aussi une disposition du cœur... Cette foi diffère de celle des apôtres, en ce qu'elle reconnaît la nécessité et la vertu propitiatoire de la mort de Jésus, ainsi que l'efficace de Sa résurrection. Elle reconnaît Sa mort comme l'unique moyen suffisant pour racheter l'homme de la mort éternelle, et Sa résurrection comme notre restauration à la vie et à l'immortalité. La foi chrétienne n'est donc pas seulement un assentiment donné à tout l'Évangile de Christ, c'est aussi une pleine confiance en son sang, une confiance dans les mérites de Sa vie, de Sa mort et de Sa résurrection; un repos sur Lui comme étant notre propitiation et notre vie, comme s'étant donné pour nous et vivant en nous; et, en conséquence, c'est s'unir et s'attacher à Lui comme à 'notre sagesse, notre justice, notre sanctification et notre rédemption', et, pour tout dire d'un mot, notre salut."

Dans son sermon sur *la Justification par la Foi*<sup>6</sup>, Wesley relève aussi les deux éléments, conviction et confiance, qui entrent dans la foi. "La foi, dans un sens général, dit-il, est une évidence ou conviction [*elenchos*] divine, surnaturelle 'des choses qu'on ne voit point' et qui ne tombent pas sous les sens, parce qu'elles sont ou passées, ou futures, ou spirituelles. La foi justifiante n'implique pas seulement l'évidence ou la conviction divine que 'Dieu était en Christ, réconciliant le monde avec Lui-même'; mais aussi une ferme confiance que Christ est mort pour *mes* péchés, qu'"Il m'a aimé et s'est donné Lui-même pour moi'."

Relevons encore le passage suivant sur la foi, dans le sermon sur *la Voie du salut d'après la Bible*<sup>7</sup>. Il revient sur la définition de l'Épître aux Hébreux (11:1): la foi est une démonstration et une conviction des choses invisibles. "Dans la foi, dit-il, se trouvent réunies, d'un côté une démonstration surnaturelle de l'existence de Dieu et des choses qui se rapportent à Lui, démonstration qui est pour l'âme une lumière spirituelle, et, de l'autre, une percep-

tion surnaturelle de cette démonstration, une vision surnaturelle de cette lumière. Aussi la Parole de Dieu nous montre-t-elle le Seigneur donnant d'abord la lumière, puis le pouvoir de la discerner" (2 Cor. 4:6; Eph. 1:18).

"Cette double opération du Saint-Esprit, qui ouvre nos yeux et les illumine, nous rend capables d'apercevoir 'les choses que l'œil [de la chair] n'a point vues, ni l'oreille entendues'. Alors, nous découvrons les choses invisibles de Dieu, ce monde spirituel qui nous environne, et que pourtant nos sens physiques et nos facultés naturelles ne discernent pas davantage que s'il n'existait point. Nous voyons alors le monde éternel apparaître à travers le voile qui sépare le temps de l'éternité. Les nuées et l'obscurité ne l'enveloppent plus pour nous; déjà nous contemplons la gloire qui doit être un jour manifestée."

Pour Wesley, la foi est donc d'abord une illumination de l'entendement; pour se confier, il faut connaître celui en qui l'on doit se confier. "Il est dans la nature des choses, dit-il, que l'assurance précède la confiance. La confiance n'est pas le premier acte de la foi, mais seulement le second."

Dans les *Minutes* de la première Conférence, Wesley dit, dans le même sens: "La foi est une vue spirituelle de Dieu et des choses de Dieu. Un pécheur est convaincu par le Saint-Esprit de cette vérité: 'Christ m'a aimé et s'est donné lui-même pour moi.' C'est là la foi par laquelle il est justifié ou pardonné, au moment où il la reçoit. Immédiatement, le Saint-Esprit lui rend ce témoignage: 'Tu es pardonné, tu as la rédemption en Son sang'."

Dans les nombreux passages de ses écrits, qui se rapportent à ce sujet, Wesley n'a pas varié. La foi, qui est d'abord une persuasion ou une conviction de l'esprit, ne devient justifiante et salutaire qu'en devenant un acte de confiance du cœur. Mais il reste bien entendu que l'objet de la foi qui sauve, c'est Jésus-Christ et par Lui Dieu son Père est notre Père. Il y a là une confusion dangereuse qu'il faut soigneusement éviter. Le pécheur ne doit pas être pressé de croire qu'il est déjà pardonné. Il doit croire au Seigneur Jésus-Christ, pour obtenir, par les mérites de Sa propitiation, le pardon de ses péchés. Cette distinction est importante. Certaines confessions de foi ne l'ont pas faite. La Confession d'Augsbourg, par exemple, dit que le pécheur doit "croire que ses péchés lui sont pardonnés pour l'amour de Jésus-Christ". Il est plus vrai de dire: "Il doit croire (se confier) en Jésus-Christ pour obtenir le pardon de ses péchés."

\* \* \*

### III. LA JUSTIFICATION

La doctrine de la justification par la foi est la doctrine essentielle et centrale de la Réformation; elle en est ce qu'on a appelé le principe *matériel*. Ce principe, qui occupa la place d'honneur dans les symboles du XVI<sup>e</sup> siècle, fut peu à peu méconnu et oublié dans les âges suivants. Le rationalisme, d'un côté, et le formalisme, de l'autre, battirent en brèche l'enseignement des réformateurs. L'Eglise anglicane en particulier lui devint infidèle, et, au temps où Wesley faisait ses études à l'Université d'Oxford, cette doctrine y était passée sous silence, sinon ouvertement combattue. "Durant le temps de mes études, dit-il<sup>8</sup>, et longtemps après, j'étais dans une complète ignorance sur la nature et la condition de la justification. Je la confondais avec la sanctification; ou bien je croyais qu'elle devait être ajournée à l'heure de la mort, ou au jour du jugement. J'étais également ignorant de la nature de la foi qui sauve, et je la considérais comme n'étant autre chose qu'un ferme assentiment donné à toutes les déclarations de l'Ancien et du Nouveau Testament." La lumière lui vint par le moyen des Moraves et des écrits de Luther. "Je crus, dit-il, et c'est pourquoi je parlai. Je me mis aussitôt à prêcher, partout où l'occasion s'en présentait, le salut par la foi. Ce fut le thème de ma prédication<sup>9</sup>."

Comment Wesley définit-il la justification? "L'Écriture dit-il, représente la justification comme étant le pardon, la rémission des péchés. C'est l'acte de Dieu le Père, par lequel, à cause de la propitiation faite par le sang de Son Fils, Il fait paraître Sa *justice* (Sa miséricorde), par le pardon des péchés commis auparavant<sup>10</sup>."

Dans son sermon sur *le Chemin du salut*, Wesley dit plus explicitement:

"Justification est synonyme de pardon. C'est la rémission de tous nos péchés et notre réconciliation avec Dieu; car ces deux grâces sont nécessairement enchaînées l'une à l'autre. Le prix auquel elles nous ont été acquises, ce qu'on nomme communément la cause méritoire de notre justification, c'est le sang et la justice de Christ, ou, pour parler plus clairement, tout ce que Jésus a fait et souffert pour nous, jusqu'au moment où il livra Son âme pour les pécheurs."

Wesley, théologien éminemment populaire, a voulu être compris par tous, et c'est pour cela qu'il s'en tient à cette définition:

“La justification, c’est le pardon des péchés.” Cela est vrai au fond, mais cela n’explique pas pourquoi l’apôtre Paul emploie *justification* au lieu de se servir du terme plus simple de *pardon*. C’est que, pour lui, le péché c’est la justice outragée, c’est la loi violée. Le pardon pur et simple remettrait la peine encourue par le pécheur, sans égard pour la loi et pour ses sanctions. La justification, c’est le pardon, mais sur le terrain d’une satisfaction faite à la Loi par l’œuvre de propitiation de Jésus-Christ.

Ce point de vue est bien celui de Wesley, comme le prouve le morceau qui suit, emprunté à son sermon sur *la Justification par la foi*<sup>11</sup>:

“A l’instant même où Dieu *donne* la foi au *pécheur* (car elle est un *don de Dieu*), à l’instant où Il donne la foi à celui *qui n’a point fait les œuvres*, *cette foi lui est imputée à justice*. Avant ce moment, il n’a aucune justice quelconque, pas même une justice ou une innocence négative; mais dès qu’il croit, la ‘*foi lui est imputée à justice*’. Ce n’est pas, je l’ai déjà dit, que Dieu le prenne pour ce qu’il n’est pas; mais comme Il a fait Christ *être péché pour nous*, c’est-à-dire L’a traité comme un pécheur, en Le punissant pour nos péchés; ainsi Il nous tient pour justes du jour que nous croyons en Lui, c’est-à-dire qu’Il ne nous punit pas pour nos iniquités, et, qu’au contraire, Il nous traite comme si nous étions justes et sans culpabilité.”

\* \* \*

La théologie protestante décrit la justification comme l’imputation au pécheur de la justice de Christ. Cette expression n’est pas biblique. C’est la foi qui est imputée à justice (Rom. 4:3-9; Gal. 3:6; Jac. 2:23). Il est vrai que l’objet de la foi, c’est la justice de Christ; mais croire à cette justice, c’est simplement la considérer comme constituant la validité de l’expiation. En d’autres termes, c’est parce que Jésus-Christ est juste qu’Il justifie le pécheur. En soutenant que la justice de Christ est imputée au croyant, de telle sorte qu’il soit considéré comme ayant observé la loi de Dieu en Christ, ne risque-t-on pas d’en arriver à soutenir qu’il est dispensé de devenir personnellement juste et saint, parce qu’il l’est en Christ? “S’il y a une sphère de la vie où la substitution soit hors de sa place, c’est bien celle de la sainteté personnelle” (*Banks*).

Wesley se sert de cette phraséologie, dans son sermon sur *l’Eternel notre justice* (prêché en 1765), mais avec beaucoup de précaution.

“La justice de Christ, dit-il, est imputée à quiconque croit et dès qu’il croit; la foi et la justice de Christ sont inséparables, car croire, selon la parole de Dieu, c’est croire à la justice de Christ. Il n’y a de vraie foi, de foi justifiante, que celle qui a la justice de Christ pour objet.

“Mais dans quel sens cette justice est-elle imputée aux croyants? Dans ce sens que tous ceux qui croient sont pardonnés et reçus par Dieu, non point à cause de quelque mérite qui serait en eux, ou de quelque chose qu’ils auraient faite, qu’ils font ou qu’ils pourront faire; mais entièrement et uniquement pour l’amour de ce que Jésus-Christ a fait et a souffert pour eux... Si, par cette expression: ‘Imputer la justice de Christ’, nous voulons dire communiquer cette justice (y compris son obéissance, tant active que passive), dans les fruits qu’elle a produits, dans les privilèges, grâces et bénédictions qu’elle nous procure, on peut dire, dans ce sens, que le croyant est justifié par l’imputation de la justice de Christ. La signification de ces mots sera donc que Dieu justifie le croyant pour l’amour de la justice de Christ, et non à cause d’une justice qui lui serait propre<sup>12</sup>.

“De même Calvin a dit (*Institution*, liv. II, ch. 17): ‘Christ, par Son obéissance, nous a procuré et mérité la grâce et la faveur de Dieu le Père’. Et, plus loin: ‘Christ, par Son obéissance, nous a acquis et procuré la justice.’ Et encore: ‘Toutes ces expressions, que nous sommes justifiés par la grâce de Dieu, que Christ est notre justice, que la justice nous a été procurée par la mort et la résurrection de Christ, disent la même chose, savoir que la justice de Christ, tant active que passive, est la cause méritoire de notre justification et nous a obtenu cette grâce de Dieu que, dès que nous croyons, nous sommes par Lui considérés comme justes’.”

Si Wesley ne se séparait pas sur ce point de Calvin, il se séparerait nettement de certains calvinistes, qui tiraient des conséquences antinomiennes de l’enseignement mal compris de leur maître.

“Tout ce que nous craignons en ceci, c’est que quelqu’un ne se serve de ces expressions: ‘La justice de Christ’, ‘la justice de Christ m’est imputée’, comme d’un manteau pour couvrir son iniquité. Nous avons vu cela mille fois. Un homme, par exemple, est repris à cause de son ivrognerie: ‘Oh! répond-il, je ne prétends pas du tout être juste *par moi-même*; c’est Christ qui est *ma justice*.’ On dit à un autre que ‘les injustes et les ravisseurs n’hériteront point le royaume de Dieu.’ Il répond avec une assurance parfaite: ‘En moi-même je suis injuste, mais j’ai en Christ une justice sans tache.’ Et c’est ainsi qu’un homme a beau n’avoir du chrétien ni les dispositions ni la

conduite, il a beau ne rien posséder des 'sentiments qui étaient en Jésus-Christ' et ne marcher en rien comme Il a marché, il n'en résiste pas moins victorieusement à toute accusation; car il a pour cuirasse ce qu'il appelle 'la justice de Christ'.

"C'est pour avoir vu bien des cas déplorables de ce genre que nous tâchons de ne pas abuser de ces expressions. Et je sens que je dois vous avertir, vous qui en faites un usage fréquent; je dois vous supplier, au nom du Dieu Sauveur auquel vous appartenez, et que vous servez, de mettre tous ceux qui vous entendent en garde contre l'abus de telles expressions."

Dans un traité qu'il publia sur cette question, en 1762, Wesley déclare qu'il en est arrivé à ne plus guère employer cette expression, "à cause des abus fréquents et détestables dont elle a été l'occasion, et parce que les antinomiens s'en servent pour justifier leurs pires abominations". Il ajoute: "Cette façon de parler ne tend-elle pas naturellement à faire de Christ le 'ministre du péché'? Car si l'obéissance de Christ est mienne dès l'instant où je crois, que puis-je y ajouter? Mon obéissance personnelle à Dieu peut-elle ajouter quelque valeur à la parfaite obéissance de Christ? Et, dans ce cas, le saint et le transgresseur ne sont-ils pas au même point<sup>13</sup>?"

\* \* \*

#### IV. LA RÉGÉNÉRATION

La régénération est le complément nécessaire de la justification. On les a appelées des "bénédictions sœurs", dans ce sens qu'elles ne sont jamais séparées: Dieu régénère par son Esprit ceux qu'Il justifie par sa grâce. Wesley indique clairement le rapport qui les unit:

"La justification est l'œuvre que Dieu accomplit pour nous, en nous pardonnant nos péchés; la régénération est l'œuvre que Dieu accomplit en nous, en renouvelant notre nature déchue. Au point de vue chronologique, l'une de ces grâces ne précède point l'autre: au moment même où nous sommes justifiés par la grâce de Dieu, par la *rédemption* qui est en Jésus, nous naissons de l'Esprit; mais au point de vue logique, la justification précède la nouvelle naissance. Dans nos conceptions de la grâce de Dieu, nous voyons d'abord Sa colère apaisée, puis Son Esprit à l'œuvre dans nos cœurs<sup>14</sup>."

Wesley tenait beaucoup à cette distinction entre la justification et la régénération. Il y revient, dans son sermon sur *Le grand privilège de ceux qui sont nés de Dieu*<sup>15</sup>:

“On a souvent supposé, dit-il, qu’être né de Dieu et être justifié, c’est tout un; que les mots de justification et de nouvelle naissance ne sont que des désignations différentes d’une seule et même chose; puisqu’il est certain, d’un côté, que quiconque est justifié est aussi né de Dieu; et, de l’autre, que quiconque est né de Dieu est aussi justifié; et que ces deux grâces de Dieu sont données simultanément au croyant. A l’instant où ses péchés sont effacés, il est aussi né de nouveau.

“Mais, bien qu’il soit reconnu que la justification et la nouvelle naissance sont inséparables quant au temps, il est pourtant facile de les distinguer et de reconnaître que ce sont deux choses très différentes quant à leur nature. La justification n’implique qu’un changement relatif, la nouvelle naissance implique un changement réel. En nous justifiant, Dieu fait quelque chose pour nous; en nous régénérant, il fait l’œuvre en nous. La justification change nos relations avec Lui, en sorte que d’ennemis nous devenons enfants; la nouvelle naissance change le fond de notre âme, en sorte que de pécheurs nous devenons saints. Celle-là nous rend la faveur de Dieu, celle-ci Son image. L’une ôte la coulpe, l’autre la puissance du péché: ainsi donc, unies quant au temps, elles n’en sont pas moins pleinement distinctes.”

Cette distinction nous paraît d’une logique lumineuse. Il convient de dire toutefois qu’on ne la trouve nulle part énoncée avec cette netteté dans l’Ecriture. Elle résulte du rapprochement des textes bibliques plutôt que d’une déclaration unique. La justification par la foi est l’enseignement spécial de Paul; la régénération par le Saint-Esprit est l’enseignement spécial de Jean. L’un a vu dans la conversion surtout l’œuvre de Dieu pour nous, et l’autre l’œuvre de Dieu en nous. La tâche de la théologie est de rapprocher ce double enseignement, et Wesley l’a fait avec sa clarté habituelle.

Il définit ainsi la régénération:

“C’est ce grand changement que Dieu opère dans une âme quand Il la fait entrer dans la vie, quand Il la ressuscite de la mort du péché à la vie de la justice. C’est la transformation accomplie par le tout-puissant Esprit de Dieu, quand l’âme est de nouveau ‘créée en Jésus-Christ’, ‘créée à l’image de Dieu, dans une justice et une sainteté véritables’; quand en elle l’amour de Dieu remplace

l'amour du monde, l'humilité remplace l'orgueil, la douceur remplace la colère... En un mot, c'est ce changement par lequel les dispositions terrestres et diaboliques font place aux 'sentiments que Jésus-Christ a eus'."

Quels sont les rapports de la régénération et de la sanctification? Certains théologiens ont soutenu que ces termes sont synonymes. "Non, répond Wesley, la régénération est le seuil et la porte de la sanctification. Il en est de la nouvelle naissance comme de la naissance naturelle. L'enfant naît une fois pour toutes; et puis il croît et se développe graduellement. Il en est de même pour la naissance spirituelle: elle se produit en une fois, puis vient la croissance spirituelle, qui est la sanctification. La nouvelle naissance est donc le point de départ de la sanctification, qui doit être toujours plus jusqu'à ce que le jour soit dans sa perfection<sup>16</sup>."

Il en résulte que "l'enfant de Dieu naît en un temps qui est court, peut-être en un moment, mais que ce n'est que par degrés et lentement qu'il grandit et arrive à la mesure de la stature parfaite de Christ". Wesley eut d'abord quelque peine à admettre que la conversion puisse être instantanée, comme le lui enseigna le Morave Böhler. Mais ses objections tombèrent par l'étude des Ecritures, où il remarqua que les conversions instantanées étaient la règle et les autres l'exception, et aussi par l'expérience qu'il fit lorsque sa prédication produisit par centaines de telles conversions. "J'ai vu, écrivait-il à son frère Samuel (autant que de pareilles choses se voient), beaucoup de personnes changées en un moment, passer d'un esprit de crainte et de désespoir à un esprit d'amour, de joie et de paix... Ce sont là mes arguments vivants."

\* \* \*

## V. LA SANCTIFICATION

C'est surtout par son enseignement sur la sanctification que le Méthodisme s'est distingué des mouvements religieux qui l'ont précédé. Wesley a souvent répété à ses prédicateurs que leur tâche spéciale consistait à "répandre la sainteté scripturaire dans le pays". Chose étrange! il eut des vues arrêtées sur la sanctification longtemps avant d'être au clair sur la justification, et tandis qu'il était amené à modifier radicalement ses idées sur celle-ci, il demeura fermement attaché aux vues qu'il avait embrassées de bonne heure sur celle-là. Dans les premières pages de son *Exposi-*

tion de la perfection chrétienne, il raconte comment, dès l'âge de vingt-deux ans, treize ans avant sa conversion proprement dite, il prit la résolution "de consacrer toute sa vie à Dieu, toutes ses pensées, ses paroles et ses actions, convaincu qu'il n'y a pas de moyen terme, et que toutes les parties de sa vie devaient être un sacrifice à Dieu ou au moi, c'est-à-dire en fait au diable". Les ouvrages de dévotion de l'évêque Jérémie Taylor, de William Law, et surtout *l'Imitation de Jésus-Christ*, furent ses guides dans cette phase de sa vie spirituelle.

Wesley, qui fut grandement redevable aux réformateurs, et à Luther en particulier, en ce qui regarde la justification, trouva leur enseignement insuffisant quant à la sanctification. Voici, sur ce sujet, un passage peu connu de son sermon sur *la Vigne de Dieu*<sup>17</sup>:

"On a souvent remarqué que bien peu de théologiens sont également au clair sur la justification et la sanctification. Plusieurs, qui ont parlé et écrit admirablement sur la première, n'ont eu que des notions confuses, et même ont été totalement ignorants, en ce qui concerne la seconde. Qui a écrit plus habilement que Martin Luther, sur la justification par la foi seule? Et qui a eu plus que lui des idées erronées ou confuses sur la sanctification? Il suffit, pour s'en convaincre, de lire en entier son célèbre commentaire sur l'épître aux Galates. D'autre part, combien d'écrivains de l'Eglise Romaine (en particulier François de Sales et Juan de Castaniza) ont écrit sur la sanctification des vues fortes et scripturaires, tout en étant entièrement dans les ténèbres au sujet de la nature de la justification, d'accord avec le Catéchisme du Concile de Trente, qui confond absolument la sanctification et la justification. Mais il a plu à Dieu de donner aux Méthodistes une connaissance claire et complète de ces deux doctrines et de ce qui les distingue."

Wesley reconnaît qu'il doit peu aux théologiens de la Réformation, mais que, par contre, il doit beaucoup aux mystiques, catholiques et protestants, en ce qui concerne la sanctification. Dans l'enseignement officiel du catholicisme, la vérité et l'erreur sont étrangement mêlées. Il professe la possibilité d'une obéissance parfaite à la loi de Dieu; mais il exagère et fausse cette idée juste, à la fois par sa théorie des péchés véniels et par celle des œuvres surérogatoires, qui supposent la possibilité pour les saints de dépasser le niveau requis de sainteté. Il va sans dire que Wesley n'a rien eu de commun avec cet enseignement; mais il a reconnu ses obligations envers les mystiques, en faisant toutefois passer leurs vues au crible de la Bible.

Dans son acception générale, admise par tous les protestants évangéliques, la sanctification est la croissance spirituelle, dont la régénération est le point de départ<sup>18</sup>.

“Au moment même où nous sommes justifiés, dit Wesley, la sanctification commence... Dès que nous sommes nés de nouveau, l'œuvre progressive de la sanctification se produit en nous. Nous sommes rendus capables, 'par l'Esprit, de mortifier les œuvres de la chair', les œuvres de notre mauvaise nature. Et, mourant de plus en plus au péché, de plus en plus nous devenons vivants à Dieu. Nous marchons de grâce en grâce, en étant attentifs à nous 'abstenir de tout ce qui a quelque apparence de mal', en étant 'zélés pour les bonnes œuvres', et en faisant du bien à tous les hommes, selon que nous en avons l'occasion; en persévérant aussi dans les ordonnances de Dieu d'une façon irréprochable et L'adorant en esprit et en vérité; et enfin, en nous chargeant de notre croix et en nous refusant tout plaisir qui nous éloignerait de Dieu.”

“Par la justification, dit ailleurs Wesley, nous sommes sauvés de la culpabilité du péché et rétablis dans la faveur de Dieu. Par la sanctification, nous sommes sauvés de la puissance du péché et rétablis à l'image de Dieu. L'expérience, d'accord avec l'Écriture, nous montre que ce salut est à la fois instantané et graduel. Il commence au moment où nous sommes justifiés, en créant en nous un amour saint, humble, patient pour Dieu et pour l'homme. Il s'accroît graduellement dès ce moment, comme le grain de semence de moutarde, qui est d'abord la plus petite de toutes les semences, et qui devient un grand arbre. Puis, en un instant, le cœur est purifié de tout péché et rempli du pur amour pour Dieu et pour l'homme. Mais cet amour lui-même croît de plus en plus, 'en toutes choses, en Celui qui est la tête'; jusqu'à ce que nous atteignons 'la mesure de la stature parfaite de Christ'.”

Citons encore, sur ce sujet, ce fragment du sermon sur *le Chemin du salut d'après la Bible*<sup>19</sup>:

“Lorsque nous sommes justifiés et, à vrai dire, dès le moment où nous le sommes, notre sanctification commence. Car alors nous naissons 'de nouveau, d'en haut, de l'Esprit'. Il s'opère donc un changement réel, aussi bien qu'un changement relatif. La puissance de Dieu nous régénère intérieurement. Nous sentons que l'amour de Dieu est répandu dans nos cœurs par le Saint-Esprit qui nous a été donné, et qu'il y fait naître de l'affection pour tous les hommes, surtout pour les enfants du Seigneur. Cet amour exclut de notre âme l'amour du monde, l'amour des plaisirs, de la mollesse, des honneurs, de l'argent; et il en bannit également

l'orgueil, la colère, la volonté charnelle et autres vices. En un mot, il convertit notre caractère 'terrestre, sensuel et diabolique', en ces 'sentiments que Jésus-Christ a eus'."

Ces extraits prouvent que Wesley admettait pleinement que la sanctification est avant tout une œuvre graduelle de progrès spirituel, la croissance normale de l'âme régénérée. C'est là une part essentielle de l'enseignement méthodiste, et il faut se garder de l'affaiblir. Wesley reconnaissait que, dans la généralité des cas, cette œuvre de sanctification se poursuit lentement et que la plupart des chrétiens ne sont délivrés du péché et perfectionnés dans l'amour qu'au terme de leur vie terrestre; mais il déclarait aussi que Dieu abrège souvent son œuvre, quand l'homme s'y prête et qu'il fait dans un moment l'œuvre de plusieurs années<sup>20</sup>.

Dans son sermon sur *Celui qui est né de Dieu ne pèche point* (1 Jean 3:6)<sup>21</sup>, Wesley applique cette déclaration au régénéré, en entendant par péché "le péché extérieur, la transgression actuelle et volontaire de la loi de Dieu". Mais, dans le sermon sur *le Péché dans les croyants*, il montre qu'"il y a chez tout homme, même après sa justification, deux principes contraires: la nature et la grâce, la chair et l'esprit". Il revient souvent sur cette lutte qui s'établit dans l'âme du régénéré. Dans le sermon sur *la Repentance chez les croyants*<sup>22</sup>, il dit: "Le péché ne règne plus, mais il demeure." C'est l'orgueil, la volonté propre, la convoitise, la jalousie, l'avarice, etc. Le croyant devra donc se repentir de ces dispositions mauvaises, et chercher avec foi à en être délivré. Cette complète délivrance est-elle possible?

\* \* \*

## VI. L'ENTIÈRE SANCTIFICATION

"La possibilité et la nécessité de la sainteté parfaite font partie de la foi de la chrétienté universelle. Le seul point sur lequel l'enseignement méthodiste va au delà de celui des autres Eglises est l'affirmation qu'elle est possible dans la vie présente. Les uns croient qu'elle ne se réalise qu'à la mort; d'autres, après la mort dans un état intermédiaire de purification. L'Eglise Romaine a imaginé un purgatoire où les fidèles se perfectionnent et se préparent à voir Dieu. Mais pourquoi cette purification aurait-elle lieu à la mort ou après la mort? Pourquoi n'aurait-elle pas lieu

plus tôt? Quelle puissance purificatrice sera alors à l'œuvre qui ne puisse agir dès maintenant? S'il existait une limitation ou une restriction à cet égard, l'Écriture la mentionnerait sûrement. L'absence d'une telle restriction dans l'enseignement biblique est déjà une présomption en faveur de la doctrine méthodiste" (*Banks*).

Wesley employa, de préférence à tout autre, le terme de *perfection chrétienne*, d'abord parce que ce terme est biblique, et ensuite parce qu'il exprime mieux qu'un autre un état de maturité spirituelle, l'état de "l'homme fait en Christ". Mais il reconnaissait qu'aucun mot "n'a causé plus de scandale que celui-là". Ce n'était pas là pour lui une raison suffisante pour y renoncer. Tant qu'on n'aura pas effacé de l'Évangile la parole de Jésus: "Soyez donc parfaits comme votre Père céleste est parfait", on n'aura pas le droit de lui reprocher d'avoir adopté ce terme. Ne l'a-t-il pas employé trop exclusivement? Je suis tenté de le penser, surtout en considérant la petite place qu'il occupe dans l'enseignement de l'Écriture. Ce mot a contre lui qu'il prête à l'équivoque, ayant plusieurs acceptions. Quand saint Paul dit: "Non que je sois déjà parvenu à la perfection", et qu'il ajoute aussitôt après: "Nous tous donc qui sommes parfaits", il est bien évident que le mot *perfection*, dans le premier texte, n'a pas la même signification que le mot *parfaits* dans le second. Il y a donc quelques inconvénients très sérieux à employer habituellement ce terme, et les disciples de Wesley ont sagement fait en lui substituant ses synonymes bibliques: *entière sanctification*, *pureté de cœur*, *amour parfait*, etc.

Wesley a toujours pris le plus grand soin de distinguer la perfection possible de la perfection chimérique. Dans son sermon sur la *Perfection chrétienne*, il établit d'abord en quel sens les chrétiens ne sont pas parfaits<sup>23</sup>.

Ils ne sont pas parfaits en connaissance. Une telle perfection n'appartient qu'à Dieu. Ils ne sont pas exempts d'erreurs: ils peuvent se tromper et se trompent en effet, sur les hommes et sur les choses, notamment sur l'interprétation des Écritures. Ils ne sont pas exempts d'infirmités, de celles du moins qui n'entachent pas le caractère moral d'un homme. Ils ne sont pas à l'abri des tentations, puisque Jésus-Christ Lui-même a été tenté.

La perfection à laquelle le chrétien doit aspirer n'est donc ni la perfection absolue, ni l'infaillibilité qui n'appartient qu'à Dieu. Wesley insiste beaucoup sur ces limitations. Il reconnaît qu'"une

erreur de jugement peut occasionner une erreur de conduite". Il cite comme exemple le cas du marquis de Renty, un catholique français éminent par sa piété, et dont il publia la vie. "Son erreur, touchant la mortification du corps, erreur qui provenait des préjugés de son éducation, l'amena à porter un cilice et produisit ainsi une erreur pratique. On pourrait, ajoute-t-il, citer mille cas semblables, même chez des hommes parvenus au plus haut état de grâce. Toutefois, chez celui dont toutes les paroles et toutes les actions découlent de l'amour, une telle erreur n'est pas, à proprement parler, un péché, bien qu'elle ne pût pas supporter la rigueur de la justice de Dieu, et qu'elle ait besoin du sang expiatoire."

Sur ce même point, voici l'opinion de la Conférence de 1758:

"1° Chacun peut se tromper, aussi longtemps qu'il vit;

"2° Une erreur d'opinion peut amener une erreur de conduite;

"3° Toute erreur de ce genre est une transgression de la loi parfaite;

"4° Par conséquent, une telle erreur exposerait celui qui la commet à la damnation éternelle, si ce n'était le sang de l'expiation;

"5° Il en résulte que les plus parfaits ont un besoin continuel des mérites de Christ, même pour leurs transgressions actuelles, et qu'ils peuvent dire, pour eux-mêmes, aussi bien que pour leurs frères: *Pardonne-nous nos offenses*'."

Ces déclarations montrent assez que Wesley n'entendait pas par perfection l'infaillibilité ou l'impossibilité de pécher, et pas d'avantage l'absence absolue de toute transgression inconsciente, provenant de l'ignorance et de l'erreur.

Après avoir vu ce que n'est pas la perfection chrétienne d'après Wesley, voyons ce qu'elle est.

La perfection chrétienne renferme, d'après Wesley, un côté négatif et un côté positif. "Ce n'est pas seulement la délivrance des doutes et des craintes, mais aussi du péché lui-même, de tout péché, aussi bien intérieur qu'extérieur; la délivrance de tout mauvais désir, de toute mauvaise disposition, aussi bien que de toutes mauvaises paroles et de toutes mauvaises actions. Mais ce n'est pas seulement une bénédiction négative, c'est aussi une bénédiction positive; elle implique l'implantation de toutes bonnes dispositions, qui prennent en nous la place des mauvaises, clairement indiquée dans cette expression: "Tu aimeras le Seigneur ton Dieu de tout ton cœur et de toute ton âme"<sup>24</sup>."

Dès 1740, Wesley affirmait nettement, dans son sermon sur *la Perfection chrétienne*, la possibilité de la victoire complète sur le péché. Il disait:

“Conformément à la doctrine de saint Jean, aussi bien qu’à l’esprit de l’enseignement tout entier du Nouveau Testament, nous affirmons qu’un chrétien peut être parfait au point de ne pas pécher. C’est là le glorieux privilège de tout chrétien, même de celui qui n’est qu’un enfant en Christ. Mais c’est seulement de ceux qui sont forts dans le Seigneur, et qui ont ‘vaincu le malin’, ou plutôt de ceux qui ont ‘connu celui qui est dès le commencement’, qu’on peut affirmer qu’ils sont parfaits, en ce sens qu’ils sont exempts des mauvaises pensées et des mauvaises dispositions<sup>25</sup>.”

En ce qui concerne les mauvaises pensées, Wesley fait remarquer que “des pensées concernant ce qui est mauvais, ne sont pas toujours de mauvaises pensées, que penser à quelque chose de coupable et avoir une pensée coupable sont deux choses très différentes”. Cette distinction est très juste. En effet, lorsque Jésus fut tenté par le démon, Il dut penser aux suggestions du Tentateur, mais ce n’étaient pas là des pensées coupables, puisqu’Il leur refusa Son adhésion. Le chrétien est également délivré de toute mauvaise disposition, orgueil, égoïsme, convoitise, colère, dans la mesure où il peut dire avec saint Paul: “Je suis crucifié avec Christ; et ce n’est plus moi qui vis, mais Christ vit en moi.”

Dans ce sermon, publié deux ans après sa conversion, Wesley semble attribuer au chrétien simplement régénéré la possibilité de ne plus pécher. Plus tard, il corrigea et compléta ses vues sur ce point<sup>26</sup>. Il reconnut n’avoir jamais rencontré un chrétien “qui ait reçu, dans un seul et même moment, la rémission de ses péchés, le témoignage permanent de l’Esprit de Dieu et un cœur entièrement pur.” Il reconnut qu’après les joies de la nouvelle naissance, l’âme en vient à découvrir en elle des “profondeurs d’orgueil et de volonté propre”, et qu’elle soupire après une seconde bénédiction, une pleine délivrance de tout péché. Cette délivrance, cette purification “de toute souillure de la chair et de l’esprit”, Dieu l’accorde à la prière de la repentance et de la foi.

Cette délivrance est le fruit de l’œuvre propitiatoire de Christ; “le sang de Jésus-Christ nous purifie de tout péché”. “Nous la recevons, dit Wesley, comme ayant été acquise par Lui, simplement en considération du prix qu’Il a payé. Nous recevons cette grâce, non seulement de Christ, mais *en* Lui. Car notre perfection

ressemble à celle du sarment qui porte du fruit en restant uni au cep, et qui meurt lorsqu'il en est séparé."

Arrivons au côté positif de la question. Dès la Conférence de 1744, Wesley la définit: "C'est aimer Dieu de tout son cœur, de toute sa pensée et de toutes ses forces."

A la Conférence de 1759, il précise ainsi cette définition: "'C'est aimer Dieu de tout son cœur, de toute sa pensée, de toute son âme et de toute sa force.' Ce qui implique qu'aucun sentiment mauvais, contraire à l'amour, ne reste dans l'âme, et que toutes les pensées, toutes les paroles et toutes les actions, sont dirigées uniquement par l'amour." Il ajoute: "Nous nous en tiendrons à la Bible, et nous placerons la perfection aussi haut que l'Écriture la place, ni plus haut, ni plus bas que ceci: C'est le parfait amour de Dieu et de l'homme... Le pur amour régnant seul dans le cœur et dans la vie, voilà toute la perfection chrétienne."

Dans son sermon *le Chemin scripturaire du salut*, Wesley dit: "Qu'est-ce que la perfection? C'est l'amour parfait. C'est un amour qui bannit le péché, qui remplit le cœur, qui absorbe l'âme tout entière."

Wesley n'a jamais accepté d'autre définition de la perfection chrétienne que celle-là. La question se ramenait pour lui à ceci: Est-il possible ou non d'accomplir la loi évangélique de l'amour? Jésus-Christ, en nous donnant comme règle le Sommaire de la Loi, nous a-t-Il donné un idéal irréalisable? Quand Il nous commande d'aimer Dieu de tout notre cœur et notre prochain comme nous-mêmes, serons-nous réduits à Lui dire avec le mauvais serviteur: "Tu es un maître dur, qui récoltes où tu n'as pas semé." Ne faut-il pas plutôt reconnaître que ce que Dieu ordonne Il le donne, et que Son commandement implique une promesse.

On peut trouver parfois l'exégèse de Wesley insuffisante; mais il nous semble inexpugnable sur le terrain où il s'est placé. La perfection chrétienne, c'est le pur amour, et le pur amour est le droit de Dieu et le devoir de l'homme.

Ce principe, comment Wesley en a-t-il compris l'application?

Wesley n'enseigne pas une perfection absolue, qui exclurait le progrès et rendrait toute rechute impossible, mais une perfection relative, en rapport avec la condition actuelle d'êtres finis et bornés. Cette grâce dérive tout entière de Christ, et nier qu'Il puisse et veuille nous l'accorder, "nier qu'Il veuille régner seul dans nos cœurs dès cette vie, c'est, dit Wesley, faire de Lui un

demi-Sauveur. Qui donc exalte le plus Christ? ceux qui veulent qu'Il soit l'unique monarque de leur cœur, ou ceux qui ne Lui accordent qu'une part de pouvoir sur leurs pensées et leurs sentiments? Quels sont ceux qui l'honorent le plus? ceux qui croient qu'Il guérit toutes nos maladies et ôte tous nos péchés? ou ceux qui disent: Il ne peut nous guérir qu'en partie, et c'est la mort qui fera le reste?"

Wesley n'a cessé d'affirmer la sanctification par la foi; la foi, dit-il, est l'unique condition. "Quiconque croit est sanctifié, quelles que soient les autres qualités qu'il possède ou qui lui manquent. En d'autres termes, personne n'est sanctifié avant d'avoir cru; tout homme qui croit est sanctifié dès l'instant où il croit<sup>27</sup>." Sur la nature de la foi par laquelle nous sommes sanctifiés, Wesley est très explicite. "Elle est d'abord la conviction que Dieu nous a promis, dans sa Parole, et qu'Il peut faire ce qu'Il a promis; puis qu'Il peut et veut le faire maintenant, et enfin c'est la certitude et la conviction qu'Il accomplit cette œuvre à l'instant<sup>28</sup>."

Cette définition de la foi qui sanctifie n'est pas complète. Wesley n'a pas voulu dire: "Croyez que vous êtes entièrement sanctifiés, et vous l'êtes." Comme nous l'avons déjà vu, c'est Christ, ici comme toujours, qui est l'objet de la foi; c'est Lui qui nous a été fait, de la part de Dieu, sanctification aussi bien que justice. Wesley était si loin d'oublier cette vérité qu'il déclarait bien haut que cette grâce ne peut se conserver que par la communion continue avec Christ. "Nul ne sent le besoin qu'il a de Christ et son entière dépendance de Lui, autant que les chrétiens sanctifiés", écrivait-il à son ami Joseph Benson. "Car Christ ne donne pas à l'âme une lumière séparée de Lui, mais en Lui et avec Lui. Aussi ses paroles s'appliquent à tous, à quelque état de grâce qu'ils soient parvenus: 'Comme le sarment ne peut porter de fruit par lui-même, s'il ne demeure attaché au cep, vous ne pouvez en porter si vous ne demeurez en moi.' Notre perfection n'est pas comme celle d'un arbre, qui vit de la sève dérivée de ses racines; mais comme celle du sarment, qui, uni au cep, porte du fruit, mais qui, séparé de lui, est coupé et jeté au feu<sup>29</sup>."

"Cette mort au péché et ce renouvellement dans l'amour sont-ils graduels ou instantanés?" Wesley répond: "Peut-être est-il des personnes en qui cette grande œuvre s'accomplit graduellement, en ce sens du moins qu'elles ne savent pas le moment précis où le péché cesse d'exister en elles. Mais il est infiniment préférable, si Dieu le

veut ainsi, que cette œuvre s'accomplisse en un instant, que le Seigneur détruise le mal 'par le souffle de Sa bouche', en un moment, en un clin d'œil. Et c'est là ce qu'Il fait en général; la chose est assez évidente pour que tout homme qui n'est pas prévenu puisse s'en convaincre<sup>30</sup>."

Wesley compare ailleurs la délivrance du péché à une mort; c'est d'ailleurs l'image employée par saint Paul (Rom. 6:2).

"De même, dit-il, qu'un homme peut être mourant pendant quelque temps, mais qu'il ne meurt qu'à l'instant où l'âme se sépare du corps, ainsi le chrétien peut, pendant quelque temps, être mourant au péché; toutefois, il n'est pas mort au péché, jusqu'à ce que le péché soit séparé de son âme; et, à cet instant, il vit de la pleine vie de l'amour<sup>31</sup>."

Sans nier que l'on puisse arriver graduellement à la délivrance du péché, Wesley croyait donc que cette seconde délivrance est en général instantanée. Il enseignait qu'on y arrive en luttant avec Dieu, par la prière de la foi, et qu'on peut posséder l'assurance par le Saint-Esprit de l'entrée en possession de cette grâce. Son argumentation, sur ce point, s'appuyait, moins sur des déclarations bibliques, que sur l'expérience. Beaucoup de Méthodistes de son temps, et de tous les temps, déclaraient être en possession d'un sentiment profond et d'un témoignage assuré de leur pleine consécration à Dieu.

John S. Banks, un théologien wesleyen d'une grande autorité, fait des réserves sur ce point: "Wesley, dit-il, croit qu'il y a un témoignage direct du Saint-Esprit pour la sanctification comme pour le pardon. Mais, ni les raisons qu'il donne, ni les citations qu'il fait des Ecritures, ne sont entièrement concluantes. Le changement amené par la première de ces bénédictions l'est dans l'attitude de Dieu envers nous, et requiert, ou du moins admet, une attestation extérieure. Mais, dans le second cas, le changement est tout entier en nous, et on peut s'attendre à ce qu'il brille de sa propre lumière. On ne saurait nier la possibilité de ce second témoignage direct; mais sa nécessité n'est pas aussi évidente. On peut ajouter qu'il est rare. Aussi la théologie méthodiste n'y insiste guère<sup>32</sup>."

Le chrétien, entièrement sanctifié, peut-il déchoir de ce haut état de grâce? Wesley, qui avait commencé par répondre négativement à cette question, modifia ses vues, grâce à la réflexion et aux

leçons de l'expérience. Il reconnut que, tant que l'homme est ici-bas, il est dans un état de probation, et qu'il peut, par conséquent, perdre les grâces reçues, en cessant de veiller et de prier. Mais n'allait-il pas trop loin dans l'autre sens, en disant: "C'est une chose très fréquente pour un chrétien de perdre plusieurs fois cette grâce, avant d'y être définitivement établi." Il est permis de supposer que de telles personnes s'étaient fait illusion, et qu'un état de maturité spirituelle doit, en règle générale, préserver l'âme de retours en arrière.

Wesley prêchait la perfection chrétienne, parce qu'il la trouvait dans l'Écriture et dans l'expérience. Mais il voulait qu'on se gardât avec soin de placer cette grâce si haut qu'elle devînt inaccessible. Il écrivait à son frère Charles à ce sujet: "La perfection à laquelle je crois, je puis la prêcher avec hardiesse, car j'ai cinq cents témoins pour en attester la réalité. Mais vous déclarez ne pas connaître un seul témoin de la perfection telle que vous la prêchez. Il faut que vous ayez plus de courage que moi pour persister à la prêcher. Les parfaits que vous voudriez, il n'y en a pas sur la terre; du moins, je n'en ai jamais rencontré, et je ne m'attends pas à en rencontrer. Placer la perfection si haut, cela équivaut à la nier<sup>33</sup>."

Il écrivait à un autre correspondant: "Ceux qui aiment Dieu de tout leur cœur et tous les hommes comme eux-mêmes sont scripturairement parfaits. S'ils ne l'étaient pas, la promesse de Dieu serait une pure moquerie de la faiblesse humaine. Retenez fermement ce point. Mais, d'autre part, souvenez-vous que vous avez ce trésor dans un vase de terre; vous habitez dans une pauvre tente d'argile fort secouée, qui pèse sur l'esprit immortel. Il en résulte que toutes vos pensées, vos paroles et vos actions sont si imparfaites, si loin de s'élever au niveau où vous devriez atteindre, que vous pouvez bien dire, jusqu'à ce que vous remontiez à Dieu: 'Seigneur, à tout instant, j'ai besoin des mérites de Ta mort'<sup>34</sup>."

Il résulte des termes de cette lettre que Wesley admettait de nombreuses imperfections chez les chrétiens parfaits. Il disait encore à une personne qui lui faisait part de ses doutes: "La sanctification (du moins à son degré inférieur) n'implique pas le pouvoir de ne jamais penser une pensée inutile, ou de ne jamais prononcer une parole inutile. Je crois qu'une telle perfection est incompatible avec la vie dans un corps corruptible, ce qui ne

permet pas de penser toujours juste (*to think right*). Tant que nous respirons, nous pouvons nous tromper plus ou moins. Si donc la perfection chrétienne devait nous soustraire à tout cela, il faudrait ne pas l'attendre avant la mort. Soyez tout amour. C'est là la perfection à laquelle je crois et que j'enseigne. Elle peut se concilier avec mille désordres nerveux, ce qui n'est pas le cas de la perfection chimérique (*high-strained*). Mon jugement est qu'en cette matière, surfaire c'est défaire (*to overdo is to undo*), et que mettre la perfection trop haut, c'est le moyen assuré (quoique involontaire) de l'exiler du monde<sup>35</sup>."

Il convient maintenant d'examiner la notion du péché chez Wesley. Pour lui, le péché proprement dit, celui dont le croyant peut être complètement affranchi, c'est le péché conscient, la transgression volontaire de la loi divine. "Je crois, dit-il, qu'en cette vie, il n'y a aucune perfection qui exclue les transgressions involontaires, celles qui résultent naturellement de l'ignorance et des erreurs inséparables de l'humanité. Une personne remplie de l'amour de Dieu est encore sujette à ces transgressions involontaires. Vous pouvez, si bon vous semble, les appeler des péchés; quant à moi, je ne le fais pas<sup>36</sup>." Il reconnaît que les omissions, les erreurs de jugement et de conduite, les infirmités de diverses espèces, qui se rencontrent chez les hommes les plus pieux, sont des déviations de la loi parfaite et qu'elles exigent une expiation; mais il n'y voit pas des péchés proprement dits. Il appuie ce point de vue sur cette parole de saint Paul: "Celui qui aime a accompli la loi, car l'amour est l'accomplissement de la loi" (Rom. 13:10).

A une personne qui lui demandait: "N'y a-t-il donc aucun péché chez ceux qui sont parfaits dans l'amour?" Wesley répondait: "Je ne le crois pas; mais, quoi qu'il en soit, ils n'en sentent aucun, ils n'éprouvent aucune disposition contraire au pur amour, aussi longtemps qu'ils se réjouissent, qu'ils prient et qu'ils rendent grâce continuellement. Je ne discute pas sur la question de savoir si le péché est suspendu ou éteint; il me suffit qu'ils ne sentent en eux rien d'autre que l'amour<sup>37</sup>."

A ceux qui lui objectaient que le péché n'est pas détruit, mais seulement dompté, Wesley répondait: "Comme vous voudrez; il n'en est pas moins vrai que ces personnes sont aujourd'hui tout amour, et qu'elles n'ont aucune crainte pour le lendemain."

En résumé, la doctrine de l'entière sanctification n'implique pas, pour Wesley, la suppression absolue de tout péché, si l'on

entend par ce mot les transgressions involontaires, mais la délivrance de toute désobéissance consciente et volontaire. On peut trouver qu'il restreint la notion du péché; mais il est difficile de contester, l'Écriture à la main, que la délivrance du péché, dans le sens où il l'entend, ne soit une doctrine scripturaire et confirmée par l'expérience de l'élite des croyants<sup>38</sup>.

\* \* \*

## VII. L'ASSURANCE ET LE TÉMOIGNAGE DU SAINT-ESPRIT

Le chrétien peut-il être assuré de son salut? L'Église chrétienne, par la voix des docteurs des premiers siècles, comme par celle des réformateurs, l'a cru et enseigné. Cette doctrine s'est voilée dans les temps de tiédeur spirituelle, pour reparaître aux époques de réveil. Le Méthodisme lui a donné une place considérable dans son enseignement; il affirme que le privilège du fidèle, est de posséder la certitude qu'il est sauvé, et que cette certitude n'est pas seulement indirecte, mais qu'elle résulte du témoignage du Saint-Esprit, qui, selon la déclaration de saint Paul, "rend témoignage à notre esprit que nous sommes enfants de Dieu."

"C'est le devoir des Méthodistes, dit Wesley, de comprendre, d'expliquer et de défendre clairement cette doctrine; car elle constitue une partie essentielle du témoignage que Dieu les a chargés de porter à tous les hommes. C'est par la bénédiction spéciale qu'il a fait reposer sur leur étude de l'Écriture, confirmée par l'expérience de ses enfants, que cette grande vérité évangélique qui, durant tant d'années, a été à peu près perdue et oubliée, a été remise en lumière<sup>39</sup>."

Wesley définit ainsi le témoignage de l'Esprit: "C'est une impression directe de l'Esprit de Dieu sur mon âme, par laquelle il témoigne à mon esprit que je suis enfant de Dieu; que Jésus-Christ m'a aimé et s'est donné pour moi; que tous mes péchés sont effacés et que moi, oui moi-même, je suis réconcilié avec Dieu<sup>40</sup>."

Ailleurs, il le décrit comme "l'attestation donnée par l'Esprit de Dieu à notre esprit et avec notre esprit. L'Esprit de Dieu est la Personne qui atteste, et ce qu'elle atteste, c'est que nous sommes les enfants de Dieu<sup>41</sup>".

“Cette ‘impression immédiate et directe’ ne s’exprime pas, dit Wesley, par une voix extérieure, ni même toujours, quoique cela puisse se produire quelquefois, par une voix intérieure. Je ne suppose pas non plus que ce soit en appliquant au cœur un ou plusieurs passages de l’Écriture, quoique ce puisse être souvent le cas. Mais l’Esprit agit sur l’âme par son influence immédiate et par une opération puissante, quoique inexplicable, de telle manière que les vents et les vagues, s’apaisent et qu’il se fait un grand calme, le cœur se reposant doucement dans les bras de Jésus, et le pécheur recevant une pleine conviction que Dieu est réconcilié et que toutes ses iniquités sont pardonnées et ses péchés couverts.”

Wesley ne nie pas qu’il n’y ait ce qu’il appelle “un témoignage indirect”.

“Ce témoignage, dit-il, revient à peu près, sinon tout à fait, au témoignage d’une bonne conscience devant Dieu; c’est le résultat rationnel de la réflexion sur ce que nous sentons dans notre âme. C’est, rigoureusement parlant, une conclusion tirée en partie de la Parole de Dieu et en partie de notre propre expérience. La Parole de Dieu affirme que celui qui a les fruits de l’Esprit est enfant de Dieu; l’expérience, ou le sens intime, me dit que j’ai les fruits de l’Esprit; donc, j’en conclus rationnellement que je suis enfant de Dieu<sup>42</sup>.”

Ce témoignage extérieur, qui s’appuie sur un syllogisme, est-il le seul, et avons-nous bien le droit d’attendre et de réclamer un témoignage direct? Wesley l’affirme, en s’appuyant sur Rom. 8:15-16, et sur Gal. 4:6. Ce dernier texte: “Parce que vous êtes enfants, Dieu a envoyé dans vos cœurs l’Esprit de son Fils, qui crie: Abba, Père”, ce texte surtout n’indique-t-il pas quelque chose d’immédiat et de direct, qui ne résulte ni de la réflexion, ni de l’argumentation? Le Saint-Esprit peut-il être dans l’âme régénérée sans y manifester Sa présence? Comment l’homme pourrait-il être l’objet d’une transformation aussi profonde, sans en avoir conscience? C’est là le témoignage de l’Esprit de Dieu, agissant sur l’esprit de l’homme et l’amenant à se sentir véritablement enfant de Dieu et à Lui donner librement le nom de *Père*.

Calvin restreint certainement la portée des textes des Romains et des Galates, en y voyant surtout l’affirmation de la liberté pour le chrétien de s’approcher de Dieu par la prière. Il y a plus que cela! *Abba! Père!* c’est le titre nouveau, qui correspond à des relations nouvelles; c’est la voix de l’Esprit d’adoption succédant à l’esprit de servitude.

Comme Wesley l'indique justement, ce témoignage ne revêt pas habituellement le caractère d'une révélation extraordinaire; ce n'est pas une voix du dehors nous criant: "Mon fils!" C'est une voix du dedans, criant à Dieu: "Mon Père!" C'est une action directe de l'Esprit de Dieu sur notre propre esprit, y produisant un sentiment profond de réconciliation, de pardon et de paix. Cette distinction est importante pour écarter de cette doctrine l'accusation de favoriser l'illumination et le mysticisme.

Pour Wesley, la doctrine du témoignage du Saint-Esprit, enseignée dans l'Écriture, est confirmée par l'expérience des enfants de Dieu de tous les siècles.

"Elle a été confirmée, dit-il, dans ce siècle et dans tous les siècles, dans la vie et dans la mort, par une nuée de témoins.

"Elle est confirmée par votre expérience et par la mienne. 'L'Esprit Lui-même rendit témoignage à mon esprit que j'étais enfant de Dieu', Il m'en donna l'évidence, et je m'écriai aussitôt: 'Abba, c'est-à-dire Père!' Et je le fis, comme vous aussi, préalablement à toute réflexion ou à toute assurance quant aux fruits de l'Esprit. Ce fut du témoignage une fois reçu que découlèrent ces fruits de l'Esprit: l'amour, la joie, la paix et tous les autres. Dieu me dit: 'Tes péchés sont remis, Jésus est ton Sauveur!' J'écoutai, et le ciel descendit dans mon cœur<sup>43</sup>!"

Wesley en appelle aux anciens docteurs de l'Église, à saint Augustin en particulier, et aux réformateurs, pour établir que cette doctrine a toujours été professée dans l'Église, sauf aux époques de sommeil spirituel. Son témoignage unanime est que "tout vrai chrétien a en lui-même une divine certitude que Dieu l'a reçue en grâce".

Les chrétiens appelés à la vie spirituelle par le Méthodisme, faisaient profession de posséder cette joyeuse assurance. Mais, autour d'eux, d'autres chrétiens, épiscopaux ou dissidents, en contestaient la réalité. Ils y voyaient un produit de l'imagination ou d'une excitation malsaine. Et surtout, ils en contestaient l'utilité. "Le vrai témoignage, disaient-ils, c'est celui des œuvres, des 'fruits de l'Esprit'. On ajoutait: "Ce témoignage direct de l'Esprit ne nous met pas à l'abri des plus grandes illusions. Quelle confiance mérite un témoignage sur lequel on ne peut s'assurer, et qui doit chercher ailleurs qu'en lui-même la preuve de ce qu'il avance?" Wesley répond: "Pour nous préserver de toute illusion, Dieu nous donne de notre adoption un double témoignage. *Que l'homme ne sépare donc pas ce que Dieu a joint.* Réunis, les deux

témoignages sont indubitables, et l'on peut s'y fier entièrement. Ils sont de nature à inspirer la plus haute confiance et n'ont pas besoin de chercher ailleurs la preuve de ce qu'il avance."

Wesley conclut, d'une part, qu'il ne faut pas "s'appuyer sur un prétendu témoignage de l'Esprit, s'il est séparé des fruits de l'Esprit, la charité, la joie, la paix, la patience, la bonté, la douceur, la tempérance"; et, d'autre part, qu'il ne faut pas s'appuyer sur de prétendus fruits de l'Esprit sans rechercher le témoignage direct de l'Esprit<sup>44</sup>.

Wesley estime que le témoignage direct de l'Esprit de Dieu "doit nécessairement précéder celui de notre esprit", celui-ci étant la confirmation de celui-là. Voici le raisonnement sur lequel il appuie cette affirmation:

"Avant de nous sentir saints de cœur et de vie, avant que notre esprit puisse nous rendre témoignage que nous sommes saints, il faut que nous le soyons devenus au dedans et au dehors. Mais, pour être saints, il nous faut aimer Dieu, puisque c'est là la racine de toute sainteté. Et nous ne pouvons l'aimer que lorsque nous savons qu'il nous aime. *Nous l'aimons parce qu'il nous a aimés le premier.* Or, c'est le témoignage de l'Esprit qui seul peut nous faire connaître l'amour de Dieu et nous assurer de Son pardon. Puisque ce témoignage du Saint-Esprit précède tout amour pour Dieu et toute sainteté, il en précède aussi nécessairement le sentiment intérieur, ou, en d'autres termes, le témoignage de notre propre esprit."

Wesley paraît avoir longtemps pensé que tout chrétien devait posséder ce clair témoignage intérieur. Il reconnaissait pourtant que certains chrétiens, dont il ne pouvait pas mettre en doute la sincérité, ne le possédaient pas: les uns parce qu'ils en ignoraient la possibilité, et les autres parce qu'ils nourrissaient des préjugés contre un tel témoignage. L'expérience semble avoir donné à ses vues sur ce point une plus grande largeur. Il reconnut que Dieu ne faisait pas passer tous les hommes par le même chemin.

"Je ne puis pas douter," écrivait-il en 1781, à Joseph Benson, "que la foi chrétienne ne soit accompagnée de quelque sentiment que nous sommes reçus en grâce auprès de Dieu; mais ce n'en est pas l'essence. La conscience du pardon ne peut pas être la conviction du pardon<sup>45</sup>."

Wesley reconnaissait que ce témoignage n'est pas toujours aussi clair et aussi vif, qu'il peut être obscurci par le doute, et que

même on peut le perdre momentanément ou même définitivement. Il se séparait sur ce point des calvinistes.

*“La pleine assurance de foi, écrivait-il dans son sermon sur la Libre grâce, est la vraie base du bonheur du chrétien. Elle implique une ferme assurance que tous nos péchés passés sont pardonnés et que nous sommes maintenant enfants de Dieu. Mais il n’implique pas nécessairement une pleine assurance de notre persévérance future. Je ne dis pas qu’une telle assurance n’y est jamais jointe, mais qu’elle n’y est pas nécessairement impliquée.”*

Wesley admettait bien que certains chrétiens peuvent, comme saint Paul, être assurés que rien ne les séparerait de l’amour de Dieu en Christ. Mais cette assurance est conditionnelle et n’implique pas l’impossibilité de perdre l’assurance du salut et le salut lui-même.

\* \* \*

### VIII. LA PERSÉVÉRANCE FINALE

La persévérance des croyants est-elle conditionnelle ou inconditionnelle? En d’autres termes, est-il possible qu’un croyant perde la grâce et soit finalement perdu? Le calvinisme, fidèle jusqu’au bout à la notion de la prédestination absolue, répond: Il est impossible qu’un élu, prédestiné à la vie éternelle, périsse, quoi qu’il fasse. Les dons de Dieu sont sans repentance. Le salut, une fois acquis, est inamissible.

La pensée de Wesley sur ce point a subi quelques modifications. En 1743, désireux d’éviter de stériles disputes avec son ami Whitefield, il fit cette déclaration: “J’incline à croire que l’on peut atteindre dans cette vie un état duquel on ne puisse pas finalement déchoir, et que celui-là l’a atteint qui peut dire: ‘Les choses vieilles sont passées; toutes choses en moi sont faites nouvelles’.”

Wesley ne maintint pas cette concession faite par amour de la paix. Tout au plus admit-il plus tard qu’un chrétien jouissant d’une sanctification avancée pouvait se sentir assuré de sa persévérance finale, sans que cette persuasion intime fût pour lui une garantie absolue qu’il ne retournerait pas en arrière. Wesley, d’accord avec le système arminien, affirme que la liberté de l’homme subsiste jusqu’au bout, et que, si des anges saints ont pu déchoir et périr, des pécheurs sanctifiés le peuvent à plus forte raison.

“Quelque assurance, dit Wesley, que Dieu puisse donner à certaines personnes, je ne trouve nulle part dans l’Ecriture la promesse qu’aucun de ceux qui ont cru une fois ne peut périr définitivement. Toutefois, cette pensée est si agréable à la chair et au sang, tellement en harmonie avec les sentiments naturels de ceux qui ont goûté la grâce divine, que je ne vois rien que la puissance de Dieu pour en détourner ceux à qui on la présente. Il lui manque pourtant une qualité essentielle pour la rendre acceptable, je veux dire la preuve scripturaire simple et décisive.

“Les arguments empruntés à l’expérience seule ne sauraient régler cette question. Ils prouvent simplement ceci: que notre Seigneur est infiniment patient; qu’en particulier, Il ne veut pas qu’aucun croyant périsse; qu’Il patiente longtemps, très longtemps avec toutes leurs folies, attendant, pour leur faire grâce et les relever de leurs chutes; et qu’Il ramène en effet au bercail beaucoup de brebis perdues, dont, au jugement de l’homme, le cas semblait désespéré. Mais, tout cela ne nous fournit pas une preuve convaincante qu’aucun croyant ne puisse déchoir de la grâce et n’en déchoie en effet. Cet argument, emprunté à l’expérience, pèse donc bien peu pour ceux qui croient qu’on peut déchoir.

“Il est vrai que l’appel à l’expérience, invoqué par ceux-ci, ne convaincra pas non plus leurs adversaires. Si vous leur citez tant d’exemples de personnes qui furent fortes dans la foi, et qui sont maintenant profondément déchues, ils vous diront: ‘Oh! elles seront ramenées; elles ne mourront pas dans leurs péchés.’ Mais, si elles viennent à mourir dans leurs péchés, l’adversaire en sera quitte pour vous dire: ‘C’étaient des hypocrites; ils n’ont jamais eu la vraie foi.’ C’est donc à l’Ecriture seule à régler cette question, et elle le fait si clairement qu’il suffit d’en appeler à quelques textes<sup>46</sup>.”

Wesley cite, entre autres, cette parole d’Ezéchiel: “Si le juste se détourne de sa justice et commet l’iniquité, toute sa justice sera oubliée, parce qu’il s’est livré à l’iniquité et au péché; à cause de cela, il mourra” (Ezé. 18:24). Arrivant au Nouveau Testament, Wesley cite le texte de la Première Épître à Timothée (1:19), où il est parlé de ceux “qui ont fait naufrage quant à la foi”, expression qui implique une perte totale et définitive. Il rappelle la déclaration de Jésus, relativement à celui qui ne demeure pas en Lui et qui, “comme le sarment, est coupé et jeté au feu” (Jean 15:6). D’autres textes encore sont cités par Wesley, notamment Rom. 11:17; 2 Pi. 2:20; Hébr. 6:4-6; 10:38; Mat. 5:13; 12:43-45; 24:10; 1 Co. 9:27, etc.

A ceux qui lui disaient que, s’il en était ainsi, il n’y aurait plus de paix pour eux, Wesley répondait:

"Dans ce cas, votre paix repose sur un fondement peu solide. La mienne ne dépend pas de l'idée qu'un croyant peut ou ne peut pas déchoir, ni du souvenir d'une œuvre faite en moi hier; mais du fait qu'aujourd'hui je connais Dieu en Christ, me réconciliant avec Lui-même; du fait qu'aujourd'hui je contemple la lumière de la gloire de Dieu dans la face de Jésus-Christ, que je marche dans la lumière comme Il est dans la lumière, et que j'ai communion avec le Père et avec le Fils. Ma paix résulte de ce que, par grâce, je crois maintenant au Seigneur Jésus-Christ, et que Son Esprit rend témoignage à mon Esprit que je suis un enfant de Dieu. Je trouve ma paix en ceci, et en ceci seulement, que je vois Jésus à la droite de Dieu; que j'ai personnellement une espérance pleine d'immortalité; que je sens l'amour de Dieu répandu dans mon cœur; que je suis crucifié au monde et que le monde m'est crucifié. Trouvez, si vous le pouvez, une joie plus solide, de ce côté du ciel. Chercher un autre appui que celui-là pour la paix de son âme, c'est vous appuyer sur un roseau cassé, qui vous percera la main<sup>47</sup>."

En voyant le quiétisme malsain et l'antinomisme dangereux que produisait la doctrine de la persévérance inconditionnelle, Wesley en vint à la juger sévèrement comme "une doctrine empoisonnée<sup>48</sup>". Et il ne cessa de répéter aux chrétiens: "Que celui qui est debout prenne garde qu'il ne tombe!"

---

#### NOTES — CHAPITRE V

1. *Works*, vol. VIII, p. 472.
2. *L'Institution de la religion chrétienne*, liv. III, ch. 21, par 5.
3. *Works*, Sermon 85, vol. VI, p. 506.
4. Vol. VIII, p. 47.
5. *Voie du Salut*, pages 109-114. Sermon VII, vol. V des Œuvres en anglais.
6. Traduction française dans la *Voie du Salut*, pp. 61-80, *Works*, vol. V, p. 53.
7. *Sermons*, traduction nouvelle, pp. 175-195.
8. *Works*, VII, p. 452. Sermon On "True Christianity Defended", vol. VIII, p. 254.
9. *Ibid.*, vol. VIII, pp. 111-112.
10. Sermon sur "la Justification par la foi", vol. V, p. 57.
11. *La Voie du Salut*, p. 76.
12. Sermon sur "L'Éternel notre Justice", vol. II, p. \_\_\_ des *Sermons choisis*.

13. Vol. X, p. 315.
14. Sermon sur "la Nouvelle naissance", vol. V, p. 212.
15. *La voie du salut*, p. 293.
16. *Sermons choisis*, traduction nouveau, t. II, p. 233.
17. *Works*, vol. VII, p. 204.
18. Vol. VI, p. 509.
19. *Works*, vol. VI, p. 45. Traduction nouvelle, t. II, p.178.
20. Vol. XI, p. 423.
21. Vol. V, p. 223, *Voie du Salut*, p. 293.
22. Vol. V, p. 144, *Voie du Salut*, p. 223.
23. Traduction nouvelle, t. II, p. 101.
24. *Works*, vol. VII, p. 237.
25. Traduction nouvelle, t. II, p. 101.
26. *Exposé*, p. 25.
27. Vol. XII, p. 240.
28. *Works*, t. XII, p. 413.
29. *Exposé*, édition française, p. 53.
30. Sermon sur "Le Chemin du Salut". Traduction française, édition de 1888, t. II, p. 194.
31. *Exposé*, p. 53.
32. J. S. Banks, *Manual of Christian Doctrine*, pages 188-190.
33. Vol. XII, p. 131.
34. Vol. XII, p. 279.
35. Vol. XII, p. 207
36. Vol. XII, p. 241.
37. Vol. XII, p. 257. Voyez aussi 366.
38. Voyez à "l'Appendice" divers témoignages sur cette importante question.
39. Deuxième discours sur "Le témoignage de l'Esprit", *Voie du Salut*, p. 177.
40. Premier discours sur "Le témoignage de l'Esprit", p. 163. 41. Deuxième discours, p. 178.
42. *Ibid.*, p. 179.
43. Deuxième discours sur "Le témoignage de l'Esprit", *ibid.* p. 182.
44. Deuxième discours.
45. Vol. XII, p. 429.
46. Vol. X, p. 242.
47. Vol. X, 295.
48. Vol. XIII, p. 116.



## CHAPITRE VI

---

# L'Église

---

Les vues de Wesley sur l'Église ont varié et ont subi l'influence de la situation extraordinaire à laquelle il fut appelé par la Providence divine. On peut dire toutefois que ses principes ecclésiastiques furent ceux d'un conservateur, mais que sa pratique fut celle d'un novateur, je dirais même d'un révolutionnaire.

Il fut d'abord un *High-Churchman*, un partisan des idées de la Haute-Eglise. Pendant son séjour à Oxford et pendant sa mission en Géorgie, il fut un ritualiste étroit et militant. Sa piété était ascétique, et sa notion du ministère très sacerdotale. L'influence des Moraves et de leurs sociétés à Londres, et surtout la crise religieuse qu'il traversa en 1738, ouvrirent devant lui des horizons nouveaux. Engagé dans les voies du réveil religieux, et entraîné, par une vocation irrésistible, vers le petit peuple dont nul ne s'occupait et qu'il voulait amener à Dieu, il fut contraint de rompre les liens de la routine ecclésiastique. L'Église anglicane étendait le réseau de ses paroisses sur l'Angleterre et sur l'Irlande; elle avait à la tête de chaque paroisse un ministre bien renté, mais trop souvent sans piété et sans zèle; elle avait des évêques richement dotés, mais qui avaient plus le souci de parader à la Chambre des Lords et dans les salons de l'aristocratie que de réformer l'Église et de sauver les âmes. Il n'y avait pas de place, dans l'organisation ecclésiastique, pour ce ministère de missionnaires et d'évangélistes auquel les deux Wesley et leurs amis étaient appelés. Sortir de l'Église, en fonder une nouvelle, ils ne le voulaient pas. L'exemple des Églises dissidentes, qui étaient alors endormies, n'était pas fait pour les encourager dans cette voie, s'ils avaient eu le désir d'y entrer. Ils résolurent donc de travailler

à réveiller l'Eglise d'Angleterre, en demeurant dans son sein, et autant que possible, d'accord avec ses chefs.

Mais les difficultés d'une telle attitude étaient extrêmes. Ils se heurtèrent dès l'abord à la mauvaise volonté des ministres officiels, qui leur fermèrent leurs chaires et les traitèrent en ennemis. Ils se trouvèrent ainsi entraînés dans une voie d'irrégularités ecclésiastiques. La prédication en plein air, l'itinérance, l'organisation de sociétés religieuses, l'emploi de prédicateurs laïques, toutes ces innovations, nées non d'un plan préconçu, mais des nécessités du moment, les placèrent dans une situation délicate vis-à-vis des autorités de l'Eglise établie. Les évêques les mandèrent devant eux et les tancèrent vivement sur les excès de leur zèle. Appelé à choisir entre l'autorité de l'épiscopat et celle de sa conscience, John Wesley n'hésita pas, et il opposa aux évêques la parole des apôtres devant le Sanhédrin: "Il vaut mieux obéir à Dieu qu'aux hommes."

Dans la première conférence (1744), Wesley posa cette question: "Dans quelle mesure devons-nous obéir aux évêques?" Il répondit: "Nous devons leur obéir dans toutes les choses indifférentes, et observer les canons ecclésiastiques, autant que nous pouvons le faire en bonne conscience." — "Nous séparons-nous de l'Eglise?" — "Nous ne le pensons pas. Nous demeurons consciencieusement en communion avec elle, en étant assidus à la prédication et aux sacrements." A ceux qui lui demandaient dès lors si, sans le vouloir, il ne préparait pas un schisme, qui éclaterait après sa mort, Wesley répondait qu'il avait la confiance que les Méthodistes resteraient dans l'Eglise, à moins qu'on ne les en chassât, et il ajoutait: "Il arrivera l'une ou l'autre de ces deux choses: ou bien on les chassera, ou bien ils seront le levain qui pénétrera toute l'Eglise."

A la conférence de l'année suivante, on examina cette question: "La volonté d'un chef peut-elle avoir force de loi?" Wesley répondit: "Non, dans aucun cas, que ce chef soit temporel ou spirituel. Donc, si un évêque m'interdit de prêcher l'Evangile, je dois passer outre; il vaut mieux obéir à Dieu qu'aux hommes." Ses études élargissaient ses vues sur les droits de l'épiscopat. Il écrivait dans son journal, en 1746: "J'ai lu le livre de Lord King sur l'Eglise primitive. En dépit des préjugés véhéments de mon éducation, je suis porté à croire que c'est là un exposé fidèle et impartial; mais si c'est le cas, il en résulte que les évêques et les anciens sont

essentiellement de même rang, et qu'à l'origine chaque congrégation chrétienne était une Eglise indépendante de toutes les autres."

Ces principes, Wesley les professa ouvertement à la Conférence de l'année suivante (1747). Il y déclara qu'une Eglise nationale est "une institution purement politique", et que "le droit divin des évêques n'a été inventé que sous le règne d'Elisabeth". Toutefois, il demeurait opposé à une séparation.

Plusieurs des sociétés réclamaient pour leurs prédicateurs le droit d'administrer les sacrements, ce qui équivalait à une rupture. La Conférence de 1755 décida que "sans se prononcer sur la légitimité d'une séparation, elle jugeait qu'elle n'était pas opportune" (*expedient*). On discuta beaucoup avant de s'arrêter à cette formule. Il y avait un fort parti en faveur de la dissidence parmi les prédicateurs; mais Charles Wesley y était très opposé. Son frère John était hésitant et se demandait s'il n'y avait pas lieu d'autoriser l'administration des sacrements. Il céda cependant et amena ses prédicateurs à céder; mais, dans ses lettres à Charles, après la Conférence, il déclara que les arguments des prédicateurs lui paraissaient irréfutables. Il ajoutait que l'Eglise établie était une Babel. "Qu'elle subsiste tant qu'elle pourra. Je ne ferai rien pour la faire tomber, mais je ne ferai rien non plus pour l'en empêcher. Travaillons plutôt, vous et moi, à édifier la cité de Dieu<sup>1</sup>." Dès lors, et jusqu'à sa mort, la conduite ecclésiastique de Wesley fut marquée par de nombreuses fluctuations. En 1758, il publia une brochure intitulée: *Raisons contre une séparation d'avec l'Eglise anglicane*. C'était l'abrégé d'un ouvrage plus important qu'il avait rédigé sur ce sujet. Un de ses amis, auquel il le soumit, l'engagea à ne pas le publier, de peur que le lecteur ne tirât des faits allégués par lui des conclusions opposées aux siennes. Ses objections contre une scission portaient moins sur des questions de principes que sur des questions d'opportunité. Se séparer, ç'eût été, disait-il, contredire des déclarations solennelles, souvent faites par lui et par son frère; ce serait scandaliser les faibles; ce serait éloigner des prédications méthodistes beaucoup de bons chrétiens; ce serait se fermer tout accès auprès de multitudes d'inconvertis; ce serait amener un schisme dans les sociétés méthodistes; ce serait donner lieu à des luttes et à des disputes; sans compter l'énorme difficulté de construire de toutes pièces une nouvelle Eglise. D'ailleurs, l'expérience faite par les Eglises

dissidentes était peu encourageante. Enfin, Wesley estimait qu'en se séparant, il se mettrait en opposition flagrante avec le but pour lequel la Providence semblait avoir suscité le Méthodisme.

Wesley engageait donc les membres des sociétés à fréquenter le culte anglican et à participer aux sacrements dans les églises paroissiales. Mais l'opposition que la plupart des ministres faisaient au Méthodisme et l'absence de piété chez un grand nombre, inspiraient aux Méthodistes une vive répugnance à suivre de tels conseils. N'avaient-ils pas d'ailleurs, dans les enseignements de leurs prédicateurs, dans les classes et dans les réunions de prière, les éléments essentiels de la vie d'Eglise, et les moyens d'édification essentiels, à l'exception des sacrements?

Cette situation demeura à peu près la même jusqu'au moment où Wesley fut amené, par la force des choses, à organiser en Eglise le Méthodisme américain. La Révolution qui sépara les Etats-Unis de l'Angleterre, avait, du même coup, dissous l'Eglise anglicane dans ce pays. Le Méthodisme, qui y avait rapidement grandi, dut donc se constituer en Eglise. Wesley, mis ainsi en demeure d'agir, n'hésita pas à mettre sa conduite d'accord avec les principes qui avaient lentement mûri dans son esprit. Il consacra par l'imposition des mains trois de ses prédicateurs, qui durent à leur tour consacrer les prédicateurs américains. Au point de vue anglican, il faisait ainsi acte d'évêque et commettait une usurpation. Mais, en réalité, il rompait, par cet acte, avec le système épiscopal et agissait en ministre presbytérien.

Il ne voulut pourtant pas conférer l'ordination à ses prédicateurs en Angleterre. Il ne fit exception que pour un petit nombre, placés dans des circonstances spéciales. Ce ne fut qu'après sa mort que la Conférence reconnut à tous les prédicateurs itinérants le droit d'administrer les sacrements.

Il est évident que la conduite ecclésiastique de Wesley manque d'unité. Il professa toute sa vie un grand attachement pour l'Eglise anglicane, mais, dans la pratique, il agit à son égard avec une indépendance fort grande. Il condamnait en principe la dissidence, et, en fait, il la pratiquait, tout en désirant que ses collaborateurs demeuraient respectueux de l'Eglise établie. Il eût voulu que le Méthodisme fût une société auxiliaire de l'Eglise. Le mauvais vouloir et l'indifférence religieuse des ministres anglicans firent échouer ce plan, qui, toutefois, continua à flotter, à l'état de rêve, devant l'esprit de Wesley. Il persista à ne vouloir fonder

qu'une société, alors qu'entraîné par la force des choses, il fondait une Eglise. Le Méthodisme britannique a eu de la peine à sortir de cette situation illogique, et ce n'est qu'il y a quelques années qu'il a enfin renoncé, au nom de Société pour s'appeler une Eglise.

Il est temps que, de cet exposé historique, nous passions à l'exposé théorique des vues de Wesley sur l'Eglise.

Wesley cite avec approbation la définition suivante de l'Eglise, que donnent les 39 articles de l'Eglise anglicane: "L'Eglise visible de Christ est l'assemblée des croyants, dans laquelle la pure parole de Dieu est prêchée et où les sacrements sont dûment (*duly*) administrés." Cette définition semble s'appliquer à l'Eglise universelle plutôt qu'à une Eglise particulière. Quant à cette dernière, l'Eglise anglicane, par exemple, Wesley la définit "une association d'hommes résidant en Angleterre, qui ont un seul Esprit, un seul Seigneur, une seule foi, un seul baptême, un seul Dieu et Père de tous". "L'Eglise d'Angleterre, ajoute-t-il, est cela, et cela seulement, d'après la doctrine de l'apôtre." C'est dire qu'il ne considère pas comme en faisant véritablement partie ceux qui, pasteurs et laïcs, n'ont qu'une foi extérieure et sont sans piété.

Si "la prédication de la pure parole de Dieu" est l'un des signes auxquels l'Eglise reconnaît ses vrais ministres, que faut-il penser de ceux qui prêchent le salut par les œuvres et par la morale, et dont les croyances et la conduite sont en désaccord avec la Parole de Dieu? Wesley déclare que "les assemblées où la pure parole de Dieu n'est pas prêchée ne font partie ni de l'Eglise d'Angleterre, ni de l'Eglise universelle". Il se défend toutefois de vouloir exclure de l'Eglise universelle toute congrégation où l'on prêche quelquefois, et même souvent, certaines doctrines qui ne semblent pas être la pure parole de Dieu, comme aussi celles où les sacrements ne sont pas dûment administrés. Il ne se reconnaît pas le droit de repousser de la communion de l'Eglise universelle, ou même de l'Eglise d'Angleterre, un homme simplement parce qu'il a des opinions erronées sur certaines doctrines ou des formes de culte entachées de superstition.

Cette réserve, où se montre le libéralisme des vues de Wesley, ne l'empêche pas de conclure que l'un des caractères de l'Eglise de Jésus-Christ est d'être *sainte*, c'est-à-dire que chacun de ses membres doit être saint, quoique sans doute à des degrés divers. "Si donc, dit-il, l'Eglise a pour essence d'être un corps de croyants,

nul ne peut en être membre s'il n'est pas croyant. Si ce corps doit être animé d'un même esprit, avoir la même foi et la même espérance, celui qui n'a pas cet esprit, cette foi, cette espérance, n'est pas membre de ce corps. Il en résulte que, non seulement, les blasphémateurs, les profanateurs du dimanche, les ivrognes, les voleurs, les menteurs, et tous ceux qui vivent ouvertement dans le péché, ne peuvent pas être membres de l'Eglise; mais encore les orgueilleux, les mondains et, en un mot, ceux qui vivent sans Dieu.

Dans son sermon sur *l'Eglise*, Wesley s'attache à montrer quel est le sens de ce mot dans le Nouveau Testament. C'est une assemblée de croyants, quelque en soit le nombre. "C'est ainsi que saint Paul parle à Philémon de 'l'Eglise qui se réunit dans sa maison', ce qui signifie tout simplement que, même une famille peut être appelée une Eglise." "La première fois que l'apôtre emploie le mot Eglise, c'est dans le préambule de la première épître aux Corinthiens, où il s'adresse à 'l'Eglise de Dieu qui est à Corinthe', expression qu'il explique ainsi: 'les sanctifiés en Jésus, appelés et saints, à tous ceux qui, en tout lieu, invoquent le nom de notre Seigneur Jésus-Christ'." Wesley fait remarquer que le mot *ecclesia*, signifie "appelé du dehors". Ce terme même implique l'appel des pécheurs au salut par la prédication évangélique, et leur entrée dans une société nouvelle dont Jésus-Christ est le chef. Paul emploie ce mot au pluriel, lorsqu'il parle des "Eglises de Galatie", par exemple, pour désigner les diverses assemblées de chrétiens qui s'étaient formées dans cette province. Mais il se sert aussi de ce mot pour désigner l'ensemble des assemblées chrétiennes du monde entier. Ainsi, quand il parle de "l'Eglise de Dieu, qu'il a rachetée par son propre sang" (Actes 20:28).

A cette question: "Qu'est-ce que l'Eglise?" Wesley répond: "L'Eglise catholique ou universelle est composée de toutes les personnes dans l'univers que Dieu a appelées hors du monde, pour en faire 'un seul corps', uni par 'un seul esprit', ayant 'une foi, une espérance, un baptême, un Dieu et Père de tous, qui est au-dessus de tous et parmi tous et en tous'."

Wesley admet que l'on appelle Eglise nationale la portion de l'Eglise universelle qui habite une contrée, et qu'on parle de l'Eglise de France, d'Angleterre ou d'Ecosse. Cet emploi du mot Eglise ne s'appuie pourtant sur aucun exemple biblique. Le Nouveau Testament ne parle pas de l'Eglise de Macédoine ou d'Asie,

mais des Eglises de ces contrées. Le danger de telles appellations, c'est de permettre aux groupements d'Eglises qui les prennent de se considérer comme étant la seule Eglise légitime d'un pays. Une Eglise qui s'appelle "l'Eglise d'Angleterre" a beaucoup de peine à ne pas considérer les autres groupements ecclésiastiques comme des assemblées de sectaires, auxquelles on a le droit de refuser la main d'association. Ce préjugé des Eglises dites nationales contre les dissidents est si fort qu'il infecte les meilleurs chrétiens, et Wesley lui-même ne l'a jamais complètement secoué, quelque larges que fussent ses vues. C'est ce qui explique sa répugnance marquée pour les non-conformistes et la persistance de son attachement à l'Eglise anglicane, qui, pourtant, ne fut guère tendre pour ce fils si dévoué.

Dans un sermon sur le *Schisme*, que Wesley publia dans sa vieillesse, il aborde la question de la légitimité ou de l'illégitimité de se séparer de l'Eglise à laquelle on appartient par la naissance. Il montre d'abord que, dans la langue de l'Ecriture, faire schisme, ce n'est pas rompre avec l'Eglise, c'est susciter dans son sein des partis et des divisions, comme ce fut le cas à Corinthe. En prenant le mot schisme dans le sens que lui a donné la langue ecclésiastique, il signifie, d'après Wesley, "l'acte de se séparer sans causes d'un corps de chrétiens vivants". Cela est un mal, parce que c'est une infraction à la loi d'amour. On peut alléguer beaucoup de motifs pour une telle séparation; mais le vrai, c'est le manque d'amour.

Wesley n'admet qu'un seul cas qui puisse justifier une telle séparation: l'obligation où l'on se trouverait, en restant dans une Eglise, de violer un commandement de Dieu et d'être infidèle à la conscience. Le catholique romain, par exemple, qui ne peut rester dans son Eglise sans commettre des actes d'idolâtrie, en rendant un culte à des images, à des saints ou à des anges, a parfaitement le droit d'en sortir. "De même, continue Wesley, si vous ne pouviez demeurer dans l'Eglise d'Angleterre, sans faire ce que la loi de Dieu défend, ou sans avoir le droit de faire ce qu'elle vous commande positivement, vous devriez vous séparer de cette Eglise." "Mais, ajoute-t-il, il n'en est pas ainsi grâce à Dieu". Puis, en appelant à son expérience personnelle, il poursuit:

"Je suis, et j'ai toujours été, dès mon enfance, membre et, plus tard, ministre de l'Eglise anglicane, et je n'ai ni le désir, ni le dessein de m'en séparer, avant que mon âme ne se sépare de mon corps. Mais si, pour en demeurer membre, j'étais contraint de ne

pas faire ce que Dieu m'ordonne de faire, ce serait pour moi un devoir impérieux de m'en séparer sans délai. Et, pour préciser, je sais que Dieu m'a confié une dispensation de l'Évangile, et je sais que je dois le prêcher et que mon salut en dépend, et malheur à moi si je ne prêchais pas l'Évangile! Si donc je ne pouvais demeurer dans l'Église établie qu'en cessant de prêcher l'Évangile, je devrais m'en séparer, sous peine de mettre mon âme en péril... Et, dans ce cas, le péché de séparation, avec tous les maux qui en résultent, ne me serait pas imputable, mais le serait à ceux qui m'auraient contraint à me séparer d'eux, en prétendant m'imposer des conditions auxquelles ma conscience m'interdirait de consentir. Supposez, au contraire, que l'Église, ou la société à laquelle je suis uni, n'exige de moi rien de ce que l'Écriture défend et ne m'interdise aucune des choses qu'elle commande, c'est pour moi un devoir absolu de ne pas m'en séparer. Et si je m'en séparais sans une telle nécessité, je serais responsable de tous les maux qui résulteraient de cette séparation."

Se séparer de l'Église à laquelle on appartient, sans y être obligé, est, aux yeux de Wesley, plus qu'une faute, c'est un péché. Et ce péché, il n'a jamais voulu le commettre. Mais, dans l'état de déchéance religieuse, où son Église était tombée, il a voulu jusqu'au bout travailler à la relever et à la réformer, fallût-il pour cela s'attirer l'opposition et la haine de ses chefs.

On l'accusait de violer "les principes fondamentaux" de l'Église anglicane<sup>2</sup>. Non, répondait-il, "ce que je veux changer, ce ne sont pas les fondements de l'édifice; c'est tout au plus la toiture que je veux réparer en renouvelant les poutres pourries qui s'y trouvent".

"Mais, lui écrivait un ami, vous touchez à des parties essentielles de notre édifice ecclésiastique!" — "Soit, répliquait-il, je ne dispute pas sur des mots. Les portes aussi forment des parties essentielles de ces maisons qu'on appelle des églises. Ce qui n'empêche pas que si le feu est à l'édifice, il soit permis de les abattre à coups de hache ou de les arracher de leurs gonds. C'est ce que nous faisons. La charpente est pourrie, et nous essayons de mettre cette maîtresse poutre, le salut par la foi, à la place du salut par les œuvres. L'Église, la maison du Dieu vivant brûle; les flammes de la mondanité, de l'ambition, de la convoitise, du zèle amer, de l'impiété et de l'injustice, menacent de la consumer. Qui veut nous aider à éteindre l'incendie? Une poignée d'hommes s'y sont employés, au milieu de difficultés et de découragements de toute sorte; et ils continueront ce travail jusqu'à ce qu'ils aient sauvé l'édifice ou se soient ensevelis sous ses ruines."

Wesley ne craint pas d'invoquer l'exemple des réformateurs. S'ils s'étaient laissé enchaîner par la crainte de violer les règles, il n'y aurait jamais eu de réformation. Martin Luther eut le courage de suivre le chemin que lui traçaient la Bible et sa conscience, et il eut raison de démolir l'ordre ecclésiastique établi, aussi bien quant à la doctrine que quant à la discipline. Les prédicateurs méthodistes, eux, appuient la doctrine de l'Eglise établie contre ceux qui l'ont pervertie. Et c'est l'opposition de ceux-ci qui les a contraints à dévier, en quelque mesure, de la stricte observation de la discipline de l'Eglise, qu'ils observent d'ailleurs dans ses traits essentiels.

En résumé, Wesley s'est toujours défendu de vouloir constituer une Eglise nouvelle, et il a été parfaitement sincère dans son attachement à l'Eglise où il était né. C'est l'inintelligence des chefs de l'anglicanisme qui l'a conduit à organiser, à son corps défendant, ce qui n'était dans sa pensée qu'une Société religieuse, mais qui est devenu, par la force des choses, une Eglise grande et prospère. Il n'avait pas d'objections de principes contre le système d'une Eglise d'Etat et s'en fût volontiers accommodé, si ce système lui eût reconnu le droit et laissé la liberté de poursuivre son œuvre missionnaire sans entraves. Son idéal eût été *l'ecclésiola in ecclesia*. Mais son *ecclésiola* traitée en suspecte et repoussée par *l'ecclésiola*, a dû s'organiser en dehors de l'Eglise établie et devenir une Eglise. Comme tous les grands mouvements religieux, le Méthodisme n'est pas né pour réaliser une certaine théorie de l'Eglise, mais pour sauver les âmes du péché et de la mort. Une fois né, il a dû se créer peu à peu son organisme, et il l'a fait en obéissant aux directions de la Providence.

\* \* \*

## I. LE BAPTÊME

Wesley publia, en 1756, un Traité sur le Baptême. Cet opuscule était l'œuvre de son père, Samuel Wesley, qu'il se borna à retoucher légèrement. Il semble résulter de cette publication que les vues du père furent celles du fils. Or, ces vues sont très différentes de celles qu'on s'attendrait à trouver sous la plume du fondateur du Méthodisme. Il s'y montre partisan de la régénération baptismale.

La définition même du baptême est satisfaisante, et nous n'y objecterions pas. "C'est, dit-il, le sacrement initiateur qui nous introduit dans l'alliance de Dieu. Christ l'institua comme un signe, un sceau, une attestation et un moyen de grâce, perpétuellement obligatoire pour tous les chrétiens. Il fut institué pour remplacer la circoncision, et, comme elle, il est un signe et un sceau de l'alliance de Dieu."

Quels sont les bienfaits que nous recevons par le baptême? Wesley répond d'abord: "Le premier, c'est la purification (*the washing away*) de la coulpe du péché originel, par l'application des mérites de la mort de Christ." Cette idée s'appuie sur des textes des Pères et sur la liturgie de l'Eglise anglicane, mais elle ne s'appuie sur aucun texte de l'Ecriture, et elle est contredite par l'expérience qui nous montre, chez nos jeunes enfants baptisés, les traces du péché héréditaire.

Nous objectons surtout à cette affirmation: "Par le baptême, nous, qui étions par nature des enfants de colère, nous sommes faits enfants de Dieu... Par l'eau du baptême, nous sommes régénérés, ou nés de nouveau... Ce n'est pas l'eau sans doute, mais la grâce de Dieu qui vient s'y ajouter, qui constitue le sacrement. Par là, un principe de grâce nous est infusé, qui ne nous sera pas totalement enlevé, à moins que nous n'éteignons le Saint-Esprit de Dieu par une perversité longuement continuée." L'auteur ajoute, il est vrai: "Le baptême nous sauve, si nous vivons de la vie qu'il implique, si nous nous repentons, si nous croyons et si nous obéissons à l'Évangile."

Le traité essaie de justifier cette idée du baptême par la parole de Jésus: "Si un homme ne naît d'eau et d'esprit, il ne peut entrer dans le royaume de Dieu" (Jean 3:5). Mais il n'est pas prouvé que l'eau signifie ici le baptême et qu'elle ne soit pas simplement un symbole du Saint-Esprit, comme le feu l'est dans l'expression: "être baptisé d'Esprit et de feu" (Mat. 3:11). D'ailleurs, s'il est question là du baptême d'eau, il n'y est nullement dit que les deux baptêmes soient simultanés. L'exemple de Corneille et d'autres montrent qu'en fait ils ne l'étaient pas.

Dans cet écrit, Wesley demeure donc partisan de la notion de la régénération baptismale. Il fut d'accord sur ce point avec l'Eglise anglicane, qui, dans sa liturgie du baptême, affirme que l'enfant est régénéré par le baptême. Maintint-il toujours ce point de vue? Son sermon sur *la Nouvelle naissance* semble indiquer que, sans

rompre ouvertement avec cette doctrine, il s'efforça d'en atténuer les conséquences fâcheuses. Il y déclare qu'il y a dans le baptême "deux opérations, l'une extérieure, l'autre intérieure, l'une visible et l'autre invisible, conséquemment tout à fait distinctes l'une de l'autre; car l'une est un acte de l'homme, acte qui nettoie le corps; l'autre est un changement accompli par Dieu dans l'âme". Il conclut donc que "le baptême n'est pas la nouvelle naissance, et que ces deux choses sont distinctes".

Il fait un pas de plus et affirme qu'"il arrive que la nouvelle naissance n'accompagne pas toujours le baptême, et que ces deux choses ne vont pas invariablement ensemble. Un homme peut naître d'eau sans naître de l'Esprit. Il peut avoir le signe extérieur sans la grâce intérieure". Ici toutefois, Wesley fait une restriction relative au baptême des petits enfants.

"Je ne parle pas ici des enfants; car il est certain que notre Eglise<sup>3</sup> suppose que tous ceux qui sont baptisés en bas âge naissent de nouveau en même temps; et il est admis que toute la liturgie pour le baptême des enfants est basée sur cette supposition. L'objection qu'on ne saurait comprendre comment cette œuvre peut s'opérer chez des enfants, n'est pas sérieuse. Car on ne peut davantage comprendre comment cette œuvre s'opère chez les personnes d'âge mûr. Mais, quoi qu'il en soit des petits enfants, il est bien certain que tous ceux qui sont baptisés dans un âge plus avancé ne naissent pas de nouveau du même coup. 'On connaît l'arbre par le fruit<sup>4</sup>. Et il est trop manifeste que plusieurs de ceux qui étaient avant leur baptême des enfants du diable, le sont encore après; car 'ils font les œuvres de leur père<sup>5</sup>'. Ils demeurent les esclaves du péché, tout à fait étrangers à la sainteté intérieure ou même extérieure."

Dans ce passage, Wesley ne se rattache qu'avec timidité et hésitation à l'enseignement de l'Eglise anglicane, relativement à la régénération baptismale des petits enfants. Les expressions: "notre Eglise suppose", et: "quoi qu'il en soit des petits enfants", impliquent qu'il ne voyait plus dans cet enseignement qu'une hypothèse ecclésiastique. Quant aux adultes, Wesley n'hésite pas à affirmer, au nom de l'expérience, que le baptême d'eau n'implique pas la régénération. Elle peut sans doute l'accompagner, lorsque le néophyte a la foi; mais elle n'en est pas l'accompagnement nécessaire, et les faits prouvent que la plupart des baptisés ne sont pas des régénérés.

C'est évidemment dans son sermon sur *la Nouvelle naissance*, plutôt que dans le *Traité sur le Baptême* (qui, comme nous l'avons dit, était l'œuvre de son père), qu'il faut chercher l'opinion définitive de Wesley sur le baptême. Il le distingue nettement de la régénération, au moins en ce qui concerne les adultes. Quant aux petits enfants, sans exprimer un avis formel, Wesley incline à croire, avec les Anglicans et les Luthériens, que le baptême leur confère une grâce réelle, et que cette grâce est la nouvelle naissance.

Sur ce point, les Méthodistes n'acceptent pas en général les vues de Wesley. Les exagérations quasi-romaines, dans lesquelles sont tombés de nos jours les partisans de la Haute-Eglise, ont montré aux Méthodistes les dangers de toute concession tendant à identifier le baptême à la régénération, et les ont conduits à considérer le baptême comme un signe plutôt que comme une grâce. Nos meilleurs théologiens sont fort clairs sur ce point. "Le baptême, dit Banks, déclare la nécessité de la purification intérieure, le moyen voulu de Dieu et les conditions de son expérimentation. Il reconnaît que celui qui le reçoit est placé au bénéfice de l'alliance de grâce. Mais cet acte ne peut pas remplacer les conditions morales nécessaires; au contraire, ces conditions font partie des vérités que ce rite met en lumière. Les adultes, qui se soumettent au rite, indiquent par là qu'ils accomplissent ces conditions morales... Ils font profession du christianisme, et cette profession correspond, si elle est sincère, à une réalité. Dans le cas des petits enfants, la situation est différente. La grâce reçue est en proportion des facultés réceptives de l'enfant, et lui est donnée, pour ainsi dire, par anticipation. La conversion est nécessaire à l'enfant baptisé, mais elle peut être graduelle et imperceptible. C'est souvent le cas, et l'on peut se demander s'il ne devrait pas toujours en être ainsi. Il se peut que, si la conversion ne se produit pas généralement sous cette forme, la faute en soit aux parents qui les présentent au baptême et à l'Eglise qui le leur administre, sans se rendre compte de la responsabilité et des bienfaits attachés à cet acte. Pour les adultes, le baptême est le sceau d'une conversion accomplie; pour les enfants, c'est la prophétie d'une conversion à venir. Et cette prophétie doit être accomplie au moyen de l'instruction, de l'exemple et des conseils<sup>6</sup>."

Wesley et les Eglises qui se rattachent à lui sont nettement pédobaptistes. Il est vrai que le baptême des petits enfants n'est pas formellement enjoint dans le Nouveau Testament. Mais on

peut répondre à cela que le baptême des adultes était nécessairement le seul pratiqué à l'origine, comme il l'est au commencement d'une mission en terre païenne. La question ne se pose que lorsque des familles chrétiennes sont constituées. L'analogie avec la circoncision dut, de bonne heure, amener les chrétiens à réclamer pour leurs enfants ce rite, comme un signe de leur initiation aux privilèges de la nouvelle alliance.

Quant au mode d'administration du baptême, Wesley pencha d'abord du côté de l'immersion, surtout pendant sa mission en Géorgie; mais, plus tard, il en vint à reconnaître que la valeur du rite ne peut pas tenir à la quantité d'eau employée, et il baptisa par aspersion, sauf lorsqu'on réclamait l'immersion.

\* \* \*

## II. LA SAINTE CÈNE

La doctrine de Wesley sur la Cène est conforme à celle des Eglises protestantes en général. Il repousse l'interprétation matérialiste que le catholicisme donne à la parole de Jésus: "Ceci est mon corps." Il dit: "La relation mystique que le pain a avec le corps de Christ par la consécration suffit pour qu'il puisse être appelé Son corps. Car c'est l'usage de l'Écriture de donner aux choses de nature sacramentelle le nom des choses qu'elles représentent. Ainsi, la circoncision est appelée l'Alliance (Gen. 17:13). L'immolation de l'agneau pascal est appelée la Pâque?" "Nous croyons, ajoute-t-il, que Christ doit être adoré dans la Cène; mais nous nions que les éléments doivent être adorés. Cette adoration est une idolâtrie." Wesley repousse l'idée que la Cène soit un sacrifice. "L'Écriture, dit-il, lorsqu'elle exalte la perfection et la valeur infinie du sacrifice de Christ, en tire cette conclusion qu'il n'est pas nécessaire qu'il soit répété. Christ, dit l'Épître aux Hébreux, n'a pas besoin, comme les souverains sacrificateurs, d'offrir tous les jours des sacrifices... Car Il a fait cela une seule fois, en s'offrant Lui-même" (Héb. 7:27).

Ces déclarations sont empruntées à une publication de Wesley, réfutant le Cathéchisme romain, et parue en 1773. Il avait modifié ses vues qui, à l'origine, étaient ultra-anglicanes (*high church*). Dans une lettre à son beau-frère, Westley Hall, écrite en 1745, il affirmait que ceux-là seuls pouvaient administrer la Cène, qui en

avaient reçu la charge par un évêque se rattachant à la succession apostolique. Il y appelait la Cène "un sacrifice extérieur". Cette même année, Wesley publiait un extrait d'un livre du docteur Brevint, où la Cène est désignée comme "une sorte de sacrifice, par lequel nous présentons devant Dieu le Père la précieuse oblation de Son Fils offerte une fois<sup>10</sup>".

Wesley, comme nous l'avons vu, se dégagea de cette terminologie dangereuse et considéra la Cène comme un mémorial, et non comme un sacrifice. Mais il demeura fermement convaincu jusqu'à la fin que les ministres seuls, ayant reçu l'ordination épiscopale, pouvaient dûment administrer les sacrements. Un grand nombre des sociétés méthodistes réclamaient le droit pour leurs prédicateurs de leur donner la Cène. Wesley s'y refusa, bien que, par une heureuse inconséquence, il usurpa, à la fin de sa vie, la charge épiscopale pour conférer l'ordination aux prédicateurs méthodistes des Etats-Unis.

Wesley insistait sur le devoir de la fréquente communion, et il republia, sur ce sujet, en 1788, un sermon écrit par lui, cinquante ans auparavant (1732), pour ses élèves de l'Université d'Oxford<sup>11</sup>. Dans la courte préface qui le précède, il déclare qu'"il n'a pas de raison de modifier ses sentiments sur aucun des points qui s'y trouvent mentionnés". On s'étonne que l'auteur ait conservé l'expression: "le sacrifice chrétien", à laquelle il semblait avoir renoncé; mais c'est peut-être par inadvertance qu'il l'a maintenue.

Il y déclare qu'"il n'y a pas de plus sûr moyen, quand nous avons péché contre Dieu, d'obtenir son pardon que d'annoncer ainsi la mort du Seigneur, en Le suppliant, pour l'amour des souffrances de Son Fils, d'effacer tous nos péchés". Il ajoute: "La grâce que Dieu nous y donne nous confirme le pardon de nos péchés et nous rend capables de les abandonner. Comme nos corps sont fortifiés par le pain et par le vin, ainsi le sont nos âmes par ces signes du corps et du sang de Christ." Il dit plus loin que "le but de ce sacrement est de nous rappeler continuellement la mort de Christ, en mangeant du pain et en buvant du vin, qui sont les signes extérieurs de la grâce intérieure, le corps et le sang de Christ<sup>12</sup>".

Wesley voudrait qu'on en revînt à la pratique journalière de la Cène, telle que la célébraient les premiers chrétiens. Il demande qu'au moins les chrétiens communient toutes les fois qu'ils en ont l'occasion. A ceux qui disent qu'ils ne s'en sentent pas dignes, parce qu'ils sont tombés dans le péché, il dit: "Repentez-vous et

communiez<sup>13</sup>." A ceux qui objectent qu'ils n'ont pas le temps de s'y préparer, il répond: "Toute la préparation requise est que vous vous repentiez de vos péchés et que vous ayez foi en Christ notre Sauveur." Enfin, à ceux qui se dispensent de communier, parce que, disent-ils, la participation à la Sainte-Cène ne leur fait aucun bien, Wesley répond: "Ce que Dieu vous commande, vous devez le faire, parce qu'Il l'a commandé que vous en tiriez quelque profit ou non. Il n'y a pas de doute d'ailleurs que, tôt ou tard, ce profit se montrera, mais peut-être insensiblement. Et au cas où il serait vrai que vous ne vous y faites aucun bien, n'est-ce pas votre faute, parce que vous ne voulez pas obéir à tous les commandements de Dieu et croire à toutes Ses promesses." Wesley a toujours combattu ceux qui considéraient la Cène comme réservée uniquement aux chrétiens avancés. Il reproduisit dans plusieurs de ses écrits la déclaration suivante qu'il fit en 1740<sup>14</sup>:

"1° La Sainte-Cène a été instituée par le Seigneur comme un moyen d'apporter aux hommes, selon leurs besoins, soit la grâce prévenante, soit la grâce justifiante, soit la grâce sanctifiante.

"2° Les personnes pour lesquelles elle a été instituée sont toutes celles qui connaissent et sentent qu'elles ont besoin de la grâce de Dieu, soit pour les empêcher de pécher, soit pour les assurer du pardon de leurs péchés, soit pour renouveler leur âme à l'image de Dieu.

"3° Attendu que nous venons à la table du Seigneur, non pour Lui apporter quelque chose, mais pour recevoir ce qu'Il sait être le meilleur pour nous, il n'y a pas d'autre préparation indispensable que le désir de recevoir ce qu'Il Lui plaira de nous donner.

"4° Aucune autre aptitude n'est requise au moment de communier, si ce n'est le sentiment de notre état de péché et d'impuissance. Quiconque se reconnaît digne de l'enfer est, par cela même, en état de venir à Christ, soit en s'approchant de la Cène, soit par tout autre des moyens qu'Il a établis."

En résumé, la Cène est, pour Wesley, essentiellement un moyen de grâce, ouvert à tous ceux qui veulent "fuir la colère à venir".

---

#### NOTES — CHAPITRE VI

1. Tyerman, II, p. 206.

2. "Lettre à un ami", vol. XIII, pp. 236, 237.

3. L'Eglise anglicane.
4. Matthieu 12:33.
5. Jean 8:41.
6. Banks, *Manual of Christian Doctrine*, p. 227.
7. Vol. X, p. 118.
8. Vol. X, pp. 120, 121.
9. Tyerman, I, p. 496.
10. *Ibid*, I, p. 501.
11. *Wesley's Works*, Vol. VII, p. 147.
12. *Ibid.*, page 148.
13. *Ibid.*, page 149.
14. *Ibid.*, page 155.

## CHAPITRE VII

---

# Eschatologie, ou doctrine des choses finales

---

Wesley avait l'esprit trop actif et trop ouvert pour laisser les choses finales en dehors de sa théologie. Il ne les a pas étudiées sans doute d'une façon systématique; mais, sans innover les grandes lignes de l'orthodoxie traditionnelle, il a eu, sur quelques points, des aperçus originaux qui méritent d'être relevés.

Sur le seuil de cette étude, nous rencontrons deux sermons de Wesley, datant des années de sa vieillesse et insérés par lui dans l'*Arminian Magazine*. Comme ils n'ont jamais été publiés en français, nous en donnerons quelques extraits.

### I. LA DÉLIVRANCE GÉNÉRALE

Ce discours, le 60° de la collection, a pour but de montrer que le relèvement embrassera toute la création animée, et que les animaux, qui ont participé à la chute de l'homme, participeront aussi à sa restauration finale. Le texte, sur lequel Wesley appuie ces déclarations hardies, est le passage bien connu (Rom. 8:19-22), où saint Paul semble annoncer la palingénésie universelle:

"La création attend, avec un ardent désir, que les enfants de Dieu soient manifestés. Car la création a été assujettie à la vanité, non pas volontairement, mais à cause de celui qui l'y a assujettie. Et elle espère qu'elle aussi sera délivrée de la servitude de la corruption, pour avoir part à la liberté glorieuse des enfants de Dieu. Car nous savons que, jusqu'à ce jour, toute la création ensemble soupire, et qu'elle est comme en travail."

Après avoir cité divers passages de l'Écriture, relatifs aux soins que Dieu prend des animaux, Wesley cherche à établir, en premier lieu, quel fut l'état originel de la création animale. De l'état de

l'homme primitif, créé à l'image de Dieu et moralement très supérieur à ce qu'il est devenu depuis la chute, il conclut, par analogie, que les animaux aussi devaient jouir d'un état supérieur à leur état présent. Ils jouissaient d'intelligence, de sentiment, de liberté. Mais l'homme leur était supérieur, parce qu'il possédait la connaissance de Dieu dont les animaux étaient privés. "La perfection de l'homme consistait à obéir à Dieu en L'aimant, et la perfection de l'animal consistait pareillement à obéir à l'homme en l'aimant. Ils étaient heureux et exempts de souffrance, et de plus immortels; car la souffrance et la mort n'avaient pas place dans le paradis terrestre."

Dans sa seconde partie, Wesley montre que les animaux, depuis le péché de l'homme, sont dans un état de profonde déchéance. L'homme était le canal de communication entre le Créateur et les créatures inférieures. Il s'est rendu impropre à cette sorte de médiation, la communication a été de la sorte interrompue, et ces créatures, comme dit saint Paul, "ont été assujetties à la vanité, non pas volontairement, mais à cause de celui qui les y a assujetties", c'est-à-dire du fait de l'homme. "De même que l'homme est dépouillé de sa perfection, qui consistait dans l'obéissance par amour à Dieu, les animaux ont été dépouillés de la leur, qui consistait à aimer et à servir l'homme. Le plus grand nombre fuient sa présence détestée, et, s'ils le peuvent, le combattent et le tuent." Wesley, dans un tableau plein de vie et d'imagination, montre les animaux s'entre-dévorer, et il y voit l'une des conséquences du désordre que le péché de l'homme a jeté dans toute la création.

Ce désordre durera-t-il toujours? La création inférieure demeurera-t-elle à jamais dans cette condition déplorable? Cet "ardent désir", ce "soupir" et ce gémissement des créatures, ce "travail d'enfantement", que discernait l'apôtre, n'aboutiront-ils pas à la délivrance? "Dieu nous garde, dit Wesley, d'entretenir une telle pensée! Les soupirs des créatures ne se perdent pas dans l'air: Dieu les entend. Et le jour viendra où, "délivrées de la servitude de la corruption", non par l'annihilation qui ne serait pas une délivrance, elles participeront à la "liberté glorieuse des enfants de Dieu".

Wesley croit que cette délivrance comprendra pour les animaux, non seulement, la restauration de la force, de l'intelligence et de la beauté qu'ils avaient à l'origine, mais un agrandissement de leurs facultés primitives. Leurs dispositions à la cruauté ou à l'égoïsme

disparaîtront, et, selon les paroles du prophète, "le loup habitera avec l'agneau, et la panthère se couchera avec le chevreau; le veau, le lionceau et le bétail seront ensemble, et un petit enfant les conduira." (Es. 11:6). "En compensation de ce qu'ils ont souffert, pendant qu'ils étaient dans 'la servitude de la corruption', lorsque Dieu aura 'renouvelé la face de la terre', ils jouiront d'une félicité appropriée à leur état, sans interruption et sans fin."

Wesley va plus loin encore, et se demande si la bonté du Créateur ne voudra pas élever les animaux dans l'échelle des êtres et faire d'eux des créatures capables de Le connaître et de L'aimer. "Cette hypothèse, dit-il, réfuterait l'objection contre la justice de Dieu, qui permet qu'un nombre incalculable de Ses créatures soient sévèrement punies, quoique n'ayant pas péché. Cette objection tombe, si nous considérons que, pour ces pauvres créatures aussi, quelque chose de meilleur demeure après la mort, qu'elles seront délivrées de la servitude et qu'elles recevront une ample compensation pour tout ce qu'elles auront souffert dans la dispensation présente."

Cette idée que les animaux participeront à la vie future n'est pas spéciale à Wesley et a eu des partisans assez nombreux à diverses époques. Elle ne nous paraît pas toutefois avoir un point d'appui solide dans l'Écriture, et pas davantage dans une saine psychologie. Les textes invoqués d'Ésaïe et de saint Paul font allusion à une délivrance de l'espèce et non de l'individu. Sur la terre transformée et purifiée, les espèces animales vivront et se développeront dans des conditions normales, et participeront au relèvement humain, comme elles ont participé aux conséquences de la chute de l'homme. Mais l'hypothèse de la résurrection de tous les animaux, grands et petits, se heurte à des impossibilités. Elle fait honneur à l'âme généreuse et compatissante de Wesley; mais elle demeure chez lui une opinion purement individuelle.

Sa conception de la vie animale avant la chute n'est pas soutenable, depuis que la science moderne nous a décrit ce qu'était la vie avant l'homme. Ce fut une lutte pour la vie intense et acharnée, et nullement un état de choses paradisiaque. Wesley n'a pas pu tenir compte de sciences qui n'existaient pas de son temps.

Ce qui est curieux, c'est qu'il a pressenti la doctrine de l'évolution, en supposant que l'animal pourra s'élever par degrés jusqu'à la vie morale et religieuse, qui est maintenant sur la terre le privilège de l'homme.

Jean de la Fléchère, le pieux ami de Wesley, partagea ses vues relativement à la permanence de la vie chez les animaux. Dans son poème français, *la Grâce et la Nature*, il dit, en s'adressant aux animaux domestiques:

*Le fidèle ici-bas a déjà la victoire,  
Et sur vous, tôt ou tard, rejaillira  
sa gloire [de Jésus].  
Peut-être comme nous, soudain ressucités,  
Par le sang de Jésus, avec nous rachetés,  
Eprouvant de Sa mort l'ineffable énergie,  
Un jour vous connaîtrez le Prince de la vie.*

La Fléchère déclare toutefois, dans une note, qu'il "n'offre cette idée que comme une conjecture, mais qu'elle n'est contraire ni à la raison, ni à l'Écriture Sainte. Car, dit-il, la raison regrette la perte de tant de corps organisés, dans la création desquels la sagesse et la puissance de Dieu brillent d'une manière si éclatante... Aussi longtemps que le démon, qui, a l'empire de la mort, retiendra dans ses chaînes une partie des êtres à qui l'Éternel avait donné la vie, on ne pourra chanter qu'en espérance le cantique triomphal de saint Paul: "Ô sépulcre, où est ta victoire?"

Il renvoie le lecteur à la *Palingénésie* du savant naturaliste genevois, Charles Bonnet, qui, en effet pense qu'"aucun des êtres qui souffrent dans ce monde, pas même les animaux, dont l'âme offre plus d'une affinité avec celle des hommes, ne sera exclu par le juste rémunérateur; chaque être montera l'échelle de l'intelligence". Bonnet croyait que les plantes mêmes sentiront un jour leur âme se dégager de l'engourdissement où elles sont plongées<sup>2</sup>.

\* \* \*

## II. LA NOUVELLE CRÉATION

Dans ce sermon, qui est le 64° du Recueil, Wesley traite ce texte: "Voici, je fais toutes choses nouvelles" (Apoc. 21:5), parole qu'il rapproche de celle par laquelle débute ce chapitre: "Puis je vis un ciel nouveau et une terre nouvelle." Cette prophétie annonce, d'après Wesley, un renouvellement intégral du monde physique. Il reconnaît qu'il est difficile de se rendre compte des transformations que pourra subir le ciel étoilé; il se borne à affirmer qu'il n'y aura plus de comètes, astres néfastes pour lesquels il paraît éprouver

l'aversion qui fut longtemps universelle. Mais peut-être s'agit-il simplement du ciel atmosphérique, et Wesley pense qu'il n'y aura plus d'orages, ni de vents impétueux, plus de tonnerres et plus d'éclairs, et que les pluies elles-mêmes cesseront, et, par conséquent, les nuées et les brouillards.

Pour ce qui est de la terre elle-même, Wesley, d'accord avec le Voyant de Patmos, croit qu'il n'y aura plus de mer, sur la terre renouvelée (Apoc. 21:1); mais il suppose qu'il y aura toujours des fleuves et des rivières. Il oublie que leur existence est difficile à concilier avec la suppression des nuées et des océans.

Il suppose que l'axe de la terre sera redressé, et qu'en conséquence, il n'y aura plus des régions exposées à un froid intense et d'autres à une chaleur torride. Le feu central ayant disparu, il n'y aura plus ni secousses de tremblements de terre ni éruptions volcaniques. Y aura-t-il encore des montagnes aux flancs abrupts et aux précipices dangereux? Wesley, qui ne paraît pas avoir eu des goûts d'alpiniste, n'admet que des collines aux pentes douces, qui ajouteront un élément de beauté à la nouvelle terre, sans nuire à la sécurité de ses habitants. Ceux-ci, d'ailleurs, devenus semblables aux anges, auront des moyens de locomotion analogues aux leurs, et "se transporteront, rapides comme la pensée, d'un bout du monde à l'autre".

La végétation subira, elle aussi, une complète transformation: plus d'épines, de ronces, de chardons; plus de plantes vénéneuses ou désagréables; mais, au contraire, tout ce qui peut charmer le regard. "Tout ce que la plus brillante imagination peut concevoir sera dépassé. Nous ne regretterons plus la perte du Paradis terrestre, car nous en aurons un plus beau que celui qu'Adam posséda."

Mais ce sera surtout là nature animée qui subira un changement radical. C'est dans ce domaine-là que se montrent surtout les déplorables effets de l'apostasie d'Adam. La douleur et la mort y sont souveraines. Les 99 centièmes des créatures sont dans l'obligation, pour se nourrir, de détruire les autres. "Cet horrible état de choses prendra fin. Sur la nouvelle terre, nulle créature ne tuera et ne fera souffrir d'autres êtres. Le scorpion n'aura plus d'aiguillon empoisonné, et la vipère de dent venimeuse. Le lion n'aura plus de griffes ni de dents pour déchirer l'agneau et broyer ses os. Aucune créature ne sera disposée à nuire à d'autres, car la cruauté et la sauvagerie auront disparu, et il ne sera plus question de violence et de destruction."

“Mais, le plus glorieux de tous les changements sera celui qui se produira chez les hommes pécheurs et misérables. Ils sont tombés, à plusieurs égards, d’une plus grande hauteur dans une plus grande misère, qu’aucune autre partie de la création. Mais ils entendront la grande Voix venue du ciel, qui dira: ‘Voici le tabernacle de Dieu au milieu des hommes! Il habitera avec eux, et ils seront son peuple, et Dieu lui-même sera avec eux’ (Apoc. 21:3-4). Il en résultera, pour l’homme, un état de sainteté et de bonheur, très supérieur à celui dont jouissait Adam dans le paradis terrestre. Avec quelle beauté cet état est décrit par l’apôtre: ‘Dieu eussiera toute larme de leurs yeux; et la mort ne sera plus, et il n’y aura plus ni deuil, ni cri, ni peine; car les premières choses ont disparu.’ Il y aura une plus grande délivrance encore; il y aura une union avec Dieu, profonde, intime, ininterrompue; une communion constante avec le Père et son Fils Jésus-Christ, par le Saint-Esprit; une jouissance continuelle du Dieu trois fois saint, et de toutes les créatures en Lui.”

\* \* \*

### III. LES APPROCHES DE LA FIN

Wesley est très sobre de théories relatives à la fin du monde; sa sagesse et son bon sens l’ont empêché de se jeter dans les rêveries chiliastes ou millénaires et dans les pronostics sur les temps et les moments, dont tant d’autres chrétiens abusaient de son temps, et qui, aujourd’hui encore, font divaguer tant de gens. Le Méthodisme a hérité de la modération et de la prudence de son fondateur sur ces questions obscures, qu’il laisse à l’appréciation de chacun.

Sur la question de la Parousie, ou seconde venue de Jésus-Christ sur la terre, j’ai cherché en vain, dans les œuvres de Wesley, des vues claires et précises. Cette venue, affirmée dans le Nouveau Testament, mentionnée dans les plus anciens symboles de l’Église, fait assurément partie de la foi de Wesley, mais il n’a pas senti le besoin de mettre au premier rang un enseignement sur lequel plane une obscurité mystérieuse. Saint Paul semble annoncer qu’avant l’avènement de Christ se produira la conversion générale des Juifs, amenant la conversion générale des Gentils (Rom. 11:15, 25). Voici le commentaire que Wesley donne de ce texte dans ses *Notes sur le Nouveau Testament*: “Tant de prophéties

annoncent ce grand événement qu'il est surprenant que certains chrétiens le contestent; ces prophéties sont confirmées par la merveilleuse préservation des Juifs jusqu'à ce jour, comme peuple distinct. Quand elles s'accompliront, ce sera une démonstration si forte de la vérité de la révélation de l'Ancien et du Nouveau Testament, que cela convaincra sans doute des milliers de déistes, dans les contrées nominalement chrétiennes. Et ce sera un moyen de propager rapidement l'Évangile parmi les Mahométans et les païens, qui l'auraient reçu probablement depuis longtemps, s'ils n'avaient eu affaire qu'à de véritables chrétiens."

Dans son sermon 63°, sur *l'Effusion générale de l'Évangile*, Wesley commente avec enthousiasme les prophéties qui annoncent que tout Israël sera sauvé et que "la plénitude des Gentils" se convertira. Il jette un regard, qu'on pourrait appeler prophétique, sur les progrès des missions chrétiennes, parmi les peuples, que les Églises, enfin réveillées, ont pour devoir d'amener à Jésus-Christ. Il croit que "de la même manière que Dieu a pu convertir à Lui tant d'hommes dans le passé, sans détruire leur liberté, Il pourra sans aucun doute convertir des nations entières, et même le monde entier; car il Lui est aussi facile de convertir un monde qu'un individu". Le réveil dont lui et ses amis ont été les instruments en Angleterre, semble à Wesley le commencement de l'évangélisation universelle.

"Les prophètes de malheur, dit-il, prédisent que tout ce beau mouvement prendra fin, quand ses premiers instruments auront disparu. Qu'il y ait alors un grand ébranlement, c'est très probable; mais je ne puis supposer que Dieu ait suscité une œuvre aussi glorieuse pour la laisser tomber et mourir au bout de quelques années. Non, j'ai la confiance que ce n'est ici que le commencement d'une œuvre beaucoup plus grande et l'aurore de la gloire des derniers jours."

Il décrit les étapes probables de la marche graduelle de l'évangélisation du monde. D'Angleterre, elle se répandra d'abord au milieu des populations protestantes de Hollande, de France, de Suisse, d'Allemagne et de Scandinavie; puis viendra le tour des populations purement catholiques: France, Italie, Espagne, Portugal. La conversion des peuples soi-disant chrétiens fera disparaître le grand obstacle qui empêche la conversion des Mahométans et des païens. "Le pauvre sauvage américain ne demandera plus: 'En quoi les chrétiens valent-ils mieux que nous?' quand ils

les verront observer fidèlement les règles de la tempérance, de la justice, de la miséricorde et de la piété. Le païen du Malabar n'aura plus lieu de dire: 'Le chrétien me vole ma femme, s'enivre et tue. Le chrétien est un diable. Moi, pas chrétien!' Mais plutôt la vie sainte des chrétiens sera pour eux la preuve irrésistible; leurs préjugés tomberont et ils recevront avec joie la vérité telle qu'elle est en Jésus."

"Alors, conclut Wesley, tout Israël sera aussi sauvé. Car, comme dit le grand apôtre, 'une partie d'Israël est tombée dans l'endurcissement, jusqu'à ce que toute la multitude des Gentils soit entrée'. Alors, 'le Libérateur viendra de Sion, et il éloignera de Jacob les iniquités' (Rom. 11:25-26). Oui, Dieu aura compassion d'Israël, et lui donnera toutes les bénédictions temporelles, aussi bien que spirituelles." Et Wesley cite les belles promesses faites à l'ancien peuple de Dieu, de "le ramener dans le pays que possédaient ses pères" (Deut. 30:5), de "les rassembler de tous les pays où il les a chassés et de les y faire habiter en sûreté" (Jér. 32:37), et encore, par la voix d'Ezéchiël (Ezé. 36:24), la promesse de "les retirer d'entre les nations et de les rassembler dans leur pays."

L'Écriture, en divers endroits, semble bien promettre la conversion de l'humanité tout entière, comme le prélude de la fin de la dispensation actuelle. Toutefois, le même apôtre saint Paul parle d'une grande apostasie qui précèdera l'avènement de Christ. Il désigne le chef de cette apostasie, comme "l'homme de péché" (2 Thes. 2:3-4), qui est évidemment le même que saint Jean appelle "l'Antéchrist" (1 Jean 2:18, 22; 4:3). Wesley n'hésite pas à y voir la Papauté, tout en reconnaissant que "le mystère d'iniquité n'est pas confiné dans l'Église de Rome, mais s'étend aussi à d'autres", et que saint Jean, par exemple, "sous le terme d'antéchrist, ou d'esprit de l'antéchrist, inclut tous les faux docteurs, les ennemis de la vérité, et, en général, toutes les doctrines des hommes opposées à Christ" (*Notes sur le Nouveau Testament*).

La question du Millénium ne paraît pas avoir beaucoup préoccupé Wesley. On sait que le seul passage où il en soit question est dans l'Apocalypse (20:1-10). A l'avènement de Christ, les justes seuls ressuscitent; ils règnent avec Christ sur la terre pendant mille ans, pendant lesquels Satan est lié. Au terme des mille ans, les méchants ressuscitent, Satan est délié, et le jugement dernier a lieu. Wesley, d'après ses *Notes sur l'Apocalypse*, autant que nous pouvons les comprendre (car elles ne sont pas très claires), accep-

tait, au sens littéral, cette période millénaire; il croyait même qu'il y en aurait deux, mais il ne semble pas très sûr que le règne de Christ doive avoir lieu sur la terre. Nous avouons que nous avons de la peine, quant à nous, à prendre à la lettre cette description, où abondent les symboles et les images peintes de couleurs voyantes. Ce qui est frappant, c'est que cette mention des mille ans ne figure nulle part ailleurs, ni dans les Evangiles, ni dans les Epîtres. Les chiffres de l'Apocalypse ont toujours un sens symbolique; il est probable que celui-là ne fait pas exception.

Nous devons constater toutefois que Wesley croyait au Millénium. Il écrivait, en 1764, à l'auteur d'un livre sur ce sujet: "Je dois vous remercier pour la solide et utile confirmation que vous donnez de cette doctrine consolante, de laquelle je ne saurais douter, aussi longtemps que je croirai à la Bible<sup>3</sup>."

D'autre part, Wesley avait trop de bon sens pour suivre les Chiliastes ou Millénaires de son temps dans les calculs auxquels ils se livraient sur la date du retour de Christ et du commencement du Millénium. Le pieux et savant Bengel, pour lequel il éprouvait une très grande estime, l'avait annoncé pour l'année 1836. Wesley écrivait à ce sujet à un ami, en 1788: "Je n'ai pas d'opinion sur ce sujet, et j'estime que de tels calculs dépassent de fort haut mon entendement. Je n'ai qu'une chose à faire ici-bas: sauver mon âme et l'âme de ceux qui m'écoutent<sup>4</sup>." Le bruit ayant couru qu'il avait adhéré aux vues de Bengel, il écrivait à un autre ami: "Je n'ai jamais affirmé cela, et je ne me mêle pas de prédire quoi que ce soit en de telles matières: elles sont trop hautes pour moi. Je me borne à ramper dans la vallée de l'amour humble<sup>5</sup>."

Voilà Wesley! Il se garde d'échafauder, sur quelques textes, des théories prophétiques, que l'événement se charge de démolir. Il a légué à ses disciples une attitude pleine de réserve au sujet de ces questions obscures, dont l'Ecriture n'a pas voulu nous fournir des solutions, et qui restent livrées aux disputes des théologiens et de ceux qui croient l'être.

\*\*\*

#### IV. LE LENDEMAIN DE LA MORT, L'HADÈS

L'Eglise romaine, toujours prête à placer ses inventions dans les espaces laissés vides par la Révélation, a mis son Purgatoire à l'issue de la vie présente et en a fait un lieu d'expiation du péché

et de régénération du pécheur par la souffrance. Wesley qui, cela va sans dire, a le Purgatoire en horreur et combat cette doctrine papiste, fait remarquer qu'elle vient en ligne directe du paganisme gréco-romain, et cite un passage de l'*Enéide*, de Virgile, où la purification des âmes est décrite comme s'accomplissant par l'air, par l'eau et par le feu, selon leur degré de souillure:

.....*Aliae panduntur inanes  
Suspensae ad ventos. Aliis sub gurgite vasto  
Infectum eluitur scelus, aut exuritur igni.*

Et il ajoute: "Voyez la ressemblance étroite entre l'ancien et le moderne purgatoire! Seulement, dans le purgatoire païen, le feu, l'eau et l'air étaient mis en réquisition pour purifier l'âme, tandis que, dans le purgatoire mystique, le feu est, à lui seul, jugé suffisant pour purifier et pour expier. Vain espoir! Il n'est pas d'autres souffrances pour expier le péché que celles de Christ, et aucun feu, si ce n'est celui de l'amour, ne peut purifier l'âme, soit dans le temps, soit dans l'éternité<sup>6</sup>."

Sur l'*Hadès*, nous trouvons des déclarations intéressantes de Wesley, dans son sermon sur la *Foi*<sup>7</sup>: le dernier qu'il ait composé, quelques semaines avant sa mort:

"Nos traducteurs anglais, dit-il, se sont trouvés fort embarrassés pour traduire le mot grec *Hadès*. Il y a deux cents ans, il était suffisamment rendu par le mot *enfer* (en anglais, *hell*), qui avait alors à peu près le même sens et qui signifiait le monde invisible. Quand ils parlaient de la descente de Christ aux enfers, ils voulaient dire que, tandis que son corps était dans le sépulcre, son âme demeura dans l'*Hadès* — qui est le réceptacle des esprits séparés de leurs corps — depuis Sa mort jusqu'à Sa résurrection. Là, n'en doutons pas, les esprits des justes sont heureux au-delà de toute expression. Ils sont, comme dit saint Paul, 'avec le Seigneur', favorisés d'une telle communion avec Lui que cela leur est beaucoup meilleur que tout ce que l'Apôtre avait pu expérimenter dans ce monde. D'un autre côté, nous apprenons par l'histoire du Riche et de Lazare, que le riche, dès le moment où il quitta ce monde, entra dans un 'état de tourments', et qu'il y a un grand abîme' entre la place occupée par les esprits des saints et celle occupée par les esprits des injustes dans l'*Hadès*, en sorte qu'il est impossible pour les uns d'aller chez les autres.

"Je ne puis donc arriver à une autre conclusion que celle-ci: que ceux qui sont avec le mauvais riche dans la partie malheureuse de l'*Hadès*, y resteront, gémissant, blasphémant et regardant en haut,

jusqu'à ce qu'ils soient 'jetés dans le feu éternel, préparé pour le diable et pour ses anges'. Et, d'un autre côté, pouvons-nous raisonnablement douter que ceux qui sont maintenant en paradis, dans le sein d'Abraham, toutes ces saintes âmes qui ont été séparées de leur corps depuis le commencement du monde, ne mûrissent continuellement pour le ciel, devenant toujours plus saintes et plus heureuses, jusqu'à ce qu'elles soient admises dans 'le royaume qui leur a été préparé dès la fondation du monde'?

"...Ne pouvons-nous pas supposer, avec la plus grande probabilité, que les esprits des justes, quoique habitant le paradis ordinairement, peuvent quelquefois, dans la société des saints anges, servir les héritiers du salut? Ne peuvent-ils pas, porteurs de messages d'amour, visiter de nouveau leurs frères d'ici-bas?"

Wesley considère que, dans l'*Hadès*, se continue l'éducation des âmes, et qu'elles y progressent rapidement en connaissance, en sainteté et en bonheur, "conversant avec les âmes sages et saints, qui ont vécu depuis le commencement du monde, dans tous les siècles et dans toutes les nations; avec les anges et les archanges, auprès desquels les fils des hommes ne sont que comme des enfants à la mamelle, et, par-dessus tout, avec le Fils éternel de Dieu, 'en qui sont cachés tous les trésors de la sagesse et de la connaissance'. Et ce qu'ils apprennent, ils le retiendront pour toujours, car l'oubli est une infirmité de l'esprit emprisonné dans un corps'."

Avec la riche imagination qu'il porta toujours dans sa théologie, et peut-être aussi avec cette sorte de divination qu'ont certains chrétiens aux approches de leur fin, Wesley essaye de se représenter comment l'univers matériel peut paraître, aux regards d'un pur esprit, pénétrant jusqu'à l'essence des choses, en embrassant l'ensemble et découvrant, avec ses sens nouveaux, des myriades de créatures que ne voient pas les organes de chair et de sang.

"Au moment, dit-il, où nous pénétrerons dans l'éternité, ne nous sentirions-nous pas comme engloutis en Celui qui remplit les cieux et la terre? C'est le voile de la chair et du sang qui nous empêche d'apercevoir que le grand Créateur ne peut que remplir toute l'immensité de l'espace. Dans ce monde d'ombres, dans cette région de péché et de mort, Il est caché à nos yeux par une nuée épaisse. Mais le voile disparaîtra, et Il apparaîtra dans Sa glorieuse majesté, Dieu au-dessus de toutes choses béni éternellement."

Wesley n'hésite pas à penser que les esprits bienheureux, en mission sur la terre, au service de Dieu et des hommes, conser-

vent une affection particulière pour leurs parents et leurs amis, encore dans la chair. Les liens sacrés établis ici-bas par la communauté du sang et par les affections ne se dissolvent pas dans la mort. C'est dire qu'on se reconnaîtra dans la vie future.

"Les sceptiques peuvent objecter: 'Comment des esprits dépouillés de corps se reconnaîtront-ils?'" — "Je n'en sais rien, répond Wesley, mais je suis sûr qu'ils se reconnaîtront. Est-ce que le riche et Lazare, dans l'*Hadès*, ne se sont pas reconnus, quoique séparés par un abîme? A plus forte raison, les âmes réunies dans le paradis?"

Wesley trouve dans le 20<sup>e</sup> chapitre de l'Apocalypse une preuve indiscutable, croit-il, à l'appui de la supposition que les esprits des bienheureux reçoivent de Dieu des missions spéciales auprès des habitants de la terre.

"Quand l'Apôtre Jean se prosterna pour adorer le glorieux esprit qui lui parlait, le prenant sans doute pour le Christ Lui-même, il lui fut dit: 'Garde-toi de le faire! Je suis ton compagnon de service, et celui de tes frères les prophètes.' Ce n'était donc pas Dieu, ni un ange, mais un esprit humain."

J'ai dit que ce sermon, qui porte pour titre *La Foi* (Héb. 11:1), et qui devrait plutôt être intitulé *L'Hadès*, fut le dernier composé par Wesley. Il porte en effet la date: "Londres, 17 janvier 1791", c'est-à-dire six semaines et deux jours avant sa mort, puisqu'il mourut le 2 mars de la même année, âgé de 88 ans. Au point de vue de l'ordre et de l'enchaînement des idées, ce discours laisse à désirer; il y a des répétitions, et l'on sent que nous n'avons là qu'un premier jet, que l'auteur n'a pas eu le temps de revoir. Mais quels éclairs jette encore la pensée de cet admirable vieillard, au moment où la plume va lui tomber des mains! On dirait que l'aurore naissante de la vie éternelle éclaire déjà son âme sanctifiée. Et la préoccupation qui le domine est bien celle qui convenait à ce puissant travailleur, à cet esprit avide de connaître toujours plus, afin de travailler toujours davantage. La vie d'outre-tombe, il ne peut pas se la représenter comme un sommeil, mais comme une activité plus haute et plus complète, avec des facultés renouvelées, au service de Dieu et de ses frères.

Écoutons encore ces pages, qui sont comme son chant du cygne:

"Essayons de concevoir l'activité des âmes des justes. Certains philosophes prétendent que des esprits ne sauraient occuper un

lieu défini. Ils oublient que, dans ce cas, ils seraient omniprésents, attribut qui n'appartient qu'à Dieu, l'Esprit tout-puissant. Les anciens Juifs appelaient Paradis la demeure des esprits bienheureux, et notre Seigneur a adopté ce terme, lors qu'il a dit au malfaiteur repentant: 'Aujourd'hui, tu seras avec moi en paradis.' Mais qui pourrait dire ou suggérer dans quelle partie de l'univers est le Paradis, puisqu'il n'a pas plu à Dieu de nous rien révéler sur ce sujet? Nous n'avons d'ailleurs aucun motif de penser que les justes soient confinés dans ce lieu ou dans tout autre. Ne pouvons-nous pas affirmer que, serviteurs de Dieu, comme les saints anges, ils obéissent à Ses ordres et font Sa volonté, soit parmi les habitants de la terre, soit dans toute autre partie de Son empire? Nous pouvons nous les représenter comme plus prompts, dans leurs mouvements, que la lumière, aussi rapides que la pensée et pouvant traverser l'univers entier en un clin d'œil, soit pour exécuter les commandements divins, soit pour contempler les œuvres de Dieu. Quel vaste champ est ouvert devant eux! Et à quelle hauteur de connaissance ils peuvent s'élever en contemplant les œuvres de Dieu dans la création et la Providence, et Sa sagesse dans l'Eglise! Quelle profondeur de sagesse, de puissance et de bonté ils découvrent dans les méthodes par lesquelles Il conduit à la gloire Ses enfants! Surtout lorsqu'ils conversent sur ces sujets avec les morts illustres des anciens jours: avec Adam, le premier homme; avec Noé, qui fut le témoin du monde primitif et du monde en ruines; avec Abraham, l'ami de Dieu; avec Moïse, qui eut le privilège de parler avec Dieu, face à face; avec Job, rendu parfait par ses souffrances; avec Samuel, David, Salomon, Esaïe, Daniel, et tous les prophètes; avec les apôtres; avec la noble armée des martyrs et avec tous les saints qui ont vécu ou qui sont morts jusqu'à aujourd'hui; avec nos frères aînés, les saints anges, les chérubins, les séraphins et toutes les cohortes des cieus; et par-dessus tout, avec Jésus, le Médiateur de la Nouvelle Alliance! Et en même temps, ils grandissent en sainteté, à l'image complète de Dieu, pour laquelle ils furent créés, dans l'amour de Dieu et de l'homme, dans la gratitude envers leur Créateur et dans la bienveillance envers les créatures!... Et quel accroissement à leur bonheur de pouvoir servir ceux qu'ils ont laissés derrière eux, en quittant la terre!"

Une telle théorie de la vie d'outre-tombe ne ressemble guère à ce sommeil des âmes qui a trouvé parmi nous un savant et habile défenseur. Il est curieux que, sur cette question, Wesley se rencontre avec Calvin, dont il diffère, comme on sait, sur d'autres questions importantes<sup>8</sup>.

## V. LA RÉSURRECTION — LE JUGEMENT

La doctrine de la résurrection est particulière au christianisme. Elle reconnaît dans le corps une partie essentielle et permanente de la nature humaine. Instrument du bien et du mal moral, le corps participera à ses destinées. Cette doctrine est en harmonie avec la teneur générale de l'enseignement chrétien, qui tient le corps en haute estime. L'Écriture Sainte parle de la résurrection des morts, et l'on n'y trouve pas l'expression: résurrection des corps, et encore moins celle de résurrection de la chair, qui figure dans le Symbole dit des apôtres. De nombreux textes prouvent toutefois qu'il s'agit bien d'une résurrection corporelle. Voyez Dan. 12:2; Luc 20:37; Jean 5:28-29; 6:39; Rom. 8:11; 1 Cor. 6:14; et ch. 15 (*Banks*).

La résurrection implique-t-elle une identité complète entre le corps actuel et le corps ressuscité, et le retour à la vie de toutes les particules, de tous les atomes qui entrent dans la composition du corps humain? Les théologiens orthodoxes ne sont pas d'accord sur la réponse à faire à cette question; les uns (Jerôme, Augustin, Tertullien) croient à l'identité absolue; les autres, comme Origène, interprètent la résurrection dans un sens plus spiritualiste et y voient plutôt la création d'un corps nouveau et spirituel, qui emprunterait toutefois certains éléments au corps actuel. Tel semble bien être le point de vue de saint Paul, dans 1 Corinthiens chapitre 15. Wesley paraît se rattacher à ce point de vue dans ses *Notes* sur ce passage. On est un peu surpris de trouver dans le recueil de ses sermons (n° 137) un sermon sur *la Résurrection des morts*, qui défend l'idée que le corps ressuscité sera formé de tous les éléments physiques qui entraient dans le corps humain dans la vie actuelle. Mais ce sermon, écrit en 1732, à un moment où Wesley n'était pas encore arrivé à des vues claires sur les doctrines évangéliques, n'était pas destiné par lui à figurer dans ses œuvres et est d'ailleurs emprunté à un théologien anglais du 17<sup>e</sup> siècle, le docteur Galamy. Nous avons donc le droit de le considérer comme ne représentant pas les vues définitives de Wesley sur ce sujet.

Nous les trouvons plutôt dans le sermon sur *les Grandes Assises*, où il dit: "Tous les tombeaux s'ouvriront, et les corps mort ressusciteront, et la mer elle-même rendra les morts qui sont en elle, et chacun ressuscitera avec son propre corps, *en substance du moins*, mais doué de propriétés nouvelles qu'il nous est impossible de concevoir actuellement."

C'est dans ce même sermon que nous trouvons exposées les vues de Wesley sur le Jugement dernier. Elles n'ont rien de particulièrement original, mais elles sont intéressantes.

Celui par qui Dieu jugera le monde, c'est Son Fils unique, à qui Il a donné l'autorité pour exercer le jugement, parce qu'Il est le Fils de l'homme. C'est donc en Sa qualité d'homme qu'Il aura à juger les enfants des hommes. Le jour du jugement est désigné dans l'Écriture comme le *Jour du Seigneur*. Qui dira sa durée? Pour le Seigneur, un jour est comme mille ans. Quelques pères de l'Église, s'appuyant sur cette déclaration, en ont conclu que le jour du jugement s'étendra sur une période de mille années. Mais il ne semble pas à Wesley que mille ans puissent suffire pour achever la tâche de ce jour, et il ne lui paraît pas improbable qu'il s'étende sur plusieurs milliers d'années.

Quant au lieu où nous serons jugés, Wesley suppose que ce sera, non sur la terre, mais dans les espaces planétaires.

"Chaque être humain aura à rendre compte, non seulement de ses œuvres et de ses paroles, mais de ses pensées et de ses intentions. Wesley se demande si les mauvaises actions des justes, celles qui ont été pardonnées, réparaîtront aussi à la lumière. Ne serait-ce pas contraire à tant de déclarations où l'Éternel affirme qu'Il 'ne se souviendra plus de nos iniquités'? Wesley répond: 'Il semble absolument nécessaire, pour la pleine manifestation de la gloire de Dieu, et afin de montrer clairement et parfaitement Sa sagesse, Sa puissance et Sa miséricorde en faveur des héritiers du salut, que toutes les circonstances de leur vie soient mises en pleine lumière, ainsi que toutes leurs dispositions, tous leurs désirs, toutes leurs pensées et tous les mouvements de leurs cœurs... Cette révélation remplira les justes d'une joie ineffable, bien loin de leur faire éprouver de la douleur et de la honte, pour leurs transgressions passées, dès longtemps effacées et lavées dans le sang de l'Agneau. Il leur suffira que, de toutes les transgressions qu'ils auront commises, aucune ne leur soit reprochée et que leurs péchés, leurs transgressions et leurs iniquités ne puissent plus les condamner.'

"Jusqu'à quel point pouvons-nous suivre Wesley dans les vues qu'il exprime sur le jugement dernier? Cette question se ramène à une autre: Faut-il prendre au pied de la lettre la description du jugement universel (Mat. ch. 25), qui se présente encadrée dans des paraboles? N'y a-t-il pas, dans cette assimilation à nos juridictions terrestres, une part à faire à l'anthropomorphisme? L'esprit recule effrayé devant cette 'interminable succession de comparutions individuelles, où le passé de chacun serait exactement remémoré et le verdict prononcé'" (Matter).

Wesley suppose une durée de plusieurs milliers d'années pour ces grandes assises du genre humain; et ce calcul serait inférieur à la réalité si les lents procédés de la justice humaine étaient applicables à la justice divine. Ne faut-il pas plutôt se représenter "une justice immanente", inhérente aux êtres, qui les portera à la rencontre de l'arrêt qu'ils auront mérité.

"De même, dit A. Matter, qu'un aimant, approché d'un amas de poussière minérale, attire simultanément toutes les parcelles de fer et laisse inertes les autres, il en sera de même au jour de la Parousie; par le seul éclat de Sa présence, par l'affinité, la sympathie ou l'absence de cette sympathie entre Christ et les âmes qu'Il est venu sauver, la distinction des enfants de Dieu et des rebelles apparaîtra instantanément, et la condition de chacun se trouvera fixée, avec la même précision que si tout son passé avait été minutieusement examiné<sup>9</sup>."

Sur l'*Éternité des peines des réprouvés*, Wesley n'a pas eu à se prononcer *ex-professo*. La question ne passionnait pas, on pourrait dire qu'elle ne troublait pas les chrétiens de son temps. Ses affirmations sur ce point sont orthodoxes. Il fait remarquer, dans sa *note* sur Matthieu 25:46, que c'est le même mot *éternel*, qui désigne la durée du châtiment des méchants et celle de la récompense des justes. Voici sur cette question les réflexions d'un théologien méthodiste français, le pasteur William Cornforth, longtemps directeur de l'école de théologie méthodiste de Lausanne. Il convient de dire qu'au début de son ministère, il avait penché vers le *conditionnalisme*.

"Dans nos jours, où tant de personnes ont cessé de croire à l'immortalité de l'âme et aux peines éternelles, il n'est que raisonnable que ceux qui n'ont pas eu des raisons suffisantes pour cesser d'y croire, indiquent les arguments qui appuient leurs convictions. Je me bornerai à l'examen d'un seul aspect de cette doctrine redoutable.

"La doctrine de l'éternité des peines semble à beaucoup d'âmes droites et bienveillantes inconciliables avec le caractère de Dieu. Au lieu d'être un juge juste, Dieu semble plutôt un être d'une cruauté implacable, horrible et sans fin. Est-ce que la doctrine bien comprise justifie une telle appréciation? Je ne le pense pas. Je repousse, pour ma part, tous les tableaux affreux des tourments de l'enfer, fruits d'une imagination égarée et de l'esprit crédule et cruel des moines du Moyen Age. Les Saintes Ecritures sont très sobres de détails quant à la nature des peines éternelles. Plusieurs passages qu'on cite

souvent comme description de l'enfer sont ou mal appliqués ou mal interprétés. L'enfer *réel* que Dieu a préparé pour les méchants sera aussi *digne* de Sa justice, que le ciel qu'Il a préparé pour Son peuple le sera de Son amour. Le mot de *tourments*, si souvent employé, éveille l'idée des tortures infligées aux martyrs d'autrefois, par leurs persécuteurs païens ou par les démons de l'Inquisition. Dans ce sens-là, Dieu n'inflige des tourments à personne. Il *punit* avec justice. Je ne connais pas non plus un seul texte des Ecritures qui nous autorise à croire que le diable ou ses anges seront les bourreaux d'office pour infliger aux hommes perdus les châtements auxquels la justice divine les condamne. Au contraire, Satan et ses anges seront 'battus de plus de coups' à cause de leur rôle horrible de séducteurs de la race humaine.

"Il y a une différence patente entre l'exercice de la justice de Dieu et de Sa bonté. Tandis que la *bonté* de Dieu prodigue Ses bienfaits avec une largesse qui ne se mesure nullement à nos mérites, la *justice* de Dieu pèse Ses châtements avec une exactitude scrupuleuse, qui ne lui permet pas d'infliger à un seul coupable un châtement qui dépasse même dans le plus petit degré, ce que le coupable a mérité.

"Je crois aussi que Dieu ne retire de la vie présente aucun homme qui n'ait fait le choix définitif entre le bien et le mal. Dieu voit, dès le commencement de la vie de chacun, quelle sera son histoire morale. La probation est un essai suffisant pour que le Souverain Juge constate à quoi l'âme aboutira définitivement.

"Le mystérieux problème de l'existence du mal moral dépasse ma faible intelligence. Donc, je n'ose affirmer que celui qui a permis l'entrée et la durée permanente du mal dans l'économie actuelle ne puisse pas voir une raison pour que le mal subsiste encore dans le monde à venir, non plus mélangé avec le bien, se propageant et se développant, mais tenu à l'écart, une seconde Mer Morte recouvrant l'épouvantable Sodome du passé."

— W. Cornforth

---

## NOTES — CHAPITRE VII

1. *France Protestante*, t. II, col. 855.
2. *Encyclopédie Lichtenberger*, t. II, p. 358.
3. Vol. XII, p. 244, Lettre au Rév. H. (27 mars 1764).
4. *Ibid*, p. 319.
5. *Ibid*, p. 437.
6. Sermon 112, "Le Riche et Lazare", *Works*, vol. VII, page 247.
7. Sermon 122, t. XII, p. 327.
8. Voyez E. Doumergue, *Jean Calvin*, t. IV, p. 244.
9. A. Matter. *Etude de la Doctrine chrétienne*, t. II, p. 428.



---

## Conclusion

---

En conclusion, et pour parler en historien et non en homme d'Église ou de parti (ce qui souvent est la même chose), John Wesley fut un théologien orthodoxe, mais d'une orthodoxie *sui generis*, fort indépendante d'allures et fort conservatrice quant au fond de l'enseignement évangélique; ne se souciant pas des anathèmes, qu'ils fussent lancés par la main gantée de Lady Huntingdon ou par les rudes mains des frères Hill, d'Auguste Toplady, ou de l'évêque Lavington; préférant être appelé Arminien avec la minorité de Dordrecht, que Calviniste avec la majorité; ne damnant personne pour cause d'hérésie, pas plus Michel Servet et Castellion, que Socrate et Marc-Aurèle. Il n'acceptait que Jésus-Christ comme arbitre des controverses théologiques, et eût volontiers répété le mot de Pascal: *Ad tuum, Domine Jesu, tribunal appello*, "Seigneur Jésus, j'en appelle à Ton tribunal", en y ajoutant, à l'égard de ses écrits, ce que Pascal disait de ses *Provinciales*: "Si mes lettres sont condamnées à Rome (ou à Genève), ce que j'y condamne est condamné dans le ciel."

\* \* \*

Ceux qui ont contesté à Wesley la qualité de protestant ne connaissent ni son histoire, ni ses doctrines. Wesley fut protestant jusqu'au fond de l'âme, et le protestantisme n'a pas eu, depuis les réformateurs, de représentant plus convaincu que lui. Bien loin que le Méthodisme ait été une déviation du protestantisme, il l'a ramené à son principe essentiel, en lui communiquant une nouvelle vie.

Le réveil méthodiste ne s'est pas borné à remettre en lumière la doctrine du salut par la foi, il en a tiré toutes les conséquences qu'elle renferme, et il a ainsi marqué un pas en avant sur la Réforme du XVI<sup>e</sup> siècle! Au particularisme des réformateurs, qui interprétaient mal quelques textes de saint Paul et croyaient que l'œuvre de la rédemption ne s'applique qu'aux élus, Wesley opposa la doctrine de la rédemption universelle. A une notion incomplète de la sanctification, qui la réduisait souvent à n'être que la pratique des bonnes œuvres, Wesley opposa la sanctification par la foi, avec la possibilité de la victoire complète dès ici-bas sur le péché. Il affirma, l'Écriture à la main, l'amour de Dieu pour tous les hommes et la possibilité pour tout chrétien d'aimer Dieu de tout son cœur.

\* \* \*

Pour le dire en passant, si l'on ne peut sans doute reconnaître à Wesley le génie intellectuel et philosophique de l'auteur des *Pensées*, ni la verve de polémiste de l'auteur des *Provinciales*; s'il n'est pas le géant que fut Pascal, dans le monde religieux, il ressembla pourtant à cet homme éminent par l'indépendance du caractère, la force de la volonté et l'aspiration à la sainteté. Ce janséniste à l'âme ardente et consacrée a écrit, sur son expérience au sujet du "pouvoir illimité de la grâce pour opérer dans le croyant la délivrance du péché", une page qui a mérité d'être mise, par Ami Bost, à côté de celles de la wesleyenne Esther-Anne Rogers, une des saintes du Méthodisme. C'est Pascal qui a écrit cette déclaration, que Wesley n'eût pas désavouée, quoi qu'il n'en ait pas écrit une aussi forte sur lui-même: "Je bénis tous les jours de ma vie notre Rédempteur qui, d'un homme plein de faiblesse, de misère, de convoitise, d'orgueil et d'ambition, a fait un homme exempt de tous ces maux, par la force de Sa grâce à laquelle toute la gloire en est due, n'ayant de moi que la misère et l'erreur." (Voyez cette *Profession de foi* de Pascal, dans la *Vie de Pascal*, écrite par Mme Périer, sa sœur.)

\* \* \*

Arrêtons-nous devant la scène finale de la vie de Wesley, l'un des plus grands serviteurs de Dieu qui aient vécu depuis saint

Paul. On montre toujours, dans le presbytère qu'il fit construire près de la chapelle de City Road, à Londres, la modeste chambre où il mourut entouré de quelques amis. Voici quelques-unes de ses dernières paroles:

— Le meilleur de tout, c'est que Dieu est avec nous.

— L'Éternel est avec nous, le Dieu de Jacob est notre refuge.

Les dernières paroles de Wesley mourant nous disent le secret de la puissance et des succès de ce serviteur de Dieu. Si le Méthodisme a été, selon la parole de Scherer, "un mouvement religieux qui a changé la face de l'Angleterre"; si, selon une parole de Gladstone, "la vie et les actes de Wesley ont exercé une grande influence sur l'histoire religieuse de la chrétienté"; si cet homme a contribué plus qu'aucun autre à sauver le protestantisme de la décadence où il était tombé; si le réveil qu'il a inauguré a créé une Eglise de trente millions d'âmes et vivifié les vieilles Eglises protestantes, — j'en trouve la raison dans ces deux dernières paroles de Wesley: l'une proclamant le salut par Christ seul: "*Je suis le plus grand des pécheurs; mais Jésus est mort pour moi,*" et l'autre affirmant la présence perpétuelle de l'Esprit de Dieu au milieu des siens: "*Le meilleur de tout, c'est que Dieu est avec nous*".

—*Matthieu Lelièvre*



## **APPENDICES**

## AVIS

*Nous réunissons dans cet appendice divers morceaux de théologiens méthodistes pour la plupart, sur des sujets théologiques qui n'ont pas été abordés, ou qui ne l'ont été que faiblement par John Wesley.*

M.L.

---

## La Création d'après la Bible

---

Si nous ouvrons la Bible et que nous y lisions le premier chapitre de la Genèse, nous y trouvons une notion de la création pleine de simplicité et de grandeur. La Bible ne nous fournit pas sans doute une sorte de procès-verbal de l'œuvre créatrice. Son récit simple, sobre et populaire dans sa forme, ne nous donne pas une description scientifique de la formation de l'univers; mais il nous fournit les principes essentiels d'une cosmogonie digne de Dieu (de *cosmos*, monde et *goneia*, naissance). Voici ces principes:

1° Dieu a créé le monde, lequel n'a pas existé de toute éternité. Il l'a créé, au sens absolu du mot, *matière et forme* (Gen. 1:1-3; Ps. 33:6; Hébr. 11:3). Il l'a créé *de rien* (*ex nihilo*), il l'a tiré du néant. Dans ce sens, Dieu seul crée; l'homme combine, organise la matière préexistante, mais il ne saurait la créer. Dieu est donc antérieur et supérieur au monde; c'est ce qu'on appelle la *transcendance* de Dieu (du latin *transcendere*, aller au delà, surpasser). Mais l'*immanence* de Dieu (du latin *manere in*, demeurer dans) est également vraie, car c'est en Lui que Ses créatures puisent la vie (Act. 17:28). Le déisme n'admet que la transcendance de Dieu, et le panthéisme que l'immanence. Le dogme chrétien unit les deux moitiés de vérité de ces systèmes pour en faire la vérité complète qui donne satisfaction à la raison et à la conscience.

2° La création a eu un caractère *progressif*. Dieu, d'après le récit de la Genèse, créa d'abord la matière informe, ou le *chaos*; puis il y introduisit la lumière, l'ordre, la vie végétale, la vie animale, et enfin la vie intelligente et libre. C'est l'œuvre des six *jours*, qu'il faut entendre comme des époques d'une grande durée. A mesure que la création se poursuit, les ouvrages du Créateur sont de plus

en plus parfaits, jusqu'à ce que Dieu contemple Son image en l'homme, Sa dernière et plus excellente créature. "La science moderne, et spécialement la géologie, confirme dans ses grands traits le récit biblique. Elle nous enseigne en effet que l'univers s'est organisé lentement, et que notre planète en particulier a été le théâtre d'une longue série de transformations et de modifications avant de devenir le domicile de notre race. Elle reconnaît aussi, par ses études sur les diverses couches terrestres, que l'homme a paru le dernier, après toutes les espèces animales" (*Recolin*).

3° L'homme est le terme du progrès dans la nature. Il n'est pas simplement l'une des créatures de Dieu; il est le but de l'œuvre créatrice.

4° L'œuvre de la création était digne de Dieu, avant que le péché l'eût souillée. Il existe, entre ses diverses parties, une harmonie merveilleuse qui nous révèle la sagesse et la bonté du Créateur, en même temps que Sa puissance. En sortant de Ses mains, chaque chose était à sa place, et tout était très bon (Gen. 1:10, 12, 21, 25, 31).

5° La Création n'a pas été le produit de la nécessité, mais l'œuvre d'un Dieu libre, un acte de Sa parole (Gen. 1:3). Dieu eût pu se passer du monde: Il se suffisait à Lui-même dans l'ineffable plénitude de Son Etre. S'Il a créé l'univers, c'est par un effet de Sa bonté, et afin de communiquer à d'autres êtres Ses perfections et Sa félicité (Ps. 136:5). Le *but* qu'Il s'est donc proposé, en créant, c'est le bien et le bonheur de Ses créatures. D'autre part, le Monde, en manifestant les perfections du Créateur, sert à Sa gloire, et l'on peut donc dire, avec une égale vérité, que Dieu a créé le monde pour Sa gloire (Es. 43:7; Ps. 19:2).

6° Dieu a créé le monde par le moyen de Son Fils ou de Sa Parole (Jean 1:3, 10; Col. 1:16, 17; Hébr. 1:1-3). La Rédemption de l'homme pécheur, accomplie par le Fils de Dieu, est une seconde création complétant la première (2 Cor. 5:17).

Nous n'aborderons pas ici la grande question des rapports du récit mosaïque de la Création du monde, avec les découvertes modernes de la science. Nous renvoyons à la belle étude de M. Godet, sur *Les six jours de la Création*, dans ses *Etudes bibliques*. Il y relève onze traits de ressemblance frappants entre la Genèse et la science, sur des points où les données bibliques, en contradiction avec les apparences, ont indiqué, longtemps à l'avance, des faits

que la science n'a constatés que de nos jours. Ainsi, par exemple, la terre enveloppée d'eau à l'origine, la création de la lumière avant celle du soleil, les continents soulevés graduellement du fond des mers, la priorité de l'apparition des animaux marins et des amphibiens, par rapport à celle des animaux terrestres, la simultanéité de l'apparition des oiseaux et de celle des habitants de la mer d'une part, et celle des animaux terrestres et de l'homme, d'autre part. "Que penser, s'écrie M. Godet, d'une telle série de rapprochements? Sont-ils accidentels? Autant vaudrait dire que les deux portions d'un engrenage ne s'emboîtent que par hasard."

Ce récit est donc le produit d'une révélation. "Cette révélation, dit la *Bible annotée*, accordée soit à Adam, soit à l'un des patriarches antérieurs au déluge, aura été transmise par les fils de Noé à tous les peuples, chez qui elle s'est conservée partiellement, mais troublée par l'influence du polythéisme... Dieu, au moment où Il accordait à Moïse la grande révélation du Sinaï, lui aura rendu la connaissance de l'œuvre créatrice dans sa pureté. Peut-être aura-t-Il employé pour cela le mode de la vision prophétique, qui peut s'appliquer au passé comme à l'avenir. Une révélation de ce genre se comprend mieux, en effet, sous la forme de tableaux successifs que sous celle d'une inspiration purement spirituelle." Voir, sur cette hypothèse, l'étude déjà citée de Godet (*Etudes bibliques*).

### **Création de l'homme, sa nature et sa vocation**

En abordant le récit de la création de l'homme, la Genèse ne nous parle plus, comme pour les plantes et les animaux, de la terre *produisant*, sur l'ordre de Dieu, cette créature nouvelle et dernière. Elle nous fait pénétrer dans la pensée du Créateur; elle nous Le montre prenant conseil avec Lui-même et affirmant solennellement Son dessein: "Faisons l'homme à notre image..." (Gen. 1:26). Cet homme est bien "formé de la poussière de la terre" (2:7), mais il n'est pas produit par elle; c'est Dieu même qui le forme. De plus, Il "souffla dans ses narines un souffle de vie", expression qui indique la communication directe d'une vie supérieure à celle des animaux. Le récit sacré a voulu évidemment différencier d'une façon absolue cette création des précédentes.

Les partisans chrétiens du transformisme ne croient pas impossible de concilier leur théorie avec cet enseignement de la Genèse, et n'hésitent pas à considérer l'homme, dans son être physique, comme "le produit final de cette vaste lignée d'êtres antérieurs qui ont vécu à travers tous les âges". "Il n'est pas possible de supposer, dit le docteur Dallinger, que la nature physique de l'homme n'ait pas été un produit des mêmes grandes lois créatrices, des mêmes procédés vitaux que ceux qui ont donné naissance aux chimpanzés ou aux gorilles; une création lente, continue, à travers une longue suite de transformation d'êtres, sortant de la poussière de la terre<sup>1</sup>." L'auteur fait remarquer que le récit de la Genèse est muet sur le *comment* de la création de l'homme, et il ajoute que, quelle que soit la méthode de cette création, "c'est la possession de ce qu'on appelle l'âme qui a donné à l'humanité son existence". En d'autres termes, l'acte créateur de l'homme, résumé en quelques mots, est la mystérieuse insufflation de l'Esprit divin dans un être qui, par un long *processus*, s'était peu à peu dégagé de l'animalité.

Les textes bibliques, il faut bien le dire, ne se prêtent pas aisément à une pareille interprétation et paraissent faire de la création de l'homme une création à part, *sui generis*, un ordre de choses nouveau, l'avènement, en un mot, de l'esprit et de la conscience dans un monde où l'animalité était jusqu'alors le plus haut degré atteint de la vie. Aux trois règnes inférieurs, le règne minéral, le règne végétal et le règne animal, l'apparition de l'homme sur la terre fait succéder le règne humain, qui a sans doute des traits de ressemblance avec le règne animal, auquel il se rattache par un certain côté, comme celui-ci se rattache au règne végétal et ce dernier au règne minéral, mais dont il se distingue par des différences plus profondes que celles qui séparent les règnes inférieurs.

La science la plus libre est obligée de reconnaître qu'un abîme sépare l'homme des animaux les plus développés, et que toutes les découvertes de la paléontologie n'ont pas amené la découverte d'un seul échantillon de ces chaînons intermédiaires qui devraient exister entre l'humanité et l'animalité, si cette dernière était la source de celle-là. "Affirmer, dit M. Dallinger<sup>2</sup>, que les singes anthropoïdes, tels que nous les connaissons, ont été, dans la véritable acception du mot, les ancêtres directs de l'homme, ce n'est pas là une prétention sérieuse, même de la part d'évolutionnistes

outrés. Les faits que nous avons sous les yeux ne la justifient pas. Le singe le plus parfait n'est jamais qu'un singe; et bien que les plus anciens débris humains, tels que les crânes d'Engis et de Neanderthal, découverts dans des circonstances qui prouvent évidemment une incommensurable antiquité, possèdent des traits caractéristiques qui indiquent certains rapprochements avec les grands singes, ce sont toujours des crânes d'hommes. Après un examen critique et approfondi des deux crânes dont nous venons de parler, le professeur Huxley dit, en parlant de celui d'Engis: "Ses dimensions s'accordent également bien avec celles de quelques crânes européens... C'est en réalité un crâne humain, bien déterminé, de grandeur moyenne, qui peut également bien avoir appartenu à un philosophe ou avoir contenu le cerveau inintelligent d'un sauvage". Le même savant, fort peu suspect de complaisance pour la Bible, dit encore: "Les restes fossiles de l'homme, découverts jusqu'ici, ne me semblent pas nous rapprocher sensiblement d'une forme pithécoïde inférieure."

Ces aveux de la science la plus indépendante nous paraissent suffisants pour nous permettre de nous en tenir, pour ce qui est de la création de l'homme, à l'interprétation la plus simple du récit sacré. L'homme n'est pas le résultat d'un développement naturel de la matière, le produit de l'action fatale des forces de la nature; il est le fruit d'un acte spontané du Créateur. Il est, non seulement la dernière et la plus excellente des créatures terrestres, mais une créature distincte de la nature et régie par des lois d'ordre moral, qui font de lui un être libre et responsable. Les différences considérables qui existent entre l'homme et l'animal doivent être rappelées ici. "L'homme est une personnalité consciente et disposant d'elle-même, tandis que l'animal n'agit que comme représentant de l'espèce à laquelle il appartient. L'homme a l'intuition du bien et du mal, et, par cette conscience, il devient responsable de ses actes; l'animal ne connaît que la sensation agréable ou pénible, et ne peut être envisagé comme moralement responsable. L'homme parle; l'animal n'a pas le langage, non que les organes lui manquent pour cela, mais parce qu'il n'a que des représentations individuelles et qu'il est incapable d'idées générales comme celles qu'exprime le langage. L'homme progresse incessamment; l'animal demeure stationnaire, enfermé qu'il est dans le cercle que lui trace l'instinct" (*Bible annotée*, t.I, p. 103).

Si un abîme infranchissable sépare l'homme de l'animal, l'homme ressemble partout à l'homme, quelles que soient les différences extérieures qui les distinguent. L'examen de la constitution physiologique de l'homme prouve que les diverses races humaines ne forment pas des espèces distinctes, mais des variétés d'une seule espèce. La physionomie morale de l'homme est également la même, quand on va au fond des choses; l'intelligence et la conscience du sauvage n'attendent que la culture de la civilisation et de la religion pour atteindre au niveau intellectuel et moral de l'homme civilisé. Cette unité du genre humain, attestée par l'Écriture (Mat. 19:4; Act. 17:26), est donc aussi attestée par la science.

*L'état primitif de l'homme n'a pas été, comme le prétendent certains savants, un état voisin de l'animalité; l'Écriture le caractérise en disant que l'homme fut fait "à l'image de Dieu et selon Sa ressemblance".* Saint Augustin pensait que le premier de ces termes signifiait la connaissance de la *vérité (cognitio veritatis)* et le second l'amour de la *vertu (amor virtutis)*. Les théologiens catholiques voient généralement dans l'*image* la nature morale de l'homme, et dans la *ressemblance* sa justice originelle. L'homme, d'après eux, aurait perdu, à la chute, la ressemblance et non l'image de Dieu. Nous croyons, avec Calvin, cette distinction subtile est peu justifiée. Il n'y a là que la répétition, sous deux formes successives, de la même idée, selon le génie de la langue hébraïque. Tout au plus pourrait-on dire avec la *Bible annotée* que "la réunion de ces deux termes accentue à la fois la ressemblance (à l'image), et la différence (un portrait, c'est le sens du second terme employé)".

Mais en quoi consiste cette image de Dieu que l'homme primitif portait en lui? On a voulu expliquer ce terme par les paroles qui suivent: *Qu'il domine*, etc. (Gen. 1:26), c'est-à-dire que l'image de Dieu consisterait dans la souveraineté accordée à l'homme sur la nature inférieure, qui est comme une délégation de la souveraineté divine. Mais cette autorité attribuée à l'homme est un résultat de sa ressemblance avec Dieu; elle n'est pas cette ressemblance elle-même. D'autres ont voulu voir l'image de Dieu dans la majesté empreinte sur la figure humaine, ou encore sur l'attitude droite de l'homme, qui le fait regarder en haut, tandis que les animaux ont les regards tournés vers la terre. Sans contester que l'être physique de l'homme soit empreint du sceau divin, on ne saurait dire que c'est par son corps que l'homme est semblable

à Dieu, puisque Dieu n'a pas un corps. Beaucoup de théologiens estiment que la personnalité est le trait essentiel de cette image. Mais s'il en était ainsi, le péché n'aurait pas effacé en nous cette image; l'homme déchu demeure doué de sa personnalité très accusée. La personnalité est l'une des conditions essentielles de la ressemblance divine; elle n'est pas cette ressemblance elle-même.

L'image de Dieu, disons-nous avec Calvin, "s'étend à toute la dignité par laquelle l'homme est éminent par-dessus toutes les espèces d'animaux. Sous ce mot est comprise toute l'intégrité de laquelle Adam était doué pendant qu'il jouissait d'une droiture d'esprit, avait ses affections bien réglées, ses sens bien attempés (modérés), et tout bien ordonné en soi pour représenter par tels ornements la gloire de son Créateur. Et, bien que le siège souverain de cette image de Dieu ait été posé en l'esprit et au cœur, ou en l'âme et ses facultés, toutefois il n'y a eu nulle partie, jusqu'au corps même, en laquelle il n'y eût quelque étincelle luisante<sup>3</sup>."

L'image divine réside surtout dans la conscience morale et religieuse que l'homme porte en lui, dans la volonté libre qui fait qu'il dispose de lui-même et n'est asservi ni par l'instinct ni par la nature, dans son intelligence capable de discerner la voie à suivre et de connaître Dieu, et enfin dans son cœur capable de L'aimer et de se donner à Lui. Ces nobles facultés de l'âme humaine forment, dans leur ensemble, l'image divine empreinte en l'homme, et les traits de ressemblance qui le font reconnaître comme appartenant à la race de Dieu (Act. 17:28-29). Il les possède en commun avec les anges, ces fils de Dieu (Job 2:1), qui ont conservé leur pureté originelle. La chute de l'homme a altéré en lui l'image de Dieu, sans l'effacer complètement. Il reste doué de besoins religieux, quoique ces besoins s'égarent; il a une volonté libre, quoiqu'elle soit souvent dominée par le penchant au mal; il a une intelligence puissante, quoiqu'elle se détourne volontiers des vérités supérieures; il a un cœur troublé par les passions, mais que Dieu peut seul satisfaire. Son renouvellement spirituel a lieu, dit saint Paul, "selon l'image de celui qui l'a créé" (Eph. 4:24).

Avant que cette image de Dieu eût été altérée en l'homme, ses facultés se tournaient naturellement vers Dieu et vers le bien. Non seulement il ne faisait pas le mal, mais il l'ignorait. Il vivait dans un état d'innocence heureuse, plutôt que de sainteté. La sainteté implique la victoire remportée sur le mal, le libre choix du bien.

L'homme se serait élevé de l'innocence à la sainteté, s'il avait triomphé dans l'épreuve à laquelle il fut soumis. Le progrès était la loi de sa nature; il se fût accompli normalement dans la voie de la connaissance et de la sainteté. La vie que Dieu lui avait communiquée se serait développée en vie éternelle. L'immortalité physique, aussi bien que spirituelle, eût été le glorieux apanage de la nature humaine victorieuse du mal.

La *vocation* de l'homme découle de la constitution même de son être. Par son corps, tiré de la terre, il se rattache à ce monde, dont il est le roi et où il doit exercer, de la part de Dieu, une souveraineté bienfaisante (Gen. 2:7). Par son âme, qui est le souffle même de Dieu, il se rattache au monde des esprits et à Celui qui en est le Roi. La subordination du corps à l'âme, qui était la condition absolue du progrès humain, a fait place, par le péché, à la subordination de l'âme au corps. C'est cette perturbation profonde de la nature humaine qui a rendu l'homme infidèle à sa vocation. L'âme s'est asservie au corps; la vie inférieure a pris le pas sur la vie supérieure. C'est sur cette chute et sur ses conséquences que nous devons maintenant diriger notre attention.

— *Matthieu Lelièvre*

---

#### NOTES — I

1. Page 122, de la traduction française de l'ouvrage du docteur Dallinger, pasteur wesleyen anglais, fort versé dans les sciences naturelles. Ce livre est un plaidoyer en faveur du transformisme.
2. Page 118.
3. *Institution de la religion chrétienne*, liv. I, chap. 15, sect. 3.

---

## De l'origine du mal

---

On a voulu expliquer l'origine du mal en disant qu'il a sa source dans le corps, que l'esprit, bon par lui-même, est vicié par son union avec la matière. C'est revenir au dualisme et le mettre en l'homme, sinon en Dieu. C'était le point de vue gnostique. Il faut reconnaître que ce point de vue a les apparences en sa faveur. Nos organes physiques sont certainement le siège de penchants sensuels et de passions dangereuses, et l'Écriture Sainte nous invite à "tenir notre corps en bride" (Jac. 3:2). Mais c'est se faire une étrange idée des rapports du physique et du moral en l'homme que de faire remonter au premier la responsabilité de la déchéance du second. Au lieu d'accuser la partie inférieure de nous-même d'avoir entraîné au mal la partie noble, il faudrait se demander si ce n'est pas plutôt celle-ci qui, par sa déchéance, a développé chez son associé des instincts mauvais. D'ailleurs, "le corps en soi n'est pas mauvais; rien n'est plus facile que de concevoir un corps dans l'ordre, un corps spirituel, c'est-à-dire servant d'organe à l'esprit, au lieu de l'asservir à ses penchants dépravés (*Naville*).

On a rajeuni, de nos jours, cette théorie en lui donnant la forme suivante: "La vie de l'homme, a-t-on dit, est un développement, qui a pour point de départ l'animalité. L'enfant commence par la vie animale; avant que la raison et la conscience aient parlé, la chair a élevé la voix, avec ses appétits et ses exigences. Et quand enfin la vie morale s'éveille, la chair a pris les devants, et l'esprit est d'avance vaincu. C'est dans sa faiblesse que réside le péché. C'est le point de vue auquel s'arrêtent les théologiens libéraux, qui rejettent le dogme de la chute. C'est celui qu'expose notam-

ment M. Réville dans son étude sur *l'Etat primitif de l'humanité* (*Nouvelle Revue de théologie*, t. IX, p. 129). Pour lui, l'homme a été, à l'origine, dans "un état d'ignorance absolue, d'indifférence morale, en un mot d'animalité", et ce que la théologie appelle du nom de chute marquerait au contraire la réalisation d'un immense progrès, puisque c'est "un état de réflexion, de sens moral et de spiritualité, bien que cet état coïncide avec l'apparition de la conscience du péché". D'après lui, "l'égoïsme animal et sensuel de l'enfant, comme de l'homme primitif, n'est pas en soi immoral. Il ne le devient qu'à la suite de l'éveil de la conscience." "En réalité, ajoute-t-il, ce sentiment du péché, lors même qu'il se joindrait à la conscience douloureuse de l'esclavage moral, est un progrès sur l'état antérieur. Et pourtant il pourra faire l'effet d'une chute."

Cette théorie semble imaginée tout exprès, d'une part, pour cadrer avec les hypothèses du transformisme sur l'origine animale de l'homme, hypothèses qui sont loin d'être démontrées, comme nous l'avons vu, et, d'autre part, pour écarter à tout prix le dogme de la chute et celui de la rédemption, qui sont les deux colonnes maîtresses de l'enseignement chrétien<sup>1</sup>. Mais cette explication de l'origine du mal n'a pas seulement le tort d'ébranler les bases de la foi: elle ébranle aussi celles de la morale. Le péché, devenu un simple fait de nature, et même une condition de progrès, n'a plus cette gravité redoutable que notre conscience, formée sous l'influence de l'Évangile, lui attribue. Il n'est plus un mal en soi, mais un moindre bien, un acheminement vers le bien. Le combattre, c'est sans doute marcher dans la voie du progrès; mais lui céder, c'est obéir à la nature. La responsabilité du pécheur s'atténue nécessairement avec la gravité du péché. Comment serions-nous responsables d'une situation qui tient à la nature même des choses? L'auteur responsable du péché, dans cette hypothèse, ce n'est pas l'homme, c'est Dieu, et nous aurions le droit de Lui dire avec le poète:

*Pourquoi donc, ô Maître suprême,  
As-tu créé le mal si grand,  
Que la raison, la vertu même,  
S'épouvantent en le voyant?*

"Admettons, dit M. Trottet, que le mal soit une condition du bien. Il faudrait alors reconnaître qu'inhérente à la nature de l'homme primitif, elle ne serait que la forme normale du

développement humain; ce qui la revêtirait d'un caractère de nécessité. Dès lors, comment contester que le mal a Dieu pour auteur et que l'homme n'en est nullement responsable? Mais, à ce compte, que peut vouloir signifier le sentiment indestructible de cette responsabilité? Quelle serait encore l'autorité du devoir et de la conscience morale? Comment, si le mal n'est qu'un degré inférieur du bien, comment l'homme serait-il coupable d'entrer dans la seule voie qui lui soit ouverte vers le mieux? Le mal, d'ailleurs, ne saurait être une condition du bien, à moins de revêtir un caractère moral, sinon le bien lui-même cesserait d'être quelque chose de moral."

Toutes les théories qui font du péché l'attribut nécessaire de l'homme physique oublient que tous nos péchés ne proviennent pas de sens, et que quelques-uns des plus graves, tels que l'orgueil, la ruse, l'envie, l'avarice, etc., sont essentiellement spirituels.

La véritable origine du péché, l'Évangile et la conscience nous la montrent dans l'homme lui-même et dans le mauvais usage qu'il a fait de sa liberté.

La liberté est le trait essentiel de cette image divine imprimée sur l'âme de l'homme par le Créateur. La liberté n'est autre chose que le pouvoir de se déterminer soi-même, de choisir sa voie, de se prononcer souverainement. Toutes les autres créatures terrestres se meuvent sur le terrain de la nécessité; l'homme seul a été placé sur celui de la liberté. Or, la liberté suppose la possibilité du mal. Un être qui, placé en présence d'une volonté supérieure, serait contraint d'obéir ne serait pas un être moral. Si l'homme eût été incapable de faire le mal, il ne serait pas libre; il serait le plus intelligent des animaux, il ne serait pas l'homme fait à l'image de Dieu. En créant des êtres libres, anges ou hommes, Dieu a, par cela même, reconnu la possibilité du péché. Cette possibilité découlait de la nature même des choses, à laquelle Dieu Lui-même ne peut pas se soustraire.

---

#### NOTE — II

1. Si le mal universel ne doit pas être rapporté à une chute de notre espèce; si le péché n'est rien qu'une imperfection inévitable, sans la conscience de laquelle on ne saurait parvenir au mieux, la condition nécessaire du progrès, et, par suite, un degré encore inférieur du

développement moral; il est certain qu'il fait, dès l'origine, partie intégrante de la vie religieuse; qu'un développement spirituel ne saurait se concevoir ici-bas sans le péché; que Jésus-Christ Lui-même n'a pu atteindre le sommet de la vie morale par une autre voie; que, formant un élément indispensable de la nature humaine, le péché doit être rapporté à Dieu plutôt qu'à l'homme; que l'humanité, n'étant pas déchue, n'a besoin que d'un guide, et nullement d'un rédempteur; que Jésus-Christ, réduit ainsi à n'être que le premier de ses docteurs, en éclaire la marche, la soutient et lui sert d'exemple, sans que Sa vie et Sa mort revêtent une plus haute signification; et, dès lors, que la conversion se confond avec une conduite pure; qu'être *régénéré*, c'est avoir des mœurs; et que le christianisme héroïque de Jesus et des apôtres disparaît dans un système vulgaire de morale. (Trottet, *Supplément théolog. de la Rév. Chr.*, août 1862.)

—Matthieu Lelièvre

---

## La chute d'après la Bible

---

En créant l'homme à Son image, Dieu le fit innocent, exempt de tout germe de péché, mais libre et appelé à s'élever de cet état de perfection naturelle à la sainteté volontaire, à la perfection morale. Ce progrès dans le bien, pour se réaliser, nécessitait une épreuve, la grande épreuve de la liberté. Bon par nature, l'homme devait l'être par choix, sans quoi il n'eût pas été un être moral et eût été privé du trait essentiel de la ressemblance divine. "Une mise en demeure d'obéir ou de résister, dit M. Godet, voilà la première dispensation de Dieu à l'égard de la créature libre, après qu'Il s'est fait connaître à elle comme Celui qui lui a accordé l'existence et tous les bienfaits qui l'accompagnent" (*Etudes bibliques*, première série, p. 10).

Cette épreuve eut pour théâtre, d'après le récit de la Genèse, le jardin d'Eden, ou paradis terrestre. Faut-il, avec beaucoup d'interprètes, n'attribuer qu'une existence idéale à ce premier séjour d'Adam et d'Eve. L'écrivain sacré, qui en indique la situation topographique, ne l'entendait pas ainsi. Il fallait bien d'ailleurs que le premier couple humain eût quelque part un lieu réel d'habitation, et que ce lieu fût digne du Créateur et de Sa plus noble créature. (Sur la topographie de l'Eden, voyez la *Bible annotée*, t. I, p. 106 et suiv.)

Les *circonstances* dans lesquelles se produisit cette épreuve furent d'abord un commandement positif de Dieu, ensuite une sollicitation extérieure à la désobéissance.

Le commandement de Dieu a trait à deux arbres symboliques placés par Lui dans le jardin d'Eden, à côté de beaucoup d'autres arbres "agréables à voir et bons à manger" (Gen. 2:9). Les fruits

de l'un de ces arbres, l'arbre de vie, devaient préserver l'homme de la dissolution à laquelle était exposé son corps tiré de la terre. L'autre arbre, celui de la connaissance du bien et du mal, ne portait pas, comme on l'a imaginé, des fruits empoisonnés qui devaient causer la mort; ce nom lui est donné sans doute "en raison de l'effet qui devait nécessairement résulter de la défense faite à l'égard de son fruit". L'interprétation allégorique voit, dans le premier de ces arbres, "le symbole de la puissance vivifiante de Dieu, qui devait transformer le corps terrestre de l'homme en corps spirituel et immortel", et, dans le second le symbole de la douloureuse connaissance du mal consommé et du bien perdu qui devait résulter de la première désobéissance. Il ne faut pourtant pas oublier que le péché de nos premiers parents a dû être un acte déterminé, et que l'épreuve à laquelle ils ont été soumis a dû porter sur un ordre de faits approprié à l'état de simplicité enfantine qui était le leur. L'homme enfant a eu à lutter contre une tentation analogue à celles que nos enfants rencontrent eux-mêmes devant eux à l'entrée de la vie, et dont l'issue — défaite ou victoire — a toujours une influence décisive sur la formation de leur caractère moral. On peut affirmer que, si ces arbres de l'Eden sont des symboles, ce sont des symboles historiques, voulus de Dieu et appropriés par lui à l'éducation morale de l'homme au premier âge de sa vie. La forme concrète, donnée par Dieu à Son premier commandement était un acte de condescendance envers la faiblesse de Sa créature.

Citons, sur les deux arbres de l'Eden, un passage remarquable du *Commentaire* de Keil et Delitzsch, sur la Genèse:

"Les noms de ces arbres dérivent de leurs relations avec l'homme, c'est-à-dire de l'effet que l'acte de manger leurs fruits était destiné à produire sur la vie humaine et sur son développement. Le fruit de l'arbre de vie conférait le don de la vie immortelle; et l'arbre de la connaissance était destiné à amener l'homme à la connaissance du bien et du mal. Cette connaissance n'était pas simplement l'expérience du bien et du mal, mais un élément moral dans le développement spirituel de l'homme, qui devait l'amener à la pleine réalisation de l'image de Dieu. En effet, l'ignorance du bien et du mal provient soit de l'absence de maturité de l'enfance (Deut. 1:39), soit de la caducité de la vieillesse (2 Sam. 19:35); tandis que l'aptitude à discerner le bien du mal est mentionnée comme l'attribution d'un roi (1 Rois 3:9), ou le don supérieur d'un ange (2 Sam. 14:17), et est attribuée, dans son sens

le plus élevé, à Dieu lui-même (Gen. 3:22). Pourquoi donc Dieu défendit-Il à l'homme de manger du fruit de l'arbre de la connaissance du bien et du mal, avec la menace qu'"au jour où il en mangerait, il mourrait"? Devons-nous considérer l'arbre comme vénéneux et supposer que son fruit possédât quelque propriété fatale? Cette supposition méconnaîtrait la nature morale du péché. Même en ce qui concerne l'arbre de vie, ce n'est pas dans le caractère physique du fruit que gisait sa vertu. Aucun fruit terrestre ne possède le pouvoir de donner l'immortalité; tout au plus peut-il alimenter la vie. Et ceci est aussi vrai de la nature originelle de l'homme que de sa nature après la chute. Un corps formé de matière terrestre ne pouvait être essentiellement immortel; il devait nécessairement soit retourner à la terre et tomber en poussière, soit être transformé pour participer à l'immortalité de l'âme. La puissance qui transforme la corporalité en immortalité est de nature spirituelle, et ne peut être communiquée à un arbre terrestre et à son fruit que par la Parole de Dieu et par une opération spéciale de Son Esprit, opération que nous ne pouvons nous représenter que comme analogue aux sacrements, dans lesquels des éléments terrestres servent de réceptacles et de véhicules à des influences spirituelles. Dieu communiqua à ces deux arbres une nature sacramentelle telle que leurs fruits pouvaient et devaient produire des effets suprasensibles, mentaux et spirituels, sur la nature du premier couple humain. L'arbre de vie devait lui communiquer une vertu par laquelle sa vie échapperait à la mort. L'arbre de la connaissance devait conduire l'homme à la connaissance du bien et du mal; mais, conformément à l'intention divine, c'était en ne mangeant pas son fruit que l'homme devait réaliser cet objet. Pour y atteindre, il ne devait pas seulement discerner la différence entre ce qui était en accord avec la volonté de Dieu et ce qui lui était contraire, mais il devait arriver, par son obéissance, à reconnaître que tout ce qui est contraire à la volonté de Dieu est un mal à éviter, et il devait en même temps, par sa résistance au mal, s'élever de la simple liberté de choix, qui lui avait été originellement départie, à la liberté supérieure qui résulte d'une fixation décisive et volontaire dans le bien. Par l'obéissance à la volonté divine, il aurait atteint à une connaissance du bien et du mal semblable à celle de Dieu, c'est-à-dire en rapport avec l'image de Dieu qu'il portait en lui. Il aurait discerné le mal dans l'approche du Tentateur, mais, au lieu de lui céder, il l'aurait repoussé et se serait ainsi approprié le bien, dans le plein exercice de son libre arbitre, et se serait élevé vers la possession d'une liberté toujours plus complète.

"Mais l'homme ayant refusé de suivre la route que Dieu lui avait tracée, et ayant mangé le fruit défendu, la vertu commu-

niquée par Dieu au fruit s'est manifestée d'une autre manière. L'homme a appris la différence entre le bien et le mal par sa coupable expérience, et en ouvrant sa propre âme au mal, il est tombé victime de la mort dont il avait été menacé. Et, ainsi, par sa faute, l'arbre qui devait l'aider à atteindre la vraie liberté, ne lui a apporté que la liberté trompeuse du péché, et avec elle la mort."

L'existence dans le jardin d'Eden d'un arbre dont le fruit était interdit à l'homme n'était pas, en elle-même, une tentation à la désobéissance. Cette tentation lui vint du dehors. Le récit sacré attribue au serpent cette sollicitation extérieure. Mais peut-il s'agir ici tout simplement du reptile connu sous ce nom? Evidemment non, car d'abord l'auteur nous rappelle que c'était l'un des animaux "que l'Éternel Dieu avait faits" (Gen. 3:1); il n'était donc pas mauvais en soi, puisqu'il appartenait à cette création que Dieu avait déclarée bonne. Et ensuite, l'animal qui entre en scène parle, raisonne, poursuit avec une grande habilité son but, qui est d'entraîner au mal le couple humain, toutes choses qu'un animal ne saurait faire. Enfin, la sentence qui le frappe (v. 15) le traite en être responsable. Le verset 1, qui attribue au serpent la finesse ou la subtilité, ne fait que constater la circonspection bien connue de cet animal, qui lui a valu l'honneur de nous être donné en exemple par Jésus (Mat. 10:16). Cette qualité naturelle le rendait plus apte qu'aucune autre créature terrestre à servir d'instrument à l'ennemi de l'homme. Cet ennemi n'est autre que Satan, le chef des anges déchus, que les Israélites ont considéré de bonne heure comme le tentateur et l'accusateur des hommes. (Voyez Job. chs. 1-2; 1 Chr. 21:1; Zac. 3:1). Le livre de la Sagesse (II, 24) attribue à Satan la première tentation: "La mort est entrée, dans le monde, dit-il, par la jalousie du Diable." Jésus Lui-même a affirmé cette identité, dans une déclaration positive (Jean 8:44). Comparez 2 Cor. 11:3; Apoc. 12:9; 20:2. Nous ne pouvons pas expliquer comment Satan put revêtir l'apparence d'un serpent. Il n'y a cependant pas lieu de s'en étonner, puisqu'il nous est dit qu'il peut même "se déguiser en ange de lumière" (2 Cor. 11:14).

On s'est demandé quel intérêt pouvait avoir un tel être à faire pécher l'homme. "Avant tout, celui qu'a tout pécheur de multiplier le nombre de ses complices. Mais peut-être avait-il un but plus particulier encore. Si la Sagesse attribue cette intervention de Satan à la jalousie, ce livre part sans doute de l'idée que Satan était l'esprit supérieur auquel ce monde avait été primitivement

soumis et que, se voyant sur le point d'être dépossédé par l'homme, il a voulu l'entraîner dans sa chute, afin de déjouer le plan de Dieu en faisant tomber son rival. Cette pensée peut trouver un appui dans cette parole que Satan ose adresser à Jésus: "Je te donnerai tous ces royaumes et leur gloire, car elle m'a été donnée" (Luc 4:6), comme aussi dans le titre de *Prince de ce monde* que Jésus lui donne" (*Bible annotée*).

Dans le récit biblique de la chute, il y a divers points à relever:

1° *La progression dans la tentation*

(a) Le Tentateur cherche à inspirer le doute sur le commandement de Dieu, et en même temps il le dénature: "*Est-ce que Dieu aurait dit: Vous ne mangerez pas de tout arbre du jardin?*" (Gen. 3:1). Il exagère la portée de la défense en l'étendant à tous les arbres, et cherche ainsi à inspirer à la femme des doutes sur la bonté et sur la justice de Dieu.

(b) Il affirme que le jugement de Dieu ne s'accomplira pas: "*Vous ne mourrez nullement*" (v. 4); parole audacieuse qui accuse Dieu de mensonge.

(c) Il calomnie le caractère et les intentions de Dieu; il Lui refuse la bonté, après Lui avoir refusé la vérité: "*Mais Dieu sait...*" (v. 5). A l'entendre, ce serait par jalousie, et pour maintenir Adam et Eve sous Sa sujétion et les empêcher de devenir Ses égaux, que Dieu leur aurait donné cet ordre.

(d) Il leur promet le bonheur et la gloire par la désobéissance: "*Vos yeux s'ouvriront, et vous serez comme Dieu, connaissant le bien et le mal*" (v. 5). Ce besoin de s'élever jusqu'à Dieu et de Lui devenir semblable, qui est en l'homme, et dont il devait trouver la satisfaction dans l'obéissance, le Tentateur lui persuade qu'il le réalisera immédiatement par le péché. C'est l'éternel sophisme au moyen duquel la tentation séduit l'homme: Tu seras libre, tu seras grand, lui dit-elle, en déobéissant à Dieu.

2° *La progression de la chute*

(a) La femme entre en conversation avec le Tentateur. Elle aurait dû éprouver quelque défiance à l'égard d'un animal si différent de tous ceux qu'elle connaissait, puisqu'il parlait; elle aurait dû surtout se défier d'un être qui essayait de révoquer en doute un ordre positif de l'Eternel; elle aurait dû fuir au lieu de parler.

(b) Elle altère, en le répétant, le commandement de Dieu. "*Nous mangeons, dit-elle, des fruits des arbres du jardin; mais du fruit*

de l'arbre qui est au milieu du jardin, Dieu a dit: Vous n'en mangerez pas et vous n'y toucherez pas, de peur que vous ne mourriez" (Gen. 3:2, 3). Les mots: "vous n'y toucherez pas", ne faisaient pas partie du commandement; en les y ajoutant et en en exagérant ainsi la signification, la femme semble indiquer qu'elle-même trouve cet ordre bien sévère et que le doute sur la sagesse et la bonté de Dieu a commencé à trouver place dans son cœur.

(c) Elle croit le Tentateur, plutôt que Dieu. Sans s'informer s'il a quelque titre à être cru, elle accepte sa déclaration, quoiqu'elle soit contraire à celle de Dieu. Elle sacrifie, avec la plus coupable légèreté, les droits que le Créateur a sur elle à la fascination qu'exerce sur son esprit et sur sa volonté l'être mystérieux qui s'entretient avec elle. Sa foi en Dieu et en Sa bonté perd tout ce que gagne sa confiance dans la parole du Tentateur.

(d) Son cœur s'ouvre à la séduction de trois convoitises, qui s'allument à mesure que s'éteint la confiance en Dieu: la convoitise de la chair (*le fruit était bon à manger*); la convoitise des yeux (*agréable à voir*); et l'orgueil de la vie (*désirable pour donner de l'intelligence*). Voyez 1 Jean 2:15-16, et comparez la tentation de Jésus (Mat. ch. 4).

(e) Elle consomme extérieurement le péché qu'elle a déjà virtuellement accompli dans son cœur: "*Elle prit du fruit et en mangea.*"

(f) Elle entraîne l'homme dans la même faute. "*Elle en donna aussi à son mari, qui était avec elle, et il en mangea.*" Par cet acte d'Adam, la chute est consommée.

3° *Les suites du premier péché* (Gen. 3:7-13).

Adam et Eve ont honte de leur nudité. Leurs yeux se sont ouverts, non pour leur montrer en eux des dieux, comme le leur avait promis le Tentateur, mais pour leur montrer leur misère. Le sentiment de la honte fut le premier effet de la chute. Jusqu'alors unie à Dieu, l'âme de l'homme dominait le corps, qui était complètement son serviteur.

—*Matthieu Lelièvre*

---

## Jésus-Christ est-Il mort pour tous les hommes?

---

*Par William Arthur*

*(William Arthur, pasteur wesleyen anglais, naquit en Irlande en 1819. Il fut missionnaire, pendant quelques années, dans l'Inde. Revenu en Europe pour cause de santé, il fut pasteur anglais à Paris, de 1846 à 1848, où il apprit à connaître à fond notre langue et à aimer notre peuple. Il devint ensuite l'un des secrétaires généraux de la Société des Missions wesleyennes et contribua à la création de la Conférence méthodiste française en 1852. Il a composé de nombreux ouvrages dont deux, la Langue de feu et la Loi morale et la Loi physique. Ce dernier, traduit par M. Lelièvre, est une remarquable réfutation du positivisme. L'étude que nous publions sur l'universalité de l'œuvre de Christ, est un morceau remarquable de théologie biblique. M. Arthur a vécu les dernières années de sa vie à Cannes, sur la Côte d'Azur. Il fut l'un des représentants les plus distingués du Méthodisme contemporain.)*

Plus d'un prédicateur sincèrement pieux, en promenant ses regards sur une assemblée à laquelle il allait annoncer l'Evangile, s'est demandé s'il n'y en avait point quelques-uns, peut-être même beaucoup, parmi ses auditeurs, pour qui Jésus n'était pas venu mourir. D'un autre côté, bien des personnes qui entendent proclamer que les appels de la grâce s'adressent à tous les hommes, pensent qu'au fond il n'en est pas ainsi. Cet état de choses est trop sérieux pour que nous puissions l'envisager avec indifférence, trop triste pour que nous osions nous en indigner. Le fait est, pourtant, que ces préoccupations sont le fruit de certaines doctrines qui se rattachent au sujet le plus important, la mort de Jésus-Christ, et que ces enseignements ont été donnés avec une entière conviction par des hommes de talent et de piété qui, à ce

double point de vue, méritaient l'influence qu'ils ont exercée sur leurs semblables. Si leurs idées sont conformes à la Parole de Dieu, ce n'est pas un peu d'oppositon qui pourrait en diminuer la portée; mais si elles sont erronées, l'erreur qu'elles propagent a quelque chose de particulièrement sombre et qui obscurcit tout un côté de la vérité évangélique, bien qu'elle ne puisse l'effacer entièrement.

S'il existe quelqu'un pour qui Jésus-Christ ne soit pas mort, que la situation de cet homme est épouvantable! Il n'y a pas d'expiation pour lui. Il se trouve seul en face de la justice divine dans toute sa rigueur, sans médiation, sans sacrifice pour les péchés. Coupable et condamné, il attend le juste châtiment d'une âme en guerre avec son Créateur, d'une vie de révolte contre son Dieu. Si jamais il se sent poussé à dire: "Ô Dieu, aie pitié de moi qui suis pécheur!" C'est l'impulsion d'un instinct faux et trompeur; car, pour lui, il n'y a pas de propitiation: le propitiatoire s'appuie sur les tables de la loi éternelle. Un innocent pourrait s'en approcher impunément; mais le coupable ne doit pas y venir sans un sacrifice expiatoire, ou bien la nuée de l'Éternel serait pour lui un feu consumant. Pour lui point de promesses: en vain en chercherait-on dans la Bible une seule qui puisse être invoquée par des pécheurs en dehors des mérites de la mort du Christ. Pour lui, point de repentance: il est entré dans ce monde incapable de faire autre chose qu'offenser Dieu; il faut qu'il y vive sans pardon et qu'il le quitte sans espérance.

Nous voudrions maintenant aller humblement à la Bible pour y chercher la réponse à cette question solennelle: "*Jésus-Christ est-il mort pour tous les hommes?* Et Toi, agneau de Dieu, qui fus mis à mort (mais le fus-Tu pour nous?), Toi que saint Jean vit sur le trône et comme immolé, accorde-nous de voir, non par nos yeux, mais par les tiens 'qui sont les sept esprits de Dieu envoyés par toute la terre'."

"Ô Moïse, ô David, ô Esaïe, et vous tous, prophètes des anciens temps, qui d'entre vous a annoncé que Celui dont vous prédisiez la mort ne porterait point les iniquités de nous tous? Et vous, évangélistes qui, tous quatre, avez eu le privilège de recueillir Ses paroles et Ses actes, qui de vous L'a entendu dire qu'Il ne mourrait que pour une partie de l'humanité? Et vous, apôtres, qui passâtes votre vie à proclamer Sa mort et Sa résurrection, avez-vous déclaré, avez-vous écrit qu'Il n'avait point souffert pour

tous?" Après avoir formulé ces solennelles questions, nous nous penchons sur le livre mystérieux, qui, pareil au fil qui conduit l'électricité, nous apportera la réponse de ceux qui sont là-haut. Mais un silence rassurant est leur seule réponse à toutes nos questions.

Quoi donc! cette doctrine qui pousse au désespoir ne repose pas sur quelque enseignement clair et positif de la Bible? Non, sur aucun. Si nous écrivions ici ces mots: *Christ n'est pas mort pour tous*, nous écrivions ce que jamais plume inspirée n'a écrit.

Mais si nous ne trouvons pas cette doctrine dans la Bible en tout autant de mots, n'y rencontrerons-nous pas des déclarations équivalentes où, comme cela se voit dans des cas analogues, l'idée est exprimée assez clairement pour faire autorité, bien qu'elle n'y soit pas formulée d'une façon dogmatique? Imaginons quelques variantes à la question posée ci-dessus, et interrogeons de nouveau la Bible. "Il est mort pour une portion seulement du genre humain." Cela y est-il? Ou bien: "Tous les hommes n'ont pas, à la lettre, une part aux mérites de Sa mort expiatoire."

— "Il s'est donné uniquement pour ceux qui doivent être sauvés."

— "Il a offert Son sacrifice pour ceux qu'Il avait connus d'avance."

— "Il y en a un certain nombre qui ont été laissés de côté et pour qui Il n'a point versé Son sang." Ou bien encore: "Il n'a souffert que pour les siens." Non! aucune de ces phrases ne se trouve dans notre précieuse Bible, ni rien qui y ressemble.

Il n'y est dit nulle part en propres termes que tous ne seront pas sauvés; il y est souvent question de ceux qui seront sauvés et de ceux qui ne le seront pas. Mais, si la Bible parle fréquemment de ceux pour qui Jésus-Christ est mort, elle ne fait pas une seule fois mention de ceux pour qui Il ne serait point mort.

Il nous souvient qu'après avoir fait cette découverte que le Livre divin n'enseignait nulle part en termes exprès que Jésus n'est point mort pour tous, nous demandâmes à l'homme vénérable qui nous avait inculqué cette doctrine franchement et sans tous ces voiles et ces détours qu'on emploie aujourd'hui, de nous indiquer un passage où cela fût dit. Il nous cita celui-ci: "Mon sang, le sang de l'alliance, qui est répandu *pour plusieurs*" (Mat. 26:28); et il ajouta: "et non *pour tous*." Tout naturellement, il lui fut répliqué par une autre citation: "Par la désobéissance d'un seul

homme, *beaucoup* ont été rendus pécheurs" (Rom. 5:19). Dans ce passage, *beaucoup* n'équivaut-il pas à *tous*? N'y a-t-il pas de passage plus clair? "Jésus-Christ s'est donné lui-même *pour nous*, afin de *nous racheter*" (Tite, 2:14); non pas tous, ajoutait notre interlocuteur, mais *nous* croyants. Mais le même apôtre nous fournit une réplique: "Il m'a aimé et s'est livré *pour moi*." Dans ce dernier passage, *moi* n'exclut pas *nous*, et pourquoi *nous* exclurait-il "non seulement pour nos péchés, mais aussi pour ceux du monde entier?" (1 Jean 2:2). Nous ne nous souvenons pas qu'on ait jamais mieux réussi, et nous ne croyons pas qu'on puisse mieux réussir, en essayant de prouver par la Parole de Dieu que Jésus-Christ n'est pas mort pour tous.

— "Mais n'est-il pas évident qu'il n'est mort que pour ceux qui seront sauvés? Autrement Il serait mort en vain." Cela n'est pas évident; car ce n'est dit nulle part dans la Bible. Nous y lisons qu'Il est mort *pour les impies, pour les injustes*, mais jamais qu'Il est mort seulement pour ceux qui seront sauvés. Et ces expressions ne seraient pas davantage contraires à l'Écriture Sainte si on supprimait le mot *seulement*. La phrase: Il est mort pour ceux qui seront sauvés, ne se trouve pas dans la Bible, ni rien qui y ressemble.

Au sujet de cette doctrine, que Jésus-Christ n'est pas mort pour tous, nous nous contenterons maintenant de résumer en quelques mots ce que nous venons de dire.

1. Cette doctrine n'est enseignée en propres termes dans aucun texte de la Bible.

2. Elle ne s'y trouve pas non plus exprimée en termes équivalents.

3. Il n'y est jamais question d'individus ou de catégories de personnes pour qui Jésus ne serait point mort.

4. La perte des âmes n'y est jamais attribuée au fait que Christ n'est pas mort pour elles.

5. Jamais les âmes sauvées n'y sont représentées comme étant tout spécialement celles pour qui Il a souffert.

6. Cette doctrine suppose que Dieu a consenti à ce qu'une partie des hommes périt, ce qui est contraire à Sa parole.

7. Enfin, elle fait résulter la perte de certaines âmes de ce que Jésus-Christ les aurait exclues du bénéfice de Sa mort, tandis que la Bible explique cette perte par le fait que ces âmes ont rejeté Jésus.

Ainsi donc, ô mon frère qui trembles parce qu'une voix effrayante a murmuré à ton oreille que tu es un de ceux pour qui Jésus n'est point mort, mets joyeusement la main sur le Volume sacré et répète: "Aucune des paroles qui sont sorties de la bouche de Dieu ne fait mention d'une classe d'hommes pour lesquels Jésus-Christ ne serait point mort!"

Quant à cet argument: "Autrement Il serait mort en vain"; il ne saurait avoir de valeur que si la Bible le confirmait. Le soleil ne brille pas en vain entre quatre et huit heures du matin, quoique bien des millions d'yeux restent fermés à sa lumière. Saint Paul indique un seul cas où Jésus serait mort en vain: ce serait si nous pouvions nous justifier nous-mêmes par nos œuvres: "Si la justice s'obtient par la loi, Christ est donc mort en vain", c'est-à-dire *sans nécessité* (Gal. 2:21).

Jésus serait encore mort en vain, si les conditions en vue desquelles Il s'est offert en sacrifice ne se réalisaient pas. L'affirmation que si quelques-uns de ceux pour qui Il a souffert périssaient, Il serait mort en vain, suppose que la condition moyennant laquelle Il a consenti à s'offrir en sacrifice était que tous ceux pour qui Il souffrirait seraient sauvés. Cela semble tout naturel, et ce serait probablement l'impression de chacun de nous, s'il nous était permis de former notre opinion sans consulter les enseignements du Seigneur. Mais a-t-Il jamais dit que c'était là la condition de Son sacrifice? A-t-Il déclaré une seule fois, ou seulement donné à entendre qu'aucun de ceux pour lesquels Il mourait ne serait perdu? Non jamais, Il a pourtant indiqué nettement les conditions qui se rattachent à Sa mort expiatoire et au salut: "Il faut de même que le Fils de l'homme soit élevé afin que *quiconque croit en lui ait la vie éternelle*" (Jean 3:14-15). Cette parole se rattache aux commencements de Son ministère. Et quand Il était sur le point de monter au ciel, Il exprima les mêmes choses en disant: "Prêchez la bonne nouvelle à toute créature. Celui qui croira...sera sauvé" (Marc 16:15-16). Si cela n'avait point lieu alors Il aurait été *élevé en vain*; mais ce résultat est infaillible: conséquemment Jésus n'est pas mort inutilement, quand même il arrive que "celui qui ne croira pas sera condamné" (même endroit). "La volonté de mon Père, c'est que quiconque voit le Fils et *croit en lui ait la vie éternelle*; et je le ressusciterai au dernier jour" (Jean 6:40). Si Jésus avait voulu dire qu'il faut de toute nécessité que tous ceux pour qui Il est mort soient sauvés, comme il eût été simple et naturel,

dans des passages tels que ceux-là, de dire: "Tous ceux dont Il a porté les péchés, pour lesquels Il a souffert", ou quelque chose d'équivalent, au lieu d'employer l'expression "quiconque croit". Et si cette doctrine était vraie, est-il possible qu'on ne la trouve formulée dans aucun passage, tandis que la certitude du salut pour quiconque croit est si souvent affirmée?

Ainsi, cette objection qu'*autrement Jésus serait mort en vain*, ne peut pas nous arrêter dans l'étude sincère que nous voulons faire de la Parole de Dieu; mais, en même temps, elle est de nature à nous inspirer de la considération pour ceux qui la présentent. Car elle montre chez eux un profond respect pour cette mort expiatoire qui est le fondement de toutes nos espérances de salut, un respect que rehausse la crainte de porter atteinte en quoi que ce soit à sa valeur et à son efficacité infinies. De pareils sentiments méritent toute considération. Si nos impressions naturelles, quant aux conditions probables d'un sacrifice fait par le Seigneur pour les péchés, pouvaient tenir lieu d'arguments, elles nous porteraient à embrasser la même opinion; nous y serions encore encouragés par tout le cours de notre expérience et de nos observations au milieu des hommes. Mais ces raisonnements et ces opinions ne sauraient trouver place là où des textes bibliques nombreux et absolument clairs ont déjà tranché la question.

— "Mais, à coup sûr, aucun de ceux pour qui Jésus-Christ est mort ne peut périr!" Nous répondons: Cela est-il écrit? Nous voyons bien que celui qui croit ne périra point, que "ceux qui auront fait le bien ressusciteront pour la vie" (Jean 5:29), que les saints, les sanctifiés, les fidèles, les justes, ceux qui auront persévéré jusqu'à la fin, ceux qui auront vaincu, ceux qui auront lavé et blanchi leurs robes dans le sang de l'Agneau, ceux enfin qui écoutent Sa voix et Le suivent et qui sont décrits sous ces différents termes, nous voyons bien que ceux-là sont assurés de posséder le royaume des cieux. Mais où est-il dit que celui pour qui Christ est mort ne périra jamais, qu'il sera infailliblement sauvé et mis en possession?

Bien loin que la Bible enseigne qu'il est impossible que ceux pour qui Jésus est mort puissent périr, elle annonce tout le contraire, et de la manière la plus propre à faire impression. Quand Paul insiste, soit auprès des Romains, soit auprès des Grecs, sur le devoir imposé au chrétien de respecter la conscience de son frère, quel est l'argument suprême qu'il emploie? Il dit au Romain: "Ne

cause pas, par ton aliment, la perte de celui pour lequel Christ est mort" (Rom. 14:15). Cet avertissement reposerait-il sur un danger purement imaginaire? Au Grec, il écrit: "Et ainsi le faible périra par ta connaissance, le frère pour lequel Christ est mort" (1 Cor. 8:11). Est-ce que saint Paul supposerait ici un cas parfaitement impossible? Pierre, en parlant de certains faux docteurs, représente comme le comble de leur hérésie qu'ils "renieront le Seigneur qui les a rachetés"; mais, loin de les considérer comme ne risquant rien puisqu'ils ont été *rachetés* par Celui qu'ils renient, il ajoute aussitôt: "Ils attireront sur eux une ruine soudaine" (2 Pi. 2:1).

Cette idée que nul de ceux pour qui Jésus-Christ est mort ne peut périr, n'a pour elle aucun texte inspiré, et nous venons de voir qu'elle en a plus d'un qui lui est directement contraire. Ainsi, les objections, même spécieuses, même basées sur le sentiment du respect dû au "sang précieux de Christ" (1 Pi. 1:19), sont réduites à néant par les paroles du Livre où nous apprenons les secrets de la Croix. Ce Livre nous apprend que Jésus "est devenu l'auteur d'un salut éternel pour tous ceux qui lui obéissent" (Héb. 5:9); il ne dit pas: "Pour tous ceux pour qui Il est mort."

Nous sentons bien que, pour ceux qui ont appris à croire que nul de ceux pour qui Christ est mort ne saurait périr, l'affirmation du contraire doit sembler un blasphème, tout juste comme, pour ceux qui ont été élevés dans des sentiments contraires, il semble horrible de dire que Dieu fait prêcher la rédemption à des hommes qu'Il n'a point rachetés.

La Bible nous offre des cas nombreux de division des hommes en catégories. Il y a les justes et les méchants, les Juifs et les Gentils, les savants et les ignorants, les fidèles et ceux qui se relâchent, ceux qui sont sauvés et ceux qui sont perdus, enfin les diverses classes des ouvriers du Seigneur. Mais y avons-nous jamais rencontré deux classes d'hommes distingués par le fait que Jésus aurait fait expiation pour les uns et non pour les autres? Si une pareille classification était conforme à la réalité, il n'y aurait rien de plus simple et de plus naturel que de l'indiquer. Comment supposer que si elle existait, la Bible se fût soigneusement abstenue d'y faire allusion? Mais, encore une fois, où nous dit-elle que ce qui distingue les hommes sauvés de ceux qui périssent, c'est que Jésus-Christ est mort pour eux? Où donc nous représente-t-elle ceux qui périssent, comme étant ceux pour qui Christ n'est point mort? Elle nous parle bien de ceux qui ne croient pas,

qui sont impurs, qui résistent au Saint-Esprit, qui renient le Seigneur, qui servent le diable, qui sont perdus enfin; mais où trouver un endroit de la Bible qui mentionne, ne fût-ce que par voie d'allusion, ceux pour qui Jésus n'est point mort?

Nous allons maintenant modifier la forme de notre question. Disons, non pas aux hommes justes et sages des temps modernes, ou du Moyen Age, ou des premiers siècles, mais seulement à ces saints hommes d'autrefois qui parlèrent selon qu'ils furent poussés par le Saint-Esprit, disons-leur: "Ô vous, prophètes, et vous, apôtres, avez-vous affirmé que Jésus-Christ est mort pour tous?" Cette fois, au lieu du silence, c'est comme une explosion, c'est un chœur immense de voix inspirées. Toutes, elles nous renvoient en les répétant, les termes mêmes de notre demande, ou bien des expressions équivalentes, toutes celles qui sont de nature à reproduire la même pensée. Ce sont des affirmations directes ou indirectes, qu'il s'agisse du but de la mort de Christ, ou des résultats obtenus; c'est le point de départ de raisonnements et de démonstrations d'une grande importance, et les écrivains sacrés le supposent admis; s'ils l'affirment souvent et expressément, c'est encore plus fréquemment sous-entendu dans leurs paroles.

"Nous avons tous été comme des brebis errantes, nous nous sommes détournés pour suivre chacun son propre chemin, et l'Éternel a fait venir sur lui l'iniquité de nous tous" (Esaïe 53:6). Paroles simples et bénies! Pourrait-on imaginer que le prophète, après avoir employé les mots *nous tous* et *chacun* dans leur sens naturel, eût voulu, dans la même phrase, à la fin, donner à *nous tous* un autre sens plus limité, et cela quand une pareille distinction mettait en question le salut de milliers d'âmes? Notre Sauveur, dans la première circonstance connue où Il parla de Sa mission particulière et de Sa mort, disait: "Dieu a tellement aimé le monde qu'il a donné son Fils unique, afin que quiconque croit en lui ne périsse point, mais qu'il ait la vie éternelle" (Jean 3:16). Remarquez bien que Jésus ne dit pas: *quiconque sera racheté par Lui*, ou *pour qui Il mourra, souffrira, fera expiation*, mais *quiconque croit*. Et Il ajoute: "Dieu n'a pas envoyé son Fils dans le monde pour qu'il juge le monde, mais pour que le monde soit sauvé par lui" (v. 17). Que signifie *le monde*? Quand nous lisons qu'"il parut un édit de César Auguste, ordonnant un recensement de toute la terre", nous comprenons, à l'aide du nom de César Auguste, qu'il s'agit de la terre, du monde de César Auguste. De même, dans le

passage que nous avons cité: "Dieu a tellement aimé le monde", *le monde* doit signifier *le monde de Dieu*. Et, en rapport avec cette première et sublime déclaration de l'amour de Dieu pour le monde, notre Sauveur répète par trois fois que c'est la foi qui est la condition requise de l'homme pour qu'il puisse jouir des avantages de cet amour, et que quiconque croit ne périra point. Il indique, comme les vraies causes de la perdition des hommes, leur incrédulité et leur haine contre la lumière. Sans doute nous pourrions dire que tout cela signifie seulement qu'Il est mort pour une partie du monde, et que c'est seulement pour cette partie qu'Il a été envoyé, que les autres hommes ne peuvent pas croire, et qu'ainsi se réalise la parole: "Quiconque croira sera sauvé." Mais est-ce bien là l'Évangile de Dieu? Des expressions comme celle-là: "Afin que quiconque croit en Lui ne périsse point", sont assurément faites pour inspirer de l'espoir à tout homme; elles font retomber sur ceux qui rejettent le Seigneur Jésus toute la responsabilité de leur perte; et elles ne pourraient, pas en toute sincérité, être employées vis-à-vis de gens qui ne pourraient pas croire parce que Jésus-Christ les aurait exclus du salut.

Saint Jean, qui se sert constamment de l'expression *le monde* pour désigner la portion du genre humain qui est plongée dans le mal, a pourtant écrit ces paroles simples, énergiques, mais qui induiraient facilement en erreur s'il avait eu en vue autre chose que le sens naturel des mots: "Il est la propitiation pour nos péchés, et non seulement pour les nôtres, mais aussi pour ceux du monde entier" (1 Jean 2:2). C'est aussi lui qui a dit: "Nous avons vu et nous attestons que le Père a envoyé le Fils comme Sauveur du monde" (1 Jean 4:14). Et c'est encore lui qui rapporte cette parole de Jésus: "Ma chair que je donnerai pour la vie du monde" (Jean 6:51).

On voit souvent percer les opinions d'une personne dans les allusions qu'elle y fait en passant, encore plus clairement que dans ses déclarations directes. C'est ainsi que saint Paul, en parlant de l'incarnation de Jésus-Christ, après avoir dit qu'Il s'est incarné "afin que, par la grâce de Dieu, Il souffrît la mort", aurait pu s'arrêter là, ou bien ajouter: "Pour les siens, pour son peuple, pour ses élus" (Héb. 2:9). Mais, ce sont là des termes que ni lui ni aucun autre des écrivains sacrés n'emploie quand il parle de la mort de Jésus. A ces mots: "Souffrît la mort", succèdent tout naturellement ceux-ci: "Pour tous", aussi naturellement que si l'apôtre eu à dire que le temple de Jérusalem était ouvert à tous

les Juifs. De même, quand saint Paul déclare que l'Évangile "nous enseigne à vivre dans la tempérance, dans la justice et dans la piété", il l'appelle "la grâce de Dieu pour le salut"; mais il ne s'arrête pas là; il n'ajoute pas: "De son peuple, de ses élus"; il dit: "De tous les hommes" (Tite 2:11-12).

Lorsque ce même apôtre veut montrer que tous les hommes sont morts dans leurs péchés, il établit cette vérité en s'appuyant sur une autre. Et quel est ce point de départ fixe et certain? Le voici: "Étant persuadés que si *un seul est mort pour tous*, tous donc sont morts, et *qu'il est mort pour tous*, afin que ceux qui vivent ne vivent plus pour eux-mêmes" (2 Cor. 5:14-15). Peut-on supposer que le mot *tous*, au milieu de la phrase, signifie *tous*, et que les deux autres *tous*, avant et après, ne signifient pas *tous*? Évidemment non: car alors le raisonnement de l'apôtre n'aurait aucune force, et, ce qui est encore plus important, ses paroles seraient de nature à faire naître des espérances trompeuses.

Voilà donc une vérité, admise par tous les chrétiens, celle de l'état de chute et de dépravation de tous les hommes, qui est prouvée par le fait que Jésus-Christ est mort pour tous. Voici maintenant un devoir, celui de prier pour tous, qui est basé par saint Paul sur ce même fait. Après nous avoir exhorté à intercéder pour tous les hommes, il ajoute: "Car cela est bon et agréable aux yeux de Dieu notre Sauveur" (1 Tim. 2:1-6). Mais pourquoi est-ce bon et agréable à Dieu? Parce que c'est concourir à l'accomplissement de Sa volonté: "Il veut que tous les hommes soient sauvés et qu'ils parviennent à la connaissance de la vérité; car il y a un seul Dieu et un seul médiateur entre Dieu et les hommes, Jésus-Christ, homme, qui s'est donné lui-même en rançon pour tous." Prier pour *tous* les hommes, parce que Dieu veut que *tous* les hommes soient sauvés et parce que Jésus s'est donné en rançon pour *tous*: est-il possible de faire autrement que de prendre ces expressions dans leur sens naturel? Ne sont-elles pas d'une simplicité divine? Ne nous disent-elles pas, à vous et à moi, que Jésus-Christ s'est donné pour nous, que le Père veut que nous ayons part au salut, et qu'il n'y a pas sur la terre un seul homme pour qui nous ne devons prier, et prier avec foi?

Le mandat confié par notre Sauveur à Ses disciples, c'est: "Allez par tout le monde et prêchez l'Évangile à toute créature" (Marc 16:15). Qu'est-ce que prêcher l'Évangile, à *moi* par exemple? C'est me dire: "Crois au Seigneur Jésus-Christ, et *tu* seras sauvé"

(Actes 16:31). Mais tenir un pareil langage à quelqu'un que Jésus-Christ n'aurait jamais songé à racheter et qui, conséquemment, ne peut ni maintenant ni plus tard, être sauvé, ce serait un effroyable mensonge. "Crois au Seigneur Jésus-Christ, et tu seras sauvé"; ces paroles n'ouvrent positivement la porte du salut, si elles s'adressent à moi; elles me disent clairement que si je n'entre pas par elle, ce n'est pas parce que Jésus me la ferme, mais parce que je ne veux pas entrer. Me dire que d'autres seront sauvés, ce ne serait pas une bonne nouvelle *pour moi*, quand bien même on me dirait que beaucoup seront sauvés, ou bien tous ceux que la mort du Christ a rachetés. "Serai-je sauvé? Puis-je l'être?" Voilà pour moi la question; et si vous ne pouvez pas y répondre affirmativement et positivement, votre message n'est pas une bonne nouvelle pour moi. Mais si vous me dites: "Crois au Seigneur Jésus-Christ, et tu seras sauvé", alors c'est l'Evangile que vous m'annoncez à moi. Et c'est cela qu'il faut annoncer à toute créature! Pouvons-nous le dire sans arrière-pensée? Croyons-nous que cela signifie que Christ s'étant donné en rançon pour tous, tous peuvent et doivent croire en Lui, et que, si quelqu'un ne le fait pas, il sera justement condamné pour avoir rejeté le Seigneur qui l'a racheté? Ou bien, en répétant ces paroles, avons-nous le sentiment intime qu'elles veulent dire toute autre chose?

Ce qui ressort des déclarations, tant du Nouveau Testament que de l'Ancien, c'est que la perte d'une seule âme est contraire à la volonté de Dieu. Saint Pierre affirme que Dieu "ne veut point qu'aucun périsse, mais que tous viennent à la repentance" (2 Pi. 3:9). C'est pour cela qu'Il "annonce maintenant aux hommes que tous, en tous lieux, se convertissent" (Actes 17:30). C'est pour cela qu'Il leur envoie à tous son Evangile et qu'Il prescrit à Son Eglise de prier et de travailler pour le salut de tous. Dieu rejette toujours la responsabilité de leur ruine et de leur perte sur ceux qui, vivant loin de Christ, meurent dans leurs péchés: c'est là un fait qui n'a pas besoin d'être prouvé; mais la chose est trop sérieuse pour qu'on puisse l'expliquer autrement qu'en admettant qu'elle est vraie, vraie à la lettre et en prenant les mots dans leur sens le plus ordinaire, celui qui apparaît tout naturellement à l'esprit de celui qui les entend. Si l'expression: "Vous ne voulez pas", signifie: "Vous n'êtes pas disposés, vous ne consentez pas, vous n'acceptez pas", alors cette parole de Jésus: "Vous ne voulez pas venir à moi pour avoir la vie", nous dit certainement qu'Il voulait

donner la vie, et la donner libéralement. On ne pourrait pas supposer qu'Il eût voulu la donner à d'autres hommes et la refuser à ceux auxquels ces paroles s'adressaient. D'ailleurs s'ils sont séparés de Jésus, cela vient de Lui, ou bien d'eux; et Jésus affirme que c'est d'eux. Mais s'Il avait commencé par les exclure du bénéfice de Son œuvre expiatoire, leur incrédulité ne pourrait pas leur être reprochée: ce serait le résultat naturel et inévitable de la réjection de ces hommes par Jésus-Christ. S'il n'y avait pas pour eux de sacrifice expiatoire, ils n'avaient pas à croire à un Sauveur. Autrement, quand le Seigneur leur dit: "Convertissez-vous et détournez-vous de toutes vos transgressions; car pourquoi mourriez-vous?" (Ezé. 18:30-31), ils pourraient Lui répondre avec amertume: "Nous mourons parce que Tu n'as pas voulu mourir pour nous." Si Dieu avait voulu ôter à certains hommes la possibilité du salut, c'eût été pour des raisons justes et valables, tout aussi justes et valables que celles qui font que le pécheur périt pour avoir rejeté Jésus; et il n'aurait pas cherché à déguiser Son intention en feignant d'offrir le salut à tous, pas plus qu'il n'a dissimulé le caractère obligatoire de la foi, ou promis que, finalement, tous seront sauvés. Avec quelle clarté, avec quelle solennité Il énonce ce grand principe du plan divin: "Celui qui croit n'est point condamné; celui qui ne croit point est déjà condamné, parce qu'il n'a pas cru." (Jean 3:18). Si Dieu rejette quelqu'un, Il le fait ouvertement et en disant pourquoi.

"Tous, tout homme, le monde, tout le monde", tels sont les termes employés dans l'Écriture Sainte, sans que jamais elle nous avertisse qu'il faut restreindre la portée de ces termes. Il est pourtant bien vrai que, dans certains cas, on peut employer couramment ces termes généraux en leur assignant une valeur limitée: par exemple, on dira que toute l'Angleterre vient visiter Londres, ou que tout Londres s'est pressé sur le passage de la reine; mais ces expressions n'induisent personne en erreur. Il y a, au contraire, des cas où l'on ne saurait employer des termes universels dans un sens limité, sans risquer d'égarer les auditeurs; il y a des cas où les hommes les plus ordinaires, les moins inspirés, ne voudraient pas les employer avec de pareilles restrictions mentales; il y a des cas où l'emploi d'un mot d'une portée générale pour exprimer quelque chose de restreint a un effet encore plus déplorable que celui d'induire en erreur. Ce qui, pour les uns, ne serait qu'inexact, se trouverait, pour d'autres, décevant et cruel. Si

un souverain proclamait une amnistie générale à la seule condition que les rebelles se soumissent, tout en se réservant à part lui d'exclure des bienfaits de l'amnistie une certaine classe de révoltés, son décret ne serait pas simplement équivoque, il mériterait une qualification plus sévère. Il offrait le pardon à tous et en excluait un certain nombre. Si le motif de cette exclusion n'était pas indiqué, le décret d'amnistie, en se conformant aux habitudes du langage humain, devait ouvrir la voie de la réconciliation à tous les rebelles qui se soumettraient et imploreraient le pardon. Plus grand est le privilège offert, plus grande la délivrance promise, et plus il importe de ne pas employer des termes généraux si l'on veut faire des exceptions et restreindre ses bienfaits. Voici quelles sont les habitudes du langage humain en pareil cas. Si l'on parle de choses indifférentes, qui ne touchent ni aux intérêts, ni à l'honneur de ceux auxquels on s'adresse ou dont il s'agit, on peut employer des termes généraux avec un sens restreint qui n'est pas leur sens naturel; mais cela ne peut pas, ne doit pas se faire quand des intérêts graves sont en jeu, quand il s'agit de priver quelqu'un d'un bien précieux, surtout de la vie. Et rien, même le danger de perdre la vie, ne peut se comparer au danger qui menace l'âme du pécheur. Du fait de sa rédemption par Jésus-Christ, dépend la vie éternelle pour toute âme humaine. Si elle n'a point eu sa part de cette œuvre expiatoire, elle ne saurait avoir part aux promesses de l'Évangile, aux espérances du ciel. Dans un cas aussi sérieux, s'il y avait quelque exception à la règle, un écrivain ordinaire, privé de l'inspiration d'en haut, ne manquerait pas de bien constater que tels et tels ne pourront pas participer aux bienfaits annoncés.

Ainsi, d'une façon incontestable, l'Écriture Sainte, — soit quant à la lettre, soit quant à l'esprit, — la voix unanime des prophètes, des évangélistes, des apôtres, les promesses, les commandements, les exhortations du Seigneur, Ses déclarations touchantes et solennelles qu'Il ne veut point la perte de ceux qui périssent, les textes bibliques cités par nous, et d'autres plus nombreux encore que nous ne citons pas, enfin l'absence absolue de révélations contraires dans la Parole de Dieu, tout nous dit et nous répète ce joyeux message: "Jésus-Christ est mort pour tous, et conséquemment tous peuvent être sauvés!"

W. ARTHUR  
(Traduit par J.-W. Lelièvre)



---

# Le Salut par la Grâce

---

*Par W. Cornforth*

*(William Cornforth, pasteur et théologien méthodiste français, directeur, pendant plusieurs années, de la Maison d'études de Lausanne.)*

On soupçonne les Méthodistes de ne pas avoir, sur l'article du *Salut par la Grâce*, une doctrine aussi saine que la doctrine de certaines autres Eglises. On nous accuse d'avoir des sentiments *arminiens*. Je crois que j'ai même vu chez un certain auteur une accusation de *pélagianisme*, ou, pour le moins, de *semi-pélagianisme*, portée contre les Méthodistes.

Entendons-nous! Qui était Pélage? Quelles sont les doctrines spéciales qui constituent le pélagianisme? Pélage était un natif du pays de Galles. Il partit jeune pour Rome, où il apprit les erreurs qu'il enseigna plus tard en Afrique et dans les pays d'Orient. Voici les enseignements de Pélage sur le sujet de cet article: Les enfants naissent purs; la loi rend les hommes capables d'entrer dans le royaume des cieux; la loi est fondée sur des promesses qui valent celles de l'Evangile; la grâce de Dieu est donnée aux hommes selon leur mérite; la grâce ne leur est point donnée pour accomplir des actes moraux; le libre arbitre et la connaissance du devoir suffisent à l'obéissance sans le secours de la grâce.

Ce système-là, nous le repoussons dans tous ses articles.

Cassien, qui fonda un monastère à Marseille, fut l'auteur du système qu'on appelle le *semi-pélagianisme*. Il enseigna que l'homme naît moralement libre, et capable ou de résister aux influences de la grâce divine, ou de céder à ses attraits; que les

facultés naturelles de l'homme lui suffisent pour se repentir et pour changer de vie.

Nous ne sommes d'accord avec ce second système sur aucun de ces points.

Arminius enseigna que la vraie foi ne peut pas procéder de l'exercice de nos facultés et capacités naturelles, ni de la puissance et de l'action de notre volonté, puisque l'homme, en conséquence de sa corruption naturelle, est incapable de penser, de vouloir et de faire le bien; donc, il est absolument nécessaire au salut de l'homme qu'il soit régénéré et renouvelé par l'opération du Saint-Esprit qui est le don de Dieu par Jésus-Christ. De plus, Arminius enseigna que cette grâce divine, ou énergie du Saint-Esprit, commence et perfectionne tout ce qui est ou noble ou bon chez l'homme; par conséquent, toutes nos bonnes œuvres doivent être attribuées à Dieu seul.

Ces doctrines, nous les croyons et nous les prêchons. Dans le sens des paroles que je viens de citer, les Méthodistes sont certainement *arminiens*.

Mais, n'est-ce pas là la vieille orthodoxie des grandes confessions de foi des siècles passés, et des Eglises orthodoxes, réformées ou presbytériennes ou calvinistes? Pourquoi donc appeler les Méthodistes *arminiens* comme terme de reproche?

Pour deux raisons. D'abord, parce que Arminius combattit la prédestination calviniste et quelques doctrines qui s'y rattachent. Et en cela, nous ne nous séparons pas de lui. En second lieu, les successeurs d'Arminius, les Remontrants, surtout quelques-uns des derniers écrivains de cette école, dans leur horreur du calvinisme, allèrent beaucoup trop loin dans la direction du pélagianisme. Quelques-uns même versèrent presque dans les doctrines de Socin. Ces auteurs ne sont pas plus les disciples d'Arminius, que Henri Eberhard Paulus ne l'était de Martin Luther.

Qu'il me soit permis de citer le témoignage d'un théologien distingué, professeur de dogmatique à l'Université de Princeton (Etats-Unis). Son témoignage sera d'autant plus indépendant que l'auteur combat fortement nos doctrines sur d'autres points. Voici ses paroles: "L'Eglise méthodiste, en Angleterre et en Amérique, est la seule grande Eglise protestante du monde qui ait une confession de foi franchement arminienne. Mais son arminianisme est beaucoup moins éloigné du calvinisme de l'assemblée de Westminster, que ne l'est le système des derniers Remontrants, et

*devrait toujours être qualifié d'arminianisme évangélique. L'anthropologie et la sotériologie de l'arminianisme wesleyen sont en général et à peu de choses près semblables à l'enseignement luthérien sur ces doctrines."*

Qu'on en juge par le récit suivant:

En 1787, lorsque John Wesley était dans sa 85<sup>e</sup> année, un jeune pasteur de l'Eglise anglicane, le Rév. C. Simeón, lui fit visite. La conversation suivante s'engagea:

SIMEON. —Monsieur, si je suis bien informé, vous êtes *arminien*. Je suis quelquefois appelé *calviniste*. Je suppose qu'il faut sortir l'épée du fourreau, et nous battre. Mais, avant de discuter, je vous ferai, avec votre permission, quelques questions, non pas dans un esprit de curiosité inconvenante, mais dans le but de m'instruire. Vous sentez-vous, Monsieur, un être corrompu, tellement que la pensée de vous convertir à Dieu ne vous serait jamais venue à l'esprit, si Dieu ne vous l'avait pas inspirée?

WESLEY. —C'est là ce que je sens profondément.

SIMEON. —Est-ce que vous désespérez complètement de vous rendre agréable à Dieu par quoi que ce soit que vous puissiez faire; et attendez-vous le salut uniquement à cause du sang et de la justice de Christ?

WESLEY. —Je l'attends exclusivement par Jésus-Christ.

SIMEON. —Mais si, au commencement, vous êtes sauvé par Jésus-Christ, ne devez-vous pas de quelque manière vous sauver vous-même *ensuite*, par vos bonnes œuvres?

WESLEY. —Non, il faut que je sois sauvé par Jésus-Christ du commencement jusqu'à la fin.

SIMEON. —Mais, en admettant que ce soit par la grâce de Dieu que vous vous êtes converti au commencement, ne devez-vous pas, d'une façon ou d'une autre, vous garder vous-même *par votre propre puissance*?

WESLEY. —Assurément non.

SIMEON. —Quoi donc! Vous devez être soutenu à chaque heure, à chaque moment, par Dieu, tout autant qu'un enfant est porté dans les bras de sa mère?

WESLEY. —Oui, absolument.

SIMEON. —Et vous mettez toute votre espérance dans la grâce et dans la miséricorde de Dieu, pour vous préserver jusqu'à Son royaume céleste?

WESLEY. —Je n'ai aucune espérance qu'en Lui.

SIMEON. — Dans ce cas, Monsieur, avec votre permission, je remettrai mon épée au fourreau. C'est là tout mon calvinisme, mon élection, ma justification, ma persévérance finale. C'est pour le fond ce que je crois, et pour la forme aussi. Donc, si vous le voulez bien, au lieu de chercher des mots et des phrases pour en faire un sujet de dispute entre nous, nous nous unirons cordialement sur le terrain des idées que nous avons en commun.

J'espère que nos lecteurs qui ne sont pas Méthodistes, après avoir entendu notre confession de foi, seront aussi convaincus que le fut M. Siméon que nous croyons *au salut par la grâce*.

Il y a une strophe que nous aimons chanter dans nos réunions, et c'est par elle que je termine:

*Rien, ô Jésus! que Ta grâce,  
Rien que Ton sang précieux,  
Qui seul mes péchés efface,  
Ne me rend saint, juste, heureux.  
Ne me dites autre chose,  
Sinon qu'Il est mon Sauveur,  
L'Auteur, la Source, la Cause  
De mon éternel bonheur.*

— W. CORNFORTH

---

## De la perfection chrétienne

---

Un sculpteur italien venait de dresser une statue sur la grande place de l'une des villes de l'Italie, lorsqu'il aperçut dans la foule qui contemplait son ouvrage un jeune artiste dont la renommée se répandait rapidement dans tout le pays. Ce jeune homme scruta d'un œil intelligent la statue dans tous ses détails. Il se mit à divers points de vue et examina longtemps et avec une attention profonde l'ouvrage si digne de son étude. Subitement, il disparut en disant: "Il n'y manque qu'une chose." Le sculpteur le fit chercher, mais le jeune homme avait quitté la ville. "Pourquoi ne m'a-t-il pas donné son appréciation de mon ouvrage!" dit l'auteur de la statue; "son jugement vaut plus que celui de tous les autres."

Quelques années plus tard, le sculpteur se mourait. Un ami vint lui dire que Michel-Ange Buonarroti, dont le nom était maintenant sur toutes les lèvres, visitait la ville. "Suppliez-le de venir me voir", dit le mourant. Michel-Ange se rendit à l'invitation. "Il y a quelques années, dit le sculpteur, lorsqu'on inaugura une statue que j'avais faite, vous étiez ici, et après l'avoir examinée longtemps, vous êtes parti en disant: 'Il n'y manque qu'une chose.' Dites-moi, je vous en supplie, ce qui lui manquait." — "Rien que *la vie*", répondit Michel-Ange. La figure du mourant s'illumina d'une joie indicible.

"Je l'ai lu trois fois très attentivement", dit Voltaire en déposant sur la table *Le Petit Carême*, de Massillon, "et je n'y trouve pas de faute."

Comment se fait-il qu'on croit à la possibilité d'atteindre la perfection dans la pose, dans les contours et dans l'expression d'une

statue, et qu'on croit aussi à la possibilité de créer un morceau de littérature qui sera tout simplement parfait, et qu'on crie au scandale si quelqu'un affirme qu'un *ouvrage de Dieu* (Eph. 2:10) peut réaliser l'idéal de la perfection chrétienne?

Le mot de perfection est biblique. On ne peut pas avoir tort si on l'emploie dans le sens biblique. "*Tel Il est, tels nous sommes aussi, dans ce monde; c'est en cela que l'amour est parfait en nous, afin que nous ayons de l'assurance au jour du jugement. La crainte n'est pas dans l'amour, mais l'amour parfait bannit la crainte*" (1 Jean 4:17-18).

Nier la possibilité de parvenir à la perfection dans l'amour, exigerait, il me semble, qu'on lût le passage ainsi: "*Tel qu'Il est, tels nous ne sommes pas dans ce monde, car l'amour n'est jamais parfait en nous.*"

Je crois résumer avec précision et avec justesse la doctrine telle qu'elle est reçue et enseignée dans l'Église méthodiste, en l'expliquant de la manière suivante: "*La perfection chrétienne est la complète délivrance du péché. Celui qui possède cette grâce ne fait aucun acte qui le rende coupable devant la loi de Dieu. Sa volonté, ses désirs, ses émotions sont sans péché. De plus, ce chrétien possède toutes les grâces qui forment le caractère chrétien; il les possède dans un certain degré de maturité, sans intermission et sans éprouver aucun sentiment opposé.*"

Malheureusement, on confond cette idée si simple avec celle d'une perfection que les Méthodistes n'ont jamais rêvée et qu'ils repoussent énergiquement comme illusoire, fausse et dangereuse.

La perfection, telle que nous l'entendons, est limitée *premièrement* par les capacités de la nature humaine telle qu'elle est depuis la chute; *secondement*, par les conditions de la race humaine sur la terre; et *troisièmement*, par les conditions imposées à toute créature de Dieu par le simple fait de sa nature bornée, et du rang dans la création qu'il a plu à Dieu de lui assigner. Tout être créé est nécessairement un être borné, et s'il est mis en contraste avec l'Être infini, illimité, absolu, il est nécessairement imparfait; mais son imperfection n'est pas un péché. Il y a une perfection relative, aussi bien qu'une perfection absolue.

Toute doctrine qui enseigne aux hommes que le salut chrétien les affranchit des *infirmités inhérentes à la nature humaine* et de la *possibilité de l'erreur et du péché*, est regardée par les Méthodistes comme fausse et périlleuse. Entrons dans les détails.

Avant la mort, il n'y a exemption pour personne des *épreuves ordinaires de la vie*, douleurs, maladies, deuils, etc. La vie sur la terre est ainsi jusqu'à la fin un *état de probation morale*. Personne ne devient ici-bas incapable de pécher. La perfection chrétienne ne suppose nullement que l'âme est exempte de la *tentation*. Mais ce n'est pas un péché que d'être tenté à pécher. C'est lorsque l'âme cesse de repousser la tentation qu'elle pèche. Étudiez la tentation de Jésus-Christ. Il a faim. Le diable Lui suggère de changer les pierres en pains. Le fait que le diable présenta cette idée à l'esprit du Seigneur et qu'il Le sollicita à y donner suite ne peut pas être attribué au Seigneur comme un péché. La suggestion Lui fit sentir probablement encore plus vivement la faim qui le dévorait, mais le désir de manger n'est pas un péché. Si l'âme du Sauveur avait cédé à l'impulsion à murmurer contre la volonté de Son Père céleste, ou s'Il avait mis fin à l'épreuve par un acte de volonté propre, Il eût péché. Mais la tentation n'ébranla ni Sa foi ni Son obéissance. Elle fit souffrir le Sauveur, elle Le fit lutter, mais elle ne Le fit pas fléchir. De même le chrétien le plus avancé peut être tenté, souffrir vivement dans la tentation, passer par une lutte cruelle, et ne pas faiblir. La tentation ne serait pas la tentation, si nous y étions complètement insensibles. Un aveugle n'est pas vulnérable par la convoitise des yeux, et un sourd ne serait pas entraîné par des paroles séductrices. Le chrétien le plus avancé n'est pas insensible à la tentation. Mais

*Sur Toi, Sauveur, qui se fonde,  
Peut au péché résister;  
L'effort du monde  
Pour le tenter,  
Est comme une onde  
Contre un rocher.*

La perfection chrétienne n'implique pas l'insensibilité aux *mouvements des appétits naturels*.

La sainteté ne défend pas à l'homme de les satisfaire avec modération. Il le fait avec reconnaissance. Et la joie qu'il en éprouve est rehaussée par la pureté de son cœur. Les *infirmités physiques* et les *défauts intellectuels* ne sont pas incompatibles avec la perfection chrétienne. A côté de la sainteté, il peut exister des défauts constitutionnels, mémoire faible, appréhension lente, difficulté de s'exprimer, etc. Moïse, pour devenir saint, ne perdra pas son

empêchement de parole, ni Paul son écharde dans la chair. La perfection chrétienne n'est pas *l'infailibilité*. Un chrétien peut aimer Dieu de tout son cœur, être un vrai saint, et cependant commettre beaucoup *d'erreurs de jugement*, être imprudent et indiscret; même la droiture et la simplicité de son cœur peuvent être cause qu'il donne dans des maladresses qu'un homme du monde eût bien su éviter. Parmi les chrétiens parfaits, il peut exister de *grandes diversités de caractère*. Si tous les chrétiens étaient parfaitement saints, ils ne ressembleraient pas à autant de pièces de monnaie frappées au même coin. L'homme nerveux ne sera pas devenu l'homme que rien ne dérange. L'homme impulsif conservera son feu. Et l'homme timide et hésitant ne sera pas changé en un type parfait d'ardeur, de confiance et d'espérance. Tel chrétien montrera un zèle pour la maison de Dieu, une jalousie pour l'honneur de Dieu, une sainte colère lorsque la gloire de Dieu est en question, qui trancheront vivement sur la douceur et la patience inépuisables d'un autre chrétien qui n'aime pas moins son Dieu.

La perfection chrétienne n'exclut pas le *progrès*. Le développement de nos facultés est une loi de notre nature. Celui qui *aime* Dieu de toutes ses forces aujourd'hui, demain pourra L'aimer davantage. Celui qui *croit* en Dieu de tout son cœur aujourd'hui, pourra demain, ayant fait de nouvelles expériences de la fidélité, de la puissance, et de l'amour de Dieu, se confier en Lui avec une foi plus affermie, plus réfléchie. Sa foi sera basée sur une assise plus large.

Je n'ai abordé, dans cet article, qu'un aspect d'une doctrine qui demanderait un volume pour être traitée à fond. J'ai voulu simplement montrer que l'on peut posséder la perfection chrétienne, et avoir en même temps des infirmités pour lesquelles on aura toujours besoin de la compassion de Dieu, des mérites de Jésus-Christ et de la charité des hommes. Si quelqu'un enseigne une autre perfection, les Méthodistes ne sont pas responsables de son enseignement.

— W. CORNFORTH

---

## Profession de foi de Blaise Pascal

---

J'aime la pauvreté, parce que Jésus-Christ l'a aimée. J'aime les biens, parce qu'ils donnent le moyen d'en assister les misérables. Je garde fidélité à tout le monde. Je ne rends pas le mal à ceux qui m'en font; mais je leur souhaite une condition pareille à la mienne, où l'on ne reçoit pas de mal ni de bien de la part des hommes. J'essaye d'être juste, véritable, sincère et fidèle à tous les hommes; et j'ai une tendresse de cœur pour ceux à qui Dieu m'a unis plus étroitement; et, soit que je sois seul, ou à la vue des hommes, j'ai en toutes mes actions la vue de Dieu qui doit les juger et à qui je les ai toutes consacrées.

Voilà quels sont mes sentiments; et je bénis tous les jours de ma vie notre Rédempteur qui les a mis en moi, et qui, d'un homme plein de faiblesse, de misère, de convoitise, d'orgueil et d'ambition, a fait un homme exempt de tous ces maux par la force de Sa grâce à laquelle toute la gloire en est due, m'ayant de moi que la misère et l'erreur.



---

## De la rédemption par le sacrifice de Jésus-Christ

---

(Dans le but de compléter les vues exprimées par Wesley sur la Rédemption, nous croyons devoir reproduire le chapitre de M. Babut sur cet important sujet dans son Cours de religion.)

La vie de Jésus-Christ, vie d'obéissance et d'amour, était déjà un sacrifice (Héb. 10:6-7). Mais ce sacrifice s'achève et se consume dans Sa mort (Héb. 10:10). La mort de Jésus-Christ est le sacrifice véritable et seul efficace dont les sacrifices mosaïques n'étaient que l'ombre, et qui donne et réalise ce que ceux-là ne faisaient que promettre et représenter (Héb. 10:11-12).

Dans Sa mort, en effet, Jésus-Christ à la fois sacrificateur et victime, se livrant volontairement à Ses ennemis, offre à Dieu Sa vie innocente et pure afin de faire *propitiation* pour les péchés des hommes (1 Jean 2:2).

Le plus précieux bienfait de la mort de Jésus-Christ est donc *le pardon de nos péchés* (Mat. 26:28). Sa vie est la rançon dont Il paie notre délivrance (Mat. 20:28). Cette vérité, solennellement affirmée par le Seigneur Lui-même, enseignée par ses apôtres d'un commun accord (1 Pi. 1:18-19; Col. 1:19-20; 1 Jean 1:7; Héb. 10:19-20; Apoc. 5:9), est le centre même de l'Évangile (1 Cor. 15:3).

La rédemption de l'humanité par le sacrifice de Jésus-Christ est un mystère. Mais ce mystère s'éclaircit jusqu'à un certain degré pour notre foi à l'aide des considérations suivantes:

1° Dieu est *miséricordieux*: en vertu de Sa miséricorde, Il veut pardonner aux pécheurs. Mais Dieu est *saint et juste*: en vertu de Sa sainteté, Il exclut de Sa communion le pécheur impénitent; en vertu de Sa justice, Il prononce sur lui un jugement de condamna-

tion. Pour que Dieu puisse pardonner au pécheur sans porter atteinte à Sa sainteté, il faut que celui-ci rompe définitivement avec le péché et rentre dans l'ordre par l'obéissance. Pour que Dieu puisse pardonner au pécheur sans porter atteinte à Sa justice, il faut que celui-ci se soumette humblement et volontairement à la peine qu'il a méritée. Alors le châtement divin pourra arriver à son *terme*, parce qu'il aura atteint son *but*.

2° Autant ces conditions de la réconciliation de l'homme avec Dieu sont nécessaires, autant elles semblent, au premier abord, impossibles à réaliser. Car c'est d'une race pécheresse qu'est exigée la double réparation dont il s'agit, et, pour l'offrir, il faudrait être saint. Une seule issue est ouverte: ce que tous les pécheurs étaient à la fois tenus et incapables de faire, un seul homme saint pouvait le faire, et l'a fait en réalité, au nom et à la place des pécheurs.

3° L'humanité, en effet, forme véritablement une famille, un corps et pour ainsi dire un être collectif, qui s'est personnifié une première fois en Adam, et se personnifie une seconde fois en Jésus-Christ. Comme elle est tombée par l'un, elle se relève par l'autre (Rom. 5:19). Car Jésus est plus qu'un homme, Il est l'Homme, le second Adam, le Chef et le Représentant devant Dieu de notre race, à laquelle Il est uni doublement par Sa nature humaine et par Son amour (Héb. 2:11 et 14). Tout ce qu'Il souffre et tout ce qu'Il accomplit, Il l'accomplit et le souffre au nom de tous et au profit de tous (2 Cor. 5:14).

4° Ainsi, vainqueur de la tentation et docile au commandement de Dieu jusqu'à la mort de la croix, Jésus-Christ couvre et répare par Sa justice parfaite l'iniquité du genre humain (1 Jean 2:1). Son triomphe sur le péché rend toute victoire possible à tous ceux qui croient en Lui (1 Jean 3:5). Le bon plaisir du Père repose sur Jésus-Christ, et pour l'amour de Lui, sur ceux qui sont à Jésus-Christ et en Jésus-Christ (Rom. 8:1), malgré leur indignité personnelle. C'est le côté *actif* du sacrifice de Jésus-Christ, l'obéissance ou la *satisfaction*.

5° Victime volontaire du péché et par Sa compassion s'assimilant aux pécheurs, mourant de la mort d'un criminel et plongé dans une angoisse mystérieuse (Mat. 27:46), Jésus-Christ a souffert en Son corps et en Son âme les châtements que le péché avait attirés sur le monde (1 Pierre 2:24; Gal. 3:13). Par là, la sentence de condamnation que le genre humain avait méritée est proclamée et

abrogée en même temps; la justice divine est manifestée et glorifiée, et la grâce a un libre cours (2 Cor. 5:21); "il n'y a plus de condamnation pour ceux qui sont en Jésus-Christ" (Rom. 8:1). C'est là le côté *passif* du sacrifice de Jésus-Christ: la souffrance ou *l'expiation*.

Dieu a réconcilié en son Fils *le monde* avec Lui-même; Jésus-Christ est mort pour *tous* les hommes (2 Cor. 5:19; Jean 3:17). Mais ceux-là seuls recueillent le fruit de cette rédemption et de cette réconciliation qui, *par la foi*, deviennent membres du corps spirituel de Jésus-Christ et s'unissent à Son sacrifice en mourant véritablement au péché (Rom. 6:6).

— C.-E. BABUT



---

## Sur la solidarité dans la rédemption

---

La solidarité, on le sait, c'est l'influence de l'hérédité et du milieu, c'est l'action de tous sur chacun et de chacun sur tous, c'est l'enchaînement mystérieux et indéfini des vies et des volontés humaines. Dieu seul peut démêler ce qui, dans le mal qui est en nous ou que nous faisons, et dans le bien aussi, nous est personnellement imputable et ce qui ne l'est pas. Nul n'est seul coupable de ses propres fautes; nul n'est complètement innocent de celles d'autrui (1 Tim. 5:22). Le fait de la solidarité ne supprime pas la responsabilité individuelle, mais il la limite et l'environne de toutes parts, comme l'Océan environne la terre ferme.

Saint Paul va droit au fait capital, primordial. Il y a un homme qui a fait à son image, non pas un peuple ou une époque, mais l'humanité; c'est le premier homme, Adam. Les destinées de notre race étaient entre les mains de notre premier ancêtre. Il a péché, et les conséquences ont été terribles; "par un seul homme, le péché est entré dans le monde et par le péché la mort" (Rom. 5:12). Comme tous les hommes sont mortels, tous aussi sont pécheurs; il ne dépend pas d'eux de ne pas l'être; ils sont donc responsables et coupables, non de l'existence du péché dans leurs cœurs et dans leur vie, comme l'ont cru à tort saint Augustin et Calvin, mais bien de telles et telles fautes qu'ils ont commises et qu'ils auraient put et dû éviter.

Ce rôle d'Adam explique le rôle à la fois analogue et contraire de Jésus-Christ. Puisque nous nous trouvons être héritiers du péché et de la mort sans l'avoir voulu ou en tout cas avant de l'avoir voulu, je ne veux pas dire que Dieu nous devait une réparation, l'apôtre Paul n'eût pas toléré un tel langage, pénétré

comme il l'était des droits souverains de Dieu. Mais enfin, il était digne de Dieu, digne de Sa justice aussi bien que de Sa sagesse et de Sa bonté, d'opposer au premier Adam, un second Adam, et à la solidarité du mal une solidarité du bien; de nous faire bénéficier de la justice d'un autre, comme nous portons les conséquences du péché d'un autre; de nous ouvrir un fleuve d'eau pure et vivifiante où nous pouvons nous laver des souillures dont nous a couverts le fleuve de boue qui procède de la première chute. C'est bien ce qu'enseigne saint Paul. "De même que par la désobéissance d'un seul homme, tous les autres ont été rendus pécheurs, ainsi par l'obéissance d'un seul, tous les autres seront rendus justes" (Rom. 5:19).

*(Etude Biblique sur la Rédemption, C.-E. BABUT)*

---

## Scherer et le Méthodisme

---

*A propos de son étude de 1847  
dans la "Réformation au XIX<sup>e</sup> siècle"*

*(M. Scherer [au temps où il était un pilier de l'orthodoxie calviniste] écrivait qu'en dehors du cercle méthodiste, Wesley était très peu lu et cité.*

*Voici ce que lui répondit Charles Cook, dans son écrit, Wesley et le wesleyanisme justifié, 1849.)*

C'est là, il faut l'avouer, une manière bien singulière de juger les mérites d'un théologien, en écartant premièrement le témoignage de ceux qui l'admirent. Elle n'a de parallèle que dans la prétention de quelques écrivains incrédules qui disent qu'il faut récuser le témoignage rendu à l'Évangile par les premiers chrétiens ou les Pères apostoliques, parce qu'ils étaient des témoins intéressés; et ne recevoir les miracles des premiers temps que sur le témoignage des païens qui les auraient vus sans être convertis par leur moyen! Notre savant adversaire ne fait-il pas comme ces incrédules? Des milliers de fauteurs d'une doctrine de prédestination qui fait de Dieu l'auteur de tout le péché qui est au monde, ont été convaincus par les écrits de Wesley que cette erreur n'est pas moins nuisible à l'homme qu'elle n'est déshonorante pour Dieu; et qu'elle n'est pas plus scripturaire que raisonnable. Dans ces convictions, ils ont abandonné les Églises où ces doctrines sont enseignées, pour se joindre à quelque Église wesleyenne. Les écrits de Wesley sont très estimés par eux; ils se les procurent, ils les étudient avec délices, ils les citent souvent; n'importe, leur

témoignage est nul, ils sont de l'Eglise de Wesley! Pour que leur opinion eût quelque valeur pour le docteur, il aurait fallu qu'ils les eussent lus sans être convaincus par cette lecture, et qu'ils les eussent cités après avec approbation! Et Luther et Calvin, dont il rappelle les noms par opposition à Wesley, est-ce qu'ils reçoivent plus que lui des témoignages de respect de la part de ceux qui estiment qu'ils se sont égarés dans des erreurs grossières? Je ne le pense pas.

"Il est très peu lu!" Nous pensons, au contraire, que pour un exemplaire des écrits de Luther ou de Calvin, il s'en vend au moins cent des écrits de Wesley.

Mais il y a une autre raison pour laquelle Wesley n'était pas cité comme théologien; c'est qu'il était quelque chose de mieux; il fut, dans le meilleur sens du mot, un réformateur. Il participait en conséquence aux opprobres des prophètes et des apôtres; il fut haï et méprisé par le monde qu'il aimait, et à la régénération duquel il se consacrait. Le citer aurait été s'exposer à avoir part aux outrages qu'on lui prodiguait. Mais combien serait superficiel le jugement qui déciderait de l'influence théologique des écrits de Wesley en comptant les citations qu'on en aurait faites! Dans une telle question, des moyens si mesquins sont fort au-dessous du sujet. L'impression faite par Wesley sur la théologie de son pays et de son siècle a des traits qu'une partialité plus qu'ignorante peut seule méconnaître. Voyez les modifications de tout genre que le calvinisme a subies depuis ce théologien si peu influent; modifications que ses défenseurs ont été contraints d'inventer ou d'adopter pour faire face à l'arminianisme évangélique qu'il a remis en lumière! M. Scherer avoue lui-même que du temps de Wesley "le calvinisme se résumait dans une assertion antinomienne de la prédestination". D'où vient qu'il n'en est plu ainsi, et que les prédicateurs calvinistes de nos jours évitent avec soin et condamnent avec courage l'antinomisme que leurs prédécesseurs proclamèrent, si ce n'est de l'influence théologique du wesleyanisme? "Les calvinistes du temps de Wesley", nous dit encore M. Scherer, "en proclamant que le Sauveur n'avait souffert que pour les seuls élus, tombaient facilement dans une manière de parler peu scripturaire, et prêchaient quelquefois l'Evangile comme s'il n'était pas destiné et offert à tout le monde"; et il pense que "la distinction féconde" d'une rédemption virtuelle et actuelle suffit pour mettre les calvinistes à leur aise sur ce point. Mais ce sub-

terfuge, que la grande âme de Calvin aurait dédaigné, et tant d'autres par lesquels on essaie d'étayer et de badigeonner un édifice qui s'écroule, qu'est-ce qui les a rendus nécessaires? C'est l'influence toujours croissante des vérités auxquelles les écrits de Wesley et de ses fils dans la foi ont donné une si grande extension!

Voyez encore les nouvelles confessions de foi promulguées de nos jours. Les doctrines distinctives du calvinisme y sont passées sous silence, et les nouvelles Eglises se sont tacitement affranchies d'un joug qui, plus que tout autre, aurait entravé leurs progrès évangéliques. C'est un présage heureux pour le monde, mais n'est-ce pas aussi un indice de l'influence des écrits de Wesley.

— *Charles Cook*



---

## Harmonie évangélique

---

*Par Jean-Guillaume de La Fléchère*

*(Ce morceau inédit de La Fléchère est extrait de son ouvrage Le Portrait de saint Paul, écrit par lui pendant l'un de ses séjours à Nyon, sa ville natale, dans le pays de Vaud, au bord du lac Léman. L'ouvrage intitulé Le Portrait de saint Paul fut par lui écrit en français, langue de sa naissance, et a été traduit, après sa mort, en anglais par le Rév. Joshua Gilpin. Il est regrettable que le dessein de La Fléchère n'ait pas pu se réaliser, et que son désir de travailler au réveil des pasteurs et des Eglises de langue française ait été ainsi annulé.)*

M.L.

Eclairé par la vérité, et conduit par la charité, le vrai ministre ne respire que la modération et la paix. Il gémit des divisions qu'il voit parmi les chrétiens; et, dans sa petite sphère, il fait ce qui dépend de lui pour en arrêter les progrès. Lorsque, jeune encore, il manquait de jugement et d'expérience, il s'était peut-être laissé entraîner par l'erreur de quelque système particulier. Mais, après avoir lu l'Écriture Sainte, avec moins de préjugés et plus d'attention, il a vu un accord parfait entre ces parties de l'Évangile qui lui avaient d'abord paru contraires les unes aux autres, et en les mettant toutes en leur place, il trouve l'harmonie évangélique.

Si l'on compare cette harmonie à un visage de beauté exquise, quelques théologiens rigides et outrés ne considèrent ce visage que d'un côté: "Je lui vois un œil droit" dit l'un, qui s'imagine voir tout, "et vous êtes un hérétique si vous dites que vous lui voyez un œil gauche." Il est condamné à son tour par son antagoniste, qui ne considère que l'autre côté du profil. Telle est la cause de presque toutes les erreurs qui ont défiguré l'Évangile et des

disputes qui ont déchiré l'Eglise. C'est de là qu'ont pris naissance, dès le siècle apostolique, tant de disputes sur les doctrines de la grâce et de la justice divine. Saint Pierre nous apprend que, de son temps, l'on commençait à tordre le vrai sens des épîtres de saint Paul, qui traite souvent ces matières (2 Pierre 3:16). Il n'y a encore que trop de personnes qui tombent dans la même erreur. C'est au vrai ministre à les en retirer. Pour le faire, il conduit tous ses auditeurs au trône de la grâce et au trône de la justice divine. Ceci mérite explication.

L'harmonie de l'Évangile consiste dans la juste proportion des doctrines de la grâce de Dieu et des doctrines de la justice. Saint Augustin, Calvin, Jansénius et autres, considèrent l'Évangile sous l'une de ces deux faces; Pélage, Arminius, Molinos, etc., sous l'autre face. Les uns fixent les yeux sur la grâce de Dieu, au préjudice de Sa justice impartiale, et les autres ne contemplent que Sa justice, au préjudice de Sa grâce souveraine. Les uns voient l'Être suprême sur un trône de grâce, d'où émanent des décrets absolus, qui entraînent nécessairement après eux la sanctification et le salut de quelques heureux mortels appelés *Elus*, et qui laissent tous les autres hommes dans des circonstances d'où découlent nécessairement l'impénitence et la condamnation. Les théologiens du parti opposé, effrayés du despotisme d'une grâce partielle qui dit: "Hors de l'Eglise et hors de l'Élection, point de salut!" ne considèrent Dieu que sur un trône de justice, où la partialité ne peut être admise. Mais le ministre modéré, combinant toutes les parties de la vérité, réconcilie ces théologiens par la méthode suivante, qui lui paraît aussi conforme à la raison qu'elle l'est à l'Écriture Sainte.

Dieu, dit-il, peut être considéré comme le Juge des êtres raisonnables; ou Il peut être regardé comme leur Bienfaiteur. En qualité de Juge, Il occupe un trône de justice, dont la partialité n'approche jamais. Et c'est dans ce sens qu'Il veut bien se justifier en ces mots: "Ceux de la Maison d'Israël ont dit: 'La voie de l'Éternel n'est pas bien réglée.' Ô Maison d'Israël, sont-ce mes voies qui ne sont pas bien réglées? Ne sont-ce pas plutôt les vôtres qui sont injustes? C'est pourquoi je jugerai chacun de vous selon ses voies" (Ezéchiel 18:29-30). Les devises que l'on peut concevoir gravées sur la base de cet auguste trône, sont les suivantes: "Dieu ne fait point acception de personnes" (Actes 10:34). "Celui qui juge toute la terre ne ferait-il pas justice?" (Gen. 18:25). "Loin de nous la pensée que Dieu est injuste quand il punit. Si

cela était, comment jugerait-il le monde?" (Rom. 3:6). "L'affliction et l'angoisse tomberont sur tout homme qui fait le mal; mais la gloire, l'honneur et la paix seront pour tout homme qui fait le bien, car Dieu n'a point égard aux qualités extérieures des hommes" (Rom. 2:9-11). "Lorsqu'un pays aura péché contre moi, et que j'aurai étendu ma main contre lui...si Noé, Daniel et Job s'y trouvaient, je suis vivant, dit le Seigneur, l'Éternel, qu'ils ne délivreraient pas leurs fils ni leur filles, mais eux délivreraient leurs propres âmes par leur justice." (Ezé 14:13, 20). Telles sont les maximes sur lesquelles l'Être Suprême règle Sa conduite, comme juge et gouverneur de l'univers.

Pélagé et ceux qui ont suivi son erreur n'ont des yeux que pour ces maximes, et ne veulent adorer Dieu que sur ce trône. Ils oublient que Dieu, comme Souverain Bienfaiteur, distribue inégalement Ses faveurs gratuites du haut d'un trône de grâce; par exemple, Dieu avait marqué une bonté particulière à Abraham, Isaac et Jacob, en les choisissant pour ancêtres du Messie, et aux Juifs, en les prenant pour le peuple parmi lequel le Christ devait naître et à qui se ferait la première offre de l'Évangile. Cependant, suivant la promesse faite à Abraham que, par le Messie, toutes les nations seraient bénies, Jésus-Christ commande que l'Évangile soit prêché graduellement à toutes les nations. Les Juifs, jaloux de ce que Dieu, non seulement leur associait les païens, mais encore préférait les païens qui croyaient à l'Évangile à leurs compatriotes qui le rejetaient, s'opposaient presque partout aux progrès du Christianisme. Pour détruire ce préjugé si funeste, saint Paul fait voir, dans son Épître aux Romains, que Dieu est aussi bien le Maître d'appeler les Gentils aux avantages particuliers de l'Évangile qu'Il l'avait été d'appeler Abraham, Isaac et Jacob à l'honneur particulier d'être les premiers patriarches de Son peuple élu, et qu'en rejetant les Juifs à cause de leur incrédulité obstinée, Il ne faisait que suivre la règle de la justice, et punissait en eux le même crime de résistance et de désobéissance opiniâtre qu'Il avait autrefois puni en Pharaon.

L'apôtre soutient deux propositions dans Romains chapitre 9. La première est que Dieu, en qualité de Souverain Bienfaiteur, est libre dans la distribution de ses grâces particulières, et que, comme un potier peut faire de la même masse de terre un vaisseau à honneur, propre à des usages pouvant paraître sur la table d'un prince, et un autre vaisseau approprié à des usages moins honorables (toutefois

bons et utile en sa place), Dieu, par une règle aussi raisonnable, avait appelé Abraham, Isaac et Jacob, à être les ancêtres du Messie, et des vaisseaux de grâce surabondante, pendant qu'Il avait refusé cet honneur à Lot, Ismaël et Esaü. Saint Paul infère de là que Dieu, par Son élection de grâce, ayant appelé à la dispensation du Judaïsme ceux qu'Il avait voulu, Il pouvait aussi appeler ceux qu'Il voulait à la dispensation du Christianisme.

En traitant cette grande question de l'*Election de la Grâce*, par laquelle, sans avoir égard à nos œuvres, Dieu appelle les uns à partager les privilèges du Judaïsme et les autres ceux du Christianisme, pendant qu'Il laisse pour un temps le reste des hommes sous la dispensation générale du *Gentilisme*; en traitant, dis-je, cette question, l'Apôtre, qui saisissait toutes les occasions d'inculquer les grandes vérités de l'Évangile, touche une autre question qu'il résout en passant. Il fait voir qu'entre l'*Election de la Grâce*, il y a une *élection de justice*, fondée sur la foi et l'obéissance de chacun. Il insinue que ceux qui croient et obéissent dans toutes les dispensations deviennent des vaisseaux à honneur que Dieu comblera de récompenses, à proportion du bon usage qu'ils auront fait de Ses grâces, et que ceux qui, étant incrédules et indifférents, cachent leur talent sous quelque dispensation que ce soit, sont non seulement des vaisseaux *moins honorables*, comme Ismaël et Esaü, qui ne furent pas appelés à l'honneur d'être les Patriarches de Son peuple, mais deviennent naturellement des *vaisseaux de colère*, que Dieu livre justement à l'endurcissement de leur cœur, et qu'Il punira certainement un jour, comme Il fit Pharaon, quoiqu'Il supporte ces incrédules qui, par leur désobéissance, sont déjà prêts pour la destruction, avec autant de patience qu'Il avait supporté le roi d'Égypte, avant que de verser sur lui la dernière fiole de Sa colère.

C'est ainsi que Dieu, en faisant, selon l'Élection de grâce, une faveur particulière (une miséricorde) à qui Il veut, endureit aussi qui Il veut. C'est-à-dire, ôte à qui Il veut le talent de grâce qu'Il avait donné. Et Il veut l'ôter tôt ou tard à ceux qui le cachent dans la terre, et le foulent aux pieds comme le mauvais serviteur de l'Évangile (Mat. 25:25, 28).

Voilà comment le pasteur évangélique prévient ou termine les difficultés qu'élèvent les personnes peu instruites de la doctrine des dispensations et qui détournent à un faux sens le 9<sup>o</sup> chapitre aux Romains.

Ceux qui, guidés par la raison, entreront dans le sanctuaire de la Vérité évangélique, y verront le trône de la Grâce, et ces principes sur lesquels il est fondé. "Dans une grande maison, il y a non seulement des vases d'or et d'argent, mais aussi des vases de bois et de terre; les uns sont pour des usages honorables et d'autres pour des usages qui ne le sont pas [tous, cependant, sont bons dans leur place]. Si quelqu'un donc se conserve pur, en s'abstenant des choses qui lui sont défendues, il sera [dans son rang] un vase sanctifié, utile à son Maître et propre à toutes sortes de bons usages [selon sa nature et sa capacité]" (2 Tim. 2:20-21). "Qui es-tu pour contester avec Dieu? L'ouvrage peut-il dire à celui qui l'a fait: 'Pourquoi m'as-tu fait ainsi?' Le potier n'a-t-il pas le droit et le pouvoir de faire d'une même masse de terre un vase pour des usages honorables et un vase pour des usages qui ne sont pas honorables [mais qui ont leur utilité]?" (Rom. 9:20-21). "Je veux donner à ce dernier autant qu'à vous. Ne m'est-il pas permis de faire ce que je veux de mon bien? Si je suis bon [si je déploie même une bonté surabondante] devez-vous le regarder d'un mauvais œil?" (Mat. 20:14-15). "Lorsque Rébecca eut conçu deux enfants d'un même mari, savoir d'Isaac, avant qu'ils fussent nés et qu'ils eussent fait ni bien, ni mal, afin que ce que Dieu avait arrêté — demeurant ferme, non à cause des œuvres, mais par la volonté absolue de Celui qui est l'Auteur de la Vocation, — il fut dit à Rébecca: L'aîné sera assujéti au plus jeune... Car Dieu dit: Je ferai une grâce, à qui je ferai une grâce. Cela ne vient donc pas de Celui qui veut, ni de Celui qui court [qui fait des efforts], mais de Dieu qui fait une grâce [particulière] à qui il veut et quand il lui plaît" (Rom. 9:10-16).

Si les théologiens outrés qui marchent sur les traces erronées de Pélagé, considéreraient plus attentivement la sagesse de ces maximes, ils verraient que le système d'égalité qu'ils prétendent faire émaner du Trône de la Grâce divine dégénérerait dans l'*uniformité* la plus contraire à la Sagesse de Dieu. Cette Sagesse, comme saint Paul nous l'assure, agit en une infinité de manières différentes (Eph. 3:10); et se manifeste surtout dans la variété harmonieuse de toutes les productions de l'Être Suprême. Prétendre que Dieu ne doit point faire de différence dans la distribution des grâces qu'Il dispense aux humains, serait presque aussi absurde que de prétendre qu'un musicien doit placer sur la même ligne toutes les notes qui composent une pièce de musique, et changer son concert en monotonie insupportable.

Nous ne voyons que Sagesse dans la distribution modifiée inégalement dans le Règne minéral, animal et végétal: et pourquoi cette distribution inégale ne pourrait-elle pas s'étendre jusqu'au Règne de la Grâce? Si Dieu a pu, sans violer les Lois de Sa Bonté, former mille espèces de cailloux opaques, pendant qu'Il a réservé l'éclat du feu pour les rubis, et celui de la lumière pour les diamants; s'Il n'a pas jugé à propos de donner les nuances de la tulipe et l'odeur de la jonquille à toutes les fleurs, la douceur de l'ananas à tous les fruits, la hauteur du cyprès à toutes les plantes, la solidité de l'or à tous les métaux, blâmerons-nous l'agréable variété qu'Il a mise dans Ses autres ouvrages? N'est-il pas aussi absurde de dire que le Père des lumières, et le Dieu de toute grâce, doit accorder les mêmes lumières et la même grâce à tous les hommes, qu'il le serait d'établir que le Dieu de la nature a dû accorder la couleur de pourpre, ou le goût de muscat à tous les raisins?, le même degré de fertilité à tous les éléments, la même étendue de génie à toutes les âmes, et une beauté également régulière à tous les corps?

Dans le Royaume de la Grâce, comme dans celui de la Nature, il n'y a donc qu'inégale distribution et sage diversité. Dieu, comme Créateur et Conservateur des êtres, leur distribue Ses dons avec une immense variété, et, comme Rédempteur et Sanctificateur des hommes, Il nous dispense Sa lumière et Ses grâces, selon la juste proportion et la douce progression que Sa bonté infinie a sagement fixée.

Un déiste dit: "Je rejette les révélations qu'on assure avoir été apportées aux hommes par les Prophètes et par Jésus-Christ. Pourquoi l'Être Suprême aurait-Il fait plus de grâces à quelques personnes qu'à moi? Et pourquoi m'en ferait-Il plus qu'à tant d'autres, qui n'ont point encore ouï parler de Moïse et de Jésus-Christ." A l'ouïe d'un tel discours, je crois voir un pygmée, qui, monté sur un échelon de la science qu'on nomme théologie, tranche du législateur, et dit: "Il n'y a point d'autre échelon que celui sur lequel je me trouve; l'Être Suprême déteste la partialité. S'il y avait des degrés de lumière spirituelle au-dessus du mien, l'impartialité du Père des lumières m'y aurait élevé, et s'il y en avait au-dessous, Dieu n'aurait pas été assez injuste pour n'y pas élever tous les hommes à la fois."

Ainsi, suivant ce sage prétendu, l'échelle entière dont le pied est sur la terre, et dont le plus haut point touche au Trône de

Dieu, se réduirait à un seul échelon, et l'absurdité de cette réduction passera-t-elle pour *philosophie* dans un siècle qui se vante de ses lumières? Si saint Paul vivait de notre temps et voyait nos beaux esprits tirer de telles conclusions, ne dirait-il pas encore: "Ces gens-là n'ayant point rendu grâces à Dieu de ses lumières, se sont égarés dans de vains raisonnements, et, se disant être sages, ils sont devenus fous" (Rom. 1:21-22)?

Ce sentiment de nos prétendus philosophes est si contraire à la raison, que s'arrêter à le combattre après l'avoir exposé serait douter du bon sens des lecteurs. Concluons donc, que Dieu n'est point obligé de faire pour tous les enfants d'Adam ce qu'Il a fait en faveur de quelques-uns.

Supposer qu'Il y est astreint, c'est établir un système qui détruit le trône de la Grâce, sous prétexte d'agrandir le trône de la Justice; conduite qui n'est pas moins absurde que le serait celle d'un sujet qui prétendrait priver son prince du bras gauche, sous prétexte de donner plus de force à son bras droit. Craignons de refuser au Souverain Bienfaiteur ce que nous n'oserions refuser à un bienfaiteur ordinaire, je veux dire le droit de distribuer ses dons avec une variété propre à en déployer la *gratuité* et la *grandeur*. Je dis la *gratuité*, car rien n'est plus propre à nous faire sentir que nous ne méritons pas les dons de Dieu, que de voir qu'Il nous les refuse absolument, ou pendant un temps, soit pour nous humilier, soit pour nous préparer à recevoir ces dons avec plus de joie, et à les posséder avec plus de reconnaissance, s'Il nous les accorde, soit afin d'aider des êtres plus favorisés à découvrir la grandeur de Sa grâce surabondante envers eux. Si, dans la société, tous les hommes étaient rois, quel lieu y aurait-il pour la sagesse et la reconnaissance des supérieurs, pour l'humilité et l'obéissance des inférieurs. Si, dans l'Eglise, tous les saints étaient des archanges, pourraient-ils reconnaître les grâces particulières que Dieu leur a faites? Comment les anges pourront-ils déployer leur humble contentement dans leur ordre? Et comment les fidèles, qui sont appelés à s'élever par leur sainteté au rang des anges (Mat. 22:30), pourront-ils avoir la sainte ambition qui doit les faire marcher dans la carrière de l'obéissance pendant leur séjour sur la terre? Aussi éloignés de l'erreur des rigides disciples de saint Augustin que de celles des rigides disciples de Pélage, prosternons-nous donc devant le trône de la Justice divine, qui est toujours impartiale, et devant le trône de la Grâce, d'où la bonté

divine dispense des faveurs avec une variété digne de la sagesse d'un Être qui ne doit pas plus aux Gentils les faveurs particulières du Judaïsme, et aux Chrétiens les grâces spéciales de la Nouvelle Alliance, qu'Il ne doit aux habitants de l'Islande la température de l'Angleterre ou qu'Il ne devait aux anciens Gaulois les avantages civils et religieux dont jouissent aujourd'hui les Français.

— J.-G. de la Fléchère





# TABLE DES MATIÈRES

## I<sup>o</sup> PARTIE — PROLÉGOMÈNES

<i>Chapitres</i>	<i>Pages</i>
I. Les origines religieuses de la théologie de Wesley.....	3
II. La conversion évangélique de Wesley .....	19
III. Le manifeste du réveil .....	27
IV. Le lendemain d'une conversion.....	31
V. L'Arminianisme de Wesley .....	35
VI. Wesley et l'Antinomisme .....	43
VII. Prédications et cantiques .....	49
VIII. L'opposition cléricale.....	59
IX. Wesley évangéliste .....	65
X. Wesley et le problème de la richesse .....	79
XI. Wesley réformateur social.....	91
XII. L'Amour et la Foi, principes de la théologie de Wesley .....	97
XIII. Autres caractères de la théologie de Wesley .....	105

## II<sup>o</sup> PARTIE — LES DOCTRINES

I. Les Saintes Ecritures .....	113
II. Théodicée ou doctrine de Dieu .....	125
III. Anthropologie ou doctrine de l'homme .....	147
IV. Sotériologie ou doctrine du salut (1 <sup>o</sup> partie).....	159
V. Sotériologie (2 <sup>o</sup> partie).....	171
VI. L'Eglise.....	207
VII. Eschatologie ou doctrine des choses finales.....	223
CONCLUSION.....	241

## APPENDICE

I. La Création d'après la Bible (M. Lelièvre).....	247
Création de l'homme, sa nature et sa vocation (M.L.).....	249
II. De l'origine du mal (M. Lelièvre.) .....	255
III. La Chute d'après la Bible (M. Lelièvre.) .....	259
IV. Jésus-Christ est-Il mort pour tous les hommes (William Arthur).....	265
V. Le salut par la grâce (W. Cornforth).....	279
VI. De la perfection chrétienne (W. Cornforth).....	283
VII. Profession de foi de Pascal.....	287
VIII. De la rédemption par le sacrifice de Jésus-Christ (C.-E. Babut).....	289
IX. Sur la solidarité dans la Rédemption (C.-E. Babut).....	293
X. Scherer et le Méthodisme (Charles Cook) .....	295
XI. Harmonie évangélique (J.-G. de la Fléchère) .....	299